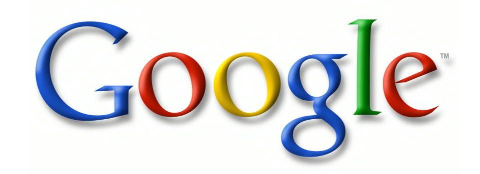
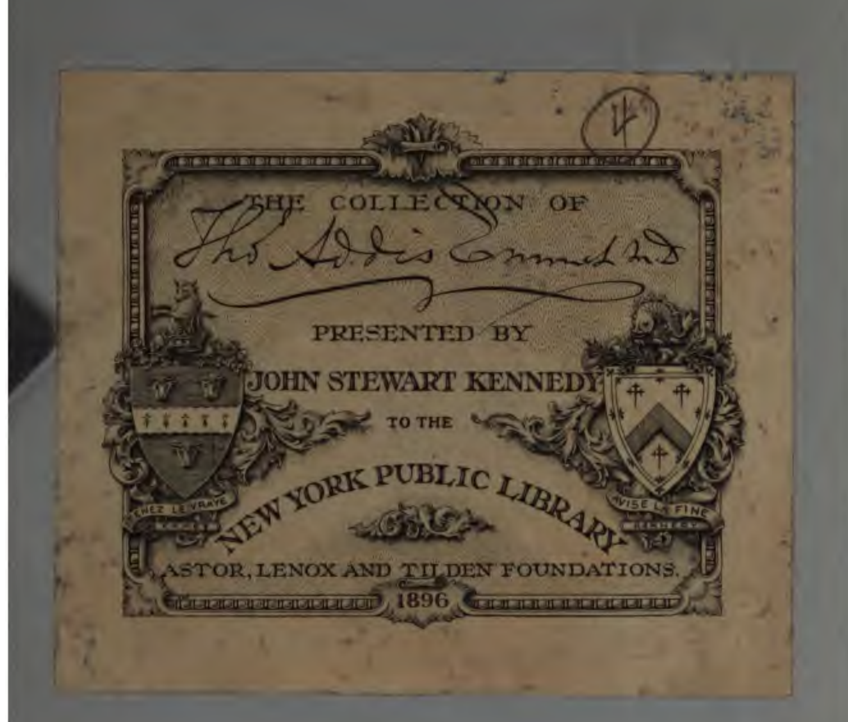




4
THE COLLECTION OF
Thos. Addis Emmet M.D.
PRESENTED BY
JOHN STEWART KENNEDY
TO THE
NEW YORK PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX AND TILDEN FOUNDATIONS.
1896



HISTOIRE

DU CANADA.

HISTOIRE
DU CANADA
ET VOYAGES

QUE LES FRÈRES MINEURS RECOLLECTS Y ONT FAICTS
POUR LA CONVERSION DES INFIDÈLES

DEPUIS L'AN 1615

PAR

GABRIEL SAGARD THÉODAT

AVEC UN DICTIONNAIRE DE LA LANGUE HURONNE

NOUVELLE ÉDITION
PUBLIÉE PAR M. EDWIN TROSS.

PREMIER VOLUME.

PARIS
LIBRAIRIE TROSS
5, RUE NEUVE-DES-PETITS-CHAMPS, 5.

1866



EMMET
COLLECTION

NOTICE

SUR

'. GABRIEL SAGARD THÉODAT

ET SON ŒUVRE

PAR

H. EMILE CHEVALIER

Servant d'introduction à la nouvelle édition

DE

L'HISTOIRE DU CANADA

PAR LE F. SAGARD

PARIS
LIBRAIRIE TROSS
5, RUE NEUVE-DES-PETITS-CHAMPS, 5

1866

I

L'*Histoire du Canada* et le *Grand Voyage au pays des Hurons*, par Gabriel Sagard Théodat, sont en général si peu connus, malgré l'excellence relative de ces deux ouvrages, mais vraisemblablement à cause de la rareté des éditions anciennes (1), que la plupart des biographes et bibliographes n'ont fait aucune mention de l'œuvre ou de l'auteur, et que le très-impartial historien du Canada, M. F. X. Garneau, semble avoir ignoré jusqu'à leur existence.

Je ne vois pas, en effet, qu'il en parle en l'une ou l'autre édition de son *Histoire du Canada*. Il paraît même méconnaître l'époque exacte de l'établissement des Récollets au Canada. D'après M. Garneau, ces religieux ne s'y seraient fixés que vers 1620 (2), tandis que cinq années auparavant ils débarquaient et fondaient un couvent à Québec. Dans son livre,

(1) On a offert, durant des années, 1,200 fr. d'un exemplaire de l'*Histoire*, sans pouvoir s'en procurer un seul.

(2) *Histoire du Canada*, par F. X. Garneau, 2e édition, tome I, pages 63-64.

Sagard en fournit des preuves authentiques (1). L'intéressant travail intitulé *Les Ursulines de Québec* publie d'ailleurs les lignes suivantes :

« Le plus grand témoignage d'amour que Dieu, dans sa bonté infinie, puisse donner aux nations infidèles, c'est de les appeler à la connaissance de son admirable lumière. L'année 1615 fut une année de miséricorde pour le Canada, signalée par l'arrivée des premiers missionnaires Récollets, le P. Denis Jamay, le P. Joseph Le Caron et le Frère Pacifique du Plessis.

« Ce fut, dit M. l'abbé Ferland, un beau jour « pour Champlain et pour les colons réunis autour « de lui, que celui où, dans la petite et pauvre cha- « pelle de Québec, ils assistèrent pour la première « fois (le 25 juin 1615) au saint sacrifice de la « messe, sur les bords du grand fleuve St-Laurent, « inaugurant ainsi la foi catholique dans le Ca- « nada. »

L'oubli de M. Garneau, en ne mentionnant pas Sagard, est d'autant plus regrettable qu'il savait fort bien que la colonisation de la Nouvelle-France fut une entreprise essentiellement cléricale. Il le dit en vingt endroits de son *Histoire*. Aurait-il pu l'omettre aussi? Non. Quand Jacques Cartier partit, en 1535, pour son second voyage, sa commission ne portait-elle pas que François Ier s'était décidé à le renvoyer au Canada pour « induire les peuples d'iceux pays à croire à notre sainte foi », et, par là, « mieux parvenir à faire chose

(1) Sagard, tome I, pages 36 et suivantes.

agréable à Dieu notre créateur et rédempteur, et qui fût à l'augmentation de son saint et sacré nom et de notre mère sainte Eglise? »

M. Moreau (1), à qui j'emprunte cette citation, ajoute avec raison :

« Cette pensée fondamentale de la colonisation canadienne se retrouve également dans tous les titres des premiers gouverneurs de l'Acadie. Henry IV recommandait au marquis de la Roche spécialement l'agrandissement de la foi catholique (2), et, dans la commission de De Montz, il définissait ainsi le devoir principal du gouverneur colonial : « Sou-« mettre, assujétir et faire obéir tous les peuples de « ladite terre à son autorité et par les moyens d'i-« celle à toutes les voies les appeler, faire instruire, « provoquer et émouvoir à la connoissance de Dieu « et à la lumière de la foi et religion chrétienne. »

En faisant ces remarques, je n'ai ni la prétention

(1) *Les Prêtres français émigrés aux États-Unis*, par M. C. Moreau.

(2) Dans les lettres patentes délivrées en 1598 par Henry IV au marquis de la Roche, il est stipulé que « le sieur de la Roche aura *particulièrement* en vue d'établir la foi catholique » ; et dans les lettres de Louis XIII, datées de Saint-Germain-en-Laye, le 20 mars 1615, on lit : « Les feu rois nos prédécesseurs ayant acquis les titre et qualité de Très-Chrétien en procurant l'exaltation de la Sainte Foi Catholique, Apostolique et Romaine, et en la défendant de toutes oppressions... et soit ainsi que nous soyons remplis d'un extrême désir de nous maintenir et conserver ledit titre de Très-Chrétien, comme le plus riche fleuron de notre couronne... voulant non-seulement imiter en tout ce qui nous sera

ni le désir de critiquer l'*Histoire du Canada* par M. Garneau. Il me siérait mal de m'attaquer à ce beau monument de l'esprit humain, à moi qui en ai fait un juste éloge lors de son apparition à Québec.

Je me plais à répéter ce que j'écrivais alors dans la *Ruche littéraire*, de Montréal :

« L'*Histoire du Canada* de M. Garneau est une de ces œuvres rares qu'on ne saurait trop estimer, malgré de légers défauts dus à la timidité de l'auteur, qui parfois hésite à se prononcer contre les abus, dans la crainte de froisser quelque fraction de cette société dont il s'est fait le chroniqueur. »

Le reproche que je me pense en droit de lui adresser aujourd'hui, c'est d'avoir passé sous silence le livre si curieux du frère Sagard ; c'est d'avoir publié, un peu bien par ignorance j'imagine, les lignes que voici :

« Il y a peu de pays, en Amérique, sur lesquels on ait tant écrit que sur le Canada, et qui soient, après tout, si pauvres en histoires ; car on ne doit pas prendre pour telles plusieurs ouvrages qui en portent le nom et qui ne sont autre chose que des mé-

possible nosdits prédécesseurs, mais même les surpasser en désir de faire établir la foi catholique et icelle faire annoncer ès terres lointaines, barbares et étrangères où le saint nom de Dieu n'est pas invoqué... »

En donnant cet extrait, l'auteur des *Ursulines de Québec* attribue les lettres qui le contiennent à Henry IV, sans se rappeler que ce monarque avait été assassiné cinq années auparavant, le 10 mai 1610.

moires ou des narrations de voyageurs, comme l'*Amérique septentrionale* de la Potherie (1).

M. Garneau, toutefois, ne ménage pas les louanges au père Charlevoix. A mon sens, on pourrait beaucoup rabattre de cet enthousiasme pour le célèbre jésuite, dont l'*Histoire de la Nouvelle-France*, très-partiale, très-crédule, d'une digestion laborieuse, est plutôt l'œuvre d'un compilateur puisant à des sources, qu'il n'indique pas toujours, que celle d'un historien sérieux. On peut s'étonner à bon droit que le révérend Père ne souffle mot du frère Sagard, quoiqu'il daigne, cependant, raconter la mort du compagnon de ce dernier, le père Nicolas Vieil, qui se noya en 1625 dans la rivière des Prairies, non loin de Montréal et près d'un village auquel depuis, et pour cette cause, on a donné le nom de Sault au Récollet. De Sagard, de son *Histoire* ou de son *Voyage*, rien (2). Bien plutôt, Charlevoix laisse percer la joie qu'il ressent de l'*exclusion* des PP. Récollets du Canada, en 1635, et de leur remplacement par les PP. Jésuites. Après avoir raconté l'arrivée de ses confrères les PP. Brebeuf et Ennemond Masse, il ajoute :

« Jusque-là, on avait plutôt préparé les voies à l'établissement du Christianisme parmi ces sauvages que commencé une œuvre qui demandait une

(1) *Histoire du Canada*, par Garneau; préface de la deuxième édition. — Québec, 1852.

(2) Soyons juste. Il *veut bien* lui consacrer dix lignes, mais seulement dans ses *Fastes chronologiques !* mais seulement pour le taxer d'ignorance ! J'y reviendrai dans le cours de cette étude.

plus grande connaissance qu'on n'en avait encore pu acquérir de leur langue, de leurs coutumes, de leur croyance et de leur génie. Dans le séjour que les PP. Récollets avaient fait parmi eux, ils en avaient gagné quelques-uns à Jésus-Christ, mais ils n'en avaient pu baptiser que très-peu (1). »

Les PP. Jésuites furent appelés en 1625 au Canada, *sur la demande des PP. Récollets*, et principalement sur la proposition du P. Sagard, pour seconder ceux-ci dans leur mission ; on trouvera aux pages 789 et 790 de la nouvelle édition que nous publions une lettre de remercîment du P. Lallemand au P. Provincial des Récollets, datée de Kébec, 28 juillet 1625. Le F. Sagard parle longuement de l'arrivée des Jésuites dans la Nouvelle-France. Il dit (page 784) : « Le choix que nous fismes desdit Pcre (*sic*) Jesuites « pour le Canada fut fort contrarié par beaucoup de « nos amis, qui taschoient de nous en dissuader, « nous asseurant qu'à la fin du compte ils nous met- « troient hors de nostre maison et du pays, mais il « n'y avoit point d'apparence de croire à ceste mes- « cognoissance de ces bons Pères. » Il est donc surprenant que les Jésuites soient restés muets sur le compte de Sagard, qu'on sache peu de chose de ce chroniqueur si bon, si naïf, et que même dans la volumineuse collection des *Relations des Jésuites*, depuis 1632 jusqu'en 1673, publiée à Paris et réimprimée il y a quelques années à Québec, on chercherait vaine-

(1) *Histoire et description de la Nouvelle-France*, par le P. de Charlevoix, de la Compagnie de Jésus, tome I, liv. V, page 277, édition de MDCCXLIV.

ment des détails relatifs à l'honnête auteur du *Grand-Voyage au pays des Hurons* (1).

Nous sommes pourtant assurés que le lecteur nous saura gré d'avoir réédité son œuvre et que l'historiographe futur de l'Amérique y puisera de précieux matériaux sur les régnicoles actuels et les aborigènes; car, ainsi que l'a judicieusement observé M. Garneau, « les historiens de ce continent sont affranchis des difficultés qui ont embarrassé pendant longtemps ceux de l'Europe, par rapport à la question de l'origine des races dont descendent les différents peuples coloniaux américains. Ils peuvent, en effet, indiquer sans peine le point de départ du flot d'émigrants dans les diverses contrées de l'ancien monde, et suivre leur route jusque dans la plus obscure vallée où un pionnier eût élevé sa hutte dans le nouveau. S'ils veulent remonter au delà, ils trouveront tout fait par l'ardeur avec laquelle les Européens ont travaillé à régler définitivement la question de leur origine. Mais si cette grande tâche est finie pour eux, il en reste une autre semblable à finir pour les indigènes de l'Amérique, qui offre encore peut-être plus de difficultés et qui a déjà exercé l'ingéniosité de beaucoup de savants (2). »

A ce propos, nous désirons soumettre ici un certain nombre d'observations.

(1) Fait déplorable et singulier aussi : l'abbé Ferland, ce chercheur infatigable, ce véritable et modeste savant, qui a tant fait pour remettre en lumière l'histoire du Canada, l'abbé Ferland paraît n'avoir lu jamais Sagard !

(2) *Histoire du Canada*, par Garneau : discours préliminaire, note.

II

Depuis quelques années les sciences ethnographique et philologique ont heureusement accompli des progrès considérables, sérieux, qui permettront de déchirer bientôt le voile dont sont couvertes les pages de plusieurs grandes parties de l'histoire de l'univers.

Ainsi, dernièrement encore, on entassait hypothèse sur hypothèse, erreur sur erreur, pour prouver que l'Amérique n'avait dû, n'avait *pu* être peuplée que par des migrations, venues d'Asie, puis d'Europe. Qui n'a souri aux intempérances de pensée et de langage de l'auteur des *Recherches philosophiques sur les Américains?* Ces pauvres Américains, il était bien difficile aussi de les reconnaître, de les avouer à la société catholique du XV[e] siècle et à celle des deux siècles suivants! Ils s'affirmaient envers et contre les Écritures. Fait inouï! N'ayant pas pris droit de naissance à la dispersion de la tour de Babel, il leur était, de par l'Église, interdit *d'être*, sauf pourtant des esclaves. On sait que, si un pape avait déclaré que l'Amérique ne pouvait exister, et avait, en conséquence, excommunié quiconque supposerait que la terre possédât deux hémisphères habités par des

« animaux raisonnables, » un autre pape (1), de par son autorité pontificale, fit présent de l'Amérique à un prince espagnol. La fine raillerie de François 1er à ce sujet est connue aussi. Quand on lui rapporta que les Portugais et les Espagnols faisaient, en vertu de cette bulle, main basse sur les immenses contrées transatlantiques nouvellement découvertes, il dit à Chabot, son premier amiral :

« Eh quoi! ils partagent tranquillement entre eux toute l'Amérique sans souffrir que j'y prenne part comme leur frère! Je voudrais bien voir l'article du testament d'Adam qui leur lègue ce vaste héritage! »

Pour François, comme pour Isabelle, Ferdinand et les monarques européens, comme aussi pour la cour de Rome, les Américains étaient retranchés de l'humanité. A peine le saint-siége daigne-t-il les placer au niveau des singes! Malgré les merveilles de civilisation découvertes au Mexique, au Pérou, au Chili, on s'obstina longtemps à leur dénier le titre d'hommes. Et, comme nous le disions plus haut, nombre de gens se refusent, même encore aujourd'hui, à admettre que l'Amérique a possédé, de longtemps, une population indigène autochthone (2).

(1) Alexandre VI. Qui n'a lu son étrange bulle en date de 1493, et commençant par ces mots : *Motu proprio, non ad vestram vel alterius pro vobis*, etc. ?

(2) Il y a quelques années à peine, M. de Lamartine a osé écrire et publier cette phrase incroyable : « Le globe est la propriété de l'homme; le nouveau continent, l'Amérique, est la propriété de l'Europe! »

III

La lumière pénètre néanmoins maintenant les ténèbres que les préjugés religieux avaient épaissies, à plaisir, sur le berceau des Américains. Les investigations des curieux, les considérations des savants, les torches du libre examen, ont porté la clarté dans cette nuit profonde. Pour moi, je n'hésite pas à me ranger à l'opinion du consciencieux explorateur H. B. Schoolcraft. *Les Américains ne sont pas un peuple* NEUF, *mais un peuple* DÉGÉNÉRÉ (1). Voilà le résumé de sa pensée, la pensée aussi de l'archéologue D. B. Warden, du professeur suédois Kalm, le premier qui ait parlé des monuments anciens de la vallée des États-Unis; voilà aussi l'idée de Douglass, de Carver, Forster, Roberston, Humbolt, de tous ceux, en un mot, qui se sont efforcés d'exhumer de ses forêts millénaires, de ses interminables prairies mouvantes, de ses vastes mers intérieures ou des abîmes de ses fleuves-rois, le passé de l'homme sur le continent américain.

Nouveau monde, l'a-t-on désigné. Oui, nouveau pour ceux de nous qui l'ont retrouvé dernièrement,

(1) Voyez *Algic Researches*, by Henry Rowe Schoolcraft.

mais plus vieux que le nôtre peut-être aux annales des âges. S'il est vrai que le crépuscule du soir enveloppe encore, pour les plus pénétrants, ces dolmens, ces kroumleac'hs, ces tumuli, et cette cohorte de six mille géants pétrifiés de la plaine de Carnac (1), qui arrêtent si souvent le voyageur en France et le plongent en de longues rêveries; s'il est vrai que l'histoire gaélique soit encore un livre fermé aux plus érudits de notre monde, quoique l'on ait ramassé, épars, mutilés, quelques-uns de ses feuillets, tantôt sur un point, tantôt sur un autre du globe, comme par exemple en Bretagne, en Écosse, dans les steppes de la Russie, aux confins de l'océan Glacial ou à l'île Tinian, ou à celle de Pâques, et jusque vers le pôle antarctique, les mêmes ombres, mais aussi des monuments fréquemment semblables, d'une antiquité incalculée toujours, se déployent sur la naissance, sur l'industrie, des premiers habitants de l'hémisphère occidental.

J'en veux vraiment donner témoignage plus complet, plus détaillé, sans dépasser le cadre de cette notice.

Dans son *Hochelaga depicta*, Newton Bosworth a condensé la meilleure partie de ce qui avait été dit et écrit sur les origines américaines. Empruntons-lui quelques lignes :

« Ceux, dit-il, qui ont examiné ces matières sont d'avis que les tribus d'Indiens trouvées ici par Colomb et les navigateurs qui lui succédèrent avaient

(1) *La Bretagne*, par L. F. Jehan (de Saint-Clavien).

été précédés par un peuple beaucoup plus avancé dans la civilisation et la science, sur les vestiges de la puissance et de l'habileté duquel le jour s'est fait de temps en temps. Les ruines des forts et des cités sous la surface actuelle du pays, les tertres et les tumuli au-dessus, ainsi que les ustensiles et les curiosités de diverses espèces qu'on en a tirés en différents lieux, montrent que les arts y étaient pratiqués sur une grande échelle, à des périodes précédant l'origine généralement supposée de l'histoire américaine. On a plausiblement soutenu l'idée que quelques parties au moins de ce continent furent connues des Norwégiens et des Danois, avant d'avoir été découvertes par le grand navigateur auquel l'honneur en a été assigné depuis des siècles.... »

Après ces mots, Bosworth énumère ces preuves et ses autorités sur ce qu'il nomme, à bon droit, les *Antiquités américaines*. Si intéressante que soit sa narration, nous ne le suivrons pas, nous bornant à renvoyer à son livre le lecteur curieux d'approfondir le sujet, ou bien aux *Recherches sur les antiquités de l'Amérique septentrionale*, par D. B. Warden (1), ou encore au mémoire présenté à la Société Géographique de Paris, par M. C. F. Rafinesque, sur les antiquités du Yucatan et de Chiapa (2). Cependant, il m'est impossible de ne pas rapporter le fait suivant, signalé

(1) Extrait du 2e volume des Mémoires de l'Académie des Sciences de l'Institut de France.

(2) On consultera aussi avec fruit les *Cités et Ruines américaines* par D. Charnay, avec un texte par M. Viollet Le Duc.

par Warden, et dont je fais aussi mention dans mon ouvrage *les Indiens Rouges*.

Vers 1825, en creusant une cave à Fayetteville, sur l'Elk (États-Unis), à une petite distance d'une ancienne fortification, on trouva une pièce de monnaie, qui dut être frappée, comme l'indique l'inscription, vers l'an 150 de l'ère romaine.

Elle porte d'un côté :

Antoninus Aug. Pius P. P. III cos.

Et de l'autre :

AURELIUS CÆSAR AVG. P. III COS.

Signifiant :

Antoninus Augustus Pius, princeps, pontifex, tertium consul;

Et :

Aurelius Cæsar Augustus, pontifex, tertium consul.

L'authenticité de cette découverte est incontestable. Sans enlever à l'œuvre glorieuse de Colomb aucun de ses mérites, elle semble démontrer que des Européens avaient abordé en Amérique bien avant le hardi pilote génois. Mais, quant à l'ancienneté de la civilisation américaine, elle est éloquemment et brièvement frappée au sceau de la vérité dans cette réflexion d'un savant de Boston:

« Quelque étrange que cela paraisse, l'Amérique possède des antiquités si considérables, si belles et si

majestueuses qu'on les peut mettre en parallèle avec celles de Thèbes ou de Ninive. Des ruines d'anciennes cités de proportions colossales; des fortifications, tombeaux et pyramides; des temples bâtis avec des pierres taillées, indiquant un goût raffiné pour l'architecture, et ornés de figures d'hommes ou d'animaux finement sculptées; de vastes autels décorés d'hiéroglyphes, rappelant sans doute la mémoire de ceux qui les ont élevés, mais que personne encore n'a pu déchiffrer; des restes de palais séculaires, couverts de merveilleux spécimens de sculpture et de peinture, avec d'autres marques de grandeur ancienne, *nous prouvent que ce continent n'est point un monde nouveau,* mais qu'un empire puissant existait ici à une époque très-reculée, qu'il regorgeait de populations profondément versées dans les arts, et jouissant avant la découverte des Européens d'un état de civilisation bien supérieur à ce que nous avons été induits à concevoir... »

Plus loin, après avoir parlé des antiques cités mexicaines, le même narrateur s'écrie :

« On a des preuves suffisantes pour attester que ces villes étaient en ruines, il y a au moins *seize ou dix-huit cents ans.* A Palenqué, a crû un cèdre immense dont les racines énormes enchâssent ses ruines. Toute la ville est couverte d'acajous et de cèdres d'une grosseur incroyable. Les cercles concentriques de quelques-uns de ces arbres ayant été comptés, il a été reconnu qu'ils avaient plus de neuf cents ans, et on est convaincu par des indices sûrs qu'une génération d'arbres de même essence, de même force, les a-

précédés. Qu'ils sont peu nombreux cependant ceux qui pensent que l'Amérique est un vieux territoire, siége d'un ancien et magnifique empire! Mais les faits se dévoilent chaque jour aux yeux du monde étonné, et l'on espère que l'esprit d'investigation qui semble animer maintenant tous les gens instruits répandra bientôt quelques lumières sur l'histoire de cette remarquable région (1). »

IV

Voilà pour l'ancienneté de l'homme *civilisé* dans le nouveau monde. Un coup d'œil à présent sur les modifications qu'il a reçues des migrations intérieures et des envahissements extérieurs.

Par le nord, par le détroit de Behring, l'Amérique touche à l'Asie. Beaucoup de géologues pensent, avec une raison apparente, qu'en des temps plus ou moins reculés, les deux continents n'en formaient qu'un. Leur séparation serait le fait d'un cataclysme terrestre. Quoi qu'il en soit, les populations américaines et asiatiques ont eu et ont encore de nombreux rapports, de profonds mélanges. Les secondes, toutefois, refoulées aux extrémités de leur territoire, sous un climat et en des régions glaciales, durent,

(1) Voir la *Ruche littéraire et politique*, imprimée à Montréal (Canada), n° de septembre 1854.

plus que les premières, tenter des incursions chez leurs voisins. Si je ne me trompe, elles envahirent l'Amérique par deux voies et en deux courants, dont l'un suivit les rives de l'océan Glacial et parcourut le littoral jusqu'au cap Farewell, à la pointe méridionale du Groënland, tandis que l'autre, ou mieux inspiré, ou mieux servi par le hasard, se répandait vers les bords du Pacifique. Épopée bizarre peut-être, intéressante à coup sûr, que celle de cette double migration.

Voyez-vous ces gens du Nord, ces corps durs, las d'étouffer dans leurs peaux de bêtes, dans leurs yourtes, dans leurs caves de neige, s'ébranlant à la conquête du soleil? Et ils s'en vont sans armes, les pauvres pêcheurs! aussi bien ceux qui s'avancent par l'est que ceux qui marchent à l'ouest. Un canot de peau de phoque et d'ossements de baleine, — *kaiak* ou *konè* pour les hommes, *ompiak* pour les femmes, — voilà le véhicule. Instruments, outils, engins de guerre, point. Assurément, je ne donnerai pas ce titre à la lance, au javelot, flèche ou harpon dont ils attaquent les monstres de la mer! S'ils savent les mettre, et avec une dextérité merveilleuse, au service de leur prodigieux estomac (1), ils ignorent, ces simples, même de quelle utilité ils peuvent être dans leur entreprise. Grande, difficile, périlleuse, cette entreprise! Qu'ils prétendent border

(1) Sir George Simpson, gouverneur de la baie d'Hudson, dont la parole ne saurait être mise en doute, déclare que les habitants de l'extrême Sibérie estiment un homme en raison de la capacité de son estomac. Plus loin, il ajoute qu'ayant voulu expérimenter

le Pacifique ou l'Atlantique, des occupants antérieurs les verront arriver d'un œil jaloux. Les repousser, les chasser du territoire malgré son immensité, les exterminer, pour eux, sera un devoir, une gloire! Et ceux-ci, ils sont chasseurs, tous! ils aiment, ils exaltent la guerre, le meurtre de l'homme par l'homme! Et parmi eux les riverains du Pacifique, j'en vois d'habiles dans les arts et dans les sciences. Ces fastueuses cités du Mexique, dont il ne nous reste plus que des ruines colossales, n'auraient-elles pas eu alors pour les nomades de l'extrême Tartarie, comme de l'extrême Sibérie, l'attrait qu'ont aujourd'hui pour les hordes du Nord, les Northmen modernes, Paris, Londres, nos opulentes, nos fascinatrices capitales de l'Europe occidentale?

Ah! c'est la vie, le plaisir, la joie, c'est le soleil qu'ils cherchent, qu'ils veulent obtenir à tout prix, les humains, surtout les déshérités de la nature! Au littoral de la mer Pacifique, ils admirent le pourpre, l'or du couchant, rêvent à ses splendeurs, à ses mystères; sur les glaciers du Groënland, ils s'animent, ils se réchauffent à ses feux, à ses éblouissants rayons. Groënland, Terre verte, non; mais

cette capacité, il choisit dans un village deux individus jouissant de quelque réputation (*a tolerable reputation*) et qu'il leur fit servir *à chacun* trente-six livres de bœuf bouilli et dix-huit de beurre fondu. Au bout d'une heure, ils avaient avalé environ la moitié du solide et du liquide sous les yeux de sir George Simpson. Deux témoins sûrs qu'il laissa près d'eux lui certifièrent, deux heures après, que ces voraces avaient alors englouti le tout. — *Narrative of a journey round the world*, etc., par Sir George Simpson.

Grianland, Terre d'Apollon, du midi, terre du soleil (1).

Vous la trouveriez ingrate, affreuse, mortelle, cette terre! A nos émigrants, c'est une terre de Chanaan. Pied à pied, pouce à pouce, ils disputent les neiges, ils conquièrent les glaces. C'est qu'il y a là un homme, un homme terrible, le propriétaire par droit d'ancienneté; l'homme rouge, grand, svelte, fort, agile, tout muscles et nerfs, nourri des chaudes viandes du gibier, qui a horreur autant que jalousie de cet être informe, replet, lourd, repu de graisse et d'huile, venu, il ne sait d'où, pour usurper son droit exclusif à la chasse.

Bernard O'Reilly a compris ce drame sublime, sanglant; en quelques lignes il l'explique dans son ouvrage sur le Groënland.

Les émigrants (Uskimè, Esquimaux, Gens de l'Eau, et non mangeurs de viande crue, comme l'ont prétendu Charlevoix et tant d'autres après lui) « étaient, dit-il, impropres à s'associer avec leurs nouveaux voisins. Il en résulta que les Indiens rouges, comme on les appelle, qui vivaient entièrement des

(1) Pendant les deux mois d'été, les feux du soleil sont brûlants au Groënland; aussi les naturels ont-ils appelé cette contrée *Succanunga*, mot composé signifiant Terre du Soleil. Lorsqu'ils découvrirent le Groënland, les Celtes le nommèrent *Grianland*, ce qui dans leur langue voulait dire Terre d'Apollon ou du Soleil, d'où, par corruption, les Danois firent Groënland (Terre verte), désignation qui me paraît absurde, si elle n'est fort ironique, pour un pays relativement aussi dépourvu de végétaux, de verdure, que le Succanunga.

produits de leur chasse, attribuaient d'ordinaire aux méfiants Esquimaux chaque changement défavorable de temps qui pouvait nuire à cette chasse. De là des guerres, lesquelles, jusqu'à ce jour, se sont poursuivies avec une acharnée et furieuse âpreté. L'aspect de l'Uski, engoncé dans ses pelleteries, la tête enfouie dans un capuchon, le maintien bas, sans aucun air belliqueux, faisait un contraste bien remarquable avec l'homme rouge, de stature élevée, gracieuse, accoutumé à la guerre, impatient de l'intrusion (1).

Cependant les Uskimè parviennent à s'imposer. La force latente, inéluctable, de l'inertie, les sert mieux que la valeur des armes. De même que la goutte d'eau sans cesse renouvelée creuse, perce le granit, de même, par leur renouvellement constant, ils finissent par entamer les glaces de l'Amérique septentrionale et y implanter leur race.

V

Pour la bande immigrante qui a pris par l'ouest, par la rive occidentale de l'Amérique, pas meilleur accueil. Je vois là, le long de cette côte comprise

(1) *Greenland, the adjacent seas, and the Nord-West Passage to the Pacific Ocean*, etc., par Bernard O'Reilly, Esq. New-York, 1818.

quelque temps qu'elle eût lieu et à quelque race du Nord, de l'Est ou de l'Ouest qu'ils appartinssent les uns et les autres?

Néanmoins, ici, à l'Occident, comme là-bas, à l'Orient, la victoire resta définitivement aux mains des hommes du Nord.

VI

Fait étrangement mystérieux, fatal, pensent quelques-uns : ces hommes du Nord, ces usurpateurs, ils vont être un jour chassés, exterminés par d'autres hommes du Nord, leurs compatriotes, souvent revenus après de lointaines, d'immenses pérégrinations, de fondamentales modifications, d'un point opposé (1).

Quelle destinée l'avenir couve-t-il, en son sein, pour nous habitants de l'Europe occidentale?

Si, dès les premiers temps de l'ère chrétienne, les Northmen reprennent le chemin, la route de l'Amérique septentrionale ; s'ils soumettent, accaparent, colonisent l'Islande et le Groënland, dès le quinzième siècle, les Anglo-Saxons, les Normands de l'Angleterre et de la France, traverseront l'Atlantique, puis

(1) Les Espagnols, les Portugais, les conquérants de l'Amérique méridionale, ne sont point mon objet, mais facilement je les montrerais vaincus, déjà aujourd'hui, par la race normande.

l'autre hémisphère, et s'élèveraient bientôt en fondant des empires jusqu'au détroit de Behring.

Noble tableau que celui dont je ne puis esquisser que bien faiblement les lignes principales!

A la fin du dix-septième siècle, après avoir été séparés, secoués, disséminés, durant des milliers d'années, nos gens, faisant un pas de plus, se retrouveraient à leur foyer primitif, au départ de cette prodigieuse carrière!

D'une main sûre, je crois, Forster a retracé leur itinéraire. Sans revenir sur les allusions de ceux que nous nommons les Anciens, sans rappeler ici Onomacrite, Antoine Diogène, Aristote, Strabon, Pline et Sénèque, je résumerai succinctement les chapitres que consacre à l'Islande et au Groënland l'auteur de l'*Histoire des découvertes et voyages faits dans le Nord* (1).

VII

La tradition chante la découverte de l'Islande par des pirates danois, dès une époque immémoriale; et l'Histoire affirme que « vers 861, un de ces pirates, nommé Naddodd, fut jeté par une tempête dans une île inconnue et l'appela *Schnee*, ou *Snow-Land* (pays

(1) *Histoire des découvertes et voyages faits dans le Nord*, par J.-B. Forster, mise en français par M. Broussonet. Deux vol. Paris, M.DCC.LXXXVIII.

des neiges), à cause des neiges dont les hautes montagnes de cette île étaient couvertes. » Des navigateurs suédois la visitent ensuite; l'un d'eux, Flock, change son nom en celui d'Iceland (Islande), île de glace, « qu'elle a toujours porté depuis. » Enfin, dans l'année 874, deux Norwégiens, Ingolf et son ami Lief, entreprennent de s'y établir et réussissent à y jeter les bases d'une colonie (1).

La subjugation de l'Islande par les Européens entraînait naturellement celle du Groenland, c'est-à-dire de la partie la plus septentrionale de ce continent que six siècles plus tard on appellera Nouveau-Monde ou Amérique.

Forcés par leur situation et le besoin de demander leur subsistance à la mer, les Normands avaient fait de grands progrès dans l'art maritime, alors même qu'il se traînait dans l'enfance chez les peuples les plus civilisés de l'Europe.

« La construction des vaisseaux du Nord était totalement différente de celle que les Grecs et les Romains avaient adoptée. Les vaisseaux du Nord étaient construits du plus fort chêne qu'on pouvait

(1) « Ceux qui découvrirent cette île y trouvèrent des livres irlandais, des crosses d'évêque, etc., ce qui leur fit croire que quelque peuple d'Irlande y avait autrefois habité. Mais il me paraît plus probable que des pirates normands auront fait une descente en Irlande, d'où ils auront remporté un grand butin, et que, surpris par la tempête, ils auront été poussés en Islande, comme Naddodd, et qu'ils y auront laissé ces différents objets. » (FORSTER, tome I, pag. 84-85.)

trouver, et ils avaient la proue et la poupe très élevées. Ceux de la Méditerranée, au contraire, étaient bas et plats et principalement poussés par des rames. Toute leur structure semblait aussi plus légère que celle des vaisseaux du Nord. Ceux-ci, destinés à faire de longues expéditions, étaient toujours pontés, tandis que ceux qu'on employait dans la Méditerranée ne l'étaient que dans quelques cas particuliers. C'est pourquoi les écrivains de Rome ne manquent jamais de nous apprendre s'il y a des vaisseaux pontés dans une flotte, et de distinguer avec soin ceux qui le sont de ceux qui sont découverts.

« Ces connaissances dans la navigation que possédaient les nations du Nord, jointes à une fréquente pratique, rendaient ces peuples remuants, très propres à vivre sur mer, et favorisaient infiniment leur goût pour les excursions maritimes. Les immenses richesses que la plupart des aventuriers de cette nation avaient acquises par leurs pirateries, la célébrité qui accompagnait toujours les vaillantes actions sur mer, leur religion même, qui savait si bien inspirer le courage et l'intrépidité, donner l'espoir d'une récompense délicieuse à ceux qui mouraient dans les combats, et le bonheur d'être réunis à Othine, dans le Walhalla, où ils boiraient dans les crânes de leurs ennemis l'hydromel et la bière que verserait la belle Walkyriurs, et de manger la chair rôtie du sanglier sauvage Scrimner, tout cela était bien fait pour inspirer aux hommes du Nord la confiance la plus audacieuse et le courage d'entreprendre les plus dangereuses expéditions navales dès qu'ils avaient l'espérance d'acquérir de la gloire. »

C'est de la sorte qu'en 982 le bannissement de l'un d'eux, Eric Rauda (le Rouge) amène la découverte, puis le peuplement par les Européens, de la plage groënlandaise. Environ vingt ans après, Leif, fils d'Eric, trouva le Vinland (Terre de la Vigne), c'est-à-dire Terreneuve. Snoro Sturleggen nous l'apprend dans sa *Saga* ou *Chronique du roi Olaus* (1).

« Dès lors, écrit Châteaubriand, le Vinland est fréquenté des Groënlandais. Ils y font le commerce des pelleteries avec les sauvages. L'évêque Eric, en 1121, se rend du Groënland au Vinland pour prêcher l'Évangile aux naturels du pays.

« Il n'est guère possible de méconnaître à ces détails quelque terre de l'Amérique du nord, vers les 49° de latitude, puisqu'au jour le plus court de l'année noté par les voyageurs, le soleil resta huit heures sur l'horizon. Au 49e degré de latitude on tomberait à peu près à l'embouchure du Saint-Laurent. Le 49e degré vous porte aussi sur la partie septentrionale de l'île de Terreneuve (2). »

Roberston et Pinkerton étaient d'opinion que Terreneuve fut d'abord colonisée par les Norwégiens. et le dernier pense que les Indiens Rouges qui habitaient cette île, à l'arrivée de Cabot, en 1497, des-

(1) Voir le *Speculum Regale*, attribué par Torfœus à ce vieux chroniqueur. On peut aussi consulter M. X. Marmier, *Lettres sur l'Islande*.

(2) Châteaubriand, *Voyage en Amérique*, préface.

cendaient de ces Norwégiens qu'Eric, évêque du Groënland, vint réformer au Vinland en 1221 (1).

Ces colonies prospérèrent pendant de longues années; elles s'étendirent à l'Ouest, s'éparpillèrent sur les bords de la baie d'Hudson, du golfe Saint-Laurent, y jetèrent les germes de la religion chrétienne (2), puis elles disparurent, détruites sans doute par les naturels, les Skrelling, ces hommes de souche tartare, les maîtres du sol alors. « Et quoique une communication fût encore conservée pendant des siècles entre la côte orientale du Groënland et quelques parties du territoire danois, cependant cette communication fut interrompue vers la fin du quatorzième siècle par des masses accumulées de glaces qui formèrent une impénétrable barrière autour de la rive (3). »

L'effroyable peste de 1350 contribua fatalement peut-être aussi à la ruine de ces florissants établissements, dont on retrouve encore des vestiges dans le Vieux et le Nouveau-Groënland.

Les îles de Friesland,— avec ces cent villes aujourd'hui englouties dans l'océan,— et d'Estotiland, sont

(1) Voyez Montgomery Martin, *Colonies of the British Empire.* Voyez aussi mes *Indiens Rouges* (collection des *Drames de l'Amérique du Nord*).

(2) Quand les Français découvrirent la Gaspésie et l'Acadie, ils trouvèrent encore des croix plantées sur les hauteurs. Voir la *Nouvelle relation de la Gaspésie*, par le père Chrestien Le Clercq. Paris, M.DC.XCI.

(3) *Description du Groënland*, par le missionnaire Hans Egède.

reconnues vers ce temps. Une escadre de douze barques, dépêchée de Friesland, explore un vaste pays appelé Drogio. Drogio est certainement un nom normand, dit un auteur américain célèbre (1), car nous voyons que *Drogo* était un chef des Normands contre les anciennes baronies de l'Italie vers 787. On présume que Drogio était le continent de l'Amérique. Le voyage de l'escadre eut lieu, paraît-il, vers 1354, plus de cinquante ans après la découverte de l'aiguille magnétique, arrivée en 1300.

Une tempête jeta la flottille sur la côte de Drogio. Les naturels étaient cannibales. Ils n'épargnèrent les naufragés qu'à cause de leur habileté à la pêche. Ceux-ci remarquèrent que Drogio était un pays d'une immense étendue, ou plutôt *un nouveau monde*; que les habitants étaient nus et barbares, mais que plus au Sud-Ouest, il y avait une région plus civilisée et un climat tempéré où les naturels avaient connaissance de l'or et de l'argent, vivaient dans des villes, élevaient des temples splendides aux idoles et leur sacrifiaient des victimes humaines.... (2).

A ce tableau, qui ne reconnaîtra le Mexique, la Floride ou la Louisiane ici, la Nouvelle-Écosse ou la Nouvelle-Angleterre plus haut?

Autour de ces découvertes, il se fit si peu de bruit, cependant, on y attacha si peu d'importance, qu'elles

(1) Washington Irving, *Vie de Colomb.*

(2) Pour plus amples détails, je renvoie à la relation des frères Zeno, imprimée en 1558 à Venise, dans un recueil intitulé *Découverte des îles de Frieslanda, Eslanda*, etc., reproduite dans le *Recueil des navigations* de Ramusio.

ne nous apparaissent qu'à travers la pénombre légendaire. Mais bientôt, comme une éclatante fanfare allait retentir dans le vieux monde étonné, ravi, la nouvelle de l'entreprise merveilleuse conçue et exécutée par Christophe Colomb.

VIII

« Ne disputons point à un grand homme l'œuvre de son génie, dit Châteaubriand dans son magnifique langage. Qui pourrait dire ce que sentit Christophe Colomb lorsque, ayant franchi l'Atlantique, lorsque, au milieu d'un équipage révolté, lorsque prêt à retourner en Europe sans avoir atteint le but de son voyage, il aperçut une petite lumière sur une terre inconnue que la nuit lui cachait! Le vol des oiseaux l'avait guidé vers l'Amérique; la lueur du foyer d'un sauvage lui découvrit un nouvel univers. Colomb dut éprouver quelque chose de ce sentiment que l'Écriture donne au Créateur, quand, après avoir tiré la terre du néant, il vit que son ouvrage était bon : *Vidit Deus quod esset bonum*. Colomb créait un monde. On sait le reste : l'immortel Génois ne donna point son nom à l'Amérique; il fut le premier Européen qui traversa, chargé de chaînes, cet océan dont il avait le premier mesuré les flots. Lorsque la gloire est de cette nature qui sert aux hommes, elle est presque toujours punie. »

Réflexion bien amère, trop vraie, hélas! On sait l'odyssée de Colomb ; on l'a entendu frapper, épuisé de fatigue, de faim, au couvent de la Rabida, proche Palos; on a écouté ses savants entretiens avec le moine Juan Perez, le médecin Garci Fernandez et le hardi navigateur Martin Alonzo Pinzon; puis on l'a vu s'embarquer sur le Pinto et aborder dans cette féconde terre d'Amérique à laquelle l'ingratitude de ses contemporains lui refusa même l'honneur de donner son nom. Puis on a admiré sa persévérance, sa fermeté dans l'affliction, comme la hauteur de son génie. L'homme privé s'est montré aussi grand peut-être que l'homme public. Ce n'est pas moi, assurément, qui tenterai jamais d'arracher une feuille à la noble couronne que la postérité a si justement placée sur la tête de Christophe Colomb. La plupart de ses compagnons : Alonzo de Ojeda, Pedro A. Nino, Christ Guerra, Vicente Yanez Pinzon, Vasco de Balboa, Ponce de Léon, sont dignes aussi, malgré leurs fautes, de grands éloges. Je me sens prêt à endosser les paroles de Pierre Martyr (1) : « Pour déclarer ici mon opinion, tout ce qui a jusqu'à présent été découvert par les fameux voyages de Saturne et d'Hercule et de ceux que l'antiquité honorait comme dieux pour leurs actes héroïques, semble affreux, petit et obscur, si on le compare avec les victorieux travaux des Espagnols. »

On les a violemment accusés, et en toute justice, d'avoir, par rapacité, porté la flamme, le glaive, la

(1) P. MARTYR, Décad. III, c. 4. Je n'ai pas le texte sous les yeux, mais la traduction anglaise de Loke.

destruction dans ces riches contrées, au milieu de ces populations douces, hospitalières pour la plupart, — toutes incapables de résister aux armes des Européens. Mais peut-être les accusateurs n'ont-ils pas, dans leur réquisitoire, tenu assez compte de l'esprit qui dominait le monde catholique à cette époque. Un observateur très-fin, un historien consciencieux, Washington Irving, a fort nettement esquissé la société espagnole au temps de Colomb.

Écoutons-le.

« La conquête de Grenade mit fin aux guerres de la Péninsule entre les chrétiens et les infidèles : l'esprit de la chevalerie espagnole fut soudainement ainsi privé de sa sphère accoutumée d'action ; mais il avait été trop longtemps nourri et stimulé pour s'effacer soudainement aussi. La jeunesse de la nation, encouragée aux aventures audacieuses, aux exploits héroïques, ne pouvait se réduire aux occupations tranquilles et régulières de la vie commune ; mais elle soupirait pour un nouveau théâtre d'entreprises romanesques.

« C'est alors que le vaste projet de Colomb fut effectué. Son traité avec les souverains fut, en quelque sorte, signé de la même plume qui avait souscrit la capitulation de la capitale mauresque ; et l'on peut presque dire que sa première expédition partit de dessous les murs de Grenade. Beaucoup de jeunes cavaliers qui avaient essayé leur épée dans cette mémorable guerre, encombrèrent les navires des découvreurs, pensant qu'une nouvelle carrière leur était ouverte dans les armes, — une sorte de croisade dans des régions d'infidèles splendides et inconnues. »

Croisade! voilà la révélation, et, pour ces fanatiques Espagnols, la justification d'une partie des monstruosités dont ils se souillèrent dans les Indes occidentales. Et voilà aussi pourquoi ils échouèrent, avec les gens du Sud, à fonder des empires durables dans ces régions privilégiées, tandis qu'à une autre extrémité du nouveau monde, froide, déshéritée, pour laquelle la nature semblait s'être montrée une marâtre, les hommes du Nord arrivaient insensiblement, s'établissaient, et, à travers les neiges, les glaces, à travers les sombres forêts, jetaient dans le sol d'indestructibles racines. Aux brillants enfants du Midi il fallait de l'or, des pierreries, quelques fruits délicats et rafraîchissants; aux grossiers Normands, il fallait de rudes vêtements, une nourriture forte. Ils ont colonisé ceux-ci, ils ont cultivé la terre, ils l'ont rendue productive: la terre les a aimés, ils sont restés; les autres l'ont dépouillée, ravagée: elle, lasse, irritée, a fini par les repousser (1).

(1) L'idée de colonisation, les Espagnols l'eurent-ils? J'en laisse juges ceux qui liront le document suivant, « proclamation adoptée, » dit W. Irving, par les découvreurs espagnols dans leurs invasions des pays indiens.

« Moi, Alonzo de Ojeda, serviteur des puissants rois de Castille et Léon, civilisateurs des nations barbares, leur messager et capitaine, vous notifie et fais connaître, en la meilleure manière que je puis, que notre Dieu et Seigneur, seul et éternel, a créé les cieux et la terre, et un homme et une femme, dont vous et nous et tous les peuples de la terre avons été et sommes les descendants procréés, et tous ceux qui viendront après nous; mais le vaste nombre de générations qui ont procédé d'eux, dans le cours de plus de cinq mille ans qui se sont écoulés depuis la création du

IX

J'en voulais venir là.

N'eût-elle pas été favorisée par la puissante et généreuse initiative d'Isabelle de Castille, n'eût-elle pas

monde, fait qu'il est nécessaire que quelque race humaine se disperse dans une direction et une autre dans une autre, et qu'elles se divisent en beaucoup de provinces et royaumes, parce qu'elles ne pourraient se nourrir et conserver dans un seul. Tous ces peuples ont été mis à charge par Dieu notre Seigneur à une seule personne, nommée saint Pierre, qui a été ainsi fait seigneur et supérieur de tous les peuples de la terre et chef de toute la famille humaine, à qui tous doivent obéir, partout où ils vivent et quelle que soit leur loi, secte ou croyance ; il lui a aussi donné tout le monde pour son service et sa juridiction, et quoiqu'il ait désiré qu'il établît sa chaire à Rome, comme un lieu très-convenable pour gouverner le monde, cependant il a permis qu'il établît sa chaire en toute autre partie du monde, et jugeât et gouvernât toutes les nations Chrétiennes, Mauresques, Juives, Gentiles et toute autre secte ou croyance qui puisse exister. Cette personne est dénommée Pape, c'est-à-dire admirable, suprême, père et gardien, parce qu'il est le père et gouverneur de tout le genre humain. Ce Saint Père fut obéi et honoré comme seigneur, roi et supérieur de l'univers par ceux qui vécurent de son temps, et, de la même manière ont été obéis et honorés tous ceux qui ont été élus au pontificat ; et ainsi il en a été jusqu'au jour présent et il en sera jusqu'à la fin du monde.

« Un de ces pontifes, dont j'ai parlé comme seigneurs du monde, a fait donation de ces îles et continents de la mer océane et de tout ce qu'ils contiennent aux rois catholiques de Castille, qui, à cette

été accomplie par le vaste génie de son protégé, la découverte du nouveau monde, aurait encore été pour nous, Européens occidentaux, réalisée vers la fin du XV[e] siècle; car, alors que, opiniâtrément, Christophe Colomb postulait à la cour d'Espagne, son frère Barthélemy se rendait en Angleterre, chez les hommes du Nord, pour les convertir à l'idée de

époque, étaient Ferdinand et Isabelle, de glorieuse mémoire, et à leurs successeurs, nos souverains, suivant la teneur de certains papiers rédigés à cet effet (que vous pouvez voir si vous le désirez). Ainsi, Sa Majesté est roi et souverain de ces îles et continents en vertu de ladite donation, et presque tous ceux à qui cela a été notifié ont reçu Sa Majesté, ont obéi et servi Sa Majesté et lui obéissent et la servent à présent. Et, en outre, comme bons sujets, et avec bon vouloir, et sans résistance ou délai, du moment où ils ont été informés de ce qui précède, ils ont obéi aux religieux envoyés parmi eux pour prêcher et enseigner notre sainte foi; et de leur franche et agréable volonté, ils sont devenus Chrétiens et continuent de l'être. Et Sa Majesté les a reçus obligeamment et bienveillamment et a ordonné qu'ils fussent traités comme ses autres sujets et vassaux. Vous êtes aussi requis et obligés de faire de même. C'est pourquoi, de la meilleure manière que je puis, je vous prie et je vous conjure de bien considérer ce que je dis et de prendre tout le temps nécessaire pour comprendre le sujet et en délibérer, et de reconnaître l'Église pour souveraine et supérieure du monde universel, et le suprême pontife, appelé le Pape, en son nom, et Sa Majesté en sa place, comme supérieur et souverain roi de ces îles de terre ferme en vertu de ladite donation, et consentir à ce que ces pères religieux vous prêchent les choses susdites; et si vous faites ainsi, bien vous ferez, et ferez ce à quoi vous êtes tenus et obligés, et Sa Majesté, et moi en son nom, vous recevrons avec tout l'amour et la charité dus, et vous affranchirons vous, vos femmes et vos enfants de la servitude, afin que vous puissiez

Christophe. Mais il est pris par des pirates, pillé, et n'arrive sur les côtes de la Grande-Bretagne que privé de toute ressource pécuniaire. Il ne se décourage pourtant pas, se met au travail et achève, le 21 février 1480, une carte qu'il présenta plus tard avec les vers suivants à Henry VII :

Terrarum quicumque cupis feliciter oras
Noscere, cuncta decens docte pictura docebit,
Quæ Strabo affirmat, Ptolemæus, Plinius atque

faire d'eux et de vous ce qu'il vous plaira et ce que vous penserez convenable, comme ont déjà fait les habitants des autres îles. Et, en outre, Sa Majesté vous donnera beaucoup de priviléges et d'exemptions et vous octroyera beaucoup de faveurs. Mais si vous ne faites pas cela, ou différez malignement et intentionnellement de le faire, je vous certifie que, par l'aide de Dieu, je vous envahirai violemment et vous ferai la guerre de tous côtés et toutes les manières que je pourrai, et vous soumettrai au joug et obéissance de l'Église et de Sa Majesté, et vous prendrai vos femmes et vos enfants et en ferai des esclaves, et les vendrai comme tels et disposerai d'eux comme Sa Majesté pourra commander ; et vous prendrai vos effets et vous ferai tout le mal et nuisance en mon pouvoir, comme vassaux qui refusent d'obéir ou recevoir leur souverain, lui résistent et lui font opposition. Et je proteste que les morts et désastres qui pourront être occasionnés seront votre faute et non celle de Sa Majesté, ni la mienne, ni celle des cavaliers qui m'accompagnent. Et de ce que je vous dis ici et requiers de vous, je somme le notaire ici présent de me donner ici son témoignage signé. »

Telle est la curieuse formule que les Espagnols faisaient lire aux Indiens avant d'envahir leur territoire. Plaisantait-il le philosophe qui s'écriait : « Comment recevrions-nous les habitants de la lune ou d'une autre planète s'ils venaient un jour nous signifier un manifeste de cette sorte ? »

Isidorus; non una tamen sententia cuique.
Pingitur hic etiam nuper sulcata carinis
Hispanis zona illa, prius incognita genti
Torrida, quæ tandem nunc est notissima multis.

Un peu au-dessous de cette inscription placée sur la carte, on lisait celle-ci :

Pro autore, sive pictore.

Genoa cui patria est, nomen cui Bartholomæus,
Colombus de terra rubra opus edidit istud,
Londiniis, An. Dom. 1480, atque insuper anno,
Octava decimaque die cum tertia mensis
Febr. Laudes Christo cantentur abunde.

L'avare et cupide Henry VII, plus soucieux de trésors que de gloire, pressentit peut-être la grandeur des vues de Colomb, mais il ne risqua rien en sa faveur. Dégoûté, après plusieurs années de suppliques infructueuses, Barthélemy « vint, dit Forster, trouver à Paris Charles VIII ; ce prince fut le premier qui lui donna connaissance des importantes découvertes de son frère. » Les Anglais prétendent le contraire. D'après leur version, Henry VII aurait accepté les propositions de Barthélemy et dépêché celui-ci à la « recherche de son frère avec une invitation pour se rendre à la cour d'Angleterre. » Mais une rivalité d'amour-propre, seule, semble avoir donné naissance à cette assertion, qui ne repose sur aucun document authentique. L'esprit inquiet d'Henry VII fut éveillé peut-être par les démonstrations de Barthélemy. Ces démonstrations le préparèrent, le disposèrent à accueillir, quinze ans plus tard environ, la demande des Cabot, alors que l'Eu-

rope résonnait déjà au bruit des richesses rapportées par Christophe des îles qu'il avait découvertes. Je suis cependant porté à croire que le monarque anglais traita alors les Colomb et leur projet comme Napoléon Ier traita plus tard l'application de la vapeur à l'industrie et ceux qu'il appelait des *idéologues*.

X

Déjà les Normands, les Bretons, quelques Basques (1) même, dit-on, font la pêche de la morue sur un banc que bientôt nous nommerons Terreneuve. Quoi de sûr en ce récit? Rien. Quoi d'invraisemblable? Rien non plus. Mais il se trouve, en une ville maritime de l'Angleterre, à Bristol, un marchand vénitien, Gaboto, enrichi par son commerce dans la Méditerranée, très-entreprenant, très-influent, qui ambitionne, jalouse peut-être la gloire de Colomb. Ce que les Génois ne purent obtenir d'Henri VII, les Vénitiens l'achetèrent, — singulière fortune toutefois pour les Italiens.

Les Gaboto — nous disons Cabot aujourd'hui, — partirent, sous pavillon anglais, en aventureuse expé-

(1) Suivant le rapport de Lescarbot. — Il dit que lors de son voyage, en 1606, la langue des habitants de la côte orientale de Terreneuve était à demi biscayenne. Les *Antiquitates americanæ* vont bien plus loin, car elles affirment que, dès l'an mil, les Normands avaient exploré la plus grande partie de l'Amérique septentrionale.

dition. Leur origine, le lieu de leur embarquement, la date de leur découverte, tout, jusqu'à leur nom, a été sujet de contestation. Maintenant, néanmoins, le jour s'est à peu près fait sur la vie de ces habiles navigateurs. Warden a élucidé la question. Les Cabot étaient quatre : Jean, le père, et trois fils : Louis, Sébastien, Santius. Le second, Sébastien, paraît devoir être le héros. C'est lui qui découvrira le Labrador, Terreneuve, le 24 juin 1497, et s'élèvera jusqu'au 56e degré de latitude N., sur son navire, le *Mathew*.

Trois ans ne s'étaient pas encore écoulés depuis que Christophe Colomb avait, le premier Européen, salué cette île de Guanahani qu'il nomma San-Salvador, et qui fut comme sa première étape sur la route du nouveau monde!

Cabot a amené les Anglo-Saxons, les Northmen, dans la Terre Promise : moins de trois cents ans après, ils seront les maîtres du pays (1).

XI

De nouveau la carrière est ouverte, large, longue, incommensurée, fascinatrice tout ainsi que l'In-

(1) *A Memoir of Sebastian Cabot*, etc. London, 1831. Non signé, mais attribué à D. B. Warden. C'est l'œuvre la plus complète et sans doute la plus vraie qui ait été écrite sur ce sujet.

Le Traité de Paris (la *Paix honteuse*) fut signé le 10 février 1763.

connu. Les compétiteurs, les rivaux, les jaloux, les aventuriers de partout s'y vont précipiter à l'envi.

S'il en fallait croire un ancien manuscrit intitulé : *Abrégé des découvertes de la Nouvelle-France*, en 1504, les Normands et les Bretons trouvèrent, les premiers, le Grand-Banc et les Terre-Neuves (1); mais l'expédi-

(1) Ce manuscrit se trouve aux Archives de la Marine, à Paris.

Dans une note, que j'aime néanmoins à reproduire, *à titre de renseignement*, M. Garneau dit que c'est un extrait de l'ouvrage qui a pour titre : *Us et Coutumes de la mer*. Quand le grand banc de Terre-Neuve a-t-il été découvert par les Basques, les Bretons et les Normands?

Article 44 des jugements d'Oléron, *nos 30 et suivants*. L'auteur des *Us et Coutumes de la mer*, ouvrage estimé, rapporte « que les grands profits et la facilité que les habitants du cap Breton, près Bayonne, et les Basques de Guyenne, ont trouvés à la pêcherie de la baleine, ont servi de leurre et d'amorce à les rendre si hasardeux en ce point, que d'en faire la quête sur l'Océan par les longitudes et latitudes du monde. A cet effet, ils ont ci-devant équipé des navires pour chercher les repaires ordinaires de ces monstres. De sorte que, suivant cette route, ils ont découvert, cent ans avant les navigations de Christophe Colomb, le grand et petit banc des morues, les terres de Terre-Neuve, de cap Breton et de Bacaléos (*qui est à dire morue en leur langue*), le Canada ou Nouvelle-France; et si les Castillans n'avaient pris à tâche de dérober la gloire aux Français, ils avoueraient, comme ont fait Christophe Witfliet et Antoine Magin, cosmographes flamands, ensemble, Fr. Antoine de Saint-Roman, religieux de saint Benoît (*Historia general de la India*, liv. I, ch. ij, p. 8), que le pilote, lequel porta le premier la nouvelle à Christophe Colomb et lui donna la connaissance et l'adresse de ce nouveau monde, fut un de nos Basques terreneuviers. »

tion de Cabot et son succès, dès 1497, sont aujourd'hui hors de doute. Soyons justes envers l'Angleterre; cette gloire lui revient de droit : elle donna l'éveil à l'Europe occidentale. Les sujets de Louis XII se prirent de belle émulation avec ceux d'Henry VII; et, trois siècles durant presque, le Français et l'Anglais firent assaut d'audace, de bravoure, de témérité pour l'exploration et la domination des contrées nouvellement reconnues (1).

Il est peu douteux qu'après le premier voyage de Cabot s'élancèrent pour les *Terre-Neuves*, des côtes de la Manche ou du canal Saint-Georges, des troupes nombreuses, mais obscures, d'aventuriers, avides, eux aussi, de sonder ce grand mystère d'outre-Atlantique : la plupart, toutefois, cherchant, comme leurs devanciers, le fameux passage du nord-ouest pour se rendre au Cathay (2), ce féérique empire dont Marco Paolo avait, moins de deux siècles auparavant, laissé de si merveilleux récits. Colomb y voulait aller, Cabot aussi. Que d'autres ensuite! N'est-ce point La Salle qui, étant parti, vers 1680, sur le Saint-Laurent, pour cette expédition, fit, par pure raillerie, donner le nom de La Chine à un petit village où il s'embarqua près de Montréal? De nos jours, on l'a

(1) Dans sa judicieuse et savante *American Biography*, le Dr Belknap place même Charles VIII (monté sur le trône en 1483, mort en 1498) au nombre « des souverains des nations européennes qui ont eu des possessions ou des relations en Amérique. »

(2) On peut, entre autres, consulter un *Mémoire sur un nouveau passage de la mer du Nord à la mer du Sud*, par M. Martin de la Bastide. Paris, M. DCCXII.

cherché encore à grand'perte d'or et de vie humaine, cet introuvable passage!

Cependant, si les navigateurs du XIXe siècle semblent enfin avoir abandonné cette idée, tous ceux des XVe et XVIe la professèrent. Elle fut leur inspiratrice, le plus puissant auxiliaire de leurs admirables travaux. Un seul, peut-être, et l'un des plus distingués pourtant, aurait eu, suivant quelques historiens, un mobile peu avouable (1) : c'est le Portugais Gaspar Cortereal, qui, en 1500, visita Terre-Neuve, l'embouchure du Saint-Laurent et une côte qu'il appela *Terra de Labrador*, ou Terre de Labour.

L'année d'après, Cortereal entreprend un second

(1) « Le caractère de ce voyage fut moins honorable à la cause des découvertes, dit Hawkins, qu'aucun des précédents, car il ne fut apparemment entrepris que pour l'avancement de la cause de la science. Cortereal ramena en Portugal cinquante indigènes qui furent froidement destinés à l'esclavage, et dont les aptitudes supérieures pour le travail paraissent avoir été un sujet de grande satisfaction pour les spéculateurs. Dans une lettre écrite, huit jours après leur arrivée, par l'ambassadeur vénitien à la cour de Lisbonne, ces malheureux sont ainsi décrits : « Ils sont extrêmement propres à « supporter le travail, et deviendront probablement les meilleurs « esclaves qu'on ait découverts jusqu'à ce jour. »

N'accusons pas trop les Portugais, nous, Français, car, une année avant la triste Révocation de l'Edit de Nantes, un de nos rois, Louis XIV, surnommé Le Grand, écrivit à Labarre « qu'il lui importait de DIMINUER *le nombre des Iroquois*, et qu'il fallait les réduire en esclavage pour les faire servir sur ses galères ! »

Banvard affirme cependant, mais j'ignore d'après quelle autorité, qu'un « des objets de Gaspar Cortereal était de découvrir ce passage nord-ouest à la Chine et aux Indes orientales (*Spice Island*). »

voyage : l'on n'entend plus parler de lui. Son frère Miguel court à sa recherche. Il disparaît aussi. Les Portugais s'attribuent l'honneur d'avoir découvert l'entrée du golfe Saint-Laurent. Prétention fort contestable.

Toutefois, à dater de cette époque, nous entrons de plain-pied dans l'histoire. En 1502, des marchands de Bristol, Hugh Elliott et Thomas Ashurt, excités par l'exemple de Cabot, sollicitent et obtiennent d'Henry VII des Lettres Patentes pour établir des colonies à Terre-Neuve. Une pêcherie est installée sur l'île. Nos Normands s'implantent dans le sol américain.

J'emprunte encore quelques lignes à Forster :

« En 1506, Jean Denis partit d'Honfleur pour Terre-Neuve avec son pilote, Camard, de Rouen. On dit qu'il leva et publia le premier la carte de ces contrées. En 1508, un navigateur, nommé Aubert, partit de Dieppe pour Terre-Neuve sur un vaisseau appelé *la Pensée*, et amena de là les premiers sauvages qu'on eût encore vus de ce pays. Le vaisseau appartenait au père du capitaine Jean Ango, vicomte de Dieppe. »

Vient ensuite la tentative du baron de Léry. Forster n'en parle point; il l'a ignorée sans doute; mais, bien que Léry ait échoué, la chronique lui a consacré une mention honorable. Cette tentative prend place dans l'année 1518. Cinq ans après, François Ier prononce le mot caractéristique que nous avons rapporté plus haut, et dépêche, avec quatre vaisseaux, Verrazzani,

un noble Florentin (1) à sa solde, vers les Terres-Neuves. Ce Verrazzani, qui, le premier, nomma *Nouvelle-France* le territoire qu'il découvrit, n'a point encore, que je sache, trouvé son biographe. Il le mérite cependant (2). Espérons que la postérité le posera sur le piédestal auquel ses actes l'ont appelé. Il fait deux voyages et périt dans le deuxième, dévoré par les sauvages, assurent le romanesque Lahontan, la Potherie, Le Beau, Hakluyt et leurs plagiaires, mais plus vraisemblablement englouti dans les flots.

« Le roi fut si content du rapport qu'il fit à son retour en France, dit M. Garneau, qu'il le chargea de préparer une nouvelle expédition; le célèbre et infortuné voyageur se remit en route suivant l'ordre de son maître et n'a pas reparu depuis (3). »

(1) Il était né vers 1475, et avait déjà beaucoup voyagé en Syrie et en Egypte. Son départ pour l'Amérique eut lieu près de Madère, le 17 janvier 1524, sur *le Dauphin*.

(2) « Ses découvertes donnèrent à la France droit à de vastes portions du nouveau monde. Il avait longé toute la côte des Etats-Unis et d'une partie considérable de l'Amérique britannique. » — *Novelties of the New-World.*

(3) « Cet aventureux navigateur fit naufrage et périt. » — *British America*, par John Mac-Gregor.

« Je ne trouve, dit Charlevoix, aucun fondement à ce que quelques-uns ont publié qu'ayant mis pied à terre dans un endroit où il voulut bâtir un fort, les sauvages se jetèrent sur lui, le massacrèrent avec tous ses gens et le mangèrent. »

XII

« ACA NADA ! (1) *ici rien!* s'étaient écriés les Espagnols, qui, dit-on, entrèrent les premiers dans la rivière de la Grande-Baie (le Saint-Laurent). L'Amérique du Nord n'offrait pas des mines d'or à l'avidité sanguinaire des Espagnols, des pierreries à la cupidité des Portugais, des épices précieuses aux Hollandais (2).

Et les Espagnols et les Portugais ont fui cette plage ingrate pour eux, laissant à la race normande le soin de la venir fertiliser par ses sueurs, l'enrichir par son patient labeur, lui faire produire, par son ingéniosité, des trésors bien autrement précieux et bien autrement durables que ceux ramassés au prix des plus affreuses cruautés, des hontes les plus infamantes dans les mines du Mexique, du Pérou, ou dans les jungles des Indes orientales.

Osez comparer aujourd'hui l'Amérique méridionale avec l'Amérique occidentale, le nouveau monde, — j'entends celui du Nord, — avec ces royaumes

(1) Cette étymologie, empruntée au père Hennepin, est fort hasardée. Pour moi, je me range à l'opinion de ceux qui, comme Duponceau, tirent le nom *Canada* du terme iroquois *Kannata*, signifiant « amas de cabanes », et se prononçant *canada* : « Comme les sauvages le répétaient souvent, dit M. Cunat, Jacques Cartier pensa que ce nom était celui de la contrée et le lui donna. »

(2) *Tableau statistique et politique des deux Canadas*, par G. Lebrun.

d'Asie, naguère étouffant dans le faste et l'opulence!

Bien plutôt saluez avec moi, saluez, je ne dirai pas le premier découvreur, mais le premier colonisateur français, — un Breton, homme de forte souche, de cœur haut et droit, — qui ait baisé la terre d'Amérique!

Jacques Cartier! une de nos illustrations. Ah! le mot est chétif: un de nos génies, devrais-je dire. Et pas une statue ne lui a été érigée chez nous! A lui pas un monument, pas une inscription, un symbole de la reconnaissance générale! O Athéniens! Athéniens! En France, il n'y a peut-être pas mille personnes sachant qu'il a existé un Jacques Cartier!

Un jour, je me suis pris du pieux désir d'aller visiter la ville natale de ce hardi marin, à qui nous devions la moitié de l'Amérique. Je m'attendais à ce que là, au moins, à Saint-Malo, je rencontrerais quelque chose, un buste, un morceau de pierre, à l'angle d'une rue, un signe qui me rappelât notre Jacques Cartier, lui que connaissent, que vénèrent les plus ignorants des Canadiens-Français, à qui tous ont élevé un autel dans leur cœur, lui dont j'avais vu le portrait, le nom en vingt endroits, dans les édifices publics, sur les places, les routes, les navires, soit à Montréal, soit à Québec; et à Saint-Malo, rien! je n'ai rien trouvé!... Si..., dans la cour d'une auberge, vous apercevez une misérable effigie en plâtre, qui se dégrade et demain tombera en poussière... Athéniens! Athéniens!

Et cette cour d'auberge, qu'est-ce encore? La cour de l'ancien hôtel de Châteaubriand!

Douleur sur douleur!

A une heure de distance, si votre âme n'est pas navrée assez, vous pourrez voir, enfouie dans le fumier, les immondices, une ferme, une masure s'en allant, elle aussi, de décrépitude. On la nomme les *Portes-Jacques-Cartier*.

C'est là tout ce qui reste de l'habitation, de la mémoire du grand homme (1), de celui que François I[er] n'appelait jamais que « nostre cher et bien amé Jaque Cartier. »

XIII

Je ne referai pas ici l'histoire de la vie et des découvertes de Jacques Cartier (2). Récemment encore ses voyages ont été publiés avec de nouveaux et intéressants documents (3). Et ses œuvres, si longtemps négligées, parlent éloquemment pour lui. On sait aujourd'hui qu'il fit trois, peut-être quatre (4) voyages, « croyant s'avancer vers la Chine, » re-

(1) Justice à qui de droit. Dans un excellent ouvrage : *Saint-Malo illustré par ses Marins*, M. Ch. Cunat a rendu à Jacques Cartier un éclatant hommage.

Une rue sur le port de Saint-Malo porte aussi, depuis quelques années, le nom de Jacques Cartier.

(2) J'ai composé ce travail. Il paraîtra prochainement.

(3) *Voyage de Jacques Cartier au Canada*. Librairie Tross, Paris, 1863.

Voyage de Jacques Cartier au Canada, *avec deux cartes*, publié par M. H. Michelant, avec *documents inédits* par M. Alfred Ramé. — Librairie Tross, Paris, 1865.

(4) Du quatrième il ne nous reste aucune relation. Mais Lescarbot déclare qu'il eut lieu, et Roberval le donne à entendre.

monta le Saint-Laurent jusqu'à Hochelaga, qu'il nomma Mont-Royal (Montréal) (1), jéta les fondements d'une colonie, la première d'un caractère sérieux dans l'Amérique du Nord, ne l'oublions pas, et qu'il vint mourir, en sa soixantième année, à sa propriété seigneuriale, au village de Limoilou, près de Saint-Malo (2).

J'aime entendre un Canadien s'écrier, en terminant l'esquisse de cette existence si belle, si bien remplie : « Pour récompense de ces découvertes, on dit que Cartier fut anobli par le roi de France. Mais sa gloire la plus durable sera toujours d'avoir placé son nom à la tête des annales canadiennes et ouvert la première page d'un nouveau livre dans la grande histoire du monde. »

Qui furent les compagnons de Cartier, les pionniers du Canada? Qui, sinon les descendants de ces Northmans, dont le flot puissant, invincible, inonda, dès le Ve siècle, les côtes de la Bretagne et de la Gaule romaine (3)?

Ah! leur origine apparaît clairement partout et jusque dans « l'incertion desdicts maistres, compaignons mariniers et pillotes, » que M. A. Ramé vient de mettre au jour (4).

(1) Dans son livre, assez estimé, *Cinq années de séjour au Canada*, L. A. Talbot affirme gravement que Cartier remonta le Saint-Laurent jusqu'aux chutes du Niagara, et redescendit de là à Hochelaga! Quelle absurdité!

(2) Voyez l'ouvrage de M. Ch. Cunat.

(3) V. l'*Histoire des Invasions des Normands*, par M. Depping.

(4) On trouve cette curieuse nomenclature dans l'*Appendice au voyage de Jaques Cartier*, publié par la librairie Tross.

Français ou Anglais à présent, ce sont les fils de Nadodd et d'Éric le Rouge qui ont défriché, peuplé l'Amérique septentrionale, qui, tôt ou tard, l'absorberont tout entière.

Oui, oui, Lebrun est dans le vrai quand, de sa plume mordante, mais sûre, mais précise, il trace ces mots :

« Le Canada avait à espérer des colons, seulement des provinces dont les marins déjà s'étaient comme acclimatés à Terre-Neuve; aussi les Basques et les Bretons ne s'éloignent pas de leur pays sans esprit de retour. Mais les descendants des hommes du Nord, après avoir envahi la Neustrie, vendu chèrement leur amitié à la France épouvantée de leurs exploits, font la conquête de l'Angleterre, après avoir ravagé la Guyenne. Quand ils allaient combattre en Palestine, comme à leur retour de la Terre Sainte, ils déposèrent quelques-uns de leurs guerriers sur les bords de l'Italie méridionale pour y fonder le royaume de Naples. Les Normands, aussitôt que dans le nouveau monde le commerce s'offrit à eux avec ses aventures et ses spéculations, furent les plus empressés à explorer l'Amérique du Nord et à s'y établir. »

Une nature d'élite, François de la Roque, seigneur de Roberval, celui que François I[er] appelait plaisamment le petit roi de Vimeux, partage avec Cartier l'honneur de ses dernières opérations. Leur établissement (1543) est jeté près de Québec, probablement non loin de cette rivière Sainte-Croix, quelque peu plus tard nommée Petite-Rivière-Saint-

Charles, du nom de Charles des Bouës, grand vicaire de Pontoise, fondateur et protecteur de la première mission des Récollets dans la Nouvelle-France.

A leur suite, en dépit ou à cause des troubles qui agitent l'Europe, des révolutions et des persécutions religieuses qui l'ébranlent, s'avance aussitôt une légion de navigateurs, colonisateurs, chasseurs, chercheurs, coureurs d'aventures, esprits inquiets, remuants, avides de changement, de mouvement, amalgame étrange, hétérogène, incroyable, de gens vertueux et de coquins, de noblesse et de crapule, tiré des palais ou des sentines, mais gens du Nord presque tous, — oh! j'y tiens, — qui, dans ce vaste creuset ayant désignation nouveau monde, finiront par se fondre, à la flamme de la liberté, en un tout harmonieux, et le disputeront tantôt à la patrie-mère par la puissance matérielle tout aussi bien que par l'activité, la grandeur, la droiture intellectuelle.

Ces gens, ils arrivent sous le commandement de :

Jean Ribault (1562), qui tente un établissement dans la Floride et y bâtit un fort; Laudonnière (1564), collaborateur et continuateur de Ribault; Gourgues, le brave, le héros, vengeur des Français (1568) (1); Martin Frobisher (1576-7-8); les neveux de J. Cartier (même époque), poursuivant l'œuvre de leur oncle; sir Francis Drake abordant au nord de la Californie (même époque encore); sir Humphrey

(1) Hélas! encore un oubli! Son nom ne figure même pas dans les Fastes militaires de la France. Mais ceux qui ont lu Champlain savent pourtant qu'il fut valeureux à l'égal de Bayard et patriote comme d'Assas, le chevalier de Gourgues!

Gilbert, prenant formellement possession de Terre-Neuve au nom de la couronne d'Angleterre (1579-83-84); John Davis (1585-6-7), explorateur du détroit qui porte son nom; sir Richard Grenville (1585-6), débarquant des colonies dans la Floride; John White (1587-90), faisant de même en Virginie; Juan de Fuca (1592); Henry May (1593), reconnaissant la Bermude; George Weymouth (1594); le marquis de la Roche et sa malheureuse expédition à l'île de Sable (1598); Bartholomeo Gornald, doublant le cap Cod (1602); de Montz, obtenant, en 1603, de Henri IV, des Lettres Patentes pour coloniser l'Acadie et le Canada; Samuel Champlain, remontant le Saint-Laurent la même année, et revenant, en 1603, avec de Montz, Champdore et Poutrincourt, former un établissement agricole.

Ils commencent leurs plantations dans l'Acadie, à Port-Royal, Saint-Jean et Sainte-Croix. L'Angleterre s'inquiète. Elle veut sa part aux conquêtes, aux usurpations des Français. George Weymouth, par elle dépêché, découvre la rivière Kennebec, en 1605; trois ans plus tard, en 1608, fondation de Québec par Champlain. « J'arrivay, dit-il, à Québec, le 3 juillet, où estant, je cherchay lieu propre pour nostre habitation; mais je n'en pus trouver de plus commode ny mieux situé que la pointe Québec... Proche de ce lieu est une rivière agréable où anciennement hyverna Jacques Cartier (1). » Presque en même temps, Hudson remonte le beau fleuve auquel il a

(1) La librairie Tross a sous presse une nouvelle édition du Voyage de S. Champlain.

servi de parrain; en 1610-11-12, les Anglais se fortifient à Terre-Neuve, en Virginie, dans la Floride. Leurs sentiments d'hostilités contre les Français percent, sur divers points de l'Amérique, comme ils font explosion en Europe; la guerre est bien près d'éclater entre les rivaux. Et c'est alors (1615) qu'arrivent au Canada les premiers Récollets; c'est alors aussi que commence l'*Histoire* de frère Sagard dont nous avons entrepris la réédition.

XIV

Loin, trop loin vous l'avez laissé, me dira-t-on. De grand cœur je confesse mon tort; de grand cœur aussi j'aurais pris ce brave Récollet au berceau pour le conduire sur son « champ de labour; » et, pas à pas, nous l'eussions suivi à l'école, au séminaire, à travers les études, les émotions de la cléricature, puis au monastère. En sa cellule, devant sa lampe fumeuse, sur ses veilles, silencieusement, avec profond intérêt pourtant, nous nous serions penchés. Mais, je l'avoue encore, j'ai cherché, scruté, fouillé, remué, ressassé livres, manuscrits, papiers, et, de lui, je ne sais que son œuvre : l'*Histoire* et le *Voyage*, imparfaitement encore, car sa candeur ne manque pas de finesse; et, sous une bonhomie charmante, on démêle, sans les pouvoir préciser toujours, certaines cachotteries, quelques traits aigus au possible, et visibles à peine. L'abeille confit en miel le suc des fleurs, mais sans perdre, sans émousser son aiguillon.[1]

Il est crédule, grandement : de très-bonne foi dans sa crédulité, cela n'est pas douteux. Pour lui, le diable et sa démoniaque légion sont d'existence autre qu'idéale. S'il ne les a pas vus, il a été témoin de leurs œuvres *matérielles* (1); et vous seriez mal venu de discuter avec lui sur ce point. Frère Sagard se montre intraitable. Ses notions en histoire naturelle feront sourire un oublieux de l'époque où écrivait notre digne Récollet. Mais je suis convaincu que la plupart des lecteurs reconnaîtront qu'il était à peu près au niveau de la science du XVII[e] siècle, et qu'il joignait à un véritable talent d'observation et à une instruction solide, un esprit d'une vivacité allant parfois jusqu'à la malignité. Déjà frondeur à ses moments, du reste, et même légèrement rabelaisien. « Il n'y a pas, dit-il (p. 11), iusqu'a de certaines devotes et de petites servantes de Jésus-Christ, qui veulent pindariser et faire les scavantes en matière de bien dire. Il vaudroit bien mieux, disoit saincte Thérèse, qu'elles usassent du langage des hermitresses, sceussent peu parler et bien opérer, que de s'amuser à ces cajoleries ou discours affetez. »

Voulez-vous un échantillon de son libéralisme, lisez sa véhémente apostrophe aux rois, aux grands, aux juges de la terre, laquelle débute ainsi : « Le iuste pâtit et le réprouvé se resiouit. L'un est touiours heureux et l'autre touiours malheureux, etc... (2). »

L'obéissance lui pèse aux épaules. Sa robe est celle

(1) Voir entre autres le tome II, chap. XXXIV, de l'*Histoire du Canada*.

(2) P. 49-50.

de Nessus à son corps. On le voit bien aux efforts involontaires que lui arrache de temps en temps la nature pour l'en dépouiller. Mais lui ne le pouvait ni ne le voulait, je crois, quoique secrètement il se révoltât contre quelques misérables exigences de sa profession.

Il faut se souvenir que Sagard pensa et écrivit ses ouvrages vers 1633-4, juste au moment où Rome condamnait Galilée pour avoir, d'après Copernic, affirmé le mouvement de la terre et l'immobilité du soleil. Il faut se souvenir encore qu'il n'avait ni le droit ni le pouvoir de contrôler les lois, règles ou préjugés conventuels.

Très-serrante fut sa gêne, très-puissants les ennemis que lui suscitèrent ses livres. On le sent dès les premières pages de son avis *Au lecteur*, dans l'*Histoire du Canada*.

« Je peux donc, à bon droit, dire que ce volume peut profiter non-seulement aux déuots et personnes portées à la piété, mais à tous ceux qui ne sont portez que d'une simple curiosité de cognoistre les choses étrangères et non communes. Pour les esprits blessez ou enyurez du mal-heureux péché d'enuie qui perce iusques aux plus fortes et secrètes merueilles du monde, il m'est indifférent qu'ils m'ayent en considération ou en mespris : suffit que l'on sache que ce sont personnes qui ne sçauraient souffrir en autruy le bien qu'ils ne peuvent faire eux-mesmes. »

En maintes autres lignes, Sagard laisse voir un cœur ulcéré, sans toutefois que sa franchise, sa candeur et

sa tendresse pour l'humanité en soient altérées. De lui, on peut dire en vérité, et c'est son plus bel éloge : il croit, il aime, il espère. Assurément, il commet de plaisantes erreurs en zoologie, en botanique ou en minéralogie. Vous le verrez prendre, par exemple, des cristaux de quartz pour des diamants, « et peux dire, écrit-il, en avoir amassé et recueilly moy-mesme vers nostre couuent de Nostre-Dame-des-Anges dont quelqu'uns semblaient sortir de la main du lapidaire, tant ils estoient beaux, luisants et bien taillez ; » mais il ne se trompe sans doute pas quand il rapporte avoir vu ou trouvé d'abondantes mines de cuivre, de fer, et même de l'or : car, si l'on a pu le railler jadis au sujet de cette dernière assertion, il est notoire aujourd'hui que l'or se rencontre en quantité assez considérable dans le Bas-Canada, principalement aux environs de Québec (1).

Ce qui m'a paru, à moi, en le lisant, c'est que Sagard était un homme simple et bon, franc du collier, — je demande bien pardon pour l'expression, — et qui se peint tout entier dans le chapitre Ier du livre second de son *Histoire*. Il me semble les voir, lui et son compagnon de route, le P. Vieil, cheminant, le froc au dos, le bourdon à la main, quand, après leur entrevue avec le nonce du pape, il dit : « Munis de sa bénédiction, des conseils et de l'authorité d'un si grand prélat, nous receumes aussi celle de nostre reverend père prouincial et partismes de notre couuent de Paris le 18e iour de mars l'an 1623, à l'apos-

(1) Rapports de la Commission géologique du Canada pour 1853-4-5-6-7-8, traduits par H.-E. Chevalier.

tolique, à pied et sans argent, selon la coustume des pauures mineurs Recollects, et arrivasmes à Dieppe en bonne santé, où à peine pusmes-nous prendre quelque repos qu'il nous fallut embarquer le mesme iour peu auant my-nuit, etc... »

De recherche là dedans, il n'y en a pas. C'est rondement dit. Tout est sur ce ton. Et l'on voudrait que je fisse à Sagard un procès parce que, çà et là, il fait craquer cette chemise de force que nous appelons correction grammaticale; et l'on voudrait que je dressasse un réquisitoire contre ses petites erreurs, ses menues superstitions monacales? Non certes. Comme, d'ailleurs, ils sont compensés, ces défauts, par un style aimable, un pinceau délicat, une palette fréquemment chargée des plus brillantes couleurs! A moi, Gabriel Sagard rappelle assez souvent le spirituel frère Jéhan, de Monteil, alors même que l'un ou l'autre s'évertue à nous raconter les fredaines de monsieur Satanas :

« Frère, nous avons le diable dans la maison. Tous les soirs il entre dans la cellule d'un jeune novice, dès qu'il est endormi. Le novice, qui est fort et vigoureux, se débat avec lui et finit par le terrasser. Mais aussitôt il se change en une belle demoiselle vêtue de satin blanc, etc., etc. (1). »

Voilà un bref récit emprunté à frère Jéhan. Sagard en a, de pareils, besace pleine. Parcourez plutôt le chapitre XXXII de l'*Histoire du Canada*, lequel porte

(1) *Histoire des Français*, par A. Monteil, t. I, ép. IV.

pour titre : *De la sainte Oraison. De l'apparition des Esprits et du grand capitaine Avoindaon.* Mais la mine, le trésor en ce genre, il est dans le *Grand voyage du pays des Hurons.*

Je veux réparer complétement mon tort envers Charlevoix, tort grave, on en va juger : j'ai presque affirmé qu'il avait voulu écraser frère Sagard sous le poids silencieux de son *Histoire de la Nouvelle-France.* Cependant, tout à la fin et en un coin de cette histoire, dans ce qu'il intitule *Fastes chronologiques*, le R. P. Charlevoix *sacrifie* quelques lignes à l'*Histoire du Canada*, par Sagard (1).

Je les cite textuellement :

« L'auteur de cet ouvrage avait demeuré quelque
« temps parmi les Hurons et raconte naïvement tout
« ce qu'il a vu et ouï dire sur les lieux; mais il n'a
« pas eu le temps de voir assez bien les choses, encore
« moins de vérifier tout ce qu'on lui avait dit. Le
« vocabulaire huron qu'il nous a laissé prouve que
« ni lui ni aucun de ceux qu'il a pu consulter ne
« savaient bien cette langue, laquelle est très-diffi-
« cile; par conséquent, que les conversions des sau-
« vages n'ont pas été en grand nombre de son temps.
« D'ailleurs, il paraît homme fort judicieux et très-
« zélé, non-seulement pour le salut des âmes, mais
« encore pour les progrès d'une colonie qu'il a vue
« presque étouffée dans son berceau par l'invasion

(1) *Histoire de la Nouvelle-France*, par le P. F.-X. de Charlevoix. — Paris, Didot, 1744, in-12, vol. IV, p. 396.

« des Anglais. Du reste, il nous apprend peu de « choses intéressantes. »

Ici Boileau exprime ma pensée :

> Tant de fiel entre-t-il dans l'âme des dévots ?

Qu'avait-il fait aux Jésuites pour en être si rabroué, ce pauvre Sagard? Il vous l'a dit au commencement de cet article : il avait aidé à les introduire en la Nouvelle-France. Toujours et éternellement la déplorable histoire de la Lice et de sa Compagne.

Voici donc Charlevoix qui l'accuse non-seulement d'avoir écrit un livre insignifiant, mais même d'avoir, comme missionnaire, médiocrement servi les intérêts du catholicisme. Telle n'est point notre opinion, quant au premier chef du moins. L'ouvrage de Sagard embrasse une période de quinze années à peu près, et il dessine dans ses détails comme dans son ensemble un portion intéressante de l'histoire de l'Amérique septentrionale. Je n'en voudrais pour preuve que la lettre du P. Denis Jamet (t. I, p. 68 et suiv.), où, par la minutieuse et saisissante description du premier monastère des Récollets, sur les rives du Saint-Laurent, on peut fort bien se rendre compte de l'état de la colonisation canadienne au commencement du XVIIe siècle. Tableau frais, net, accentué comme ceux de Rembrandt que celui-là ! Mais ce n'est point tout. Sagard, je le dis hautement, nous a fourni, sur les Hurons, les Montagnais, les Iroquois et une partie des tribus indiennes du nouveau monde, des renseignements de la plus grande précision. Il les a

étudiés sincèrement, patiemment, avec un soin particulier. Il les connaît. Il sait leur langage comme leurs habitudes, leurs mœurs. Charlevoix proteste! Sur quoi appuie-t-il son protêt? Il s'est, ma foi, bien gardé de nous le dire. Lui qui des Hurons n'a guère connu que les métis réfugiés au village de Lorette, tout près de Québec, il déclare gravement que « Sagard ni aucun de ceux qu'il avait pu consulter ne connaissaient la langue huronne. » Où Charlevoix l'a-t-il apprise? Je voudrais vraiment entendre sa réponse. Où donc se trouvait-elle, l'ancienne et formidable peuplade des Hurons, quand il arriva au Canada? Détruite, annihilée, ou abâtardie. Elle essayait de s'affirmer encore dans les Bois-Brûlés de Lorette, peut-être; dans quelques débris épars sur les îles de Manitoulin, dans le lac Huron et aux alentours. Mais, dès le milieu du XVIII[e] siècle, son identité originelle n'était plus. *Miscégénéation!* c'est le mot nouveau pour exprimer en Amérique le mélange des races. C'eût été, au temps de Charlevoix, le mot applicable à la race huronne. La langue? Elle avait suivi la veine qu'avait prise le sang; elle était oblitérée, adultérée (1). Le témoignage? Je l'ai même dans la comparaison du Dictionnaire de Sagard avec les

(1) Sagard lui-même se plaint des modifications que, dès son temps, recevait chaque jour la langue huronne :

« Nos Hurons, et generallement toutes les austres nations, ont la mesme instabilité de langage, et changent tellement leurs mots qu'à succession de temps, l'ancien huron est presque tout austre que celuy du présent, et change encore... » T. II, *Dictionnaire de la Langue huronne*, p. 9.

quelques mots en langue huronne que le baron de Lahontan nous livrait cinquante ans après les publications de notre savant Récollet (1).

XV

Sans m'arrêter plus à ce sujet, je détacherai de la *Biographie universelle* quelques passages de juste appréciation relatifs à Sagard.

« Il a, dit Michaud, soigneusement décrit les mœurs des sauvages parmi lesquels il avait vécu ; il raconte naïvement tout ce qu'il a vu et ouï dire... Les renseignements donnés par Sagard, de même que tous ceux que contiennent les relations données par les Missions, sont intéressants en ce qu'ils donnent l'état social de peuples aujourd'hui détruits ou réduits à un petit nombre d'hommes. La relation de Sagard fut bien accueillie. Il en publia une nouvelle édition et y donna l'histoire du Canada, depuis quinze ans que les Récollets étaient allés y établir des missions.

« Il voulut joindre à ce volume des pièces touchant les missions, avec des dictionnaires et des dialogues en langue canadoise, algoumequine et huronne. « Mais, dit-il, l'ayant vu grossir suffisamment sous « ma plume, j'ai cru, au conseil de mes amis, qu'il « valait mieux laisser toutes ces pièces et ces diction-

(1) *Nouveaux Voyages de M. le baron de Lahontan dans l'Amérique septentrionale*. La Haye, M. DCC IX.

« naires pour un tome à part. » Ce tome n'a point paru. Le livre est intitulé *Histoire du Canada*. Paris, 1636, in-12. Cet ouvrage est divisé en quatre livres: le premier contient les travaux des Récollets au Canada avant l'auteur; le second, le voyage de Sagard: il offre quelques particularités nouvelles sur les mœurs des sauvages; le troisième traite de l'histoire naturelle, il renferme aussi le retour de l'auteur en France; le quatrième apprend comment les Jésuites succédèrent aux Récollets dans la mission du Canada et comment les Anglais s'emparèrent de Québec en 1629. Tous les religieux qui étaient au Canada furent amenés en Angleterre. »

XVI

Ajoutez à l'*Histoire du Canada* le *Grand Voyage du pays des Hurons*, et vous avez l'œuvre complète de frère Gabriel Sagard Théodat, car ces « Dictionnaires et Dialogues, » qu'il avait annoncés et qui nous seraient aujourd'hui si précieux, ou n'ont pas été terminés, ou n'ont pas été retrouvés.

Le *Grand Voyage* est, quoi qu'il en soit, plus curieux peut-être encore que l'*Histoire du Canada*. Les grandes promesses de son titre, il les tient entièrement: mœurs, coutumes, usages des Indiens, y sont « pourtraicturés » avec une fidélité extrême, et parfois avec une élégance de langage à laquelle les chroniqueurs du commencement du XVII[e] siècle ne nous ont guère accoutumés. La topographie ne manque pas d'exactitude;

et ce que j'ai vu du pays et des aborigènes pendant les dix années que j'ai passées dans l'Amérique septentrionale m'autorise à dire que Sagard se trompe rarement dans ses peintures ou ses relations, quand le bigotisme ne lui ferme pas les yeux. Mais il était venu au Canada pour y prêcher l'Evangile. Il demeure attaché à son mandat, comme la hampe au drapeau. Aussi, dès qu'il s'agit de religion, frère Gabriel oublie son rôle d'historien très-véridique, d'annaliste impartial, de narrateur sérieux, et se laisse aller aux suppositions les plus invraisemblables, aux réflexions les plus étranges, aux assertions les moins admissibles. La première partie du *Grand Voyage du pays des Hurons* est d'ailleurs une reproduction un peu trop servile de son *Histoire du Canada*. Hormis cela, il mérite plus de louanges que de reproches. Parti pour porter chez les sauvages l'étendard de la foi romaine, Sagard a inauguré, avec les Récollets, le triomphe du catholicisme sur le protestantisme dans la Nouvelle-France. C'est là, pour beaucoup, un de ses meilleurs titres à la célébrité. Si le succès eût couronné les desseins de Coligny avant la Saint-Barthélemy, d'odieuse mémoire, la colonisation européenne au Canada aurait été essentiellement liée à la Réforme. L'introduction des Récollets en 1615 a imprimé, dans ce pays, au mouvement religieux, la vigoureuse direction catholique qu'il a conservée, sans dévier presque, jusqu'à la prise de Québec, en 1759.

Sagard fut un des apôtres, un des serviteurs dévoués de la cour de Rome. Il le dit, le répète, le montre à chaque instant; il s'en fait honneur et gloire. Pour-

quoi non? Ne serait-il donc pas de mauvais goût, d'injustice criante, de le traduire au tribunal de la critique pour son honnêteté, pour sa franchise, pour sa foi?

Je me résume. Quels que soient les lecteurs de son œuvre, elle leur commandera l'estime comme elle commande l'intérêt : car c'est l'œuvre d'un esprit instruit, sagace, primesautier, lumineux souvent, d'un cœur simple, aimant et croyant toujours (1).

H.-E. CHEVALIER.

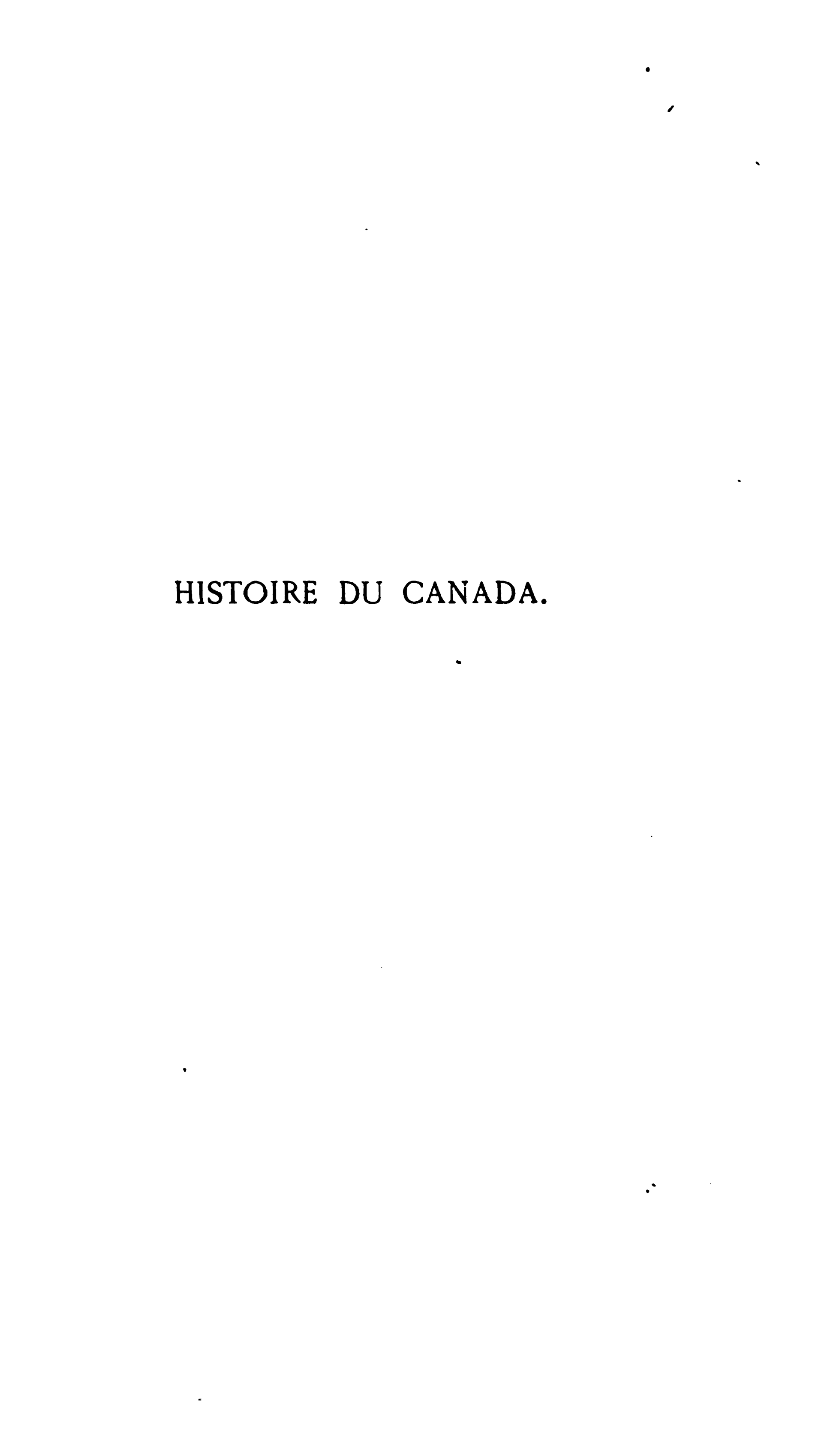
Paris, 27 décembre 1865.

(1) On remarquera, dans l'édition que nous publions, les quatre pages de musique à quatre voix, qui se trouvent uniquement dans l'exemplaire de la bibliothèque du Jardin des Plantes, à Paris.

NOTA. — *Par une regrettable omission typographique, la note suivante n'a pas été placée sous la page* 1 *de cette notice.*

En son chapitre IV, M. Garneau dit bien : « Le Canada fut dans l'origine un pays de missions, desservi d'abord par les Franciscains, *qui y vinrent en* 1615. » Mais cette assertion (p. 170) arrive après coup et laisse l'esprit dans la confusion. Sagard, au contraire, déclare positivement (p. 38-39) que, *dès le* 25 *juin* 1615, les Récollets avaient « tout leur petit faict disposé dans l'habitation » de Kébec.

2026 — PARIS, IMPRIMERIE JOUAUST, RUE SAINT-HONORÉ, 338.



HISTOIRE DU CANADA.

HISTOIRE
DU CANADA
ET VOYAGES

QUE LES FRERES MINEURS RECOLLECTS Y ONT FAICTS POUR LA CONUERSION DES INFIDELLES

DIVISEZ EN QUATRE LIURES

Où eſt amplement traiĉté des choſes principales arriuées dans le pays depuis l'an 1615 iuſques à la priſe qui en a eſte faiĉte par les Anglois.—Des biens & commoditez qu'on en peut eſperer.—Des mœurs, ceremonies, creance, loix & couſtumes merueilleuſes de ſes habitans. — De la conuerſion & bapteſme de pluſieurs, & des moyens neceſſaires pour les amener à la cognoiſſance de Dieu. L'entretien ordinaire de nos Mariniers, & autres particularitez qui ſe remarquent en la ſuite de l'hiſtoire.

FAIT ET COMPOSÉ PAR LE

F. GABRIEL SAGARD THEODAT,

Mineur Recolleĉt de la Prouince de Paris.

A PARIS

Chez *Claude SONNIUS, ruë S. Jacques à l'Eſcu de Basle & au Compas d'or.*

M. DC. XXXVI

Auec Priuilege & Approbation.

A TRES-AUGUSTE

ET

SERENISSIME PRINCE

Henry de Lorraine, Archeuesque & Duc de Rheims, premier Pair de France, nay Legat du S. Siege & Abbé des deux Monasteres S. Denis & S. Remy, &c.

MONSEIGNEUR,

Il n'y a rien qui charme tant les affections des hommes, & qui les attache plus puissamment aux grands Princes que la vertu & bon exemple qu'ils doiuent || à leurs suiets. Vostre naissance de la tres- IV

ancienne, tres-Auguſte & royalle maiſon de Lorraine, vous eſt d'un ſi grand advantage que ie ne m'eſtonne point de l'opinion de pluſieurs que voſtre grandeur ſera un iour un ſainct. La perfection peut eſtre petite au commencement, mais elle s'eſleue comme les Cedres du Liban, & va touſiours croiſſant à meſure qu'elle eſt arrouſée des benedictions du Ciel, que le Seigneur verſe abondamment en vous dont on en voit tous les iours des effects.

L'hiſtoire nous apprend (Monſeigneur) qu'autrefois il n'eſtoit pas permis à aucun d'aller ſaluer les Roys de Perſe, que l'on n'euſt quelque choſe à leur donner, non pour les enrichir : car ils eſtoient des plus grands & puiſſans Princes de toute la terre, mais ſeulement pour obliger les ſuiets à rendre
v *quelque teſmoignage de l'affection* || *qu'ils portoient à leur Prince. C'eſt pourquoy conſiderant les grandes obligations & bienveillances tres-eſtroites que voſtre ſaincte & Royalle maiſon, a acquis ſur tous les Religieux du monde dont elle a touſiours eſté le ſupport & l'aſyle aſſeuré, i'ai pris la hardieſſe de preſenter aux pieds de voſtre grandeur ceſt ouvrage avec ſon Autheur, qui ſera s'il vous plaiſt pour un aſſeuré teſmoignage de l'affection que i'ai à voſtre ſervice, & une foible recognoiſſance de l'obligation que vous ont les Recollects de voſtre ville de ſainct-Denis, & moy en particulier m'ayant autrefois fait l'honneur me commander de luy diſcourir des mœurs des Sauvages, & du pays de Canada.*

S'en eſt un traicté (Monſeigneur) & des choſes principales qui s'y ſont paſſées pendant quatorze

ou quinze || années que nos Peres y ont demeuré VI
pour la conuersion du pays. Si vostre grandeur le reçoit comme ie l'en supplie en toute humilité (orné sur son frontispice de vostre Auguste nom) il sera bien venu & chery de tout le monde, & verra-on qu'a l'imitation de tous les Princes de vostre maison, vous cherissez la conuersion des infidelles comme ils ont tousiours esté portez pour l'accroissement de l'Empire de Iesus-Christ, l'extirpation des heresies, la paix & le salut des peuples.

Ce sont ces vertus là (Prince tres-illustre) qui vous acquereront un grand Empire dans le Ciel, & vous feront aymer de tous les courtisans du Paradis. La terre n'est qu'un petit point, & ce petit point diuisé en tant d'autres que ie m'estonne comme les Princes, à qui Dieu a donné un cœur si relevé puissent mettre leur affection à chose || si basse, & VII
comme un neant deuant les yeux de Dieu.

La vostre n'y est point attachée (Monseigneur) vos pensées sont toutes autres, & croy pour moy ayant considere la douceur & bonté de vostre naturel, qu'un iour on dira le cœur de ce Prince estoit tout en Dieu, ce n'est point ma croyance seule, mais de beaucoup d'autres qui sçavent qu'il est permis aux grands de paroistre avec un grand esclat exterieur, tandis que leur interieur traicte de paix auec ce Dieu duquel ils sont les images.

Aggreez donc, Monseigneur, s'il vous plaist, mes bonnes volontez, & recevez ce petit present de la mesme affection que ce grand Prince receut le verre d'eau d'un pauvre villageois: ce n'est point à la va-

leur du don qu'on regarde, mais à l'affection du
VIII *cœur d'où il part, mon histoire mal polie ne || merite pas de vous estre offerte n'y qui employe aucune heure de vostre loisir, la lecture vous en seroit ennuyeuse comme mon stile grossier trop importun, mais puis que vostre clemence ne desdaigne personne pour petit qu'il soit & ne mesprise le donneur pour son petit don, suffit que vostre grandeur luy fasse l'honneur de le recevoir auec un doux accueil, & le protege à l'encontre de tous ses enuieux, & les langues mesdisantes de ceux qui comme des araignes veneneuses tirent du venin de la fleur d'où l'abeille succe le miel. C'est la tres-humble priere que ie fais à vostre excellence qui est la sagesse, la bonté & la courtoisie mesme, & tellement accomplie que pour faire un Prince aussi parfait que vous estes, il faudroit recueillir ceste perfection de plusieurs. Ce sont dons que Dieu vous a faits lesquels ie prie sa*
IX *divine || bonté vous accroistre, & conseruer ses benedictions en vostre Auguste maison,* qui suis

Monseigneur,

A Paris ce 1 Septembre 1636,

Vostre tres-humble & tres-affectionné seruiteur en I. C. F. Gabriel Sagard Recollect.

AU LECTEUR. x

Ce grand Appelles (amy Lecteur) que la venerable antiquité a admiré entre tous les plus excellens Peintres de son temps estoit tellement amateur de la perfection de ses œuures qu'il les exposoit à la censure d'un chacun pour en cognoistre les fautes, & en corriger tous les deffauts, mais comme il arriue ordinairement que les plus impertinens s'emportent facilement en toutes choses, il arriua que le cordonnier fut de fort bonne grace repris par cet admirable Appelles qu'ayant iugé du soulier, il vouloit encor controller le reste du vestement.

A l'exemple de cet excellent || Peintre i'ai librement presenté au publique le premier crayon de mon voyage des Hurons dedié au tres-valleureux & puissant Prince Monseigneur le Comte d'Harcourt Generalissime de l'armée Nauale du Roy, lequel a esté parfaitement bien receu, & veu en diuerses nations estrangeres, car tant s'en faut que les personnes sages & de bon esprit, & ceux qui ont quelque cognoissances dans le pays y ayent trouvé à redire, qu'au contraire ils m'ont supplié de l'amplifier, & de descrire l'histoire entiere des choses principales qui se sont passées xi

en tout le Canada, pendant quatorze ou quinze an-
nées que nos freres y ont demeuré pour la conuerſion
du pays, la lecture de laquelle vous ſera d'autant plus
XII utile qu'elle vous || portera à une recognoiſſance en-
uers ce Dieu de tout le monde qui vous a fait naiſtre
dans un pays Chreſtien, & de parens Catholiques. Les
plus deuots y trouueront de quoy occuper leurs bon-
nes œuures & charité à l'endroit de tant de pauures
ames eſgarées & esloignées du chemin de ſalut. Les
affligez leur conſideration endurant pour le Paradis,
où les pauures barbares ne ſouffrent que pour l'enfer.
Les eſprits curieux, & qui n'ont autre but que leur
propre diuertiſſement y verront de quoy ſe ſatisfaire
allechez par l'aggreable aſpect & diverſité des choſes
y contenuës, & ceux qui ont voyagé dans le pays
comme a fait depuis moy le R. P. Brebeuf, Ieſuite,
pourront auoir le meſme ſentiment que ce bon Pere
XIII teſmoigna de || mon premier Liure, lequel il iugea
non ſeulement digne de voir le iour, mais s'offrit d'en
donner ſon approbation s'il eut eſté neceſſaire.

Je peux donc à bon droit dire que ce Volume peut
profiter non ſeulement aux deuots, & perſonnes por-
tées à la pieté, mais à tous ceux qui ne ſont portez que
d'une ſimple curioſité de cognoiſtre les choſes eſtran-
geres & non communes. Pour les eſprits bleſſez ou
enyurez du mal-heureux peché d'enuie qui perce iuſ-
ques aux plus fortes & ſecretes murailles du monde,
il m'eſt indifferent qu'ils m'ayent en conſideration ou
en meſpris, ſuffit que l'on ſçache que ce ſont perſon-
nes qui ne ſçauroient ſouffrir en autruy le bien qu'ils
ne peuuent faire eux-meſmes.

|| On me pourra dire que ie devois auoir emprunté xiv
une plume meilleure que la mienne pour polir mes escrits, & les rendre recommandables, mais c'est de quoy ie me soucie le moins, & vous asseure que quand bien ie l'aurois pu faire ie ne l'aurois pas fait, car il n'est pas raisonnable qu'un pauure frere mineur comme moy, se pare des riches thresors de l'eloquence d'autruy, & puis ie n'ay pas entrepris de contenter les amateurs de beaux discours, mais d'edifier les bonnes ames qui verront en cette Histoire une grande exemple de patience & modestie en nos Sauuages, un cœur vrayement noble, & une paix & union admirable, car que seruent tant de mots nouueaux & inuentez
à plaisir sinon pour uider l'ame de la deuotion || & la xv
remplir de vanité. Il n'y a pas iusques à de certaines deuotes & de petites seruantes de Iésus-Christ, qui veulent pindariser & faire les sçavantes en matiere de bien dire. Il vaudroit bien mieux, disoit saincte Therese, qu'elles usassent du langage des hermitresses, sceussent peu parler & bien operer, que de s'amuser à ces cajoleries ou discours affetez.

On demanda un iour à Demosthenes par quel moyen il estoit plus excellent que les autres en l'art de bien parler, il respondit en consommant plus d'huyle que de vin. Ie pourrois rendre la mesme responce à ceux qui m'interrogeroient du moyen d'auoir pu trauailler à mon Histoire, estant si occupé d'ailleurs en
d'autres commissions. Que la lampe m'a seruy || de xvi
Soleil, & qu'a peine ses rayons m'ont ils veu composer mes escrits qui portent le pardon de mes fautes s'il s'en trouue dans le corps de ce Liure, car il est

bien difficile qu'ayant l'efprit partagé en tant d'endroits & preoccupé de tant de differentes affaires il ne s'y foit gliffé quelques redites ou trop de fentences & d'exemples, qui portent la rougeur au front de ceux qui fe qualifient du nom de Chreftiens, & viuent prefque en payens. Tout le monde abonde en fon fens & en fes fentimens, quelqu'un me dira que i'ay pluftoft allegué les fentences des fages payens que non pas des vertueux Chreftiens. Ie l'ay fait pour ce qu'elles me fembloient plus à noftre confufion, car quand ie confidere la vie & mœurs d'un Phocion
XVII ou || d'un Socrates, ou les riches documens d'un Marc-Aurelle, & d'un Seneque Payens, ie fuis plus efmeu pour la vertu que non pas par la confideration d'un fainct Iean-Baptifte, ou les belles fentences de quelque autre Sainct qui n'ayent point eu de vices. De mefme ie refte plus confus en la penfée de la vie d'une faincte femme, que d'un fainct homme, à raifon de la fragilité du fexe feminin, qui me donne quelque efperance de pouuoir paruenir à la vertu, l'homme ayant naturellement plus de courage, & la femme moins de refolution.

Mon intention a toufiours efté bonne, & ne voudrois pour rien avoir offencé qui que ce foit, car pour la reprehenfion que ie fais aux vices, perfonne ne s'en
XVIII peut || offencer que les vicieux mefmes defquels ie ne dois pas craindre le mefpris, n'y appeter les loüanges : Si i'ay parlé aduantageufement pour mes Sauuages contre ceux qui negligeoient leur conuerfion, ç'a efté par deuoir, & non pour intereft que de celuy de mon Dieu. I'ay blafmé le peu de foin qu'on

a eu du pays, & ie les ay deu faire pour la mefme intention, & faire veoir les chofes comme elles fe font paffées pour y apporter les remedes, car ç'a efté une chofe bien deplorable que quelques Marchands des Compagnies anciennes, auant cette nouuelle, qui a pris tout un autre efprit y ayent apporté fi peu de foin, & pluftoft nuits que favorifez nos pieux deffeins de les conuertir, rendre fedentaires, & peupler le païs.

|| Je remonftre avec raifon combien il feroit necef- xix
faire pour le bien du public d'imiter en quelque chofe les loix Chinoifes, & regler les pauures & vagabonds, non contre la charité que ie dois aux vrais pauures & membres de Iefus-Chrift, mais pour remedier aux abus qui fe gliffent fous ce nom de pauures ; car en verité il fe trouue en beaucoup de chofes de la tromperie, qui feroit befoin de cognoiftre pour le foulagement des vrays pauures, & corriger les abus.

Ie fais mention des trois Ordres eftablis par fainct François, non pour en releuer le luftre; car il parle affez de foy-mefme, mais pour noftre repos & contenter ceux qui en défirent fçauoir les diftinctions i'auois
auffi deffein d'inferer en ce || volume plufieurs pieces xx
importantes touchant noftre eftabliffement & miffion és terres du Canada auec nos Dictionnaires & phrafes de parler és langues Canadoife, Algoumequine, & Huronne ; mais l'ayant veu groffir fuffifamment fous ma plume, i'ay creu avec le confeil de nos amis qu'il valloit mieux laiffer toutes ces pieces & ces Dictionnaires pour un autre Tome à part, que de groffir inconfiderement ce liure, autrement il m'euft fallu

contre le fentiment de plufieurs retrancher de mon liure de belles authoritez, lefquelles fi elles ne plaifent aux uns, pourront contenter les autres, car il y a des efprits qui fe delectent au meslange, & en la diuerfité,
xxi principalement les fimples pour lefquels i'efcris & || non pour les doctes qui n'ay de quoy leur fatisfaire.

Voyla, amy Lecteur, mon petit labeur, l'Hiftoire du Canada que ie vous prie d'aggréer & prendre en bonne part : Si elle ne merite voftre entretient*, qu'elle aye part à voftre amitié qui la deffendra contre tous fes enuieux. La bonne vefue au temple ne fut pas mefprifée pour fon petit denier, ie n'ay pû faire mieux, ou il m'euft fallu du temps pour rappeller mon efprit, & mes penfées fouuent esloignées du cours de ma plume, & embaraffées aux deuoirs de l'obeiffance que i'ay toufiours preferés à mes propres interefts, pourueu que Dieu foit loüé, & mes pauures Canadiens affiftez, c'eft tout ce que ie demande, & puis fouhaiter auec
xxii vos bonnes || prieres, lefquelles i'implore à ce que Dieu me faffe la grace de pratiquer pour fon amour les mefmes vertus que les barbares exercent pour l'amour d'eux mefmes, & qu'à la fin ie vous puiffe voir dans le Paradis, où nous conduife le Père, le Fils, & le Sainct Efprit. Amen.

xxiii
|| APPROBATION DES DOCTEURS.

Nous foubfignez Docteurs en Theologie de la Faculté de Paris, certifions auoir leu le liure intitulé, *Hiftoire de Canada*, compofé par le Frere Gabriel,

de l'Ordre des Recollects, auquel nous n'auons rien trouué contraire à la Foy Catholique, Apostolique & Romaine, ny aux bonnes mœurs, en foy de quoy nous auons signé le present tesmoignage, ce unziesme Iuillet mil six cent trente six.

Le Maistre

PEAN.

|| *Permission du P. Commissaire général.* xxiv

Nous soubsignez Frere Cherubin de Marcigny de l'Ordre des Fr. Mineurs Recollects, Pere des Prouinces de S. François, & de S. Bernardin en France, & Commissaire General en cette Prouince de S. Denys du mesme Ordre, permettons à Fr. Gabriel Sagard, Profez dudit Ordre, & de ladite Prouince, de faire imprimer un liure intitulé, *Histoire du Canada ou les voyages que les FF. Mineurs Recollects y ont faicts en diuers temps pour la conuersion des Sauuages, auec un Dictionnaire des langues Françoise, Huronne & Canadienne.* En gardant ce qui est determiné par le sacré Concile de Trente, Ordonnances du Roy, & Constitutions de l'Ordre touchant l'impression des liures. Faict en nostre Conuent de l'Annunciation de la glorieuse Vierge à Paris, sous nostre sein, & seau de la Prouince, le 19. iour du mois de May l'an de grace 1635.

DE CHERUBIN DE MARCIGNY
Commissaire General.

XXV || *Permiſſion des Superieurs.*

I'ay ſoubſigné Frere Antoine Des Moynes, Diffiniteur de la Prouince de Paris, Ordre de S. François des FF. Mineurs Recollects, certifie avoir veu, & leu par le commandement de noſtre Reverend P. Prouincial, le R. P. Ignace Legault, un liure intitulé, *Hiſtoire du Canada, ou les voyages que les FF. Mineurs Recollects ont faits en diuers temps pour la conuerſion des Sauuages en l'Amerique, avec un Dictionnaire des langues Françoiſe, Algoumequine, Huronne, & Canadienne : faict & composé par Fr. Gabriel Sagard, Religieux de la meſme Prouince & du meſme Ordre,* & n'y auoir trouué rien decontraire à noſtre ſaincte Foy, ny aux bonnes mœurs, ains l'ay iugé fort utile & profitable d'eſtre mis en public, pour exciter les cœurs des fidels Catholiques, Apoſtoliques & Romains, à aſſiſter ces pauures idolatres, touchant leur conuerſion au vray Dieu. Faict en noſtre conuent de S. Germain en Laye, ce jour S. Denys Areopagite 9. Octobre 1635.

FR. ANTOINE DES MOYNES.

XXVI || I'ay ſoubſigné Theologien, Predicateur & Confeſſeur des Peres Recollects de la Prouuince de ſainct Denys en France, certifie avoir leu le liure intitulé *Hiſtoire du Canada & voyages que les FF. Mineurs Recollects y ont faicts pour la conuerſion des Sauuages, avec un Dictionnaire des langues Françoiſe, Canadoiſe, Algoumequine, & Huronne : faict & com-*

posé par le Frere Gabriel Sagard, Religieux de nostre mesme Ordre & Institut. Auquel ie n'ay rien trouué contraire à la Religion Catholique, Apostolique, & Romaine, la lecture duquel fera recognoistre aux ames chrestiennes l'extreme obligation quelles ont à Dieu du don de la Foy, voyans la barbarie ès mœurs prophanes, & brutalité de vie de ces peuples : ce que les Chrestiens seroient si Dieu ne les avoit polis par la cognoissance de son nom & lumiere de la foy. I'ai iugé que ce liure pourroit estre utile au public. En foy de quoy i'ay signé de ma main, ce vingt septiesme iour de Decembre 1634. A nostre Conuent de Paris.

F. ANGE CARRIER
qui supra

|| EXTRAICT DU PRIUILEGE DU ROY. xxvii

Par grace & priuilege du Roy, donné a Paris le 17 iour de May 1635. signé par le Roy en son conseil, Croiset, & scellé du grand sceau de cire jaulne, il est permis à Fr. Gabriel Sagard, Theodat, Religieux Recollect, de faire imprimer un liure intitulé, *Histoire du Canada, ou les voyages que les Freres Mineurs Recollects y ont faicts en diuers temps pour la conuersion des Sauuages avec ung dictionnaire des langues Françoise, Huronne & Canadienne*. Et deffenses à tous Imprimeurs & libraires de ce Royaume, pays & terres de nostre obeyssance d'imprimer ledit liure, d'en vendre, ny distribuer d'autre impression

que celle que ledit Fr. Gabriel Sagard Theodat, aura faict imprimer durant le temps de six ans, à compter du iour que la premiere impression sera acheuée, sur peine de confiscation des exemplaires, de deux mille liures d'amende, & de tous despens, dommages & interests, ainsi que plus au long est contenu audit Privilege.

Acheué d'imprimer pour la premiere fois le dernier Aoust 1636.

xxviii || Et ledit Fr. Gabriel Sagard, a transporté le droict de son Priuilege à Claude Sonnius Marchand Libraire à Paris, pour en ioüyr selon la teneur d'iceluy.

HISTOIRE 1

DU CANADA

ET

VOYAGES DES PERES RECOLLECTS

EN LA

NOUUELLE FRANCE.

LIVRE PREMIER.

Diuers motifs des voyageurs & de l'intention des FF. Mineurs Recolleƈts à l'entreprinſe de leurs voyages ez païs des Canadiens & Hurons.

Chapitre I.

La pratique de voyager d'un païs en un autre eſt fondée ſur diuers motifs & deſſeins. Les uns y ſont pouſſez par une certaine inſtabilité & inquietude d'eſprit qui ne leur permet d'arreſter long temps en un meſme lieu comme un Caïn || lequel après auoir com- 2
mis ce meſchant aƈte de fratricide, qu'il tua par enuie de ce qu'il eſtoit plus homme de bien que luy, & fauori de Dieu, en demeura tout troublé & plein d'inquietude (effeƈt du peché) qui le rendit vagabond & errant par le monde, ſans ſçauoir où il alloit que pour penſer éuiter le courroux & la vengeance de Dieu auec

la mort, qui * à toute heure il apprehendoit & luy aduint en punition de ſon forfaict.

Les autres voyagent par neceſſité comme un Abraham & ſon fils Iſaac pour euiter la famine, ſortent de la terre de Chanaan, l'un pour aller en Egypte, & l'autre en la terre des Philiſtins, car la famine & la neceſſité eſt une maraſtre ſi preſſante & facheuſe, qu'elle conduit les plus foibles au tombeau & contrainct les plus robuſtes à de longs voyages pour trouuer remede à leur neceſſité.

Les autres ſortent de leur païs attirez par le profit & gain temporel, comme les Marchands qui courent d'un polle à l'autre, la mer & la terre, l'Orient & l'Occident, le Septentrion & le Midy, pour paruenir à leur deſir inſatiable d'amaſſer richeſſes.

D'autres ſont portez d'un deſir d'apprendre en voyageant, comme Epimenide Peintre, lequel partit de Rhodes, & s'en alla en Aſie, la où il demeura longtemps, puis s'en reuint à Rhodes, ſans que iamais perſonne luy entendit dire aucune choſe de ce qu'il
3 auoit veu & faict en Aſie, de quoy s'es || merueillant les Rhodiens, le prierent qu'il leur voulſiſt conter quelque cas de ce qu'il auoit veu, auſquels il reſpondit en telle ſorte: i'allay dix ans ſur la mer pour me faciliter à patir, ie demeuray autre * dix ans en Aſie pour apprendre à peindre, & ſix autres eſtudiay en Grece pour accouſtumer à me taire, & partant n'eſperez pas grand diſcours de moy; ce qu'ayant dit il ſe teut; & laiſſa les autres dans leur bon appetit, ce qui me fait reſouuenir de ce qui m'a eſté dit depuis peu, que la Royne d'Eſpagne à preſent regnante, ayant

eſté pour entrer dans l'un de nos Conuents & ſceut qu'il eſtoit l'heure du ſilence, ſe donna la patience d'attendre dans l'Egliſe que les Religieux l'appellaſſent, ſans s'en plaindre d'un petit mot.

Il y en a d'autres qui veulent courir les mers & la terre pour ſe rendre plus illuſtres & diuins entre les hommes, par la cognoiſſance des choſes les plus belles & magnifiques de l'uniuers, comme un Apollonius Thianeus, lequel ayant tournoyé toute l'Aſie, l'Afrique & l'Europe, depuis le pont du Nil où fut Alexandre, iuſques en Gades où ſont les colomnes d'Hercules, eſtant arriué en Epheſe au Temple de Diane, les Preſtres de la Deeſſe luy demanderent qui eſtoit la choſe de laquelle il s'eſmerueilloit plus par le monde: car il eſt certain que l'homme qui a beaucoup veu, note plus une choſe que l'autre.

Et combien que ce Philoſophe fuſt || plus eſtimé en 4
faict qu'en parolle, ſi leur fit-il ceſte reſponce digne d'eſtre nottée. Preſtres ſacrez, i'ay cheminé longuement par les Royaumes des Gaulois, des Anglois, des Eſpagnols, des Germains, des Latins, des Lidians, des Hébrieux, des Phrigiens, des Corinthiens, & des Perſes, meſme par le grand Royaume des Indiens, que i'appelle le Royaume ſur tous les autres Royaumes, car luy ſeul vaut mieux que tous les autres ioincts enſemble : mais ie vous aduiſe qu'ils ſont tous differens; à ſçauoir en langages, perſonnages, beſtes, metaux, eaux, chairs, couſtumes, loix, terres, edifices, veſtemens, contenances, & ſur tout en Dieux & en temples, pour ce qu'il y a autant de differance d'un langage à autre, comme les Dieux & les temples d'Eu-

rope ſont differens à ceux d'Aſie. Toutesfois entre toutes les choſes que i'ay veuës, de deux ſeules ſuis eſmerueillé. La premiere eſt, que partout ou i'ay eſté, i'ay touſiours veu le ſuperbe commander à l'humble, le querelleux au pacifique, le tyran au iuſte, le cruel au pitoyable, le coüard au hardy, l'ignorant au ſçavant; & le pis encores, i'ay veu les plus grands larrons pendre les plus innocens. La ſeconde choſe dont ie me ſuis eſmerueillé, eſt qu'en tant de païs que i'ay trauerſé, ie n'ay ſceu parler à ung homme perpetuel, ains les ay trouué tous mortels, prenans fin auſſi toſt
5 le moindre, que le plus || grand; car maints ſont mis du ſoir en la ſepulture que le iour penſoient auoir la vie plus aſſeurée.

Il y en a d'autres qui voyagent par une ſaincte deuotion de viſiter les ſaincts lieux, comme un S. Hieroſme la terre Saincte. Et les autres pour porter le flambeau de l'Euangile par tout le monde, ſuiuant le commandement que le Sauueur donna à ſes Apoſtres. Allez par tout le monde, & preſchez l'Euangile à toute creature. C'eſt ce dernier motif qui ſous la saincte obediance nous a fait entreprendre le voyage des Hurons & Canadiens, non à la maniere d'Appolonius, pour y polir nos eſprits & en deuenir plus ſages & conſiderables entre les hommes, mais pour en ſecourant nos freres du Canada, y porter le flambeau de la cognoiſſance du fils de Dieu, & en chaſſer les tenebres de la barbarie & infidelité, afin que comme nos peres de noſtre Seraphique Ordre de S. François auoient les premiers porté l'Euangile dans les Indes Orientales & Occidentales, & arboré l'eſtendart de noſ-

tre redemption ès peuples qui n'en auoient iamais ouy parler ny eu cognoiſſance, à leur imitation nous y portaſſions noſtre zele & deuotion, afin de faire la meſme conqueſte, & eriger les meſmes trophées de noſtre ſalut, où le diable auoit demeuré paiſible iuſques à preſent.

Ce n'a donc pas eſté pour aucun autre intereſt que celuy de Dieu & la conuerſion des || Sauuages, que nous auons viſité ces larges Prouinces, où la barbarie & la brutalité y ont pris tels aduantages, que la ſuitte de ce diſcours vous donnera en l'ame quelque compaſſion de la miſere & aueuglement de ces pauures peuples, où ie vous feray voir quelles obligations nous auons à noſtre bon Ieſus, de nous auoir delivrez de telles tenebres & brutalité, & poly noſtre eſprit iuſques à le pouuoir cognoiſtre, aymer & eſperer l'adoption de ſes enfans : vous verrez comme un tableau de relief & en riche taille-douce, la miſere de la nature humaine, vitiée en ſon origine, priuée de la culture de la foy, deſtituée des bonnes mœurs, & en proye à la plus funeſte barbarie que l'esloignement de la lumiere celeſte peut groteſquement conceuoir. Le recit vous en ſera d'autant plus aggreable par la diuerſité des choſes que ie vous raconteray auoir remarquées pendant plus de quatorze années que nos freres y ont demeuré, que ie me promets que la compaſſion que vous prendrez de la miſere de ceux qui participent avec vous de la nature humaine, tireront de vos cœurs des vœux, des larmes, & des ſouſpirs, pour coniurer le ciel à lancer ſur ces cœurs des lumieres celeſtes, qui ſeules les peuuent affranchir de la captiuité du diable, em-

bellir leurs raiſons de diſcours ſalutaires, & polir leur rude barbarie de la politeſſe des bonnes mœurs, afin qu'ayant cognu qu'ils ſont hommes, ils puiſſent
7 || deuenir Chreſtiens, & participer auec vous de cette foy qui nous honore du riche tiltre d'enfans de Dieu, coheritiers auec noſtre doux Ieſus, de l'heritage qu'il nous a acquis au prix de ſon ſang, où ſe trouuera cette immortalité veritable, que la vanité d'Appolonius après tant de voyages, n'auoit peu trouver en terre, où auſſi elle n'a garde de ſe pouuoir trouuer.

Comme les Religieux ont partout eſté les premiers employez à la conqueſte des ames, & de la Miſſion des Peres Recollects en Canada.

Chapitre II.

La diuine prouidence a diſpoſé ainſi des choſes, que tous ceux qu'il a enuoyé à la conqueſte des ames fidelles, ont eſté Apoſtres ou gens Apoſtoliques. La doctrine & ſainćteté deſquels il a pleu à Dieu de confirmer par miracles authentiques & irreprochables, & depuis l'an 600 à paine ſe trouuera il aucune conuerſion de peuples infidelles, qui n'ait eſté entrepriſe par des Religieux, faiſans profeſſion d'obeiſſance, pauureté & chaſteté, & ſi vous prenez la peine de lire les hiſtoriens vous verrez qu'il n'y a coin où l'Euangile

ait eſté preſché depuis || quatre cens ans, que ce n'ait 8
eſté des Religieux de Sainct François qui en ayent faict l'ouverture aux deſpens de leur propre vie.

Les Religieux ont donc cet aduantage & prerogative par deſſus tous les Eccleſiaſtiques ſeculiers, qu'ils ont partout eſté les premiers à paſſer les mers, s'expoſer aux perils & porter l'Euangile de Noſtre Seigneur en toutes les nations de la terre habitable, où ils ont exercé indifferemment toutes les fonctions de Curé ou Paſteur, adminiſtrant les Sacremens, comme il eſtoit bien neceſſaire, puiſqu'eux ſeuls s'eſtoient employez & s'emploient à la conuerſion des infidelles & barbares, de ſorte que l'on peut dire que ſans les Religieux les deux Indes, & le reſte des peuples barbares conuertis, ſeroient encores à conuertir, & que les Eueſchés qui y ſont à preſent, y ont eſté eſtablies de l'authorité des Papes par les Religieux qui y ont eſté les premiers Eueſques, comme ils y auoient eſté les premiers Predicateurs après les Apoſtres, & où les Apoſtres meſmes n'auoient point penetré.

A la verité le temps qui deuoit nous auoir rendu ſages, n'a pu qu'après de longues années faire cognoiſtre à nos Marchands François, qui auoient la traicte & le gouuernement du grand fleuue de Canada (deſcouvert depuis l'an 1535 par Jacques Cartier) que ſans l'ayde de quelques colonies de bons & vertueux
Catholiques, ils n'y pouuoient || rien aduancer. La 9
ſeule auarice leur faiſoit paſſer la mer pour en rapporter des pelleteries, & les huguenots & heretiques participoient egallement du profit auec les Catholiques; ſi les Catholiques auoient un Preſtre, les huguenots

auoient un Miniftre, & pendant qu'ils s'amufoient à
leur difpute, les Sauuages reftoient confirmez dans
leur irreligion pour voir & fe fcandalizer des difputes
de religion, car ils ne font pas beftes iufques là, qu'ils
ne voyent bien nos differents & ceux qui font le figne
de la S. Croix ou non, comme ils m'ont eu dit quel-
quefois.

En ces commencemens que les François furent vers
l'Acadie; il arriua qu'un Preftre & un Miniftre mou-
rurent prefque en mefme temps, les matelots qui les
enterrerent, les mirent tous deux dans une mefme
foffe, pour veoir fi morts ils demeureroient en paix,
puifque viuants ils ne s'eftoient pû accorder, toutes
chofes fe tournoient en rifée, les Catholiques fans de-
uotion s'accommodoient ayfement à l'humeur des hu-
guenots, & ces heretiques malicieux fe maintenoient
dans leur vie libertine, point d'obftacle ny d'empefche-
ment à leur tirannie qui forçoit mefme les Catholiques
d'affifter à leurs prieres & chants de Marot, autrement
ils n'eftoient point admis dans leurs vaiffeaux ny em-
ployez en leurs manufactures, de quoy ie me fuis fou-
10 uente fois plaint, mais en vain, car || Dieu n'eft pas
refpecté iufques là, que fon Eglife ait partout le def-
fus.

C'eftoit une chofe digne de compaffion de veoir
tant de defordres, la terre ne fe cultiuoit point, le païs
ne s'habituoit * pas, & point du tout de conuerfion ny
d'enuie de conuertir, & neantmoins à ouyr les Mar-
chands vous euffiez dit qu'ils n'afpiroient rien tant
que la gloire de Dieu, la conuerfion des Sauuages &
le bien du païs, ie veux bien croire qu'ils euffent

quelque bonne volonté & euſſent eſté bien ayſe d'y veoir de l'aduancement, mais touſiours ſans effect, à cauſe de leur intereſt temporel auquel ils eſtoient attachez principalement.

Ces belles apparences firent reſoudre le Sieur Houel, ſecretaire du Roy, perſonnage tres-affectionné au ſervice de Noſtre Seigneur d'eſtre de la partie, & s'aſſocier avec eux, mais comme il eſtoit homme iudicieux & dans le deſſein d'une perſonne qui ne reſpiroit rien moins que ſes propres intereſts, il recognut auſſitoſt les deffauts de la Compagnie, à laquelle il propoſa que ſans Religieux rien ne ſe pouuoit aduancer ny eſperer, & que leur intention principale deuoit eſtre la gloire de Dieu & la conuerſion des Sauuages, autrement Dieu ne benirait point leur labeur, car il faut premierement chercher le Royaume de Dieu & ſa iuſtice, & puis toutes choſes nous ſeront adminiſtrées

|| Ces meſſieurs trouuerent ces propoſitions bonnes, 11
aduoüerent leur manquement, & le prierent de faire choix avec eux, des Religieux les plus utils & de moindre charge à la Compagnie pour cette Miſſion. La memoire encore toute recente des plus grands fruicts que les Recollects auoient operé dans l'Amerique Orientale & au Royaume du Toxu que d'autres diſent Voxu, qu'ils auoient depuis nagueres conuerty à la foy, leur fiſt iecter l'œil ſur eux & s'adreſſer au R. P. Chapoin, Prouincial Recollects * de la Prouince de S. Denis, pour obtenir de luy quelque * Religieux pour une ſi neceſſaire & glorieuſe Miſſion.

S'addreſſant à un Pere ſi zelé, ils n'en pouuoient

esperer que tout contentement, aussi en receurent ils les fruicts qu'ils esperoient, i'auois l'honneur pour lors d'estre son compagnon & d'auoir part à ses soins, aussi me fist-il la faueur de m'en communiquer ses sentimens, & la bonne volonté qu'il auoit pour le seruice de nostre Seigneur en ceste affaire, i'eusse bien desiré deslors d'estre de la partie, si ma bonne volonté & mon insuffisance eussent merité cette grace, mais il en falloit de meilleurs que moy & capables d'un plus grand seruice, & par ainsi il me fallut auoir patience iusqu'en un autre temps, que Dieu couurit d'un voile mes imperfections & furent nommez pour la Mission, le R. Pere Denis Iamet, pour Commissaire
12 le || P. Iean Dolbeau, pour successeur en cas de mort, le P. Ioseph le Caron, & le P. F. Pacifique du Plessis, qui furent les quatre premiers Religieux qui passerent la mer pour la conuersion des peuples du Canada.

Mais pour ce que la chose estoit d'importance & qu'elle ne pouuoit estre bien faicte que par les voyes ordinaires & bien seantes aux Religieux de S. François, nous eusmes recours à Sa Sainteté pour en auoir les permissions necessaires, lequel agreant nostre zele en escriuit à son Nonce residant en Cour de France, duquel nosdits Religieux destinez pour la Mission receurent avec sa benediction, une permission verbale d'aller dans les terres infidelles & Canadiennes pour trauailler à leur conuersion, en attendant le Bref que par negligence on ne receut que deux ou trois ans après nostre entrée au Canada comme il se verra cy après.

Guydo Bentivole, par la grace de Dieu & du S.

*Siege Apoſtolique Archeueſque de Rhodes, de la
part de noſtre S. Père le Pape Paul cinquieſme au
Tres-Chreſtien Roy de France & de Nauarre Louys
treizieſme, Nonce Apoſtolique &c., & ſpécialement
choiſi, commis & deputé de par noſtre S. Père Paul
cinq, pour Iuge ou Commiſſaire en ces quartiers.
A N. bien aimé || le Venerable Pere Ioſeph le Ca-* 13
*ron Preſtre, Religieux profez Recollect de l'Ordre
de S. François, Prouince de Paris, ou S. Denis, &
à tous autres Peres & Freres Recollects profez du-
dit Ordre de S. François conſtituez en l'ordre ſa-
cré de Preſtriſe & Confeſſeurs approuuez par l'or-
dinaire, leſquels ſont ſur le point de receuoir Miſ-
ſion & obedience de leur Pere Prouincial, pour s'a-
cheminer auec vous en quelques contrées des Payens
& infidelles pour moienner leur conuerſion à la
vraye foy & Religion Catholique, où que vous pou-
vez prendre auec la permiſſion & licence du ſuſdit
Pere Prouincial, ſalut & ſincere dilection en noſtre
Seigneur. Vous pourrez ſçauoir qu'autrefois le Re-
uerendiſſime Archeueſque Comte de Lyon, Ambaſ-
ſadeur de Sa Maieſté Tres-Chreſtienne vers Noſtre
S. Pere, ayant requis le S. Siege Apoſtolique &
ſupplié ſa Saincteté, que ſous le bon plaiſir de ſa-
dite Saincteté, & auec les conditions cy deſſous eſ-
crites, il fut loiſible au Reuerend Pere Prouincial
des Religieux Recollects du ſuſdit Ordre S. Fran-
çois, d'enuoyer quelques Religieux du meſme Ordre
& de ſa Prouince de S. Denis en France, leſquels
fuſſent ſuffiſans & idoines pour || preſcher & eſten-* 14
dre la foy Catholique dans les terres & regions infi-

delles, & d'autant que ceſt œuure eſtoit de ſoy meritoire, & qu'il auoit pleu à ſadite Sainčteté de nous donner plein pouuoir de conceder les moyens competens & neceſſaires pour l'execution de tout ce que deſſus par les cauſes & raiſons ſus alleguées, par authorité & commiſſion Apoſtolique, nous auons donné & accordé, donnons & accordons à voſtre R. P. Prouincial, & à vous qui auez eſté nommez, choiſis & deputez par luy, les facultez & priuileges ſuiuants, deſquels vous pourrez vous ſeruir & preualoir au cas que dans ces lieux, il ne ſe trouue perſonne qui en aye de ſemblables & dont le temps ne ſoit encore expiré, & pour le temps ſeulement que vous, frere Ioſeph Caron & vos aſſociez demeurerez dans ces pays de payens & infidelles, & ſont les ſuſdit Priuileges de la teneur, vertu & pouuoir qui s'enſuit, ſçauoir eſt, de receuoir tous les enfans naïs de parens fidelles & infidelles, & tous autres de quelque condition qui ſoyent, leſquels après auoir promis de garder & obſeruer tout ce qui doit eſtre gardé & obſerué par les fidelles, voudront embraſſer la verité de la foy Chreſtienne & Catholique, de baptizer meſmes hors les Egliſes en cas de neceſſité, d'entendre les confeſſions des penitens, & icelles diligemment entenduës, après leur auoir impoſé une penitence ſalutaire ſelon leurs fautes, & enioint ce qui doit eſtre enioint en conſcience, les deslier & abſoudre de toutes ſentences d'excommunication & autres cenſures Eccleſiaſtiques, comme auſſi de toutes ſortes de crimes, excez & delicts, meſme des reſeruez au Siège Apoſtolique & de ceux qui ſont*

contenus dans les lettres leſquelles ont accouſtumé d'eſtre leuës le iour du Ieudy ſainct, d'adminiſtrer les Sacremens d'Euchariſtie, Mariage & extrême Onction, de benir toute ſortes de paremens, vaſes & ornemens où l'onction ſacrée n'eſt pas neceſſaire, de diſpenſer gratuitement les nouueaux conuertis qui auroient contracté ou voudroient contracter Mariage en quelque degré de conſanguinité & affinité que ce ſoit, ſauf au premier & ſecond, ou entre aſcendans & deſcendans, pourveu que les femmes n'ayent point eſté rauies, que les deux parties qui auroient contracté ou voudroient contracter ſoient Catholiques, & qu'il y ait iuſte cauſe tant pour les mariages des-ja contractez, || que pour 16
ceux que l'on deſire contracter, declarer & prononcer les enfans nais & iſſus de tels Mariages legitimes. D'auoir un Autel que vous puiſſiez porter auec bienſeance, & ſur iceluy celebrer ès lieux decens & honeſtes où la commodité des Egliſes vous manquera.

En foy & teſmoignage de tout ce que deſſus, nous auons commandé les preſentes lettres ſoubſcrittes & ſoubſignées de noſtre main, eſtre faites, ſignées & ſcellées de noſtre ſeau par nos aimez Louys Sauanutius, noſtre Auditeur & Docteur en l'un & l'autre droict & meſſire Thomas Gallot clerc à Paris licencié ès droicts canon & civil, Notaire public & iuré tant de l'autorité Apoſtolique que de la venerable cour Epiſcopale de Paris, & ſuiuant l'Edit du Roy deſcrit & immatriculé ès Regiſtres de l'Eueſché & Cour de Parlement de Paris, demeurant auſdit Paris, rüe Neuue Noſtre-Dame, & noſtre Notaire en

ce quartier. Donné à Paris l'an de Noſtre Seigneur mille ſix cens dix-huict le vingtieſme du mois de Mars. Ainſi ſigné G. Archeueſque de Rhodes, Nonce Apoſtolique & plus bas par commandement du ſuſdit
17 *Illuſtriſſime || Reuerendiſſime Seigneur, Nonce Apoſtolique & Commiſſaire delegué, Th. Gallot Notaire public comme deſſus, & Louys Sauanutius Auditeur.*

En ſuitte de la permiſſion de ſa Saincteté donnée à nos Peres, i'ay trouué coppie d'une lettre patente du Roy, par laquelle ſa Maieſté donne la meſme permiſſion à noſtre R. P. Prouincial de la Prouince de S. Denis, privatiuement à tous autres, de pouuoir envoier des Religieux Mineurs Recollects dans les terres du Canada pour la conuerſion des Sauuages, & qu'aucun autre du meſme Ordre n'y puiſſe aller qu'auec ſa permiſſion & ſous ſon obedience, pour euiter aux deſordres & confuſions que la diuerſité des commiſſions & ſuperiorité pourroit apporter, dont voicy la teneur de la patente.

Louis par la grace de Dieu, Roy de France & de Nauarre. A tous ceux qui ces preſentes lettres verront ſalut. Les feuz Roys nos predeceſſeurs ſe ſont acquis le tiltre & qualité de Tres-Chreſtien en procurant l'exaltation de la ſaincte foy Catholique, Apoſtolique & Romaine, & en la deffendant de toutes oppreſſions, maintenant les Eccleſiaſtiques en leurs
18 *droits, & recevans en leur Royaume tous les Ordres de Religieux, qui auec une pureté de vie ſe mettoient à enſeigner les peuples & les endoctriner, tant de viue voix que par exemple. Et ſoit ainſi que nous ſoyons remplis d'un extreme deſir de nous maintenir*

& conseruer ledit tiltre de Tres-Chrestien, comme le plus riche fleuron de nostre couronne, & avec lequel nous esperons que toutes nos actions prospereront, voulans non seulement imiter en tout ce qui nous sera possible nosdits predecesseurs, mais mesmes les surpasser en desir d'establir ladite foy Catholique, & icelle faire annoncer ès terres loingtaines, barbares & estrangeres où le S. nom de Dieu n'est point inuoqué. Nostre cher & deuot Orateur, le Pere Prouincial de la Prouince de S. Denis en France, des Religieux de S. François de l'estroicte obseruance vulgairement appellez Recollects, se soit cy-deuant, & en secondant nos desirs, offert d'enuoyer ès païs de Canada des Religieux dudit Ordre, pour y prescher le sainct Euangile & amener à la saincte foy, les ames des habitants dudit païs, qui sont errantes & vagabondes dans leurs fantasies, n'ayans aucune cognoissance du vray Dieu, & à cest effect y en ayant en || uoyé nombre, leur labeur (par la grace de Dieu) n'auroit point esté 19
inutil, au contraire quelqu'uns desdits habitants de Canada recognoissans leur viel erreur ont embrassé auec ardeur la saincte Foy & y ont receu le sainct Baptesme, nouuelle qui nous a esté aussi agreable qu'aucune qui nous peust arriuer, & ne reste à present qu'à affermir ce qui a esté commencé par lesdits Religieux, ce qui ne peut mieux estre qu'en permettant ausdits Religieux de continuer ensemble de s'habituer audit pays & y bastir autant de conuents qu'ils iugeront estre necessaires selon les temps & lieux, tous lesquels conuents, monasteres & Reli-

gieux ſeront ſoubs l'obedience dudit Pere Prouincial de la Prouince de S. Denis en France & non d'autre, & ce pour empeſcher toute confuſion qui pourroit ſuruenir, ſi chaque Religieux à ſon premier mouuement ſe portoit de paſſer audit pays de Canada, à quoy deſirans remedier pour l'aduenir, nous auons dit & declaré, diſons & declarons par ces preſentes ſignées de noſtre main, noſtre intention & volonté eſtre que le Pere Prouincial de ladite Prouince de S. Denis en France ſeul, puiſſe & luy ſoit loiſible d'enuoyer audit pays de Canada, autant de ſes Religieux Recollects qu'il iugera eſtre neceſſaire, & quand bon luy ſemblera, auſquels Religieux Recollects nous auons permis & permettons par ceſdites preſentes de ſoy habituer audit pays de Canada, & y faire conſtruire & baſtir un ou pluſieurs conuents & monaſteres, ſelon & ainſi qu'ils iugeront eſtre à faire & auquel pays de Canada aucuns autres Religieux Recollects ne pourront aller, ſi ce n'eſt par l'obedience qui leur ſera donnée par ledit Prouincial de laditte Prouince de ſainct Denis en France, & ce afin d'euiter toute diſſention qui pourroit ſuruenir, faiſant deffence à tous les maiſtres des ports & haures de permettre qu'aucuns Religieux de l'Ordre de S. François s'embarquent pour paſſer & aller audit pays de Canada, ſinon ſoubs l'obedience dudit Prouincial & de celuy qu'il commettra pour ſuperieur. Et en teſmoignant plus particulierement noſtre affection enuers leſdits Religieux, nous auons iceux, enſemble leurs conuents & monaſteres pris en noſtre protection & ſauuegar-

Si donnons en mandement à noſtre tres-cher & né couſin le ſieur de Montmorency Admiral de nce ou ſes Lieutenants ſur tous les ports || *&* 21
*res de ceſtuy noſtre Royaume, & à tous nos res iuſticiers, & officiers qu'il appartiendra, que ontenu cy-deſſus ils ayent à faire garder & nuer de point en point ſelon la forme & teneur, ire publier ces preſentes par tous les ports & res, & lieux de leurs iuriſdictions, ſans permet- qu'il y ſoit contreuenu. Mandons en outre à re Viceroy de Canada, ſes Lieutenants ou res nos officiers des lieux, qu'ils ayent à main- r leſdits Religieux Recollects de ladite Prouince Sainct Denis en France audit pays, ſans qu'ils y uiſſent receuoir aucuns qui n'ayent l'obedience it Prouincial de la Prouince de France tenant ſurplus la main à l'execution de ceſte noſtre nté, non obſtant quelconque * lettres à ce con- ires, auſquelles nous auons deſrogé & deſrogeons ceſdites preſentes. Car tel eſt noſtre plaiſir. teſmoing de quoy nous auons faict mettre noſtre l à ceſdites preſentes donné.*

Voila toutes les pièces principales & neceſſaires, que pouuoit deſirer des puiſſances ſouueraines iointes l'authorité de noſtre R. P. Prouincial, pour pou- affermir & rendre aſſeurée une ſi glorieuſe & me- ire || Miſſion, de laquelle le Saint-Eſprit auoit eſté 22
premier autheur & inſpirateur comme d'une œuure eſtoit toute de luy & non des hommes, car qui t aller à Ieſus ſi Dieu ne l'attire.

De l'embarquement des quatre premiers Recollects, qui annoncerent la parolle de Dieu en Canada. La maniere de cabaner des Montagnais, où le P. Dolbeau hyuerna & le P. Ioseph aux hurons.

CHAPITRE III.

Ces bons Peres s'estant tous disposez par frequentes oraisons & bonnes œuures à une entreprise si pieuse & meritoire, se mirent en chemin pour commencer leur glorieux voyage, à pied & sans argent à l'Apostolique selon la coustume des vrais freres Mineurs; & s'embarquerent à Honfleur l'an 1615, le 24 d'Auril enuiron les cinq heures du soir que le vent & la marée leur estoient fauorables.

Dieu qui leur auoit donné ce bon sentiment & la volonté d'entreprendre ce penible voyage, leur fit aussi la grace de passer ce grand Ocean & d'arriuer heureusement à la Rade de Tadoussac où ils prirent quelques heures de repos, & de là coulerent dans le port
23 à la fa || ueur de la marée où ils mouillerent l'anchre le 25 de May iour de la translation de nostre Pere S. François qui fut pris à bonne augure.

Si-tost que ces bons Peres furent à terre ils rendirent graces à Dieu de les auoir assisté & conduit si à propos au port de salut, & ayant donné un peu de respis à leur corps fatigué des tourmentes & vapeurs de la mer, ils considererent la contrée, laquelle ils trouuerent d'abord fort sterile, seiche, deserte & pleine

de montagnes & rochers auec une solitude si profonde qu'il leur sembloit estre au milieu des deserts de l'Arabie pierreuse, ils auoient desia veüs plus de cent cinquante lieües de païs aussi miserable & affreux, & doutoient encore que le reste du Canada fut de mesme, neantmoins à tout euenement ils se resolurent d'y demeurer sous l'esperance que Nostre Seigneur leur feroit descouurir quelque lieu propre pour si establir, comme il a faict auec le contentement & consolation interieure de tous ceux qui y ont faict quelque seiour.

Il me souuient que lors que i'estois en mer pour le mesme voyage, que plusieurs Huguenots, sembloient auoir pris à tasche de me descrier la laideur du païs, & disoient qu'à la premiere veuë i'en conceurois un desplaisir fort grand à l'encontre de tous ceux qui m'auoient porté à un si laborieux voyage où rien n'estoit capable de pouuoir contenter en son obiect les yeux ny l'esprit de qui que ce fut; mais au contraire ie m'y trouuay fort satisfait & prenois un singu- 24
lier plaisir de voir ces solitudes, comme i'eusse peu faire les aspres deserts de la Thebayde où residoient anciennement ces grands peres Hermites & Anacorettes.

Le R. P. Dolbeau après auoir seiourné un iour ou deux à Tadoussac, partit pour Kebeq dans la premiere barque qui se mit à voille, & les autres peres cinq ou six iours après dans d'autres vaisseaux pour le mesme lieu. Dès qu'ils arriuerent au Cap de Tourmente & veu ces belles prairies esmaillées en Esté de quantité de petites fleurettes, les bonnes terres de Kebeq, & l'agreable contrée où est à present basti

noſtre petit conuent, ils reprirent nouueau courage,
iugerent la contrée bonne & capable d'y baſtir, non
ſeulement un Monaſtère de pauures freres Mineurs,
mais d'y eſtablir des Colonies voir de très-bonnes
villes & villages s'il plaiſoit au Roy d'y contribuer
de ſes liberalitez royales & aux marchands une par-
tie du profit qu'ils en retirent tous les ans, qui leur
vaudroit au double à l'aduenir.

La premiere choſe que ce bon Pere fiſt eſtant arriué
à Kebec, fut de rendre graces à Dieu, diſpoſer une
chapelle pour y celebrer la S. Meſſe, & des cham-
brettes pour ſe loger, mais comme en un païs tres-
pauure beaucoup de choſes luy manquans * il auoit
recours à la patience du pauure Ieſus dans la creiche
de Bethleem. Il y dit la premiere Meſſe le 25 iour de
25 Iuin de la meſme année & nos autres Reli- || gieux en
ſuitte, auec des contentemens d'eſprit qui ne ſe peu-
uent expliquer, les larmes leur en decouloient des
yeux de ioye, il leur eſtoit aduis d'auoir trouué le
Paradis dans ce païs ſauuage où ils eſperoient attirer
les Anges à leur ſecours pour la conuerſion de ce
pauure peuple plus ignorant que meſchant.

Mais comment & par quelle inuention pourrons
nous faire comprendre à une infinité de Preſtres &
Religieux les merites & les graces qui accompagnent
inſeparablement ceſte diuine Miſſion, la pluſpart
craignent de patir & ne veullent mettre en compromis
leur petite conſolation. Toute la France bouillonne
de Religieux, de Beneficiers & de Preſtres ſeculiers,
mais peu ſe peinent pour le ſalut des meſcroyans. Il
y en a une infinité qui demeurent icy oyſifs mangeans

le bien des pauures & courans les benefices, que*
s'ils paſſoient aux Indes & dans les païs infidelles y
pourroient profiter & pour eux & pour autruy, mais
il y a touſiours ce mais, nous ne voulons rien endurer,
fuyons le martyre & prenons des excuſes qu'il y a
aſſez à trauailler icy où la vanité & le vice a pris tel
pied qu'il ſemble incorrigible & ſe va dilatant comme
une mauuaiſe racine. Il y reſteroit touſiours aſſez
d'ouuriers neantmoins quand la moitié de tous les
Religieux & des Preſtres ſeculiers ſeroient enuoiez preſ-
cher la foy aux Gentils, qui manquent de ce que nous
auons de trop icy, mais il faudroit que ceſte eslection
ſe fiſt des plus vertueux, pour || qu'un aueugle con- 26
duit par un autre aueugle ne tombent tous deux
dans le foſſé.

Nos Religieux de Kebec, ayans tout leur petit faict
diſpoſé dans l'habitation, aduiſerent aux moyens de
profiter non ſeulement aux François, auſquels ils
ſeruoient des-ia de Chappelains, Curez & Religieux,
leur conferans tous les Sacremens, mais principalle-
ment aux Sauuages, pour le ſalut & conuerſion deſ-
quels ils s'eſtoient particulierement acheminez en leur
païs.

Le P. Dolbeau touſiours plein de zele, prit le pre-
mier l'eſſor pour les Montagnais, car il ne pouuoit
viure ſans exercer la charité laquelle Dieu auoit in-
fuſé dans ſon ame. Il partit le ſecond iour de Decem-
bre pour y cabaner, apprendre leur langue, les cate-
chiſer & courir les bois auec eux, mais ayans par la
grace de Dieu ſurmonté toutes les autres difficultés
qui ſe rencontrent en ſemblables occaſions, la fumée

qui eſt en grande abondance dans leurs cabanes, notamment lors qu'il fait un temps nebuleux & de neige, luy penſa perdre la veuë qu'il n'auoit des-ja gueres bonne, & fut plusieurs iours ſans pouuoir ouurir les yeux qui luy faiſoient une douleur extreme, tellement que dans l'apprehenſion que ce mal augmentaſt il fut contraint de les quitter après deux mois de temps & reuenir à l'habitation viure avec ſes freres, car noſtre Seigneur ne demandoit pas de luy la perte
27 de ſa veuë, ains qu'en le ſeruant il meſnageat prudemment ſa ſanté, laquelle eſt neceſſaire dans un ſi grand trauail.

Or quelqu'un me pourroit demander la raiſon pourquoy il auoit pluſtot choiſi l'Hyuer, temps fort incommode & faſcheux pour aller auec eux, que la ſaiſon d'Eſté plus gaye & ſupportable à la piqueure des mouſquites pres; La principale raiſon qu'on en peut donner eſt à mon aduis, que les Montagnais n'ont pas de quoy viure en Eſté, comme ils ont en Hyuer, car l'Eslan qui eſt leur principale manne ne ſe prend que pendant les grandes neiges qui tombent en abondance dans les montagnes du Nord, où ils font leur chaſſe au poil, & à cauſe d'icelles montagnes les Sauuages qui les hantent ſont appelez Montagnais.

Ie ne ſçay ſi ie me trompe, mais il me ſemble que ces pauures gens viuent encore de la meſme ſorte de nos premiers parens après le peché. Ils n'ont ny maiſon ny buron & ne s'arreſtent en aucun lieu qu'où ils trouuent de quoy viure, la viande faillie ils leuent le camp qu'ils poſent en autre endroit où ils croyent trouuer de la beſte, ou du poiſſon & quelques

racines, qui eſt ce de quoy ils viuent principalement.

Le Pere Ioſeph le Caron touché du meſme zele du Pere Dolbeau, choiſit pour ſon lot le païs des Hurons auquel il s'achemina auec quelqu'uns de la nation qui eſtoient deſcendus à la traicte. De la façon qu'il fut traicté en ſon voyage & receu dans le païs ie n'en ſcay pas les particularitez pour ne m'y eſtre pas || trouué, mais il m'a aſſeuré qu'il ſouffrit en chemin, 28 autant que ſon naturel pouuoit porter, car outre toutes les difficultez des autres qu'il luy fallut deuorer, il eut touſiours l'auiron en main & nageoit comme les Sauuages, à quoy ie n'ay iamais eſté obligé, autrement ie fuſſe mort en chemin, i'appelle mort en chemin non la mort mais une peine qui m'euſt eſté inſupportable, puis que exempt de ceſt incommodité arriuant au port il ne me reſtoit plus que la peau & les os, dont ie m'eſtonne de la nature meſme, laquelle à ſon dire eſt touſiours ſur le point de mourir & ne peut mourir tant elle ſe flatte elle-meſme. O mon Dieu que nous faiſons ſouuent gaigner le medecin ſans cauſe vraye que de la ſeule imagination, qui nous perſuade ſouuent des grands maux où il n'y en a que de bien petits.

Ce bon Pere fut grandement bien receu des Hurons à leur mode, & luy teſmoignerent l'ayſe & le contentement qu'ils auoient de ſa venuë. Ils penſoient le loger dans leurs cabanes pour pouuoir iouïr plus commodement de ſa preſence, & de ſes diuines inſtructions mais comme cela repugnoit à ſa modeſtie religieuſe, après les en auoir humblement remercié & remonſtré que les choſes qu'il auoit à traicter auec Dieu pour leur

ſalut, deuoient eſtre negociées en lieu de re
hors le bruit des enfans, ils luy en accommodere
à part à la portée de la fleche hors de leur vill
29 les Sauuages l'alloient iournellement || viſiter
de meſme leur rendoit leur viſite dans leurs c
& par les bourgades où il ſe trouuoit ſouuen
eux.

Il ſe tranſporta iuſques à la nation des pet
où il eut plus de peine que de conſolation en l
uerſation de ſes barbares, qui ne luy firent
bon accueil ny demonſtration que ſon voya
aggreat, peut eſtre par l'induction de leurs Me
ou Magiciens, qui ne veulent point eſtre con
ny condamnez en leurs ſottiſes. De maniere q
quelque peu de ſeiour ce bon Pere fut contr
s'en retourner à ſes Hurons où il ſeiourna iuſ
temps qu'ils deſcendirent à la Traicte. Tellem
tout ce qu'il pû * faire en ce premier voyage, f
lement de cognoiſtre les façons de faire de ce p
d'apprendre paſſablement leur langue & les d
à une vie plus honneſte & ciuile, qui n'eſtoit p
trauaillé en ce premier eſſay; car il ne faut pa
iours reprendre & arguer au commencement
bien edifier & doucement captiuer en attend
temps propre à la moiſſon qui doit eſtre arrouſ
benedictions du Ciel & fomentée d'une fair
aggreable conuerſation.

|| Comme le Pere Ioſeph reuint en France & de ſon 30
retour en Canada auec le P. Paul Huet. Des dangers qu'ils coururent en chemin & de la ſaincte meſſe qu'ils celebrerent pour la premiere fois à Tadouſſac.

CHAPITRE IIII.

Le Pere Ioſeph ayant paſſé une année entiere dans le pais des Hurons & faict tout ce qui eſtoit en luy pour les diſpoſer à une vraye conuerſion à laquelle peu de choſes repugnent: Il iugea par les choſes qu'il auoit veües & recognues eſtre expedient de faire un voyage en France, pour en donner aduis à Meſſieurs de la Compagnie, afin qu'ils y pourueuſſent & donnaſſent les ordres neceſſaires pour une ſi belle moiſſon, de laquelle ils pourroient recueillir plus de couronnes & de gloire, que de toute autre action qu'ils embraſſoient pour le Canada.

Ce bon Pere partit donc de ſon village pour Kebec le 20 de May 1616 dans l'un des canots Hurons deſtinez pour deſcendre à la Traicte, & firent tant par leurs diligences qu'ils arriuerent aux trois Riuieres le premier iour de Iuillet enſuiuant, où ils trouuerent
le P. Dolbeau qui ſi eſtoit rendu dans les barques || 31
des nauires nouuellement arriuées de France pour la meſme Traicte.

Après qu'ils ſe furent entreſaluez & rendu les actions de graces à Dieu Noſtre Seigneur, le bon Pere

Dolbeau leur apprit comme dès le 24 iour du mois de Mars passé, il auoit ensepulturé un François nommé Michel Colin auec les ceremonies usitées en la saincte Eglise Romaine, qui fut le premier qui receut cette grace là dans le païs.

La Traicte estant finie, tous se rendirent à Kebec l'unziesme de Iuillet, d'où au 20. du mesme mois après auoir inuoqué l'assistance du St Esprit, le Pere Ioseph se mit en chemin auec le Pere Denis Iamet pour Tadoussac, & de là pour la France dans les mesmes nauires nouuellement arriuées, qui furent conduits d'un vent si fauorable, qu'en moins de sept sepmaines ils se rendirent à Honfleur, où ayans rendu graces à ce Seigneur, qui les auoit preserué de tant de perils & hazards où ils s'estoient exposez pour son seruice, ils partirent pour Paris, où nous les irons reprendre presentement après que ie vous auray dit, que le 15. du mesme mois, le Pere Dolbeau donna pour la premiere fois l'Extreme-Onction à une femme nommée Marguerite Vienne, qui estoit arriuée la mesme année dans le Canada auec son mary pensans s'y habituer, mais qui tomba bientost malade après son debarquement, & mourut la nuit du 19 puis enterrée sur le soir, auec les ceremonies de la Sainte Eglise.

32 || Messieurs de le Societé furent fort ayse de voir le bon Pere Ioseph, comme une personne de créance & d'apprendre de luy mesme du succez de son voyage, du bien qu'il leur faisoit esperer pour le spirituel & temporel du païs, & du zele qu'il auoit pour la conuersion des Sauuages, neantmoins auec tout cela, il ne

peut obtenir d'eux autre chose qu'un remerciement de ses trauaux & une reïteration de leur bonne volonté à l'endroit de nos Peres, sans autre effect.

C'est ce qui obligea ce bon Pere de chercher ailleurs le secours qu'il n'auoit pû trouuer en ceux qui y estoient obligez, & de penser de son retour en Canada en la compagnie du P. Paul Huet, puisque de parler de peuplades & de Colonies, estoit perdre temps, & glacer des coeurs desia assez peu eschauffez, iusques à ce qu'il pleust à Nostre Seigneur inspirer luy mesme les puissances superieures d'y donner ordre, puisque les subalternes n'y vouloient entendre, & ne s'interessoient qu'à leur interest propre.

Tres-mal satisfaicts & auec peu d'esperance pour l'aduenir, ils se mirent en chemin pour repasser la mer, & partirent du port de Honfleur dans le nauire du Capitaine Morel, Dieppois, l'unziesme iours de Mars 1617. Il est vray que l'on a quelque fois le temps propre & fauorable nauigeant en mer, mais c'est dans une inconstance si grande & une bonace si subitement changeante, que l'on n'a pas à peine 33
gousté de l'agreable faueur d'un petit zephir qui enfle doucement nos voilles, que l'on experimente les furies de la mer, les flots bondissans & la cholere de quelque orage qui vous va menaçant d'une prochaine ruine.

C'est l'humeur de la mer, & l'instabilité des vents qui nous mettent souuent dans les extremitez du desespoir & de l'esperance, & de la ioye dans la tristesse, ô bon Iesus la Croix & la douceur s'entresuiuent tousiours, & comme fidelles ne se quittent iamais

que pour un peu, c'eſt Lya & Rachelle, la la
belle, le bon & le mauuais temps, le sol
gresle.

Nos pauures voyageurs n'y penſoient pas l
pres auoir vogué heureuſement un long-ten
trouuerent enuironnez des glaces enuiron
lieuës au-deça du grand banc, qui leur ferm
tierement le paſſage de plus de cent lieuë
dues, ſans qu'il y eut apparence aucune de
percer de ſi fortes murailles, ou d'exquiue
heur de ſes rencontres, car les vents en auoi
ché des pieces & morceaux qui sembloient
& chaſteaux, puiſſans au poſſible, & qui eu
une aſſiſtance particuliere de Dieu, euiter l
ſes montagnes de glaces.

Tous pleuroient & s'affligeoient & n'y au
qui ne fut dans les affres de la mort : ô bon
ſoient-ils, ayez pitié de nous, nous ſomm
ſans voſtre ſecours, car les maux nous enuir
toutes parts, & puis les meilleurs Catholi
dreſſans à nos Peres, les prioient de les co
34 ſe || mettoient en eſtat comme s'ils deuſſen
la femme du ſieur Hebert ne ſe contenta p
elle meſme bien diſpoſée, elle esleua encore
enfans par les coutils pour receuoir leur be
qu'un chacun imploroit.

Choſe eſtrange, comme ſi le dyable eut n
ruyne totale de tous, plus les Catholiques ſe r
en eſtat de ſalut & s'humilioient * deuant
plus les perils & dangers sembloient augn
les menacer d'une prochaine ruine.

Aux bons iours de Pasques mesme & à l'Ascension, Pentecoste, & autres festes principales, c'estoit lorsqu'ils n'esperoient plus autre sepulture que le ventre des poissons, puis que plus grands & eminents estoient les dangers & les tourmentes, que plus grandes estoient les festes.

On auoit des-ia prié Dieu pour eux à Kebec les croyans morts & submergez, lorsque Dieu leur fist la grace de les deliurer & leur donner passage pour Tadoussac, où ils arriuerent à bon port le 14 iour de Iuin, après auoir esté treize semaines & un iour en mer dans des continuelles apprehensions de la mort, & si fatiguez qu'ils n'en pouuoient plus.

D'exprimer les actions de graces qu'ils rendirent à Dieu, à la Vierge & aux Saincts, il seroit impossible, puisque leur obligation estoit comme des morts ressuscitez en vie par leur beneficence.

Le P. Ioseph monta à Kebec dans les premieres
barques appareillées, pour aller || promptement as- 35
seurer les hyuernants de leur deliurance, & comme Dieu auoit eu soin d'eux au milieu de leurs plus grandes afflictons & les auoit protegé.

Le P. Paul resta à Tadoussac, où il celebra la saincte messe pour la premiere fois dans une chapelle qu'il bastit à l'ayde des Mattelots & du Capitaine Morel, auec des rameaux & feuillages d'arbres le plus commodement que l'on peut. Pendant le S. Sacrifice deux hommes decemment vestus estoient à ses costés auec chacun un rameau en main pour en chasser les mousquites & cousins, qui donnoient une merueilleuse importunité au Prestre, & l'eussent aueuglé ou

faict quitter le S. Sacrifice sans ce remede qui e
ordinaire & autant utile que facile.

Le Capitaine Morel fist en mesme temps tir
les canons de son bord, en action de grace & reio
cede voir dire la Saincte Messe où iamais elle n
esté celebrée; & après les prieres faictes, pour
le corps participant de la feste aussi bien que l'
il donna à disner à tous les Catholiques, & l'aprè
on retourna de rechef dans la chapelle, chanter l
pres solennellement; de maniere que cet aspre
en ce iour-là fut changé en un petit Paradis,
louanges diuines retentissoient iusques au Ciel
qu'auparauant on n'y entendoit que la voix de
maux qui couuent ces aspres solitudes.

Lorsqu'on batissoit la chappelle, il y auoit pl
36 voir les Sauuages se mettre en peine || pourqu
vouloit là cabaner (pensant que ce fut pour u
bitation); & disoient qu'est-ce que l'on pensoit
se mettre en lieu si miserable, où eux mesme
cabanoient iamais (à cause des excessiues froidu
non pour la Traicte & la pesche & aucunemen
la chasse, qui n'estoit bonne que dedans les bois
quand ils eurent appris que c'estoit pour y char
loüanges de nostre Dieu, & pour le remercier
deliuré nos freres du peril des glaces, ils approu
nostre dessein & y voulurent assister eux mesn
dehors) auec une attention & un silence plus l
que celuy des heretiques, qui en grondoient
leurs dents.

Cette chappelle a subsisté plus de six années
bien qu'elle ne fust bastie que de perches &

meaux comme i'ay dit, mais la modeſtie & retenuë de nos Sauuages n'eſt pas ſeulement conſiderable en cela, mais ce que i'admire encore dauantage, eſt : qu'ils ne touchent point aux barques ny aux chalouppes, que les François laiſſent ſur la greve pendant les hyuers ; modeſtie que les François meſme n'auroient peut eſtre pas en pareille liberté, s'ils n'auoient l'exemple des Sauuages.

Il me ſemble que la Tourterelle & le Roſſignol ſont le vray ſymbole des reprouuez & predeſtinez, car la premiere ne faict que pleurer & l'autre de ſe reſiouir. Le iuſte patit, & le reprouué ſe reſiouit, l'un eſt touſiours heureux & l'autre touſiours mal-heureux, mais ce touſiours n'eſt qu'un moment deuant l'eternité. O mon Dieu, voicy une verité cogneuë de bien peu de
personnes, car on ne faict eſtat auiourd'huy que de 37
ceux, qui ont de quoy & qui ſont en faueur, ô riches & richars vous perirez, vous mourrez & ſerez enſeuelis aux enfers, ſi vous uſez mal des biens que Dieu vous a donné. Et vous ô Roys, oyez & entendez, & vous ô Iuges de la terre, apprenez que ceſte puiſſance laquelle vous exercez maintenant, vous a eſté donnée par ce Dieu tout puiſſant, qui demandera compte de toutes vos œuures, & eſpluchera vos penſées, d'autant que vous eſtans les Miniſtres de ſon Royaume, n'aurez iugé ſelon droiture & equité, ny gardé la loi de iuſtice, moins auſſi cheminé conformement à la volonté de voſtre Dieu, pourquoy bien-toſt & fort horriblement, il s'apparoiſtra à Vous, à cauſe de la rigueur du iugement qui ſera faict à ceux-là qui commandent ; car la miſericorde eſt pour les pauures.

mais les puiſſans ſeront punis puiſſamment, pourquoy gardez-vous, vous autres qui aſpirez au commandement, puiſqu'il vous doit ſeruir de condemnation.

Le bon Capitaine Morel, fort homme de bien & tres-bon Catholique, eſtoit celuy par le moyen duquel nos Peres maintenoient vn chacun dans leur deuoir & en bon Chreſtien, car l'exemple d'vn chef ſert d'vn grand commandement aux ſuiects, mais tous n'enſuiuoient pas neantmoins ſes traces & ſes conſeils, pour ce que tous n'eſtoient pas Catholiques & ſeruiteurs de Dieu comme luy, comme il a bien teſmoigné du *depuis, aux
38 deſpens de ſa propre || vie, en un voyage qu'il fit au Leuant, auquel ayant eſté pris par les infidelles & barbares, on m'a dit qu'il fut par eux cruellement traicté, & en fin impallé pour n'auoir voulu renier la foy comme auoient faicts pluſieurs de ſes compagnons Mariniers, & partant peut eſtre conté au nombre des Martyrs.

I'ay dit cy-deſſus qu'il ſemble que Dieu n'en vueille qu'aux bons, & laiſſe en proſperité les meſchants, comme les priſonniers des Hurons qu'on engraiſſe pour le feu, mais c'eſt ce qui nous doit encourager & non point affliger, diſans auec l'Apoſtre en toute humilité. A Dieu ne plaiſe que ie me glorifie en autre choſe qu'en la Croix de mon Sauueur.

A mon voyage de la Nouuelle France ie communiquay ſouuent auec un bon Catholique nommé le Capitaine Cananee, qui auoit receu des diſgraces en mer autant qu'homme de ſa condition. Il auoit eſté pris & repris des Pirates tant d'Alger qu'autres, qui l'auoient mis au blanc & reduit à ſeruir ceux qu'il auroit pû au-

paravant commander. Retournant de Canada pour la France le sieur de Caen General de la flotte luy donna le gouuernement & la conduitte d'un petit nauire, auec 12 ou 13 Matelots Catholiques & huguenots pour conduire à Bordeaux.

Ie desirois fort passer dans son bord, tant pour la deuotion que i'auois à la saincte Magdeleine de laquelle le vaisseau portoit le nom que pour le contentement particulier que ie receuois à la communication de ce bon & ver- || tueux Capitaine, mais ledit sieur de Caen 39
General & le sieur de Champlain auec quantité de nos amis me dissuaderent de m'embarquer dans un si petit vaisseau, plus aysé à perir qu'un plus grand, outre l'incommodité de balotage.

Ie me resolus donc à leur conseil & me teins à ce qu'ils en voulurent, pendant que ce pauure Cananeë print vers la Manche la routte de Bordeaux, d'où nous ne l'eusmes pas à peine perdu de veuë qu'il fut enleué par les Turcs, & mené en captiuité, où il est mort comme ie croy en bon Chrestien, après auoir souffert au-delà des forces humaines, & gaigné le Paradis par la Croix.

Faute d'alimens necessaires, la plusspart des François tomberent malades à Kebec. Deux de tuez par les Sauuages qui auoient encore dessein sur

les autres & d'un huguenot qui voulut trop tard differer sa conuersion.

Chapitre V.

Les affaires du Capitaine Morel estant expediées à Tadoussac, on se mist sous voile pour Kebec, où la necessité de toutes choses commençoit à estre grande & importune aux hiuernants, qui ne furent neantmoins
40 gueres soulagez pour la venuë des barques qui ne || donnerent pour tout rafraischissement, à 50 ou 60 personnes qu'ils estoient, qu'une petite barrique de lard, laquelle un homme seul porta sur son espaule depuis le port iusques à l'habitation, de maniere qu'auant la fin de l'année, ils tomberent presque tous malades de la faim & d'une certaine espece de maladie qu'ils appellent le mal de terre, qui les rendoit miserables & languissans, & ce par la faute des chefs qui n'auoient pas fait cultiuer les terres, ou eu moyen de le faire.

Tout l'equipage estant arriué à Kebec, chacun se consola le mieux qu'il peut des biens de Dieu, car il n'y en auoit gueres d'autre, force croix & peu de pain. Le retour du P. Ioseph minuta un autre pareil voyage au P. Dolbeau qui croyoit y pouuoir dauantage, & representer mieux les necessitez du païs, mais il eut affaire auec les mesmes esprits, & tousiours aussi mal disposez au bien, & partant n'y fist rien dauantage que perdre ses peines & s'en retourner de rechef en Canada en qualité de Commissaire auec le frere Modeste Guines, aussi mal satisfait de ces messieurs qu'auoit esté le P. Ioseph.

Ce peu d'ordre les fist à la fin resoudre de retourn-

nander le tout à Dieu, ſans ſe plus attendre aux mar-
hands, & faire de leur coſté ce qu'ils pourroient,
uiſqu'il n'y auoit plus d'eſperance de ſecours. En
uitte de quoy un chacun des Religieux ſe propoſa un
ieux & particulier exercice auec l'ordre du R. P.
Commiſſaire, les uns d'aller hyuerner auec les Monta- 41
gnais, les autres d'adminiſtrer les Sacremens aux Fran-
çois, & ceux qui ne pouuoient davantage chantoient
les loüanges de noſtre Dieu en la petite Chappelle, inſ-
truiſoient les Sauuages qui les venoient voir & va-
quoient à la ſaincte Oraiſon, & à ce qui eſtoit des fonc-
tions de Religieux.

Pendant le voyage du P. Dolbeau, le P. Ioſeph fit
le premier mariage qui ſe ſoit faict en Canada auec les
ceremonies de la S. Egliſe, entre Eſtienne Ionqueſt
Normand, & Anne Hebert, fille aiſnée du ſieur He-
bert, qui depuis un an eſtoit arriué à Kebec, luy, ſa
femme, deux filles & un petit garçon, en intention de
s'y habituer & y perſeuerent encores à preſent, no-
nobſtant les grandes trauerſes des anciens marchands
qui les ont traictez auec toutes les rigueurs poſſibles,
penſans peut eſtre leur faire perdre l'enuie d'y demeu-
rer & à d'autres meſnages de s'y aller habituer qu'en
condition de ſeruiteurs ou pluſtoſt d'eſclaues, qui eſ-
toit une eſpece de cruauté auſſi grande que de ne vou-
loir pas qu'un pauure homme ioüiſſe du fruict de ſon
trauail. O Dieu partout les gros poiſſons mangent les
petits.

Meſſieurs les noueaux aſſociez ont à preſent adoucy
toutes ces rigueurs & donné tout ſuiet de contentement
à ceſte honneſte famille qui n'eſt pas peu à ſon ayſe, &

promettent encores de tres-fauorables conditions & un bon traictement à toutes les autres familles qui s'y voudront aller ranger qui de pauures icy, se peuuent rendre là facilement accommodés, s'ils sont gens de
42 bien || & soigneux de trauailler, car les mauuais, ny les faineans, ne sont bons nulle part.

Pour un surcroy de mal-heur, auec les maladies & les necessitez qui estoient tres-grandes dans l'habitation, on estoit menacé de huict cens Sauuages de diuerses nations, qui s'estoient assemblez ès trois Riuieres à dessein de venir surprendre les François & leur coupper à tous la gorge, pour preuenir la vengeance qu'ils eussent pû prendre de deux de leurs hommes tuez par les Montagnais enuiron la my Auril de l'an 1617.

Mais comme entre une multitude il est bien difficile qu'il n'y aye diuers aduis. Cette armée de Sauuages pour auoir esté trop long-temps à se resoudre de la maniere d'assaillir les François, en perdirent l'occasion, plus par diuine permission, que pour difficulté qu'il y eut d'auoir le dessus de ceux qui y estoient des-ja plus de demi morts de faim & abattus de foiblesse. Le Capitaine La Foriere (que i'ay fort cognu) fin & cault entre tous les Sauuages & capable de conduire quelque bonne entreprinse, voyant leur coup failli, & bien certain que les François auoient retrouué les corps morts sur le bord de la riuiere, & sceu le mauuais dessein de leur assemblée, vint à l'habitation où un homme Beauchesne commandoit pour lors, & faisant de l'essaré & comme ne sçachant pas que les François eussent des-ja esté aduertis, dit qu'il luy

vouloit parler en ſecret & à tous ceux de ſes gens qui
auoient de l'eſprit, c'eſt-à-dire quelque authorité, || 43
charge ou office au Conſeil, & que les autres n'en en-
tendiſſent rien : voyez la fineſſe du bon homme, pour
deſcouurir une choſe qu'on ſçauoit deſia & qu'il ne
pouuoit taire qu'en ſe rendant coupable.

Il leur dit donc, comme deux François auoient eſté
tuez par des Sauuages particuliers qu'il ne cognoiſſoit
point, & de plus qu'il y auoit aux trois Riuieres enui-
ron huict cens ieunes hommes de diuerſes nations, aſ-
ſemblez pour leur venir coure ſus & ſe rendre maiſtre
de l'habitation, & que pour ſon particulier il n'auoit
iamais eſté conſentant d'une ſi meſchante reſolution,
de laquelle il les auoit bien voulu aduertir, afin qu'ils ſe
donnaſſent ſur leur garde, & que pour un plus euident
teſmoignage de ſa fidelité, il vouloit cabaner auprès
d'eux, & moyenner quelque accommodement entr'eux
& les Sauuages.

Nos Peres & tous ceux du Conſeil, iugerent bien à
la contenance du bon homme & en tous ſes diſcours,
qu'il traictoit pour ſon intereſt particulier, d'eſtre
continué dans l'amitié des François auſquels il n'auoit
peu nuire, & n'eſtre pas declaré ennemy de ceux de ſa
patrie qu'il ſembloit abandonner pour ſe ioindre à
nous, mais d'un procedé ſi ſubtil & une inuention ſi
gentille, qu'il eut par ceſte ſageſſe des preſens de toutes
les deux parties.

Or après pluſieurs allées & venuës, l'armée ſauua-
geſſe conſiderant, que difficillement pourroient ils
prendre les François ſans ar- || mes, comme ils euſſent 44
pû faire quelque temps auparauant, & n'ayant plus de

quoy viure, ny moyen de chaſſer ny peſcher, pour n'en eſtre la ſaiſon. Ils enuoyerent le meſme la Foriere demander pardon & reconciliation auec les François, auec promeſſe de mieux faire à l'aduenir, ce qu'ils obtindrent d'autant plus facilement que la paix eſtoit neceſſaire à l'une & à l'autre des parties. En ſuitte ils envoyerent quarante canots de femmes & d'enfans pour auoir de quoy manger, diſans qu'ils mouroient tous de faim, ce que conſideré par ceux de l'habitation, ils leur diſtribuerent ce qu'ils purent, un peu de pruneaux & rien plus, car la neceſſité eſtoit grande partout entre nous auſſi bien qu'entre les Sauuages : laquelle fut cauſe de nous faire tous filer doux & tendre à la paix.

La choſe eſtant reduite à ce point, il ne reſtoit plus qu'à conclure les articles, mais pour ce que les Sauuages demeuroient touſiours à leur ancien poſte, on enuoya ſauf-conduit à leurs Capitaines pour deſcendre à Kebec, où ils arriuerent chargez de preſens & de complimens auec des demonſtrations de vraie amitié, pendant que leur armée faiſoit alte à demi lieuë de là.

Les harangues ayans eſté faictes & les queſtions neceſſaires agitées auec une ample proteſtation des Montagnais qu'ils ne cognoiſſoient les meurtriers des François, ils offrirent leurs preſens & promirent qu'en tout
45 cas ils ſatisferoient à ceſte mort. Beauchesne & || tous les autres François eſtoient bien d'auis de les receuoir à ceſte condition ; mais le P. Ioſeph le Caron & le P. Paul Huet, s'y oppoſerent abſolument, diſans qu'on ne deuoit pas ainſi vendre la vie & le ſang des Chreſtiens pour des pelleteries, & que ce ſeroit tacitement

autoriser le meurtre, & permettre aux Sauuages de se vanger sur nous & nous mal-traicter à la moindre fantasie musquée qui leur prendroit, & que si on receuoit quelque chose d'eux, que ce deuoit estre seulement en depost & non en satisfaction, iusques à l'arriuée des nauires, qui en ordonneroient ce que de raison. Ainsi Beauchesne ne receut qu'à ceste condition.

De plus nos Peres insisterent que les meurtriers deuoient estre representez, mais ne l'ayant pû obtenir sur l'excuse que les Sauuages faisoient de ne les cognoistre point. Ils leur demanderent deux ostages pour asseurance qu'ils les representeroient venans à leur cognoissance, & estant interpellé, ce qu'ils promirent faire, puis nous donnerent les deux ostages qui furent deux garçons, l'un nommé Nigamon, & l'autre Tebachi, assez mauuais garçon bien qu'il fust fils d'un bon pere, pour le premier il estoit assez bon enfant & se porta tousiours au bien. Nos Peres l'instruirent à la foy & aux lettres pendant tout un hyuer qu'il demeura auec nous, & à l'arriuée des nauires il eut esté bien ayse d'aller en France pour viure parmi les Chrestiens, mais ny luy ni eux ne le peurent obtenir des || Marchands, non 46
plus que pour plusieurs autres ; pour le second il s'enfuit aprés auoir esté quelque temps à l'habitation, de quoy on ne se mit guere en peine, aussi n'y auoit-il guere d'esperance de pouuoir faire d'un si mauuais garçon un bon Chrestien.

Les Nauires qu'on attendoit au Printemps arriuérent fort tard particulierement le grand dans lequel commandoit le sieur du Pont Graué, le petit arriua assez fauorablement, mais si peu muni de victuailles

qu'il n'en auoit quasi que pour son voyage, cependant on ne sçauoit plus que manger, tout le magasin estoit desgarni & n'y auoit plus de champignons par la campagne, ny de racines dans le iardin; on regardoit du costé de la mer & on ne voyoit rien arriuer, la saison se passoit & tous se desesperoient du salut du sieur du Pont & d'estre secourus assez à temps. Les Religieux estoient assez empeschez de consoler les autres pendant qu'eux mesmes patissoient plus que tous. Leur recours principal estoit à la saincte Oraison & aux larmes qui leur seruoient en partie de pain, & taschoient de consoler les pauures hyuernans en leur preschant la patience & d'esperer en Dieu qui n'abandonne iamais les siens au besoin, & comme le P. Paul leur eut recommandé de prier pour ledit sieur du Pont, pendant que luy mesme disoit la saincte Messe à son intention, ils se prirent tous à plorer & se lamenter auec tant de vehemence qu'ayant flechi Dieu à exaucer leurs vœux
47 il leur fist la || grace de voir peu de iours après ledit sieur du Pont auec le grand Nauire qu'ils pensoient estre perdus, estre dans leur port asseuré, ce qui leur causa une ioye telle que l'on peut penser.

Si iamais ils deussent loüer Dieu ce fut lors, car le subiect y estoit grand & puissant, comme des personnes secouruës au temps qu'ils croioient tout perdu & les choses plus desesperées, les louanges qu'ils en rendirent à Dieu furent accompagnées non plus de larmes de tristesses, mais de ioye auec un tel excès qu'ils en estoient comme hors d'eux mesmes, dont la nature par ses deux passions fut quasi estouffée & comme n'ayant plus de sentiment. Le sieur du Pont

entra dans la chappelle auec les autres pour y rendre luy mesme ses vœux & accompagner leur deuotion comme il fist auec un rare exemple, car comme ils auoient esté dans le hazard de mourir de faim, luy d'autre costé auoit pensé perir dans les eauës, & estre enseuely dans le ventre des poissons.

De ceste quantité de malades que la necessité auoit alité, n'en mourut neantmoins aucun fors un huguenot Escossois, qui selon les apparences ne deuoit pas si tost mourir, ie croy que ce pauure homme estoit hérétique plustost par respect humain, & peur de desplaire à son maistre qu'autrement, puis qu'estant d'une religion si contraire à la nostre il desiroit neantmoins auoir le P. Paul à sa mort & non plustost, comme si Dieu luy eut donné || parolle & choix de l'heure de sa 48
conuersion, & en auoit fort enchargé la dame Hebert, laquelle ne voulant manquer à une œuure si charitable & qui concernoit la conuersion & le salut d'une ame egarée, en fist son deuoir & pria le Pere de s'y trouuer, ce qu'il fist à l'instant mesme, mais comme il pensa luy parler de son salut & de se remettre dans le giron de la S. Eglise par une vraye conuersion à Dieu, il luy respondit d'une voix affreuse, souuent reïteree ; mon Pere il est trop tard, il est trop tard, & n'en pû iamais tirer autre responce pendant trois quarts d'heure de temps qu'il demeura là auprès de lui, & mourut ainsi desesperé de la misericorde de Dieu, rendant son ame miserable entre les mains de Sathan, qui l'emporta au profond des enfers en punition de son ingratitude & pour auoir refusé la grace au temps que Dieu la luy presentoit. Pour nous ap-

prendre à nous autres, de n'attendre point si tard nostre conuersion & l'amendement de nostre vie, peur de ne pas trouuer Dieu quand nous le chercherons, s'il ne nous a trouué quand il nous a cherché.

Le sieur du Pont ayant mis ordre à tout ce qui estoit necessaire pour l'habitation & consolé un chacun de ses victuailles, il monta aux trois Riuieres pour la Traicte, où le P. Paul fist dresser une Chappelle auec des rameaux pour la saincte Messe qu'il y celebra tout le temps qu'on fut là. Il excita aussi Beauchesne & tous les autres François de faire les feux de la S.
49 Pierre & de tirer en l'honneur du Sainct || tous les perriers de la barque. Le Borgne de l'Isle Capitaine Algoumequin y estoit present, mais comme on luy vint à dire de se retirer de derriere le perrier qu'on alloit tirer, il s'en scandaliza & n'en vouloit rien faire, disant que les vrais Capitaines n'auoient point de peur, mais on le contraignist pourtant de se retirer, qui fut bien à la bonne heure pour luy & pour les François, car le perrier creua & ietta sa culasse par le mesme endroit d'où on l'auoit faict sortir, & s'il luy fut mesarriué nonobstant l'aduertissement qu'on luy auoit donné ceux de sa nation l'eussent creu tué à dessein, & nous eussent faict la guerre unis auec tous les autres Sauuages, lesquels quoy que moins armez que les François estoient capables de nous troubler & venir à main armée iusques à l'habitation, où on n'est pas si fort qu'on aye besoin d'ennemis plus forts que les mousquites & la faim. La Traicte estant finie & les Sauuages partis, chacun rentra dans les barques qui se rendirent promptement à Kebec, où il fut iugé à

propos & necessaire aux PP. Paul & Pacifique du Plessis, de faire un voyage en France dans les premiers Nauires qui se mettroient sous voile, pour le bien du païs, ce qu'ils executerent comme bons Religieux, la mesme année, & reuindrent la suiuante auec le Pere Guillaume Poulain, sans auoir pû gaigner sur l'esprit des Marchands non plus que les autres Religieux precedens.

Du premier Iubilé gaigné en la Nouuelle France. De la mort du Frere Pacifique, & du commencement de nostre Conuent de Sainct Charles en Canada, auec une lettre du P. Denis Iamet, Commissaire traictant de nostre establissement. 50

Chapitre VI.

Il ne suffit pas au malade d'auoir une bonne medecine pour se faire quitte de son mal, il la faut aualler si l'on en veut receuoir guerison. Dieu est mort pour tous, mais tous ne cooperent point à la grace, & par ainsi tous ne seront pas sauuez. Ie m'esiouy maintenant en mes souffrances pour vous & accomplis le reste des afflictions de Iesus-Christ en ma chair pour son corps qui est l'Eglise, disoit le S. Apostre aux Colossi.

Le R. P. Dolbeau comme un bon pere spirituel

qui a ſoing de ſes oüailles, apporta de France un Iubilé obtenu de noſtre S. Pere le Pape pour la Nouuelle France, lequel il publia le 29 Iuillet 1618 dans la Chappelle de Kebec (car il n'y a pas encore d'Egliſe) & en fiſt faire la proceſſion pour l'ouuerture cinq ou ſix iours après ſon arriuée, au grand contentement & conſolation d'un chacun, pour eſtre le pre-
51 mier qui ſe ſoit iamais gaigné dans le Canada. || Le P. Ioſeph qui deſ-ia auoit paſſé une année entière dans le pays des Hurons, deſira auſſi d'aller hyuerner auec les Montagnais pour apprendre leur langue & les inſtruire par après en la foy, il partit le 9 de Nouembre 1618 auec un ieune garçon François, qui deſiroit ſe rendre capable de ſeruir un iour de truchement à la compagnie des marchands. Les peines & les incommoditez qu'ils ſouffrirent furent tres grandes à la verité, car outre qu'il leur falloit ſouuent changer de place, & faire tous les iours de nouueaux trous dans le profond des neiges pour ſe pouuoir coucher & y paſſer les longues nuicts de l'hyuer, la fumée & les grands froids luy donnoient encore bien de la peine, mais beaucoup plus la faim & la neceſſité lors que manquans de chaſſe, ils ne ſçauoient de quoy ſe raſſaſier, & cela leur arriuoit aſſez ſouuent par le mauuais meſnage des Sauuages, car lorſqu'ils auoient de quoy ils faiſoient iour & nuict bonne chère & bon feu, sans ſe ſoucier du lendemain, mais quand tout eſt diſſipé & que la chaſſe & la peſche ne leur en donne point, vous euſſiez veu alors des gens bien empeſchés à contenter des ventres qui n'auoient point d'oreilles.

Quand on veut aller demeurer ou hyuerner auec l

Sauuages errants, on se met sous la conduite d'un de leur chef de famille, lequel a soing de vous nourrir & heberger comme son domestique, ou comme son enfant, car de se mettre au commun on ne seroit pas 52
bien, & si on n'y pourroit subsister longuement, pour ce qu'ils se separent souuent pour la chasse, les uns d'un costé & les autres d'un autre, & par ainsi ne pouuant faire vostre cas à part, faudroit que mourussiez de faim ou que retournassiez auec les François.

Celuy auec lequel le P. Ioseph hyuerna se nommoit Choumin, qui signifie en langue Montagnatte un Raisin, les François l'appelloient le Cadet à cause qu'il est fort propre & net de sa personne, sent peu son sauuage, & rend tout le seruice qu'il peut aux François qu'il ayme cordialement & veritablement, & non feintement ou auec dissimulation comme l'on faict pour le iourd'huy.

Pendant cet hyuernement, la femme de Choumin accoucha d'un garçon qu'il voulut estre nommé Pere Ioseph, qui estoit le plus grand signe d'amitié qu'il eut pû temoigner à ce bon Pere, car en effect il l'aymoit de cœur & d'affection. Il luy dit doucement : Pere Ioseph mon frere (ainsi l'appelloit-il) voilà ma femme qui est accouchée d'un garçon, comment l'appellerons-nous, ie voudrois bien qu'il se nommast Pere Ioseph. A quoy le Pere luy repartist qu'il vaudroit mieux qu'il luy donnast le nom de monsieur du Pont l'un des Capitaines & Chefs de la Traicte, qui seroit un bon moyen de se faire aymer de luy & de profiter en ses visites : Car disoit le Pere Ioseph, mon amitié t'est des-ia toute acquise & t'aymeray tousiours sans cette gratification, &

53 en outre ie ſuis pauure & hors de la puiſſance de te || pouuoir faire du bien comme peut monſieur du Pont, aduiſe donc bien à ce que tu dois faire, afin que tu ne t'en repente *point par après : car ie te dis de rechef que ie t'ayme & ne te peux faire riche. Il n'importe, reſpondit Choumin, j'ayme bien monſieur du Pont & tous les François, mais ie t'ayme encore plus qu'eux tous. C'eſt pourquoy ie veux qu'il ſe nomme Pere Ioſeph, & quand il ſera grand ie te le donneray pour l'inſtruire & demeurer auec toy, car ie ne veux point qu'il ſoit marié, ains qu'il ſoit habillé & viue comme toy.

Et puis luy monſtrant ſon autre fils qui eſtoit celuy qui a eſté depuis baptiſé à noſtre Conuent de Kebec, & trauaillé par le demon, luy dit : en voicy encore un autre que ie te donneray quand il ſera un peu plus grand pour enuoyer en France, & veux qu'il ſoit baptiſé & viue encore comme toy, ſans femme & en meſme habit. Ils eurent pluſieurs autres entretiens ſur ce ſujet, dans leſquels le P. Ioſeph prenoit occaſion de luy parler de Dieu & de noſtre croyance, & le Sauuage de l'entretenir de leurs reſueries & ſuperſtitions auſquelles il recognoiſſoit luy meſme par les raiſons du Pere, un grand aueuglement. Puis fut conclud que le nouueau né ſe nommeroit Pere Ioſeph, & y eſt encore appellé par les François & par tous ceux de ſa nation.

Le 30 de Novembre parut ſur leur orizon la meſme commette qui paroiſſoit en France iuſqu'au 22 de Decembre, qu'elle ne ſe vit plus, tellement qu'on pouuoit
54 donner là la || meſme interpretation qu'on en donnoit icy. Pluſieurs eſcriuains ont employez leur plume & leur temps pour deſcrire des effects des commettes, &

bien que se soit chose naturelle & contingente selon les Astrologues, si est-ce qu'ils nous font croire qu'elles sont ordinairement comme un signal donné de Dieu, de plusieurs grands mal-heurs qui nous doiuent arriuer, comme les evenemens passez & presens nous le tesmoignent assez, car depuis la derniere qui parut l'an 1618 nous n'auons veu que guerres & miseres dans une partie des Prouinces de la Chrestienté & en verrons encore de bien grandes, car le glaiue de Dieu n'est pas encore rengainé, ny ses verges iettées au feu, ce sera pour quand il vous plaira Seigneur, qui cognoissez les meschans & ceux qui molestent vostre Eglise & vostre peuple.

L'Hyuer estant passé, & le Printemps pluuieux commencant à descouurir les terres partout auparavant couuerte *de neiges, le bon Pere Ioseph prit congé de ses Sauuages & en partit pour reuenir entre ses freres l'unziesme de Mars 1619.

La vie & la mort sont entre les mains de Dieu, & personne n'est certain de l'heure de son trespas, non plus que de son salut, ou de sa condamnation, car comme dit l'Apostre, personne ne sçait s'il est digne d'amour ou de hayne, du feu ou de la gloire, du bien ou du mal, de l'enfer ou du Paradis, car pour parfait qu'on soit il y a tousiours à craindre, iusques à || ce 55
qu'on aye passé le pas, mais pas espouuentable : l'instant de la mort, qui nous doit faire trembler au seul resouuenir de nos pechez, bien-heureux sont les Morts au Seigneur & qui ont vescu en leur vie comme ils ont desiré d'estre trouué en la mort, car comme nous ne mourons qu'une fois, il faut tascher de bien mourir, &

on ne peut bien mourir qu'en bien viuant, comme a fait noſtre bon frere Pacifique decedé à Kebec le 23 d'Aouſt l'an 1619.

Ce bon Religieux eſtoit doüé de beaucoup de belles vertus & des qualités requiſes en un vray frere Mineur; mais il auoit ſur toutes la charité en ſinguliere recommandation, car quand il eſtoit queſtion d'aſſiſter le prochain il y alloit comme un homme pour gaigner des piſtoles, mais des piſtoles du Paradis. I'ay quelquefois veu les Superieurs le reprendre de ceſte trop grande ardeur, mais il les prioit de ſi bonne grace que cognoiſſant ceſte grande compaſſion qu'il auoit dans ſon ame, laquelle s'eſtendoit iuſques aux animaux meſmes auſquels il ne pouuoit faire de mal, ils le laiſſoient faire ſes œuures de charité, & à la fin eſtant tombé malade Dieu le voulant remunerer de ſes trauaux paſſés, il deceda ledit 23 iour d'Aouſt après auoir receu tous ſes ſacremens en grande deuotion, & fut enterré à la Chapelle de Kebec auec les ceremonies de la S. Egliſe, regretté d'un chacun & pleuré preſque de tous, tant des Chreſtiens que des Sauuages, qui perdirent en
56 luy un grand ſupport || & la principale de leur conſolation en maladie.

Le 7 Septembre de la meſme année 1619, plusieurs de nos amis nous ayans aſſeuré de quelques aumoſnes & entre autres le ſieur des Boues, Grand Vicaire de Pontoiſe noſtre Sindique (encor que la qualité ne luy en fut donnée que l'année d'après) & le ſieur Houel Secretaire du Roy, nos deux principaux bien-facteurs pour le Canada, l'on commenca d'amaſſer les materiaux & de ioindre la charpenterie de noſtre Conuent

de Noſtre Dame des Anges, où le Pere Dolbeau fiſt mettre la premiere pierre le 3 Iuin 1620.

Nos Religieux trouuerent l'inuention de faire conſtruire un four à chaux, qui leur ſeruoit merveilleuſement pour adoucir les frais de noſtre baſtiment. Il n'y eut que les iournées & l'entretien de dix ou douze ouuriers que nous euſmes peines de faire payer par de nouuelles queſtes, que nous fiſmes à Paris & partout ailleurs chez de nos amis, car les marchands ne nous y aſſiſtoient preſque en rien (excepté le ſieur du Pont Graué en ce qu'il pouuoit de ſon particulier) & ſe contentoient de nous donner la nourriture de ſix Religieux comme ils y eſtoient obligez dès noſtre entrée audit païs, & depuis par articles accordez par Monſeigneur le Duc de Montmorency Vice-Roy de Canada, &c.

Leſdits de Caen ou leur dite Societez ſera tenuë de
nourrir ſix Peres Recollects à l'ordinaire, compris
deux qui feront ſouuent aux || deſcouuertures dans le 57
païs parmy les Sauuages. Faict & arreſté double entre
nous ſoubſignez eſdits noms, à Paris le huictieſme iour
de Nouembre 1620. Dolu de Caen, ainſi ſigné.

Or, en ce temps là eſtoit pour Commiſſaire de nos Peres de Canada, le R. P. Denis Iamet, lequel apportoit tout le ſoing poſſible à l'advancement tant pour le ſpirituel que pour le temporel du païs, & pour ce que la lettre qu'il en eſcriuit à Monſieur le Grand Vicaire de Pontoiſe le ſieur de Boues, vous en peut dire les vrayes particularitez mieux que ie ne ſcaurois de mon inuention & de ma plume baiguaiante ie l'ay icy deſcrire pour voſtre contentement.

Lettre du P. Denis Iamet Recollect au ſieur des Boues, Grand Vicaire de Pontoiſe.

Pax Chriſti.

Monſieur,

*Comme il n'y a rien qui charme & agree mieux
aux eſprits genereux que les hautes entrepriſes,
auſſi n'ayment ils perſonne que ceux qui pouſſez de
meſme generoſité, ſecondent leurs volontez. Vous
ſçaués, Monſieur, quel eſt noſtre deſſein ie le vous ay
58 manifeſté ſans vous en rien cacher, il eſt petit en ||
ſon principe, mais ſi Dieu y continuë ſes benedictions,
il ſera ſans doute grand, puiſque Dieu vous a imprimé
en l'ame le deſir de bien faire en la Nouuelle
France (comme vous faictes tous les iours en l'ancienne),
& de ſeconder ceux qui pour l'amour de Dieu
& du ſalut des ames, quittent la douceur de leur patrie
pour s'eſtablir en un pays ſauuage & inculte,
afin qu'en cultiuant les terres, l'on trouue moyen de
cultiuer les ames. Ie ne puis que ie ne vous honore, &
que ie ne prie Dieu cent & cent fois pour voſtre proſperité
& ſanté & que ie ne vous eſcriue de noſtre
voyage & comment nos entrepriſes ont mieux reuſſy
que nous ne penſions, en noſtre partement, donc
nous nous diuiſames en deux bandes. Ie partis le
premier auec l'un de nos freres appellé F. Bonauenture,
dans le premier Nauire qu'on nomme le*

Sallemande, nous sortismes du Haure de Honfleur le Dimanche de la Passion & nous arriuâmes le samedy des Octaues de l'Ascension, dans le port de Tadoussac, qui est un port naturel, où ils ont accoustumé de retirer les Nauires, ce pendant qu'auec les barques ils montent amont la riuiere pour traicter auec les Sauuages. A nostre arriuée nous sçeumes que le sieur du Pont Graué Capitaine pour les Marchands dans l'habitation, auoit commencé à nous faire || bastir une maison (laquelle depuis nostre ar- 59
riuée nous auons faict acheuer) dont ie fus fort resioüy tant pour l'assiette du lieu, que de la beauté du bastiment, le corps du logis donc est faict de bonne & forte charpente, & entre les grosses pièces une muraille de 8 & 9 pouces iusque à la couuerture, sa longueur est de trente quatre pieds, sa largeur de vingt deux, il est à double estage: nous diuisons le bas en deux: de la moitié nous en faisons nostre Chappelle en attendant mieux: de l'autre une belle grande chambre, qui nous seruira de cuisine & où logerons nos gens: au second estage nous auons une belle grande chambre, puis quatre autres petites: dans deux desquelles que nous auons faict faire tant soit peu plus grandes que les autres, il y a des cheminées pour retirer les malades, à ce qu'ils soient seuls: la muraille est faicte de bonne pierre, bon sable & meilleure chaux que celle qui se faict en France, au dessoubs est la caue de vingt pieds en carré & sept de profond.

Nous auons aussi faict faire trois guarittes pour la deffence de nostre logis, une de cinq pieds en

carré, dans le milieu du pignon qui regarde le Septentrion & deux autres de quatre pieds aux deux coings d'iceluy qui regarde le Midy, nous ferons
60 *une demy lune de- || uant nostre porte auec des boises fortes, afin qu'elle ne soit aisée à attaquer. Quant à l'assiette du lieu elle est des plus belles du pays, car le fonds de la terre est tres-bon, & sans pierre aucune, les arbres y sont clairs & pour tant aisez à deserter, nous auons du costé du Septentrion la petite Riuiere qui neantmoins n'est pas petite, principallement quand la mer est pleine, mais elle se nomme ainsi en comparaison de la grande, dans laquelle elle se va emboucher, nous auons un fossé du costé de l'Orient, & fort profond & large, un autre du costé de l'Occident, dans lesquels y a des ruisseaux d'eau qui se vont presque rencontrer du costé du Midy, il se s'en faut pas plus de cinquante pieds: si bien que nous sommes presque comme dans une isle de fort belle estenduë. Tout le pays de-ça & delà la Riuiere est de mesme façon de terre, nous auons aussi la commodité des prés le long de ceste petite riuiere, au bord de laquelle nous sommes bastis: ne aut qu'arracher certaines broussailles qui rompent les faux quand on fauche, si bien que la nourriture du bestail nous sera fort aysée: nous auons amené un Asne & une Anesse pour nostre commodité, nous nourrissons aussi des Pourceaux, un couple d'oyes masle & femelle, sept paires de volailles, quatre paires de Cannes.*

61 || *Quand aux vaches & cheures, nous ne sommes pas en volonté d'en nourrir que l'année prochaine*

que nous ferons mieux accommodez : entre la riuiere qui est fort poissonneuse & les fossez, nous ferons faire quatre autres fossez, de douze pieds de large en hault, de six en bas & de huict de profond, tant pour faire euacuer les eaux qui degoustent de tous costez dans nostre caue, que pour nous fortifier contre tous ennemis.

*Nous auons trois Maistre * Charpentiers auec un Maistre Masson & son fils, quatre autres hommes pour trauailler à la terre, & des viures pour les bien nourrir un an, au bout duquel si nous sommes assistés nous prendrons cinq ou six bons deserteurs qui ne cesseront de deserter la terre, & esperons que dans deux ans nous pourrons nourrir douze personnes sans rien mandier de la France, parceque nous auons du grain suffisamment pour faire du pain, & de la biere, & des cochons assés pour faire lard sans les autres viandes, què nous nourrirons comme Poulles, Oyes, Cheures & Vaches, sans aussi l'abondance du poisson qui se pesche ès riuieres, & l'abondance des Canards & Oyes sauuages qui viennent tout deuant nostre conuent, depuis la fin d'Aoust iusques à la Toussaincts, sans enfin l'anguille || que nous sallerons* 62
au commencement de Septembre, & l'Elan que nous aurons pour un peu de pain des Sauuages, quand les neiges seront grandes, & autres mille petites commodités: toute sorte de légumage, d'herbages & racines viennent grandement bien, nous sommes esloignés enuiron une petite demy lieuë de l'habitation, la chaux se faict à cinq cens pas de nous, rien ne nous manque graces à Dieu, que moyen d'entre-

tenir pour deux ans ſix ou huict bons garçons pour trauailler à la terre. Pour nous au bout deſquels nous pourrons entretenir des familles ſans beaucoup de frais, & auſſi peu à peu peupler le païs & faire ce que nous pretendons, ſçauoir eſt un ſeminaire pour y nourrir & inſtruire les enfans des Sauuages, nous en aurions des-ja plus de ſix ſi nous auions moyen de les nourrir, ſe ſeroit une belle amorce pour en prendre dauantage, nous nous ſommes contentés d'un ieune enfant aagé de douze ans, lequel nous auons enuoyé en France par l'un de nos Peres, qui le donnera à quelque perſonne pieuſe pour le faire inſtruire.

Ie vous eſcris clairement de tout, afin que voſtre pieuſe volonté que vous auez aux peuples de la Nouuelle France ſçache & cognoiſſe qu'encore que noſtre
63 *entrepriſe ſoit petite || en ſon commencement, qu'elle eſt pourtant pour deuenir grande auec le temps, ſi Dieu nous continuë ſes benedictions, & ſi nous ſommes ſecondez des gens de bien (le ſieur Guers Commiſſionnaire de Monſeigneur de Montmorency Vice-Roy de ce païs de la Nouuelle France, porteur de la preſente, vous dira de bouche ce que ie vous eſcris, ie vous repete donc la priere que ie vous fis eſtant chez vous, laquelle tendait à vous perſuader de vous ioindre auec nous, vous ne ſerez pas des moindres, ains le premier & chef de l'entrepriſe. Nous vous prions d'accepter le tiltre & qualité de Sindic & Procureur du Seminaire de Canada, & ce pendant qu'en France vous aurez le ſoin de nous amaſſer, nous ſerons en Canada à prudemment em-*

ployer le tout, nous vous rescrirons tous les ans par des hommes dignes de foy, comment le tout se passera & ne croyez pas que ceste charge vous soit à peine pour ce que nous trouuerons assez de gens de bien, qui feront tout ce que vous leur commanderez, pour nous seulement nous serions trop-heureux si un homme de merite comme vous prenoit la qualité de chef de l'entreprise de Canada, & croyons qu'à vostre exemple plusieurs se rangeroient de nostre part, & ferions des merueilles deuant six ans.

‖ L'année prochaine le R. P. Georges retournera 64
en France pour nos affaires, vous cognoistrez quel homme c'est, ce qu'il peut, & l'esperance que nous auons de faire choses grandes, si dès ceste année vous nous voulez ayder, & de ioindre vos pieuses volontez auec les nostres vous vous addresserés à Monsieur Houel, lequel ledit sieur Guers vous fera voir, nous restons trois Religieux Prestres en la Nouuelle France, auec le F. Obiat que vous auez veu, resolu de ne iamais abandonner ledit païs, ains d'y faire ce que nous pourrons pour le seruice de Dieu, du Roy & du bien public, ce qui nous releue le cœur est le bon commencement que nous voyons, & l'apparence belle de faire de grands fruicts, si le tout ne reussit pour n'estre secondez nous ne laisserons pas d'auoir gloire deuant Dieu, & deuant les hommes, ie souhaitte auec passion que vous soiez le premier participant de ce bien.

Nottez s'il vous plaist Monsieur, qu'il y a treize ans que l'habitation subsiste sans que iamais aucuns estrangers & moins encore les Sauuages qui nous de-

*sirent & nous reçoiuent à bras ouuerts, ayent rien
attenté à l'encontre en laquelle habitation nous
auons semblablement une maison & Chappelle, où
nos Peres ont faict depuis six ans & font tous les
65 iours le seruice Diuin || pour la consolation des
François qui sont en icelle, i'espere des lettres de
vous l'année prochaine, qui m'apprendront vostre
derniere resolution, cependant nous viuons en espe-
rance que Dieu fera reüssir par vostre moyen cet
auguste dessein, & offrirons à sa diuine misericorde
iournellement nos prieres pour tous ceux qui y con-
tribueront, & particulierement pour vous, à qui ie
suis & feray toute ma vie, Monsieur, tres-humble &
obeissant seruiteur en Iesus, Denis Iamet indigne
Commissaire des PP. Recollects de Canada. De Ke-
bec ce 15 d'Aoust, 1620.*

On peut cognoistre en abregé par cette lettre tout l'estat de nos Religieux en Canada, lequel ie deduiray plus amplement cy-après, mais parcequ'il est porté en icelle que nos Religieux y ont fortifié nostre maison, faict labourer les terres & nourry du bestail pour nostre Seminaire, qui sembleroit contreuenir à nostre profession, i'ay trouué à propos de ne vous donner en cela autre responce que celle que ledit sieur grand Vicaire fist à celle cy-dessus, laquelle vous esclaircira vos doutes, & vous asseurera que la necessité nous y ayant contraint pour y pouuoir esleuer & instruire les enfans des Sauuages, & les Peres mesmes en la loy de Dieu, il y a eu du merite, & non du manquement, autrement il nous eut fallu tout quitter & abandon-

ner la conuerſion des Sauuages, qui eut eſté une grande faute.

Lettre de Monſieur le grand Vicaire de Pontoiſe, 66
au Pere Denis Iamet Commiſſaire des PP. Recollects en Canada.

Mon Reuerend Pere,

I'ay receu voſtre lettre dattée de Kebec en Canada du quinzieſme Aouſt mil ſix cens vingt, pour reſponce ie vous diray que i'ay grandement admiré la prouidence Diuine, de ce que comme vous me fiſtes ce bien de me voir icy allant en Canada, ie vous fis entendre mon ſentiment ſur ceſte entrepriſe, & voſtre Reuerence me teſmoigna auoir le meſme, lors que nous en traictions & deliberions enſemble à Pontoiſe, y craignant beaucoup d'obſtacles. Dieu neantmoins l'executoit exactement en Canada, ce qui eſt comme un petit miracle, qui me faict bien eſperer; ie loue & remercie Noſtre Seigneur, qu'auez pratiqué le dire de S. Paul, que ie vous auois tant repeté.
Prius quod animale deinde quod ſpiritale. *Ayant* || 67
une maiſon à part hors l'habitation, qui ſera un Conuent où vous & vos Peres & Freres ſeruirez à Dieu, en l'obſeruance reguliere, en prieres, contemplations, ſacrifice & penitence, & qui pourra ſeruir d'un Seminaire de Sauuages, & d'un lieu pour exer-

cer la charité vers les malades. Et en quatriesme lieu sera une forteresse comme ie vous disois. Une remarque que i'ay faict, que anciennement les Monasteres, estoient Conuents de personnes religieuses, qui seruoient à Dieu iour & nuict, & les ieunes y estoient instruicts comme il se voit en la Regle de S. Benoist, & en la vie de S. Anselme, & estoient aussi hospitaux, ce qui appert en tous les anciens Monasteres, ausquels il y a ioint un hospital ou le lieu où il souloit estre; & l'on voit dedans les chartres en ces maisons-là, des legz laissez par les fondateurs & bien-faicteurs, tant pour les Religieux, & tant pour l'hospital, puis c'estoient forteresses, pour se preualoir contre les incursions des ennemis, soit de la part des infidelles ou autres, en signe de quoy nous les voyons encore auiourd'huy clos & fermez de murs crenelez, accompagnez de machicoulis & de tours, qui estoient des fortifications du passé. Nous voyons cela à Sainct Denis en France, à Sainct Germain
68 *des Prés, à Saincte Geneuiefue, au* || *Temple, à Sainct Martin des Champs, à Paris & en plusieurs autres lieux; c'est pourquoy vous deuez zeler que ces quatre choses soient en vostre maison, & faictes tres-bien de faire cultiuer la terre & mesnager pour vous ayder à fournir aux choses necessaires à une telle entreprise; i'en ay communiqué auec des plus celebres Docteurs en theologie, seculiers & reguliers reformez, lesquels n'y trouuent aucune difficulté ny scrupule nonobstant vostre regle parceque c'est en ordre & à ceste fin d'y planter nostre saincte foy, ce qui ne se pourroit pas faire autrement selon l'ex-*

ance que vous en auez depuis fix ans, que vos
es font là fans y auoir faict beaucoup de fruict,
te de prendre cefte voye pour introduire le Chrif-
tifme au milieu de fes Sauuages, qui ne cognoif-
t & n'adorent aucune Diuinité. C'eft un deffeing
-augufte, que dis-ie, il eft tout diuin. C'eft un
re d'un incomparable merite, mais auffi il eft
bin d'eftre particulierement aydé de Dieu, car
i Dominus ædificauerit domum in vanum labora-
unt qui ædificant eam. Non eft volentis neque cu-
tis miferantis fed Dei, *il faut eftre tout Apofto-*
u & demander inftamment à Dieu que fa- || ciat 69
idoneos Miniftros, *pour executer une fi haute &*
le entreprife, & que tous ceux qui vous affiftent là
François foient pierres vifues fondamentales
r le baftiment de cefte nouuelle Eglife que vous
lez affembler là à noftre Seigneur. Il eft befoin
leur vie puiffe edifier & inftruire à falut ces Sau-
es, & dauantage en vos facrifices tenant noftre
neur, luy demander mifericorde pour ces infi-
s, à ce qu'il leur ouvre le cœur pour receuoir la
le foy & qu'il y prenne pied, comme le prenez
luy dans leurs terres. Quæ adaperiat Dominus
i illorum in lege fua & in præceptis fuis faciat
mbulare. *Et dreffez tous vos exercices & dif-*
nes à cefte fin, enuoyant continuellement des
rations & foufpirs vers Dieu à cefte intention le
andant à la diuine bonté auec proftrations &
lquefois les bras esleuez ou les bras eftendus en
ix. Et quand vous fortez de ces redoutables Au-
du grand Dieu viuant, foufflez en la face de ces

Sauuages cet efprit de vie, que vous y venez receuoir, leurs mettant quelquefois vos mains lefquelles viennent de toucher & contracter ces diuins Mifteres du precieux corps & fang de noftre Sei-*
70 *gneur,* || *les mettant, dis-ie, fur leurs teftes, d'autrefois leur imprimer au front ce figne terrible de noftre redemption la Croix, car mon Reuerend Pere,* fides eft Donum Dei, *he! qui fommes nous pour penfer faire un œuure & de fi importante confequence, ne mefmes un de moindre fans le concours de Dieu. Il nous faut croire que nous y nuyrons pluftoft par nos pechez que d'y feruir, c'eft fon œuure.* Domini eft falus, Domini eft affumptio noftra. *Il nous y faut toutesffois employer diligemment & fortement. Quelle ioye à la mort à auoir acquis en grand peuple à Iefus Chrift. Quelle gloire dans le ciel de tirer après foy ces Nations. Ie vous rends infinies graces de ce que voftre Reuerenée a daigné m'y donner part, m'honorant de la commiffion que vous m'auez adreffée par la voftre, ie l'ay acceptée & accepte tres volontiers m'en iugeant fort indigne, i'en efpere toutefois quelque bon fuccès, veu que Dieu faict ordinairement fes œuures de rien, & par de foibles & quafi contraires moyens, comme ie fuis tel. Et fa diuine Maiefté, vous ayant infpiré de vous feruir de moyen en ce s. œuure ie luy recommande & faicts recommander, par tous fes feruiteurs & feruantes. Pour le temporel, i'ay baillé à Monfieur Houel 200*
71 *efcus* || *pour commencer un Seminaire de fix petits Sauuages dès cefte année prefente, lequel s'appellera le Seminaire de S. Charles, au moins que ce grand*

ormateur vous protege, ie vous enuoyrai tous ans pareille somme pour ce suiect, & bien dauan- e pour vous accroistre & dilater, car i'espere née prochaine vous enuoyer plus de mil escus. lit sieur Houel m'a dit, qu'il vous enuoye pour t de 1200 *liures de viures & commoditez des au- nes qu'il auoit à vous, c'est un bon seruiteur de u, homme d'honneur & de merite, qui s'employe llement & infatigablement pour ceste affaire, nsieur Guerre vous dira le reste de ce que i'ay ? & feray Dieu aydant, car ie suis du tout dedié à s seruir & assister en ceste Apostolique entreprise. rie nostre Seigneur la benir & vous conseruer guement & heureusement pour y trauailler fi- lement & aduantageusement, & demeure Mon. P. vostre bien-humble & tres-affectionné à vous uir. Charles de Boues, Grand Vicaire de Pon- se ce* 27 *Feurier* 1621.

---

nme le R. P. George fut deputé Commis des ha- itants de Canada vers le Roy, & de la Requeste u'il presenta à sa Maiesté pour les affaires dudit Canada. 72

CHAPITRE VII.

Ie n'ay point obserué ny le temps ny l'année que R. P. George passa en Canada, ny le seiour qu'il

y a faict, non plus que de son gouuernement, mais i'ay remarqué qu'il y estoit en grand estime par les lettres, que le Roy luy faisoit l'honneur d'escrire, dont on peut inferer de son merite. Or comme les affaires du Canada n'ont iamais esté bien prises, & qu'il y a tousiours eu des desordres causez de son premier fondement, qui n'auoit pas esté entrepris par les marchands pour la gloire de Dieu (comme i'ay dit en quelque endroit de ce volume.) Le sieur de Champlain & tous les principaux habitans François du Canada, y desirans remedier & apporter quelque ordre dans ces desordres, firent une assemblée generale, en laquelle ils deputerent le R. P. George vers Sa Maiesté tres-Chrestienne, pour luy en faire les tres-humbles remonstrances, & negocier enuers icelle tout ce qu'il cognoistroit estre expedient au bien & à l'aduancement
73 du Canada, s'en || rapportant à sa prudence, à laquelle ils passerent acte & procuration autentique pour luy valoir & seruir en temps & lieu, dont en voicy coppie qui me seruira plus que suffisante * de tout ce que i'ay escrit des mesmes desordres qui ont duré iusqu'à la venuë de cette nouuelle Compagnie qui fait & promet quelque chose de mieux, dont ils auront de la gloire.

Sachent tous qu'il appartiendra que l'an de grace 1621 *le* 18 *iour d'Aoust, du Regne de tres-haut, tres-puissant & tres-chrestien Monarque Louys.* 13 *du nom, Roy de France, de Nauarre & de la Nouuelle France ditte Occidentale, du Gouuernement de haut & puissant Seigneur Messire Henry Duc de Montmorency & de Dampuill, Pair & Admiral de*

France, Gouuerneur & Lieutenant General pour le Roy en Languedoc, & Viceroy des païs & terres de la Nouuelle France ditte Occidentalle, de la Lieutenance de noble homme Samuel de Champlain, Capitaine ordinaire pour le Roy en la Marine, Lieutenant General esdits pays & terres dudit Seigneur Viceroy, que par permission dudit sieur Lieutenant se seroit faicte une assemblée generale de tous les François habitans de ce païs de la Nouuelle France, afin d'aduiser des moïens les ‖ plus propres sur la ruyne* 74
& desolation de tout ce païs, & pour chercher les moiens de conseruer la Religion Catholique, Apostolique & Romaine en son entier, l'authorité du Roy inuiolable & l'obeissance deüe audit Seigneur Viceroy, aprés que par ledit sieur Lieutenant, Religieux & habitans, presence ¹ du sieur Baptiste Guers Commissaire dudit Seigneur Viceroy, a esté conclud & promis de ne viure que pour la conseruation de laditte Religion, obeissance inuiolable au Roy & conseruation de l'authorité dudit Seigneur Viceroy, voyant cependant la prochaine ruine de tout le pays, a esté d'une pareille voix deliberé que l'on feroit choix d'une personne de l'assemblée pour estre deputé de la part de tout le general du pays, afin d'aller aux pieds du Roy, faire les tres-humbles submissions ausquelles la nature, Christianisme & obligation, rendent tous suiects redeuables, & presenter auec toute humilité le cahier du pays, auquel seront contenus les desordres arriuez en ce pays, & notamment ceste année mil six cens vingt-un. Et aussi qu'icelluy deputé aille trouuer nostredit Seigneur Viceroy, pour

luy communiquer ſemblablement des meſmes deſordres, & le ſupplier ſe ioindre à leur complainte ||
75 *pour la demande de l'ordre neceſſaire à tant de malheurs qui menacent ces terres d'une perte future, & finallement pour qu'iceluy deputé puiſſe agir, requerir, conuenir, traicter & accorder pour le General dudit pays, en tout & par tout ce qui ſera l'aduantage dudit pays. Et pour ce que tous d'un pareil conſentement & de la meſme voix cognoiſſant la ſaincte ardeur à la Religion Chreſtienne, le zele inuiolable au ſeruice du Roy & de l'affection paſſionnée à la conſeruation de l'autorité dudit Seigneur Viceroy, qu'a touſiours conſtamment & fidellement teſmoigné le Reuerend Pere Georges le Baillif Religieux de l'Ordre des Recollects, ioint ſa grande probité, doctrine & prudence. Nous l'auons commis, deputé & delegué, auec plain pouuoir & charge de faire, agir, repreſenter, requerir, conuenir, eſcrire & accorder, pour & au nom de tous les habitans de ceſte terre, ſuppliant auec toute humilité Sa Maieſté, ſon Conſeil & noſtre dit Seigneur Viceroy d'agreer ceſte noſtre delegation, conſeruer & proteger ledit R. Pere en ce qu'il ne ſoit troublé ny moleſté de quelque perſonne que ce ſoit, ny ſous quelque pretexte que ce puiſſe eſtre, à ce que paiſiblement il puiſſe*
76 *faire, agir & pourſuiure les affaires || du païs, auquel nous donnons de rechef pouuoir de reduire tous les aduis à luy donnez par les particuliers en un cahier general & à iceluy appoſer ſa ſignature auec ample declaration que nous faiſons, d'auoir pour aggreable & tenir pour valable tout ce qui ſera par*

*y Reuerend Pere faict, figné, requis, negotié
cordé pour ce qui concernera ledit pays, & de
luy donnons pouuoir de nommer & inftituer un
eux aduocats au Confeil de Sa Maiefté, Cours
eraines & Iurifdictions, pour & en fon nom & au
e efcrire, confulter, figner, plaider & requerir
a Maiefté & de fon Confeil, tout ce qui concer-
les affaires de cefte Nouuelle France, fi reque-
humblement tous les Princes, Potentats, Sei-
urs, Gouuerneurs, Prelats, Iufticiers & tous qu'il
rtiendra, de donner affiftance & faueur audit
rend Pere, & empefcher qu'iceluy allant, ve-
, ou feiournant en France, ne foit inquieté ou
fté en cefte delegation auec particuliere obliga-
de recognoiffance, autant qu'il fera à nous pof-
. Donné à Kebec en la Nouuelle France fous la
ature des principaux habitans, faifans pour le
ral, lefquels pour auten- || tiquer d'auantage* 77
*delegation, ont prié le tres-Reuerend Pere en
Denis Iamet, Commiffaire des Religieux, qui
en ces terres d'appofer fon fceau Ecclefiaftique
our & an que deffous* figné Champlain, Frere
is Iamet Commiffaire, Frere Iofeph le Caron,
ert Procureur du Roy, Gilbert Courferon Lieu-
nt du Preuoft, Boullé, Pierre Roye, le Tardif,
e Groux, P. Defportes, Nicolas Greffier de la
ifdiction de Kebec & Greffier de l'affemblée, Guers
mmiffionné de Monfeigneur le Viceroy & prefent
cefte eslection, feellée en placard du feel dudit
uerend Pere Commiffaire.*

Le bon Pere Georges ayant fes defpeches & pris

les aduis de tout ce qu'il auoit à faire, s'embarqua dans les premiers Nauires fretez pour le voyage de la France, où eſtant arriué il employa la viuacité de ſon eſprit, à faire valoir ſa commiſſion & remonſtrer que ſi Sa Maieſté n'auoit un ſoin particulier du Canada & de contribuer aux frais neceſſaires, pour pouuoir mettre le pays en bon eſtat, que iamais on n'en tireroit gloire ny profit non plus que d'une terre abandonnée & deſerte, quoy que bonne de ſoy & de grande eſperance, & afin d'y pouuoir plus ||
78 *preſſamment perſuader le Roy, il luy faict une deduction des richeſſes du pays en la Requeſte & ès aduis ſuiuans qu'il luy preſenta, leſquels s'il* euſſent eſté accomplis & effectués de point en point, comme on luy auoit faict eſperer, la Nouuelle France ſeroit à preſent un beau & riche pays, & la pluſpart de ſes peuples conuertis, au lieu que ce n'eſt encor qu'un deſert preſque inhabité, ſinon d'un peuple errant dans la pauureté & la faineantiſe, rendent egallement leur conuerſion difficile.*

---

79 AU ROY.

Sire,

Les pauures Religieux Recollects habituez à Kebec en la Nouuelle France vous remonſtrent tres-humblement, que depuis ſix années en ça, qu'il a

lu à Dieu ſe ſeruir de leur Miniſtere ſoubs l'auto-
té de Voſtre Maieſté, tant au voyage de ceſte terre
rangere, deſcouuertures du pays, qu'en la con-
ſion des peuples plus ſauuages en la cognoiſſance
Dieu, qu'en leur conuerſion ciuile. Ils ont differé
donner leur aduis touchant cette entrepriſe, iuſ-
à ce que l'experience ſecondant leur bonne vo-
té, ils peuſſent auec tant plus de certitude qu'il
orte de ne parler aux Roys que d'affaires bien
erées & meurement conſiderées, propoſer à Voſtre
ieſté ce qui eſt neceſſaire en ceſte affaire : & bien
il ſemblaſt eſtre de leur deuoir, des les premieres
ées de leur ſeiour audit pays, aduertir Voſtre
ieſté de ce qui || eſtoit à faire pour la continuation 80
cet auguſte deſſein. Ils ont eſtimé que les lettres
uelles qu'ils ont eſcrit depuis leur arriuée ſuffi-
nt, iuſques à ce que le pays & les peuples leur
ſent dauantage cogneus, afin que ſelon qu'ils
ueroient tant de la diſpoſition des peuples que
profits que l'on pourroit eſperer de la terre, ils
eaſſent ce qui ſeroit plus à propos ; or eſt il qu'à
ſent que la hantiſe des peuples les a rendus ſça-
s en leur recherche, & que les voyages qu'ils ont
ã de cinq à ſix cens lieues dans les terres en la
npagnie du ſieur de Champlain, Lieutenant ſous
ire autorité de Monſeigneur de Montmorency
ceroy du pays, leur ont acquis la cognoiſſance
t deſirée des peuples de diuerſes contrées. Et
rans les grands & manifeſtes profits, qui peu-
nt reuſſir à la gloire de Dieu, augmentation du
ptre & de l'Empire des François contentement

*ſingulier de Voſtre Maieſté & profit & utilité de tous ſes ſuiects. Les ſupplians ont iugé eſtre expedient, voire grandement neceſſaire de declarer ce que en conſcience ils recognoiſſent eſtre de toute ceſte entrepriſe, afin qu'il plaiſe à Voſtre Maieſté leur accorder le contenu leur * en memoire cy attaché.* ||

81 *Les ſupplians doncques ſont auec la grace de Dieu, Sire, dans une terre nommée par le commun Canada, mais mieux la Nouuelle France, en un lieu appellé Kebec, baſty par la diligence & induſtrie ſinguliere du ſieur Champlain, fort auant le fleuue de Sainct Laurens. Où ayant ſeiournez, ils ont appris les richeſſes de ce quartier & ſpeciallement de ce fleuue accompagné de pluſieurs belles & fertiles isles, peuplé d'une telle abondance de toutes ſortes de poiſſons qu'elle ne ſe peut deſcrire, bordée de coſtaux plains d'arbres fruictiers, comme noyers, chaſtagniers, pruniers, ceriſiers, & vignes agreſtes, auec quantité de prairies qui ornent & embelliſſent ſes vallons, le reſte de la terre garny & peuplé de toute ſorte de chaſſe & plus qu'il n'y en a en France, & auec plus grand proffit en ce que non ſeulement ils ne manquent de gibier & beſtes fauues ordinaires en ces païs, mais ont de plus des Eslans ou Orignals, Caſtors, Renards noirs, & autres animaux dont la pelleterie donne accès & eſperance au bien futur d'un tres grand commerce : dauantage la bonté de ceſte terre a eſté de plus en plus recognuë par les voyages que les ſupplians y ont faict, qui leur ont*
82 *porté la cognoiſſance de plus de* || *trois cens mille ames deſireuſes du labourage & faciles d'attirer à*

la cognoiſſance de Dieu, pour n'eſtre liez à aucun culte. Par la conduite deſquels peuples, les fleuues, riuieres, lacs de largeur & longueur indicibles ont eſté recognus par les ſupplians; mais comme le bien ne s'aquiert ſans peine, il n'y a point de doute que outre les grands labeurs des ſupplians en ſes deſcouuertures & leur ſeiour dans le pays, ce qui leur donne le plus de trouble n'eſt pas ſeulement de s'eſtre trouué ſans aſſiſtance d'aucune commodité, ains ſeulement de viures par ceux qui ſont aſſociez en ce commerce, auſquels ſeuls faut aduouer ceſte obligation, mais que ces terres & leur abondance recogneuës par l'eſtranger, ils ſont en perpetuelle crainte de ſurpriſes n'attendans que l'heure que l'on vienne coupper la gorge à tous ceux qui reſident audit Kebec. Car il ne faut pas tant s'aſſeurer aux paupieres abatuës des Lyons que l'on ne ſçachent qu'ils mordent en dormant, & que les ennemis de voſtre couronne, bien qu'ils ſemblent endormis ne viennent à l'appas de ſi grandes eſperances de gain & de profit. En effect, Sire, qui ne ſe hazarderoit de venir poſſeder une terre ſi riche laquelle donne de ſes || flancs des mines de fer & d'acier, 83
qui rendent quarante cinq pour cent, de plomb trente, du cuiure dix-huict, & qui en promet d'or & d'argent, terre qui donne par uſure toutes ſortes de ſemences, & laquelle des à preſent donne les materiaux propres pour la conſtruction de toutes ſortes de vaiſſeaux, fourniſſant le Meirain, Iantes, planchages pour feneſtrages & lambris, & de plus les Gemmes, Pray & Raiſine. En outre la pelleterie cy-deſſus

*mentionnée. Les cendres & la potaſſe de quoy ſeul
il ſe peut faire trafic de plus de cent mille eſcus, &
ce qui eſt plus conſiderable, un autre qui poſſederoit
ladite terre pourroit de là tenir en bride & con-
trainċte plus de mille vaiſſeaux de voſtre Eſtat qui
viennent annuellement aux peſches dont ils empor-
tent les huïlles, les moluës, baleines & ſaulmons dont
vos ſuieċts ſe ſeruent. Il eſt vray que l'approche
qu'ont faiċt une fois les Anglois, qui couperent la
gorge à la flotte des Ieſuites accompagnée du ſieur
de Poitrincourt s'en allans en l'Accadie, donne aux
ſupplians des apprehenſions qui leur ſont tant plus
grandes qu'ils regretteroient de voir le tiltre auguſte
de Nouuelle France, changé en un autre, ſoit de
Nouuelle Holande, Flandre ou Angleterre : car d'eſ-
84 timer qu'il y ait rien qui reſiſte || à preſent à leur en-
trepriſe, c'eſt ſe flatter en l'attente d'un mal-heur
ineuitable s'il n'y eſt remedié, & bien que cela arriue
ce ne ſera ſans en auoir eſté long-temps menacez,
ſans mettre en ligne de compte les menées & entre-
priſes de ceux de La Rochelle, qui tous les ans ap-
portent armes & munitions aux Sauuages, les ani-
mans à couper la gorge aux François, & ruyner leur
habitation, ce qui n'eſt pas peu conſiderable. Les ſup-
plians ont donc iugé eſtre de leur conſcience de don-
ner aduis à Voſtre Maieſté de l'intereſt qu'elle a en
la conſeruation de ceſte terre qui promet en la con-
tinuation des labeurs precedens un paſſage fauo-
rable pour aller à la Chine, ce qui eſt autant ou
plus facile à conſeruer & maintenir, Sire, ſous voſtre
domination, qu'il eſt ayſé à l'eſtranger imprimer ſur*

le front de la France, une tache perpetuelle & indelebile pour n'auoir ſçeu conſeruer une terre qui eſtoit à l'augmentation de ſa gloire, laquelle conſeruation depend de l'entretien de la Religion par l'authorité de la Iuſtice, quand elles y ſeront toutes deux appuyées & maintenuës par la force d'une garniſon eſtablie en un fort, qui faut baſtir ſur la croupe d'une montagne, qui tiendra plus de dix huict cens lieuës de pays ſubiect, attendu qu'il n'y a aucun abord recogneu que l'entrée || dudit fleuue S. Lau- 85
rens. Ce qui fera reuſſir le commerce & le rendre grandement profitable, & par ainſi voſtre gloire augmentée & une nouuelle fleur adiouſtée à la Couronne Françoiſe.

Sur ces conſiderations, Sire, plaiſe à Voſtre Maieſté accorder aux ſupplians le contenu en leurs articles cy attachez pour la conſeruation dudit pays, accroiſſement & entretien de la Religion Chreſtienne en iceluy, & ils continueront leurs labeurs & leurs prieres pour l'augmentation de voſtre Empire & la proſperité de Voſtre Maieſté. Outre que les ames qui ſeront par ce moyen conduites au Chriſtianiſme rendront leurs prieres, leurs biens & leurs vies tributaires de ſon ſceptre. »

I'aurois encores icy deſcrit tout au long les articles preſentez à Sa Maieſté, mentionnez en la ſuſdite Requeſte, mais pour eſtre auſſi peu neceſſaire comme ils ont eu peu d'effect, ie me ſuis contenté d'en poſer icy les principales & generales, ſans m'arreſter à celles des particuliers, qui ne pourroient de rien ſeruir à

mon fuiect, fuffit que l'on fçache que fans intereft nos Religieux ont faict tout ce qu'ils ont pû pour le bien, honneur & falut du païs.

---

86 *Tres-humbles remonftrances & memoires des chofes neceffaires pour l'entretien & execution de l'entreprife faicte en la Nouuelle France prefentées au Roy, & du temps qu'elle a efté defcouuerte.*

Comme iamais l'homme ne peut acquerir la fin d'aucune chofe que par les moyens propres & conuenables à icelle, eftant ainfi que le principal but & l'intention particuliere de Sa Maiefté vife à la conuerfion des ames, d'où depend l'augmentation de fon Empire & de fa gloire, il eft vray qu'il eft impoffible d'y paruenir que par les moyens effentiels pour l'execution d'une fi faincte entreprife, qui fon d'affifter la religion de la iuftice, & toutes deux de la force, l'une ne pouuant fubfifter fans les autres & toutes trois bien affociées fe trouuent les pilliers & plus folides fondements d'un Eftat. Partant Sa Maiefté outre plufieurs autres confiderations eft d'autant plus intereffée à la conferuation de la Nouuelle France, fous fon Empire par le moyen de ces trois arcs boutans, que nul autre Prince de la Chreftienté n'y peut rien pretendre, les François en ayant faict les defcouuertures depuis cent feize ans, & continué iufques à prefent, car dès l'an

mil cinq cens quatre les Normands y allerent au rap-
port meſme & par l'adueu des hiſtoires || eſtrangeres, 87
& aprés eux Iacques Cartier en l'an mil cinq cens
trente quatre & trente cinq par l'expres commande-
ment de François Premier. Depuis, le Marquis de
La Roche fiſt ce voyage en l'an mil cinq cens nonante-
cinq, pourſuiui en l'an mil ſix cens par Chauuin, qui
fiſt baſtir une demeure à Tadouſſac, & en l'an mil ſix
cens trois, le ſieur de Monts accompagné du ſieur de
Champlain, qui firent des nouuelles deſcouuertures
& des baſtimens ès lieux eſquels il ne s'en eſtoit ia-
mais veu, toutesfois abandonnées, puis aprés iuſques
en l'an mil ſix cens huiſt que le ſieur de Poitrincourt
auec des Peres Ieſuites entrepriſt le voyage, où ils
furent deſconfis par les Anglois, qui penſoient triom-
pher des trauaux & peines des François. Mais en la
meſme année le ſieur de Champlain vint donner dans
ces terres iuſques au lieu de Kebec, qui eſt aduancé de
plus de cent lieuës dans le fleuue de S. Laurens, où il fiſt
l'habitation qui y eſt à préſent, & de là paſſa à plus de
ſix cens lieuës dans ces terres nouuelles, où il a deſcou-
uert pluſieurs belles contrées habitables dont l'on peut
tirer de grandes richeſſes & commoditez dès à preſent,
en eſperer beaucoup plus à l'aduenir, d'où ſe voit l'in-
tereſt que Sa Maieſté a de ſe preualoir de la poſſeſſion lé-
gitime de ceſte terre qui luy eſt d'autant plus aſſeurée
que par la confeſſion meſme des cartes eſtrangeres, ce
droiſt lui eſt acquis & cedé priuatiuement à tous au-
tres, & de là reſulte l'obligation neceſſaire de Sa Ma-
ieſté à la contribution & aſſiſtance eſperée pour la
manutention || de ce païs, qui ne ſe peut mieux con- 88

ſeruer que par ces trois moyens, de la Religion, de la Iuſtice & de la force qui y ſeront (s'il plaiſt à Sa Maieſté) eſtablies, & par elle entretenuës ſuiuant ces articles & memoires que les pauures Religieux Recollects habituez en ladite terre luy preſentent, proteſtant toutesfois qu'ils ne l'auroient iamais entrepris & d'entrer en une ſi grande cognoiſſance d'affaires, que l'on pourroit eſtimer outrepaſſer les bornes de leur inſtitution & de leurs vœux, n'eſtoit la neceſſité de l'affaire & qu'il ne ſe treuue autres perſonnes dans le païs qui puiſſent donner ces aduis & ayent plus d'intereſt de faire ces tres-humbles remonſtrances, pour la gloire de Dieu en la conuerſion des ames & pauures nations qui s'y perdent ſans cognoiſſance de leur Createur & ſans Religion & culte aucun, ioinct la conſideration qu'ils ont de l'utilité viſible & augmentation aſſeurée de l'Empire de Sa Maieſté, qui luy feront agréer s'il luy plaiſt, ce qui luy eſt demandé, ſçauoir

Pour le regard de la Religion:

Que defences ſeront faictes à tous ſuiects de Voſtre Maieſté, faiſant profeſſion de la Religion pretendue reformée d'y habituer ou y entretenir aucunes perſonnes de quelque nation que ce ſoit de ladite Religion pretendue reformée, ſur les peines qui ſeront iugées raiſonnables.

Qu'il plaiſe à Voſtre Maieſté fonder un Seminaire
89 de 5o enfans des Sauuages, pour ſix ans ſeule || ment à
raiſon de 5o eſcus pour chacun, qui ſeront par an
25oo eſcus, après lequel temps de ſix ans ils pourront
eſtre entretenus voire un plus grand nombre, du

reuenu des terres qui ſeront cultiuées pendant ledit temps, leſquels enfans ſont tous les iours offerts aux ſupplians par leurs parens, pour eſtre inſtruits & eſleués en la Religion Chreſtienne, & pour ce donner une abbaye pour le reuenu y eſtre employé à la nourriture des Religieux de ladite abbaye, & l'entretien preallablement faict.

Pour le regard de la Iuſtice :

Il eſt grandement neceſſaire que Sa Maieſté accorde que la iuſtice y ſoit exercée auec tant plus de puiſſance que les commencemens des peuplades ſont plus importans, afin d'euiter les reproches de nos voiſins & auſſi pour ne permettre que ſous l'authorité de Sa Maieſté il ſe commette des voleries, meurtres, aſſaſſinats, paillardiſe, blaſphemes, & autres crimes des-ia par trop familiers entre quelques François habitans en ladite terre, &c.

Et pour le regard de la Force :

Celle-cy eſtant l'humeur radicalle qui ſouſtient les deux precedentes, il plaira au Roy || de donner de 90
quoy baſtir un fort dans le pays, une tour à Tadouſſac, lieu qui eſt l'unique abord des vaiſſeaux, & l'entretien pour ſix ans d'une garniſon de cinquante hommes propre pour la conſtruction & conſeruation dudit fort.

Finalement qu'il plaiſe au Roy donner au ſieur de Champlain de ſon arſenal des canons, poudres & munitions & augmenter ſon authorité & ſes penſions de luy & ſa famille, ſon appointement de deux cens eſcus n'eſtant ſuffiſant pour un tel entretien, &c.

Voylà tout ce qui eſt des principales affaires que le

R. Pere Georges negotia au Conſeil & auec les gens du Roy apres en auoir parlé à Sa Maieſté & preſenté les articles cy-deſſus, mais qui ont autant aduancé le Canada qu'on a contribué à l'execution & accompliſſement d'icelles.

---

91 *Voyage des Peres Guillaume & Irenée Recollects, pour le Canada. — D'un Sauuage baptiſé & mort ſur mer, & de quelques ceremonies des Montagnais pour les malades.*

CHAPITRE VIII.

Les viſites des Superieurs dans les Ordres ſacrez, ſont tellement importantes & neceſſaires que ſans icelles, l'Ordre delaiſſe d'eſtre ordre & ſe peruertit par ce delaiſſement. Ce fut la raiſon pour laquelle nos Peres aſſemblez au Chapitre tenu l'an 1622, firent eslection du R. P. Guillaume Galleran pour Commiſſaire du Canada auquel on donna pour compagnon le R. P. Irenée Piat qui des long-temps deſiroit s'employer à la conqueſte des ames des pauures Sauuages. C'eſtoit un choix qu'on ne pouuoit faire meilleur & qui eut fait beaucoup s'il eut eſté bien aſſiſté, mais Sa Maieſté, ny contribuant rien ou fort peu, les marchands n'ont pas eu aſſez de puiſſance non plus que de bonne volonté pour parfaire un ſi grand œuure que de reduire ces peuples & rendre le païs floriſſant, comme il ſe pourroit faire ſi on y employoit les deſ-

ences ſuperfluës qui ſe font icy tous les ans, en bal-
ets, ieux & banquets & en tant d'habits mondains,
qui montent || iuſques à l'excés, d'où ſenſuit la ruine 92
de beaucoup de bonnes familles.

Auec la benediction du R. P. Prouincial ils s'acheminerent à Dieppe enuiron la my May, où ils furent fauorablement receus dans les vaiſſeaux par le ſieur Guillaume de Caen General de la flotte bien que de contraire Religion, car au reſte il eſt homme poly, liberal & de bon entendement ſçachant parfaictement bien commander en mer. Une choſe en leur voyage leur fiſt grandement admirer la diuine prouidence en l'ordre, qu'il tient voulant ſauuer les hommes. Il y auoit un an & plus qu'un Sauuage Canadien auoit eſté amené à Dieppe lors qu'eſtant tombé malade il deſira s'en retourner en ſon pays en la compagnie de nos Peres, ſans pour cela monſtrer aucune inclination pour le bapteſme.

Eſtant embarqué il eut de merueilleuſes tentations ou pluſtoſt imaginations qui augmentoient grandement ſon mal. Il eut opinion que le maiſtre du vaiſſeau le vouloit faire mourir, de maniere que s'il remuoit une corde il croyoit que c'eſtoit pour le pendre & s'enfuyoit ſe cacher au fond du Nauire, s'il alloit à luy il penſoit que c'eſtoit pour le iecter dans la mer & ſe prenoit à crier, & par ces continuelles inquietudes d'eſprit il ſe mit ſi bas & s'afoiblit de telle ſorte qu'il fut contraint d'en garder le lict, & chercher remede à ſa ſanté, mais qui fut tout extraordinaire, car s'imaginant que mangeant beaucoup & || inceſſamment ſe- 93
roit le vray moyen de ſa guariſon, il crioit touſiours à

la faim, mangeoit ſans relache, & empiroit à meſure qu'il croyoit ſe mieux porter du corps, tandis qu'interieurement Dieu illuminoit ſon ame & le tiroit des tenebres pour le mettre à la grace.

Le Pere Irenée qui auoit pris ſoin de luy, l'oyoit ſouuent plaindre la nuit & s'eſcrier en ſon patois François qu'il eſcorchoit au moins mal : Moy pourquoy point Chreſtien, moy pourquoy point Baptiſé, & eſt à noter qu'eſtant en France il auoit eſté ſouuent ſollicité des Huguenots d'embraſſer leur pretenduë Religion, ce qu'il ne voulut iamais faire, Dieu le reſeruant pour ſon Egliſe & pour ſon Palais celeſte, ou les Heretiques n'ont aucune part ny ceux qui ſont hors de l'Egliſe, car hors icelle, il n'y a point de ſalut.

Le Pere Irenée le voyant ſi perſeueremment demander le S. Bapteſme, creut qu'il y auoit là quelque choſe de Dieu & qu'il ne deuoit point negliger cette ame laquelle ſa diuine Maieſté vouloit ſauuer, la difficulté eſtoit de luy faire entendre les myſteres de noſtre S. Foy, & tirer de luy la confeſſion d'un Dieu mort pour nous en croix, mais il n'y auoit point là de truchement qui le pû faire, pour ce, comme i'ay dit ailleurs, qu'ils n'ont point de mots propres pour leur faire entendre nos myſteres, & ſi le pauure malade ſçauoit fort peu de François.

Le Pere luy fiſt neantmoins comprendre au mieux
94 qu'il pû, plus par ſignes que pa-||roles, car Dieu n'oblige pas à l'impoſſible, aprés quoy il luy preſente une Image du crucifiement de Noſtre Seigneur qu'il priſt auec grande reuerence en oſtant ſon bonnet, & la miſt auprés de luy, & ſouuent luy faiſoit la meſme

reuerence, mais ce qui eftoit de merueilleux, eft que iamais il ne mangeoit qu'il ne ioignit premierement les mains & remuoit les leures, comme faifoit mon grand Sauuage Huron, il s'armoit du figne de la S. Croix & difoit humblement ces diuines paroles: Iefus ayez pitié de moy.

Et comme il fe fentit diminuer de force & en des apprehenfions de mourir fans auoir receu le S. Baptefme, il recommença de plus bel & auec des afections plus preffantes à prier qu'on eut à luy donner, autrement qu'il eftoit perdu. Le Pere Irenée luy fit dire par le truchement qu'on apprehendoit que fi Noftre Seigneur luy rendoit la fanté, qu'il retournaft de rechef viure en fon ancienne vie fauuage & delaiffaft le Chriftianifme, il protefta que non, & qu'il vouloit viure & mourir en noftre Saincte Religion.

La deffus on prift affeurance du General qu'il contribueroit à fa nourriture s'il reuenoit en conualeffence, peur que la neceffité le contraignit de retourner à fon ancien pofte, c'eft à dire vie barbare, puis on le baptifa. Chofe admirable le Pere Commiffaire ne luy euft pas pluftoft conferé ce Sacrement aprés un acte de contrition qu'on tira de luy, qu'il rendit fon ame à Dieu le Createur comme || s'il n'euft attendu 95
que cette application pour paffer de cette vie en l'autre : ce qui me faict dire avec S. Paul, O grandeur des merueilles de Dieu, combien vos voyes font infcrutables, voicy un Sauuage qui fort de fon pays, il tombe malade, il eft baptifé, il meurt, & le voyla fauué plus heureufement que beaucoup de Chreftiens qui viuent & meurent en infidels.

Le corps ayant esté enseuely & exposé honnestement sur le tillac, les Peres dirent l'Office & les prieres accoustumées, aprés lesquelles il fut iecté dans la mer une grosse pierre attachée à son pied pour le faire couler au fond : il n'y eut qu'une seule chose en quoy on manqua, qui fut de n'auoir retenu de ses cheueux & de ses ongles, mais de ses cheueux principalement selon qu'ils ont de coustume, pour les monstrer à ses parens & à tous ceux de sa nation, à fin de leur oster toute sinistre opinion qu'on l'eust tué ou submergé, car comme ils sont assez soupçonneux d'eux mesmes, il ne falloit que ce manquement là, pour les mettre en rumeur (nous dirent quelques Sauuages de nos amis) : on ne laissa pas neantmoins de faire des presens aux plus prochains parens du deffunct, pour leur oster tout suiect de plainte, & nous mettre en asseurance de ce costé là.

Tandis qu'on estoit occupé de l'enterrement du deffunct le Nauire suiuoit sa routte & aduança iusques à Tadoussac où ils arriuerent fort heureusement, sinon qu'ils frayerent une roche entrant au port, qui les pensa perdre, de quoy eschappez, ils rendirent graces à Dieu & mouillerent l'anchre pour le repos d'une si
96 longue || nauigation, pendant laquelle le P. Guillaume resta tousiours sain & gaillard & le P. Irenée au contraire presque tousiours malade & incommodé, voyla comme tous n'ont pas une mesme grace naturelle ny la force & vertu de pouuoir supporter l'air de la mer & la violence des tourmentes qui causent à la pluspart des maux de cœur fort grands, lesquels neantmoins se guerissent en abordant la terre, si plustost ils ne quit-

ent, comme ils font & puis reuiennent, mais sou
ient auec de furieux vomissemens.

Le R. P. Guillaume monta à Kebec dans les premieres barques & de la à nostre Conuent, & le P. Irenée resta pour les dernieres afin d'assister tousiours les passagers & personnes Catholiques. Il trouua là une fort grande Croix que depuis quelque temps nos Religieux auoient fait faire pour l'y esleuer en signe de victoire, mais les grands debats furuenus entre les nauires des deux societez en empescha l'execution iusques à l'arriuée dudit P. Irenée qui la benist solennellement & la fist eleuer à l'ayde des hommes que Monsieur le General luy presta. Il y eut des Huguenots mesme qui s'y employerent d'affection, pendant que d'autres plus peruers s'en mocquoient. Ils edifierent aussi une chapelle de rameaux d'arbres, où ledit Pere dit la S. Messe au grand contentement de son ame, & tous les bons Catholiques qui se trouuerent là presens.

Le sieur de Caen ayant donné l'ordre necessaire à Tadoussac, partit pour Kebec auec le P. Irenée, lequel aprés un peu de repos, voulut se rendre miserable auec les miserables & aller hy- || uerner auec les Mon- 97
tagnais pour apprendre leur langue; car c'est le principal suiect pourquoy on s'y abandonne, & pour cest effect il contracta amitié auec un barbare qui luy sembloit honneste homme, lequel aprés quelque petit present, luy promist place & nourriture dans sa cabane auec tout son emmeublement qui consistoit simplement en deux busches de bois, l'une pour luy seruir de cheuet & l'autre pour luy seruir de cloison & le separer aucunement des autres, qui ont accoustumé de

coucher tous pesle mesle les uns parmy les autres ſans ſeparation.

Voyla donc le bon Pere logé, mais en tel lieu qu'on ne voyoit que pauureté, le ciel eſtoit ſa couuerture & la terre nuë ſon liƈt mollet : pour toute vaſſielle * il n'auoit que ſon escuelle d'eſcorce, & le reſte eſtoit bien peu de choſe, encore ſe ſentoit il bien-heureux, ô mon Ieſus d'auoir rencontré un ſi bon hoſte.

Mais il arriua par mal-heur peu de iours aprés ſa venuë une maladie inopinée au frere de ce Sauuage, pour laquelle il fallut faire alte au milieu des bois par l'eſpace de dix ou douze iours, pendant leſquels on chercha partout des remedes à ce mal qui ne pû eſtre ſi-toſt guery, car les Medecins ny les Apoticaires n'y ſont pas là des plus ſcauans. Il fallut donc auoir recours à l'oracle & voicy comment. Le bon homme fiſt dreſſer au milieu de ſa cabane une eſpece de tour ronde auec des paux picquez en terre redoublez en-dehors auec des couuertures & des eſcorces de bou-
98 leaux pour la rendre noire & || obſcure, car le diable fuit partout la lumière.

Cela eſtant faiƈt, il fit entrer dedens un maiſtre Pirotois ou Magicien, pour s'informer du diable qui auoit donné ce mal à ſon frere, afin de l'en punir & guarir le malade par le moyen de ceſte punition, car ils ſont tellement ſuperſtitieux en leurs maladies, qu'ils croyent qu'elles leurs * ſont ordinairement données par autruy, ou cauſées par le malin eſprit, qui en effeƈt leur en donne ſouuent d'imaginaires, qui ſe gueriſſent par de pareilles imaginations, & voyla ce qui met le diable en credit.

Or le bon homme ne faisoit pas moins des siennes pour descouurir les auteurs de la maladie de son frere, que le maistre Pirotois dans sa petite tour, car il faisoit des gestes & des grimasses admirables, il se demenoit, il se frappoit le visage auec une forme de tambour de basques dans lequel y auoit quelque * petits cailloux ou grains de bled d'Inde, & audessus estoient depeintes des figures de diable ; il heurloit, il tempestoit, & faisoit des cris espouuantables, qui eussent faict peur à des personnes peu asseurées & encores moins accoustumées à ces chariuaris, & puis tout à coup l'un & l'autre faisoient des pauses & demeuroient un petit espace de tems dans un profond silence, au milieu duquel le malade interrogeoit son Medecin de l'autheur de son mal, qui luy en contoit à plaisir & tousiours des bourdes qu'il sçauoit gentiment controuuer en charlatan raffiné.

A la fin aprés auoir encore bien tintamarré & faict des inuocations à ce demon, il fut conclud || par le 99
Pirotois que le mal auoit esté donné par un Sauuage fort esloigné de là, sur quoy resolution fut prise qu'on l'enuoyeroit tuer par l'un des freres du malade (car ils estoient plusieurs) afin de tirer par ceste mort, la vengeance de sa malice & la guerison du malade comme i'ay dit. Voyla comme le diable se ioüe de ses pauures miserables, & comme par ses pernicieux conseils, il les destruict de sorte qu'ils ne peuuent mesme multiplier ny croistre en nombre à cause de ses tueries, non plus qu'en lumiere & cognoissance de leur malheur.

Le Pere Irenée estonné d'un si meschant conseil & que

sa presence ny ses remonstrances ne pouuoient en rien moderer ny diuertir ces mauuais desseins (comme nouueau Apostre parmy un peuple gentil) il quitta là tout & s'en retourna au Conuent pour y cathechiser les François, n'ayant pû assez tost corriger les barbares qu'il faut supporter & souuent dissimuler leur façon de faire auec une grande patience & douceur d'esprit, attendant le temps propre pour recueillir le fruict de sa charité, car les forteresses du diable ne se prennent pas du premier coup ny tousiours auec violence.

C'est une methode de laquelle nous usons mesme parmy les gros Chrestiens, car d'abord allez parler de Dieu à un homme grandement auare ou addonné à ses plaisirs, il vous rebutera & tournera le dos, il y faut apporter de grandes precautions, encor a on bien de la peine de gaigner quelque chose sur leur esprit en dissimulant leur deffaut. Il me souuient à ce propos ||
100 d'un certain gentilhomme autant auare & indeuot que sa femme estoit pieuse & saincte. Il fuyoit les Religieux & sa femme les accueilloit, il ne parloit que d'escus & sa femme que de vertus, bref les Religieux ne pouuoient auoir d'entrée chez luy qu'il ne leur tournast aussi-tost les talons, peur qu'on lui parla des choses de son salut, ou de faire quelque aumosne aux pauures, qui ne voyoient que Madame.

Il arriua neantmoins que nous l'abordames un soir comme il estoit à table, de se retirer il n'y auoit point d'apparence, ni nous de coucher deuant la porte estant en si bonne maison, donc par ceremonie il fut contrainct de nous offrir le couuert, car il cognoissoit nostre ordre. Or que croyez vous qu'elle fut sa pre-

miere pensée, elle fut iustement de nous dire qu'il eut bien desiré que les douze plus gros de ses villageois fussent conuertis ou enfermez dans sa caue. Voyla un merueilleux souhait & qui sentoit bien de son auarice & tout le reste de son entretien ne fut que de semblables discours & des guerres où il auoit vieilly; mais la conclusion en fut tres bonne aprés nos applications & ses reflections, car il nous fit promettre un soing de le voir plus souuent & de prier Dieu pour luy, puis nous conduit luy mesme dans la chambre & nous fist faire du feu, ce qui ne luy estoit iamais arriué, de quoy Madame ioyeuse au possible rendit graces à Dieu de la conuersion de son mary qu'elle n'auoit iamais veu dans une si grande deuotion.

---

*Des trauaux de nos Religieux allans à l'Eslan, & d'un second voyage que fist le Pere Irenée aux Sauuages où ils obseruerent quelque * ceremonies pour auoir bon vent.* 101

CHAPITRE IX.

Le Pere Ioseph voyant le P. Irenée plustost de retour qu'il n'esperoit, prist luy mesme sa place & s'en alla passer le reste de l'Hyuer auec les Montagnais, afin de gaigner tousiours temps & disposer aucunement ce peuple grossier au bien qu'on desiroit d'eux.

Or il ne fut pas long-temps que les Sauuages prirent pluſieurs Eslans, deſquels ils en dedierent un pour nos pauures Religieux de Kebec, qu'ils enuoyerent aduertir par un de leurs hommes pour le venir querir à dix ou douze lieuës de Kebec.

Le P. Irenée y voulut aller auec noſtre bon frere
Charles, & quelque * François que leur preſta le ſieur
de Champlain. Il faiſoit pour lors un tres grand
froid, le temps fort ſerain, & la terre partout couuerte
de cinq ou ſix pieds de neiges, c'eſt ce qui les contraignit
aprés auoir faict prouiſion d'un peu de galettes
pour viure en chemin, de s'accommoder chacun d'une
paire de raquettes attachées ſous leurs pieds pour
102 n'enfoncer dans les neiges, & auec cela ils ſe || mirent
à la ſuitte de leur Sauuage qu'ils ne perdoient point
de veuë, à cauſe qu'il n'y a aucun ſentier ny chemin
en tout le païs.

Mais comme il alloit un peu trop viſte pour de pauures Religieux & n'auoit pas la diſcretion de conſiderer que nos habits nous ſont fort incommodes à marcher pendant les vents & le mauuais temps, le Pere ordonna qu'il iroit le dernier & le plus mauuais marcheur le premier, & auec ceſt ordre ils allerent plus commodement & allegrement.

En tout le chemin ils ne trouuerent ny maiſon ny tauerne pour ſe chauffer, & pour leur nourriture il fallut ſe contenter d'un peu de leur galette, car il la falloit menager, pour qu'il en reſtat iuſques à la fin du voyage. La reception que leur firent les Sauuages eſtoit plus accompagnée de complimens que de bonnes viandes, car eſtant iour de ieuſne, il leur fallut aller

coucher ſans ſoupper pour n'y auoir ni poiſſon ny caſtor pour les regaler, la chair d'Eslan dont ils auoient à foiſon n'eſtant pas pour pareil iour.

Le matin venu rien ne les empécha de s'eſueiller que le trauail du chemin qui les auoit un peu aſſoupy & appeſanty. Aprés qu'ils eurent prié Dieu, les Sauuages leur donnerent à chacun un morceau de la beſte qu'ils accommoderent à part, chacun dans un morceau de la peau & des vieilles couuertures qu'ils auoient apportées, puis ayant proprement liez leur * pacquets, chacun traiſna le ſien auec une corde par-
deſſus les neiges, qui eſt une bonne inuention || car de 103
les porter ſur le dos il eut eſté bien difficille & quaſi impoſſible.

Si le temps n'euſt point changé, ils n'euſſent eu que demy mal, mais quatre ou cinq heures aprés qu'ils furent partis, il s'esleua un ſi grand vent auec des pluyes ſi faſcheuſes qu'elles leur gaſterent tout le chemin; puis la nuict ſuruenant il leur fallut loger emmy les bois dans un trou qu'ils firent au fond des neiges, où ils auoient l'eau qui les incommodoit autant que la pluye qui faiſoit fondre la neige; pour leur repas ils euſſent bien pû cuire de la viande, mais ils n'auoient ny pain ny ſel, & mouroient de froid; de maniere qu'ils paſſerent la nuict fort eſueillez, & dans un extreme ſoucy comment ils paſſeroient le lendemain la riuiere qui commençoit à laſcher, & les neiges à fondre, ce qui rendoit le chemin preſque inſupportable à gens chargez, & ſi mal accommodez.

Ils n'eurent pas à peine paſſé ceſte riuiere qui con-

duit au faut de Montmorency & le bois en fuit
le temps fe changeant, ils furent accueillis d'u
fi extreme accompagné d'un vent impetueux qu
loit la neige par monceaux, qu'ils en penferei
au mourir. La peine leur en eftoit double, c
leurs raquettes ils ne pouuoient marcher
glaces du grand fleuue, & fans icelles ils ne pou
paffer les grands monceaux de neiges qui leu
choient le paffage, de maniere qu'ils fe trou
fort empefchez.

104 Le bon frere Charles qui fembloit le plus || r
fut neantmoins le premier abbattu, car il de
immobile prefque fans fentiment, de quoy s'
ceuant le Pere Irenée, tout mal qu'il eftoit cc
luy pour le confoler & l'exhorter à prendre co
non toutesfois, fi efficacement que l'Ange le b
lie accablé de laffitude fous un genieure, lc
fuyoit la perfecution de Iefabelle, & ayant trou
petit morceau de pain dans fa pochette, gellé
comme pierre, il en efcrafa un petit entre deu
ioux, qu'il luy fift aualler pour luy faire reu
cœur, & en effect cela luy profita.

Aprés quoy ils en trouuerent un autre cou
fon long fur la neige, lequel ils remirent fu
au mieux mal * qu'ils purent, non fans beauc
peine, car enfin ne pouuant quafi fe foufter
furent contraincts de traifner fon pacquet & p
part dans fon trauail, tellement que les malad
doient aux infirmes, & ceux qui eftoient bien
chez à traifner leur fardeau, portoient encore cel
autres, & ne falloit point marchander, ains tou

peiner, afin qu'en agiſſant du corps, le froid & le vent ne les fiſt geler tout debouts.

Mais ô bonté diuine, qui n'abandonnés iamais les voſtres iuſques au dernier point, alors qu'ils penſoient eſtre perdus vous les ſecouruſtes par le moyen du bon Pere Paul Huet comme ie diray preſentement. Ce bon Religieux ayant dit les Veſpres à la Chapelle de Kebec, comme nous auions accouſtumé toutes les Feſtes & Dimanches, monta ſur la montagne pro-
|| chaine pour voir s'il deſcouuriroit nos voyageurs 105
comme il fiſt de fort loing. Les ayans apperceus comme un autre Abraham qui ſe tenoit ſur les chemins pour accueillir les pelerins, il accourut promptement au Conuent prendre un peu d'eau de vie auec un peu de vin que l'on garde exprés pour ſemblables neceſſités, qu'il leur porta en grand haſte, & à meſure qu'il en rencontroit quelqu'un, il luy donnoit un peu de ſes rafraiſchiſſemens & le conſoloit au mieux qu'il luy eſtoit poſſible iuſques au Pere Irenée, qui eſtoit des derniers, auquel ayant donné un peu de vin, comme reuenu d'une extaſe, les larmes luy en tomberent des yeux à groſſes gouttes, ou d'ayſe, ou d'eſtonnement, car comme il m'a dit luy meſme, ce petit doigt de vin tres rare dans le pays fiſt comme un miracle en luy, le changeant tout en un autre homme, & de plus le bon Pere Paul ſe chargea de ſon pacquet iuſques au Conuent où ils arriuerent ſur le ſoir fort heureuſement, à leurs maux paſſez prés.

Il eſt tres veritable que Dieu faict des graces particulieres à ceux qui vont entre les Infidelles, qu'il ne faict pas à ceux qui demeurent en leur maiſon, &

sans icelles il ne seroit pas possible d'y subsister, ny de
pouuoir resister long temps à tant de trauaux & d'aus-
teritez, que de pauures pieds nuds, pauures Euan-
geliques, & pauures en tous les biens & commoditez
de la terre, sont contraints d'y souffrir iournellement.
Ie confesse que ie ne pourrois pas viure icy un mois
106 sans tomber malade, comme || i'ay vescu parmy les
Hurons un an entier en pleine santé, & que s'il y
auoit des Religieux par deça qui vescussent de la sorte,
tout le monde les auroit en admiration, mais il n'y
en a point qui en approchent.

Le Pere Irenée proietta un autre voyage le long du grand fleuue vers les contrées de Tadoussac, pour y sonder le cœur des peuples qui l'habitent, & voir s'il y pourroit faire quelque chose pour le salut, autre que celuy de son voyage precedent, mais qui ne luy reussit guere mieux à son extreme regret. Il se mist donc sous la conduite de son Sauuage ordinaire, lequel auec tout plein d'autres y deuoient descendre dans deux chalouppes de Compagnies. Les sieurs de Champlain & du Pont Graué leur firent à tous present de quelques galettes afin qu'ils prissent un soin particulier dudit Pere, & en donnerent encore d'autres pour luy particulierement, lesquels ils menasgerent comme les Hurons firent de mon biscuit, car, si-tost qu'elles furent en leur possession, ils se mirent aprés, & le iour & la nuict, & ne cesserent point que tout ne fut dissipé & mangé iusques aux miettes.

De remede à cela il n'y en a point, il faut laisser manger son bien, & ne dire mot pour ce qu'autrement ils vous appelleroient Onustey, auare & chiche, il

vous eſt neantmoins permis de faire comme eux, & uſer de vos biens auec eux, mais tous ne peuuent viure comme les beſtes, qui mangent le iour & la nuict pendant qu'elles ont de quoy, & par ainſi il
faut laiſſer || paſſer la feſte ſans en eſtre, encor qu'elle 107
ſoit à vos deſpens.

Preuoyant ce mauuais meſnage i'auois ſerré un peu de biſcuit dans un petit ſac que ie tenois caché ſoubs mon manteau, pour me ſeruir dans la neceſſité, mais il fut bien-toſt deſcouuert & mangé ſur le champ, & par ainſi nous demeuraſmes à deux de ieu, auſſi bien pourueus l'un comme l'autre, d'un rien du tout, ſinon du maïs qu'ils auoient cachez par les champs en deſcendant; & voila comme ils ſeroient bons freres Mineurs s'ils eſtoient bons Chreſtiens, car ils ont bien peu de ſoin du lendemain, s'appuyans ſur la diuine Prouidence, qui nourrit les oyſeaux du Ciel.

Il y a une choſe à remarquer en eux, que lors qu'ils ont peur, ou ſongent à quelque malice, ou bien qu'ils preuoyent quelque danger ou peril, c'eſt alors qu'ils chantent principalement, tellement que l'on peut prendre à mauuaiſe augure quand les Sauuages chantent ſeuls par les bois, ou à la campagne, ſinon que ce ſoit pour un ſimple diuertiſſement d'eſprit, comme ils ſont quelquefois.

Au premier giſte que ce bon Pere fiſt auec ſes Sauuages, il leur fallut entrer dans les fanges iuſques à my-jambes, pour ce que leurs chalouppes ne peurent aborder la terre ferme, qui eſtoit bien auant dans les mareſts, & puis le mauuais temps, le froid, & les pluyes en rendoient le lieu quaſi inacceſſible. Le bon

naturel du Sauuage du Pere fut remarquable, en ce qu'ayant une eſpece de bas de peau d'Eslan aux
108 jambes, il les vouloit deſchauſſer pour luy faire prendre, & le deffendre aucunement du froid qu'il luy voyoit ſouffrir mais il l'en remercia bien-humblement, aymant mieux qu'il s'en feruit luy-meſme, que luy qui faiſoit profeſſion d'aller pieds nuds & viure en Apoſtre.

Le Sauuage le pria donc de s'arreſter là, pendant qu'il yroit dans le bois prochain, d'où il rapporta ſon col chargé de buſches, qu'il accommoda dans les plus mauuais endroits par où le Pere deuoit paſſer pour gaigner la terre ferme, & arriuer au lieu où l'on deuoit cabaner. Voyez un peu ie vous prie le bon naturel de ce Sauuage, & combien nous ſerons blaſmables deuant Dieu de noſtre peu de charité.

Etoit-ce pas encore une action bien louable au fils du Capitaine la Forrier, lequel voyant le Pauure Pere Ioſeph le Caron fatigué du mauuais chemin & preſque tranſi de froid, le pria de tenir le deuant afin de marcher plus à l'ayſe, & trouuant des lieux propres, il luy allumoit du feu pour le reſchauffer, & luy rendoit tout le ſeruice poſſible à un pauure Sauuage : ie ne ſçay ce que vous en penſerez, mais i'ay receu tant de ſecours d'aucuns, que ie ferois plus volontiers le tour du monde auec eux qu'auec beaucoup de Chreſtiens & d'Eccleſiaſtiques meſme.

Le Pere Irenée eſtant eſueillé partit de ce mareſt auec ſes Sauuages pour Tadouſſac, où ils arriuerent à nuict cloſe auec bien de la peine, tant à cauſe du mauuais vent, que pour la difficulté qu'ils eurent de

doubler la riuiere du Saguenay, || & d'aborder les 109
barques Françoises qui estoient là à l'anchre, attendant la flotte de France qu'on esperoit dans peu de iours.

Or le lendemain matin les Sauuages du Pere ayant esté abouchez par un autre plus grand nombre qui estoient là attendans d'autres de leurs amis pour aller à la guerre, ils furent persuadez d'estre de la partie, & de renuoyer ledit Pere dans son Conuent iusques à un autre temps qu'ils le reprendroient pour son dessein, tellement qu'il fallut qu'il s'en retournast dans un canot de Montagnais sans pouuoir passer plus outre, marry que son voyage ne luy auoit mieux succedé.

Ces Montagnais allerent le iour & la nuict tandis qu'ils eurent le vent propice, mais leur ayant manqué ils prirent terre & dresserent une suerie pour purger leurs mauuaises humeurs (i'en ay descrit la methode au second liure de ce volume) pendant que le Pere accommodoit à part sa petite cuisine qui ne luy reussit guere bien. Il auoit un petit pacquet de ris qui est la meilleure prouision que l'on puisse auoir entre les Sauuages, il s'estoit aussi muny d'un petit chaudron à Kebec, pour luy seruir, mais il fut bientost egarré, non sans soupçon qu'il luy eust esté enleué par les Sauuages, & fallut qu'il se seruit d'un des leur qui leur seruoit à faire griller des pois, mais qui rendit son ris d'un si mauuais goust, qu'il ne fust possible à personne d'en pouuoir manger, non pas mesme les chiens pour affamez qu'ils fussent, ce fust là le moyen de coucher à la legere, & n'estre point trop assoupis le matin.

110 Les Sauuages en leur ſuerie, firent d'une pierre deux coups, car parmy les chants qu'ils y font d'ordinaire, ils y en adiouſterent d'autres auec de grands tintamarres & des chimagrées dignes de leurs perſonnes, pour obtenir un vent propre à leur nauigation. Durant ce temps là deux ieunes Sauuages eſtoient en ſentinelle pour prendre garde au vent, leſquels peu d'heures aprés accoururent promptement à la cabane où ſe tenoit le ſabbat, diſant, ceſſez, ceſſez, voila bon vent, & tous ceſſerent, & ſe reſioüirent de leur Manitou, diſans au Pere, que ce n'auoit pas eſté ſon Ieſus qui leur auoit envoyé un vent ſi ſouhaitable mais leur bon Manitou, par le moyen de leur ceremonie.

Dieu, qui eſt ialoux de ſon honneur leur fiſt bientoſt repentir de leur trop prompte venterie car ils ne furent pas à deux ou trois lieuës de là, qu'il s'esleua un vent ſi impetueux & extraordinairement contraire & violent, qu'ils penſerent tous perir, & furent reiettez d'où ils eſtoient partis, heureux d'auoir pu gaigner terre, où ils eurent tout loiſir de penſer au peu d'effect de leur ceremonie, comme au pouuoir de noſtre Dieu, qui ſeul leur pouuoit donner le temps qu'ils deſiroient, ainſi que leur fiſt entendre le Pere en la reuenche qu'il eut, reſpondant à leur folle croyance.

Puis leur dit : Vous auez eu recours à voſtre Manitou pour auoir un vent propre, & il vous en a donné un contraire & vous a trompé. Or à preſent ayons re-
111 cours à Ieſus, & vous || verrez qu'il nous exaucera & fera paroiſtre ſon pouuoir par-deſſus tous les demons,

ce qu'ils firent en la perſonne dudit Pere, & Dieu tres bon, qui veut eſtre recognu, prié, & adoré de ſes creatures, leur en donna un en bref tres excellent, par le moyen duquel ils ſe rendirent allegrement à Kebec, comme s'ils euſſent eſté conduits de la main d'un Ange, d'où le Pere Irenée ayant appris que ie reuenois des Hurons, vint au deuant de moy dans un canot de Montagnais, où il faillit à ſe perdre par la faute de ſon Pilote qui dormait lorſqu'un coup de vent l'eut fait tourner sans deſſus deſſous, ſi le cordeau qui gouuernoit la voile ne ſe fuſt rompu par la violence du vent.

Fin du premier Liure.

HISTOIRE
DU CANADA
ET
VOYAGES DES PERES RECOLLEC
EN LA
NOUUELLE FRANCE.

LIURE SECOND.

Commencement du voyage de l'Autheur pour Hurons. — Rencontre d'un Pirate Holandoi du danger qu'ils coururent estant eschoüez.

CHAPITRE I.

Noſtre Congregation ſe tenant à Paris, nos P
touchez & illuminez de ceſt eſprit diuin qui con
les Apoſtres entre les peuples Gentils, donnerent o
113 au Pere Nicolas Viel & à moy, d'aller ſecourir ||
freres qui ſeuls auoient la miſſion de la conuerſior
Canada, pendant que d'autres ſe diſpoſoient pou
lieux Sainƈts que nos freres ont en leur gouuernen
auec pluſieurs Conuents en Leuant, où ils ont lib
de ſeruir Dieu, mais auec peine à cauſe de l'aua
du Turc, qui leur fait ſouuent des auanies. Cor
enfans obeïſſans & ſuieƈts de la S. Egliſe, aprés r

eſtre recommandez à Dieu & inuoqué la benediction du Sainct Eſprit, nous fumes receuoir celle de Monſeigneur le Nonce reſidant à Paris, lequel approuuant noſtre zele & fauoriſant noſtre pieux deſſein, nous octroya toute l'authorité & puiſſance qu'il pouuoit auoir dans l'eſtenduë de toutes les terres Canadiennes, s'offrant encores de luy meſme d'en eſcrire à ſa Sainctеté & d'obtenir d'elle pour nous ſa benediction Apoſtolique & tout pouuoir de ſa part par une bulle expreſſe, ſi le Nauire fretté & des-ja tout preſt à faire voile, ne nous eut contrainct à un humble remerciement, & nous contenter de ſa bonne volonté, & du pouuoir que nous donnoit ſa Seigneurie, ſans nous mettre en peine d'autre eſcrit.

Muni* de ſa benediction, des conſeils & de l'authorité d'un ſi grand Prelat, nous receumes auſſi celle de noſtre Reuerend Pere Prouincial & partiſme * de noſtre Conuent de Paris le 18. iour de Mars l'an 1623, à l'Apoſtolique, à pied & ſans argent ſelon la couſtume des pauures Mineurs Recollects, & arrivaſmes à Dieppe en bonne ſanté, où à peine pûmes nous prendre quelque repos, qu'il nous fallut embar- || quer le 114
meſme iour peu auant my-nuict, auec un vent aſſez bon; mais qui par ſa faueur inconſtante nous laiſſa bientoſt, & fuſmes ſurpris d'un vent contraire ioignant la coſte d'Angleterre, qui cauſa un mal de mer fort faſcheux à mon compagnon qui l'incommoda grandement & le contraignit de rendre le tribut ordinaire à la mer, qui eſt l'unique remede & la gueriſon de ces indiſpoſitions maritimes. Graces à noſtre Seigneur nous avions des-ja ſcillonné pour le moins cent

lieuës auant que ie me ressentisse beaucoup de c fascheuses maladies, mais aprés ie m'en trouuay tell ment trauaillé qu'il me sembloit n'auoir iamais ta souffert corporellement au reste de ma vie, comme souffris pendant trois mois six iours de nauigatio qu'il nous fallut (à cause des vents contraires) po trauerser ce grand & espouuentable Occean, & arriu à Kebec, demeure des Mineurs Recollects.

Or pour ce que le Capitaine de nostre vaisseau auo commission d'aller charger du sel en Broüage, il nou y fallut aller necessairement & passer devant la Ro chelle, à la rade de laquelle nous nous arrestam deux iours, pendant lesquels nos gens allerent nego tier en ville pour leurs affaires particulieres. Il y auoi là bon nombre de Nauires Hollandois tant de guerr que marchands, qui alloient charger du sel en Broü age & à la riuiere de Suedre proche Mareine; nou en auions des-ja trouué en chemin enuiron 30. ou 40. en diuerses flottes, & aucun n'auoit couru sus-nous,
115 entant que nostre pa- || uillon nous faisoit cognoistre: il y eut seulement un Pirate Holandois qui nous voulut attaquer & tendre combat, ayant des-ja à ce dessein ouuert ses sabors, faict boire & armer ses gens; mais pour n'estre pas assez forts, nous gaignames le deuant à petit bruit & nous sauuames à la voille. Ce miserable traisnoit des-ja quand & luy, un autre Nauire chargé de sucre & autres marchandises qu'il auoit volé à des pauures marchands François venans d'Espagne.

De la Rochelle on prend d'ordinaire un pilote de loüage pour conduire les Nauires qui vont à la riuiere

e Suedre à caufe de plufieurs lieux dangereux inco-
us aux Pilotes eftrangers. Celuy que nous prifmes
a Rochelle tout experimenté qu'il fe difoit, penfa
antmoins nous faire perdre, car n'ayant voulu iet-
r l'anchre par un temps de bruine comme on luy
nfeilloit, fe fiant à la fonde, il nous ietta fur des
bles où nous demeurames efchoüez depuis les quatre
à cinq heures du foir, iufques au lendemain matin,
ue la marée nous remit fus pied & en eftat de vo-
ler. Ie vous laiffe à confiderer en cette difgrace
l'elle pouuoit eftre la penfée d'un chacun, & fi elle
eftoit pas capable d'affliger les plus refolus, car le
auire eftoit tellement couché, que fi Dieu par fa
nté ne nous eut preferué & calmé du tout le temps,
ftoit faict du Nauire & de nous tous.

Le Capitaine & conducteur du Nauire eftoit dou-
ement affligé, car il fe voyoit à la veille de || perdre 116
n feulement le corps, l'honneur & les biens, mais
fuitte tout l'equipage, aucun duquel n'eut le cou-
ge de boire ny de manger, encore que le fouper fuft
eft & feruy : pour moy i'eftois fort debile & euffent
lontiers pris quelque chofe, mais la crainte de mal
ifier me retint, me fit ieufner comme les autres, &
meurer en priere toute la nuict auec mon compa-
on : nos Matelots parloient des-ja de ietter en mer
Pilote Rochelois, qui nous auoit efchoüé, pendant
'une partie de l'equipage vouloient fe faifir de l'ef-
if pour chercher leur feureté, fi le Capitaine coura-
ux ne les en eut empefché & menacé d'un coup de
olet le premier qui s'y ingereroit. Il les contraignit
trauailler pour le falut de tous, leur fift pofer les

quatre anchres & eſtre ſur leur garde attendant l'aſſiſtance & miſericorde de noſtre Seigneur.

Ie louë Dieu, qu'ayant pitié de ma foibleſſe, il me fiſt la grace d'eſtre fort peu eſmeu pour le danger preſent & eminent, ny pour tous autres que nous auons eu pendant noſtre voyage, car il ne me vint iamais en la penſée (me confiant en ſa diuine miſericorde) que deuſſions perir, autrement il y auoit grandement à craindre pour moy, puis que les plus experimentez Pilotes & Mariniers n'eſtoient pas ſans crainte & apprehenſion, un deſquels indigné du peu de peur que ie teſmoignois pendant une furieuſe tourmente de huict iours, me dit un peu en cholere qu'il doutoit que ie fuſſe Chreſtien de n'aprehender pas en des pé-
117 rils & || dangers ſi eminens; ie luy reſpondis que nous eſtions entre les mains de Dieu, qu'il ne nous aduiendroit que ſelon ſa ſaincte volonté, que ie m'eſtois embarqué en intention d'aller gaigner des ames à noſtre Seigneur au païs des Sauuages, d'y endurer meſme le martyre ſi telle eſtoit ſa ſaincte volonté: que ſi ſa diuine miſericorde vouloit que ie periſſe en chemin ie ne m'en deuois point affliger, que d'auoir tant d'apprehenſion n'eſtoit pas un bon ſigne: mais qu'un chacun deuoit pluſtoſt taſcher de bien mettre ſon ame auec Dieu, & aprés faire ce qu'on pourroit pour ſe deliurer du naufrage, puis laiſſer le reſte du ſoing à Dieu.

Aprés eſtre deliuré du peril de la mort & de la perte du Nauire qu'on croyoit inneuitable, nous miſmes la voile au vent, & arriuames d'aſſez bonne heure à la riuiere de Suedre, où l'on deuoit charger du ſel de

Mareine. Nous nous desbarquames & n'eſtans qu'à deux bonnes lieuës de Broüage nous y allames paſſer quelque iours de repos, auec nos freres de la Prouince de la Conception, qui y onteſtably un Conuent, leſquels nous y receurent & accommoderent auec beaucoup de charité.

Noſtre Nauire eſtant chargé, & preſt de ſe remettre ſous voile, nous retournames nous rembarquer auec un nouueau Pilote de Mareine qui deuoit nous reconduire au port de la Rochelle, mais Dieu adorable en ſes iugemens, permit que ce Pilote nous penſa encor eſchouër, ce qu'indubitablement auroit eſté ſans le grand iour qui fiſt voir le fond de l'eau, cela || luy oſta 118
la preſomption & vanité inſupportable de laquelle enflé, il s'eſtimoit le plus habile Pilote de cette mer, auſſi eſtoit il de la pretenduë Religion, & des plus opiniaſtres, ainſi qu'eſtoit le premier qui nous auoit eſchoué quoy que plus retenu & modeſte.

Vers la Rochelle il ſe voit grande quantité de Marſoins, deſquels nos Mattelots ne firent point eſtat, comme de ceux qui ſe prennent en pleine mer. Ils peſcherent forces * ſeiches leſquelles accommodées ſembloient des blancs d'œufs durs fricaſſez, ils prindrent auſſi des Grondins auec des lignes & hameçons qu'ils laiſſoient trainer après les galleries du Nauire, ce ſont poiſſons un peu plus gros que des rougets, leſquels nous ſeruoient à faire du potage.

L'on dit que ce poiſſon eſt appellé Grondin d'autant qu'eſtant hors de la mer il ne ceſſe de gronder comme un petit pourceau, contre l'ordinaire des poiſſons qui ne crient iamais, mais à cauſe de mon mal de mer qui

me donnoit peu de relaſche ie n'y prins point garde, ny a beaucoup d'autres choſes qu'en autre ſaiſon i'euſſe curieuſement obſeruées.

Ce poiſſon n'eſtoit point trop à mon gouſt à cauſe
de mon degouſt, mais beaucoup moins la diſcourtoiſie
d'un chirurgien huguenot qui ſeul auoit le ſoin de
nous aſſiſter, car nous n'en pouuions tirer une ſeule
bonne parole, non pas meſme ceux de ſa pretenduë
religion, qui ne pouuoient approuuer ſa mauuaiſe
119 dereglée & melancolique humeur, qui domine || d'or-
dinaire en ceux qui ont l'ame aſſiſe en mauuais lieu.

Paſſant deuant la Rochelle on renuoya le nouueau Pilote qui nous auoit ramené de Broüages, on remplit nos barriques d'eau douce dans l'isle de Rez, puis ayant mis les voiles au vent, & le cap à la route de Canada, nous cinglames par la Manche en haute mer à la garde du bon Dieu & à la mercy des vents, qui nous furent fauorables & diſcourtois ſelon leur inconſtance.

Des larrons & pirates.—D'un Matelot tué par accident.—Tourmente fort grande.—Priſe d'un Nauire Anglois. —Des Baleines & du poiſſon appellé Dorade beau par excellence.

Chapitre II.

On ſe plaint, mais auec raiſon du grand nombre de voleurs & de larronneaux, qu'en guiſe de chenilles cou-

rent auiourd'huy preſque toute la ſurface de la terre, dont les uns ſemblent honneſtes gens & paſſent pour les gros Meſſieurs, & ceux là ſont les pires de tous, car ils deſrobent beaucoup & font pendre ceux qui prennent le moins. Les autres moins dangereux ſont ceux qui comme Hibous ne vont que de nuict, ſont aſſez mal couuerts & auſſi peu courtois, ont touſiours la mine morne, triſte & penſiue comme gens de 120
mauuaiſe conſcience, mais il y en a une troiſieſme eſpece entre les deux, qui ſont les filous, les tireurs de laine, les emmielleux, les caioleurs, les ſubtils, ceux qui vous font acroire que le blanc eſt le noir, font des querelles d'Allemands entr'eux, puis feignent de ſe battre pour attaquer ceux qui veulent mettre le hola, & puis crient les premiers aux volleurs; ce ſont ces batteurs de paué qu'il faut apprehender. O qu'il eſt bon de ne ſe fier auiourd'huy qu'en Dieu, toute la terre eſt couuerte de liens & de pieges contre les gens de bien & ceux qui marchent dans la candeur & la ſimplicité. C'eſt le regne des meſchans & de ceux qui tirent le ſang & la ſubſtance du peuple, deſquels Dieu fera vengeance un iour & n'aura non plus de pitié d'eux qu'ils en ont eu du peuple.

Or de meſme que la terre a ſes larronneaux, voleurs & brigands, la mer a ſes pirates, eſcumeurs de mer & forbans, & ſi les uns ſont bien meſchans ſur la terre, les autres ne leur cedent en rien ſur les eaux, car ils briſent les furieux flots de la mer & courent les vaſtes campagnes de cet element impitoyable auec la meſme gayeté qu'ils feroient ſur la terre ſans apprehender ny la mort ny le fond des abiſmes, qui les va touſiours

menaſſans d'un prochain peril ou naufrage, dequoy ils ne ſe ſoucient non plus que s'ils n'auoient point d'ame à perdre ny d'enfer à redouter.

121 De ces pirates vous en voyez (comme les vo- || leurs ſur la terre) qui font les honneſtes marchands pour n'eſtre point ſoupçonnez, & ſurprendre quand ils trouuent leur coup diſpoſé, autrement ils ſe tiennent ſur la mine de gens de bien. Les autres ſont ſans diſſimulation & veulent bien qu'on les cognoiſſe pour tels qu'ils ſont, car comme il n'y a que des coups à gaigner chez eux, ils ſçauent bien qu'on eſt touſiours à la deffenſiue contre eux, & ce fut un de ceux là qui nous vint menacer à deux ou trois cens lieuës de mer, auquel il ne fut rien reſpondu pour n'eſtre alors en eſtat de deffence, mais parti d'aupres de nous, on tendit le pont de corde & chacun ſe tint ſur ſes armes, pour rendre combat au cas qu'il fuſt reuenu, mais il nous laiſſa aller, ayant bien opinion qu'allant en Canada on n'auoit pas grand richeſſe, & que de nous vouloir oſter nos viures il n'y eut pas grand gain pour eux non plus que pour nous de contentement qui nous eut obligé à nous bien battre. Toutesfois il fut encore trois ou quatre iours à roder les mers à noſtre veuë pour deſcouurir la proye.

Il arriua un accident dans noſtre Nauire le premier iour du mois de May qui nous affligea fort. C'eſt la couſtume en ce meſme iour, que tous les Matelots s'arment au matin & en ordre font une ſalue d'eſcoupeterie au Capitaine du vaiſſeau ; un bon garçon peu dreſſé aux armes par imprudence donna une double ou triple charge à un meſchant mouſquet qu'il auoit,

& pensant le tirer il se || creua & tua le Matelot qui 122
estoit à son costé, en blessa un autre legerement à la
main. Ie n'ay iamais rien veu de si resolu que ce pauure
homme blessé à mort : car ayant toutes les parties naturelles emportées, & quelque * peaux des cuisses & du ventre qui luy pendoient, apres qu'il fut reuenu de pasmoison à laquelle il estoit tombé du coup, luy-mesme appella le Chirurgien, & l'enhardit de coudre sa playe & d'y appliquer ses remedes, & iusques à la mort parla auec un esprit aussi sain & arresté, & d'une patience si admirable, que l'on ne l'eust pas iugé malade ny blessé à sa parole. Le bon Pere Nicholas le confessa & peu de temps apres il mourut : puis il fut enueloppé dans sa paillasse, & mis le lendemain sur le tillac où nous dismes l'Office des morts, & toutes les prieres accoustumées, puis le corps ayant esté mis sur une planche fut fait glisser dans la mer, puis un tizon de feu allumé & un coup de canon tiré qui est toute la pompe funebre qu'on rend d'ordinaire à ceux qui meurent sur mer.

Depuis nous fusmes battus d'une tempeste si grande par l'espace de sept ou huict iours continuels, qu'il sembloit que la mer se deust ioindre au ciel, ou que tout l'Occean se deust bouleuerser, de maniere que l'on auoit de l'apprehension qu'il se deust rompre quelque membre du Nauire pour les grands coups de mer qu'il
receuoit à tout || moment, ou que les vagues furieuses 123
qui donnoient iusques par dessus la Dunette l'abymassent sans ressource, car elles auoient desia rompu & emporté les galleries auec tout ce qui estoit dedans ; c'est pourquoy on fut contraint de caler le * voile & d'a-

bandonner le Nauire à la violence de la tourmente, & des flots qui nous balotoient d'une estrange façon sans que nous sçeussions où les vents nous iettoient, pour ce qu'il estoit impossible pour lors de prendre les eleuations ny par le Soleil, ny par le Nord, & de nous sauuer encore moins, si Dieu nostre vray Nocher ne nous eust protegé & sauué par une grace speciale de cest euident naufrage. Cependant s'il y auoit quelque coffre mal amarré on l'entendoit rouller & quelquesfois la marmite estoit renuersée, & en disnans ou soupans si nous ne tenions bien nos plats ils voloient de la table à terre, & les falloit tenir aussi bien que la tasse à boire selon le mouuement du Nauire que nous laissions aller à la garde du bon Dieu, puis qu'il ne gouuernoit plus, & n'y pouuions remedier. Pendant ce temps là les plus deuots passagers prioient Dieu & se mettoient en bon estat, mais pour les Matelots ie vous asseure qu'ils ne tesmoignerent iamais moins de deuotion sinon quelqu'un, encore estoit-ce en cachette peur d'estre mocqué, mais quand c'est tout à bon qu'il faut perir, c'est alors que tout le monde se met en son deuoir, mais souuent
124 trop tard par une inuention du || Diable qui nous fait differer nostre conuersion. Il est tres bon de ne se point troubler, voire tres necessaire pour chose qui arriue, à cause que l'on est moins apte à se tirer du danger, mais il ne s'en faut pas monstrer plus insolent, ains se recommander à Dieu, & trauailler à ce à quoy on pense estre expedient & necessaire à son salut & deliurance.

Or ces tempestes bien souuent nous estoient presagées par les Marsoins qui pour lors enuironnoient nostre vaisseau par milliers se ioüans d'une façon fort

plaiſante, dont les uns ont le muſeau mouſſé & gros, & les autres pointus * & allongé comme cannes.

Au temps de cette tourmente ie me trouüay une fois ſeul auec le Pere Nicolas dans la Chambre du Capitaine où ie liſois pour mon contentement ſpirituel les Meditations de ſainct Bonauenture, ledit Pere n'ayant pas encore acheué ſon office le diſoit de genoüil proche la feneſtre qui regarde ſur la gallerie comme un coup de mer rompit un aiz du ſiege de la Chambre, entra dedans, ſousleua ledit Pere & m'enuelopa une partie du corps qui m'ayant esbloüy me fiſt promptement leuer en ſurſaut & à taſtons ouurir la porte pour donner cours à l'eau, me reſouuenant auoit ouy dire qu'un Capitaine auec ſon fils ſe trouuerent un iour noyez d'un coup de mer qui entra dans leur Chambre comme cet autre eſtoit entré dans la noſtre.

|| Nous euſmes auſſi par fois des reſſaques iuſques au 125
grand maſts, c'eſt à dire que le Nauire puiſoit à meſme dans la mer & s'en falloit peu que le reſte n'allaſt au fond, mais lorſque cela arriuoit au plus fort meſme de nos prieres on quittoit tout pour maneuurer, puis on continuoit ſes deuotions qui ne ſont pas ſi eſchauffées en mer que l'on ne prenne touſiours garde aux vents & aux flots qui nous enuoyoient par fois de merueilleux rafraiſchiſſemens qui donnoient à rire aux moins mouïllez & pitié aux mieux trempez. Bon Ieſus que la vie des Mariniers eſt une vie eſtrange & merueilleuſe, car s'ils ont quelques fois une heure de bon temps ils en ont d'autres qui ſont bien diſcourtoiſes & pleines de difficultez, ie l'ay ouy dire, & ie le croy qu'il y a neantmoins plus de vieux Mariniers que de vieux Labou-

reurs, pour vous dire que nonobstant tout ce q
passe peu perissent, & que l'on n'est pas si tost en
que l'on veut retourner en mer où la santé se tr
fortifiée par le vomissement & la diette.

Quand la tempeste nous prit nous estions bien a
au delà des Isles Assores qui sont Isles riches &
peuplées appartenant au Roy d'Espagne, desqu
nous n'approchasmes pas plus prés que d'une iou
au dire de nostre Pilote.

Ordinairement apres une grande tempesté vien
grand calme, comme en effet nous en auions quel
fois de bien importuns, qui nous empeschoient d'a
126 cer chemin, || durant lesquels les Mattelots iou
& dansoient sur le tillac ; puis quand on voyoit s
de dessous l'Orizon un nuage espais, c'estoit lors
falloit quitter ces exercices, & prendre garde d'un g
de vent qui estoit enueloppé là dedans, lequel se de
rant grondant & sifflant, estoit capable de renu
nostre vaisseau s'en dessus dessous, s'il n'y eust eu
gens prests à executer ce que le maistre du Nauire
mandoit.

Or le calme qui nous arriua apres cette grande
peste nous seruit fort à propos, pour tirer de là
un grand tonneau de tres bonne huile d'oliue,
nous apperçeusmes flottant sur les eauës assez pr
de nous, nous en apperçeusmes encore un autre
ou trois iours apres : mais la mer un peu trop a
pour lors nous en priua. Ces tonneaux comme il
presumer estoient de quelque Nauire brizé en me
les furieuses tourmentes & tempestes que nous au
souffertes peu de temps auparauant.

Quelques iours apres nous rencontraſmes un petit Nauire Anglois, qui diſoit venir de la Virginie, & ie croy de quelqu'autre contrée des Indes Occidentales, car il auoit quantité de Palmes de petun, de la cochenille & des cuirs, qui ne ſont pas frequens à la Virginie. Il eſtoit toutdematté & en aſſez pauure equipage pour ſon retour en Angleterre & Eſcoſſe d'où ils eſtoient pour la pluſpart, car il ne leur eſtoit reſté de la tour- ||
mente paſſée, que le ſeul maſts de mizanne qu'ils 127
auoient accommodé à la place du grand maſts qui s'eſtoit brizé auec tous les autres. Il penſoit s'eſquiuer mais comme nous eſtions aſſez boñs voiliers, nous allaſmes à luy & luy demandaſmes ſelon la couſtume de la mer uſitée par ceux qui ſe croyent les plus forts: D'où eſt le Nauire? Il reſpondit d'Angleterre, on luy replicqua: Amenez, c'eſt à dire, abaiſſez vos voiles, ſortez voſtre chalouppe, & venez nous faire voir voſtre congé, pour en faire l'examen, que ſi on eſt trouué ſans le congé de qui il appartient, on le fait paſſer par la loy & commiſſion de celuy qui le prend; mais il eſt vray qu'en cela, comme en toute choſe, il ſe commet ſouuent de tres grands abus, pour ce que tel feint eſtre marchand, & auoir bonne commiſſion, qui luy-meſme eſt Pirate & marchand tout enſemble, ſe ſeruant des deux qualitez ſelon les occaſions & rencontres.

De meſme nos Mariniers euſſent bien deſiré la rencontre de quelque petit Nauire Eſpagnol, où il ſe trouue ordinairement de riches marchandiſes, pour en faire curée, & contenter aucunement leur conuoitiſe, comme ſi prendre le bien d'autruy ſur mer n'eſtoit pas larrecin & vollerie obligeant à la damnation eternelle, auſſi

bien que le prendre ſur terre, car la malice reciproque
des Nautonniers n'excuſe point que le larrecin ſur mer
128 ne ſoit peché, & ſi c'eſt par couſtume || on ſe damnera
par couſtume : car le Commandement qui dit : Tu ne
deſroberas point s'entend nulle part, ny en la mer ny
en la terre. Or bien que la choſe ſoit ainſi le mal ne
s'en diminuë point pourtant, & va touſiours pullu-
lant à meſure que les hommes vieilliſſent. Cela ſe voit
à l'œil qu'auiourd'huy il n'y a plus de fidelité entre
les hommes, & que chacun taſche de tromper ſon com-
pagnon, c'eſt pourquoy il s'en faut donner de garde,
& n'approcher d'aucun Nauire en mer, qu'à bonnes
enſeignes, de peur qu'un forban ne ſoit pris par un
Pirate. Que ſi demandant d'où eſt le Nauire on reſpond,
de la mer, c'eſt à dire, eſcumeur de mer, & qu'il faut
venir à bord, & rendre combat, ſi on n'ayme mieux ſe
rendre à la mercy & diſcretion du plus fort ou qui
ſemble l'eſtre, ie dis, qui ſemble l'eſtre, car on y eſt
ſouuent trompé.

C'eſt auſſi la couſtume en mer, que quand quelque
Nauire particulier rencontre un Nauire Royal, de ſe
mettre au deſſous du vent, & ſe preſenter non point
coſte à coſte, mais en biaiſant & meſme d'abattre ſon
enſeigne (il n'eſt pas neantmoins de beſoin d'en auoir
en ſi grand * voyages) ſinon quand on approche de
terre, ou quand il ſe faut battre.

Pour reuenir à nos Anglois, ils vindrent en fin à
nous, ſçauoir leur Maiſtre de Nauire, un vieil Gentil-
homme & quelques autres des principaulx, non tou-
129 tesfois ſans une || grande contradiction, car ils appre-
hendoient le meſme traictement qu'ils ont accouſtumé

de faire aux François, quand ils ont le deſſus, c'eſt pourquoy leur Chef offrit en particulier à noſtre Capitaine, moy ſeul preſent, tout ce qu'ils auoient en marchandiſes en leur Nauire, pourueu que la vie ſauue on les laiſſaſt aller en leur païs auec un peu de viures, ce que noſtre Capitaine refuſa, diſant qu'il ne vouloit rien d'eux s'ils eſtoient gens de bien, mais que s'il ſe trouuoit du contraire, qu'il leur feroit ſubir la loy de la mer, apres auoir deuëment faict examiner leur patente. Neantmoins à force d'importunité nous firent accepter (attendant le iugement de leur cauſe) un baril de petun, & un autre de patates, ce ſont certaines racines des Indes, en forme de gros naueaux, rouges & iaunes; mais d'un gouſt beaucoup plus excellent que toute autre racine que nous ayons par deça. Et me donnerent à moy, un cadran ſolaire, que ie ne voulois accepter peur de leur en incommoder.

Le Capitaine de noſtre vaiſſeau, comme ſage, ne voulut rien determiner en ce faict de ſoy-meſme, ſans l'auoir premierement communiqué aux principaux de ſon bord, & nous pria d'en dire noſtre aduis, qui eſtoit celuy que principalement il deſiroit ſuiure, pour ne rien faire contre ſa conſcience, ou qui fuſt digne de reprehenſion. Pendant que nous eſtions en ce conſeil, on auoit enuoyé partie de nos hommes dans ce Nauire Anglois, pour y eſtre les plus forts, & en ramener une autre plus grande partie des leurs || dans 130
le noſtre, auec tous les Chefs, excepté le Capitaine, lequel eſtant fort malade mourut dans ſon Nauire quelques heures après ſa priſe.

Apres auoir veu tous les papiers de ces pauures

gens, & trouué prés d'un boiſſeau de lettres, qui s'addreſſoient à des particuliers d'Angleterre, on conclud qu'ils ne pouuoient eſtre forbans, bien que leur congé ne fuſt que trop vieux obtenu, & qu'on eut trouué quelques boettes de poiſon dans leur coffre, qui euſſent pû faire ſoupçonner de mauuais deſſein, attendu qu'outre qu'ils eſtoient peu de monde, & encore fort foiblement armez, ils auoient quelques charte-parties, puis toutes ces lettres les mettoient hors de ſoupçon de ce coſté là, & par ainſi furent renuoyez en leur Nauires * quittes & abſous, apres nous auoir accompagné les trois iours conſecutifs qu'on fut à conſulter leur affaire.

Ie me recreois par fois, ſelon que ie me trouuois diſpoſé, à voir ietter l'eſuent aux Baleines, & ioüer les petits Balenots qui ſe recreoient en temps calme, d'une façon fort plaiſante. Les grandes Baleines deſquelles i'ay veu une infinité, particulierement à la Baye de Gaſpey, nous importunoient plus qu'elles ne nous recreoient par leur * ſoufflemens & les diuerſes courſes des Gibars apres elles, qui nous eſtoit une interruption de repos ſans remede. Gibar eſt proprement le maſle de la Baleine, auquel on a donné le nom de Gibar, pour une boſſe qu'il ſemble auoir, ayant le dos fort esleué, où il porte une nageoire. Il n'eſt pas
131 moins grand que les || Baleines, mais non pas ſi eſpais ny ſi gros, & a le muſeau plus long & plus aigu, & un tuyau ſur le front, par où il iette l'eau de grande violence, quelques uns à ceſte cauſe l'appellent ſouffleur.

Toutes les femelles Baleines portent & font leurs petits tous vifs (non pas en maſſes ou en œufs comme

les autres poiſſons) & les allaittent, couurent & contregardent de leurs nageoires. Les Gibars & autres Baleines dorment tenans leurs teſtes un peu esleuées, tellement que ce tuyau eſt à deſcouuert & à fleur d'eau. Ces monſtres ſe voyent & deſcouurent de fort loin par leur queuë qu'elles monſtrent, ſouuent s'enfonçans dans la mer, & auſſi par l'eau qu'elles iettent par leurs eſuans, qui eſt plus d'un poinçon à la fois, & de la hauteur de deux lances; & de cette eau que la Baleine iette on peut iuger ce qu'elle peut rendre d'huyle. Il y en a telle d'où l'on en peut tirer iuſqu'à plus de 4 cens barriques, d'autres ſix vingts poinçons, & d'autres moins, & de la langue on en tire ordinairement cinq ou ſix barriques des communes: Pline rapporte, qu'il s'eſt trouué des Baleines de ſix cens pieds de long, & 360 de large, & d'autres diſent de l'eſtenduë de plus de trois arpens de terre, s'il eſt vray ſemblable comme ils l'aſſeurent, il y en a deſquelles on en pourroit tirer beaucoup dauantage. Mais ce qui eſt admirable en ce monſtre eſt, qu'eſtant d'une grandeur & groſſeur ſi demeſurée, ſurpaſſant tout * autres poiſſons & animaux marins, il a neantmoins le goſier ſi petit & eſtroit, qu'il n'y ſçauroit paſſer que la groſſeur d'un ma-
|| creau à la fois, donton peut admirer le double miracle 132
de Ionas que Dieu fiſt eslargir ce gozier pour luy donner paſſage, & le conſerua viuant dans ce ventre l'eſpace de trois iours, qu'apres reslargiſſant ce meſme gozier, il l'en fiſt ſortir ſain comme il y eſtoit entré.

A mon retour des Hurons i'en vis tres-peu en comparaiſon de l'année precedente, & n'en pû conceuoir la cauſe, ſinon la grande abondance de ſang que rendit

la bleſſure d'une grande Baleine, que par plaiſir le ſieur Goua, commis de noſtre vaiſſeau, luy fiſt d'un coup d'arquebuſe à croc, chargée d'une double charge: ce n'eſt neantmoins ny la façon, ny la maniere de les auoir : car il y faut bien d'autre inuention & des artifices desquels les Baſques ſe ſçauent ſeruir, mais pour ce que diuers Autheurs en ont eſcrit, ie n'en fais point icy de mention pour abreger, & ne repeter ce que d'autres ont des-ja dit.

La premiere Baleine que nous viſmes en pleine mer eſtoit endormie, & paſſant tout auprés on detourna un peu le Nauire, craignant qu'à ſon reſueil elle nous cauſaſt quelque accident. I'en vis une entre les autres eſpouuentablement groſſe, & telle que le Capitaine & ceux qui la virent, dirent aſſeurement n'en auoir iamais veu de plus groſſe. Ce qui fit mieux cognoiſtre ſa groſſeur & grandeur eſt, que ſe demenant & ſouſtenant contre la mer agitée, elle faiſoit voir une partie de ſon grand corps. Ie m'eſtonnay fort d'un Gibar, lequel auec ſa nageoire ou de ſa queuë, car ie ne pouuois pas bien diſcerner ou recognoiſtre duquel c'eſtoit, frap-
133 poit ſi furieu- || ſement fort ſur l'eau, qu'on le pouuoit entendre de pluſieurs lieuës, & me dit on que c'eſtoit pour eſtonner & amaſſer le poiſſon, pour aprés s'en gorger.

Ie vis un iour un poiſſon de quelque 10 ou 12 pieds de longueur, & gros à proportion, paſſer tout ioignant noſtre Nauire : on me dit que c'eſtoit un Requiens, poiſſon fort friant de chair humaine, c'eſt pourquoy il ne fait pas bon ſe baigner où il y en a, pour ce qu'il ne manque pas d'engloutir les perſonnes qu'il peut at-

traper, ou du moins quelque membre du corps, qu'il coupe ayſement auec ſes 3. 4. 5. & 6. rangées de dents qu'il a en gueule fort aiguës & dangereuſes, comme auoit la teſte de celuy que i'ay veu à Paris dans un cabinet de pieces rares, dont la veuë me fiſt croire ce qu'on dit de ce poiſſon que n'eſtoit qu'il luy conuient tourner le ventre & la teſte de coſté pour prendre ſa proye, à cauſe que comme un Eſturgeon, il a ſa gueule ſous un long muſeau, il deuoreroit tout : mais il luy faut du temps à ſe tourner, & par ainſi il ne faiſt pas tout le mal qu'il feroit s'il auoit ſa gueule autrement diſpoſée.

En quelque endroit de la mer vers l'Isle de Terre neufue, l'un de nos Mattelots herponna une Dorade que les habitans voiſins du Peru tenoient anciennement pour un Dieu & l'adoroient, à cauſe de ſa rare beauté qui ſurpaſſe celle de tous les autres poiſſons de la mer; car il ſemble que la nature ſe ſoit particulierement delectée & ait pris plaiſir à l'embellir de ſes diuerſes & viues couleurs : de ſorte qu'il esblouit pres‖que la veuë des regardans, en ſe diuerſifiant & chan- 134
geant comme le Cameleon, & ſelon qu'il approche de ſa mort il ſe diuerſifie & ſe change en ſes viues couleurs. Il n'auoit pas plus de 3 pieds de longueur, & ſa nageoire qu'il auoit deſſus le dos, luy prenoit depuis la teſte iuſqu'à la queuë toute dorée & couuerte comme d'un or tres fin : comme auſſi la queuë, ſes aislerons ou nageoires, excepté que par fois il paroiſſoit de petites taches de la couleur d'un tres fin azur, & d'autres de vermillon, puis comme d'un argenté; le reſte du corps eſtoit tout doré, argenté, azuré, vermillonné, & de di-

uerſes autres couleurs : il n'eſtoit pas guere large ſous
le ventre ny ſur le dos ; mais il eſtoit haut & bien pro-
portionné à ſa grandeur : nous le mangeaſmes & le
trouuaſmes tres bon, ſinon qu'il eſtoit un peu ſec.
Quand il fut pris il ſe ioüoit à noſtre vaiſſeau, car le na-
turel de ce poiſſon ſuit volontiers les Nauires, à l'entour
deſquels il ſe ioüe, mais on en void * peu en la mer de
Canada.

Nous tiraſmes auſſi de la mer un poiſſon mort long
d'un pied, reſſemblant à une perche qui auoit la moi-
tié du corps entierement rouge ; mais aucun de nos
gens ne pû dire ny iuger quel poiſſon ce pouuoit eſtre :
i'ay auſſi quelquefois veu voler hors de l'eau des petits
poiſſons, enuiron la longueur de 4 ou 5 pieds *, fuyans
de plus gros poiſſons qui les pourſuiuoient, car Dieu le
Createur qui les a creés petits, leur donne de petites
aisles pour ſe pouuoir garantir des plus grands, mais
leur vol eſt auſſi bref comme leurs aisles ſont facilement
135 deſeichées, & pour un ſur- || croy de mal-heur, penſans
ſe ſauuer en l'air il y a ſouvent des oyſeaux aux aguets,
qui les ſurprennent en volant, & par ainſi ils ne ſont
point aſſeurez ny en l'air ny en la mer, non plus que
l'homme de bien qui eſt perſecuté par tout de ſes enne-
mys, pendant que le meſchant vit en repos, & ioüit
de la ſubſtance des petits.

Nos Mattelots herponnerent un gros Marſoin fe-
melle, qui en auoit un autre petit dans le ventre, le-
quel fut lardé & roſty en guyſe d'un leuraut, puis
mangé auec ſa mere, qui ſe trouuerent tres bons &
nous conſolerent fort pour eſtre las de ſalines & priués
de rafraiſchiſſemens.

Du grand Ban. De l'Isle aux oyseaux. Des Elephans de mer & de la Baye de Gaspey. — Ceremonies des Mattelots és monts nostre Dame, & du grand fleuue S. Laurens.

CHAPITRE III.

Entre la partie occidentale du Canada & nous, il y a un lieu en mer qui s'appelle le grand Ban, où nombre de vaisseaux tant François que estrangers, vont faire la pesche de Moluës tous les ans, comme vers la terre ferme & Isles d'icelle. Ce grand Ban, sont hautes montagnes assises en la profonde racine des abismes des eaux, lesquelles s'esleuent prés de la surface de la mer, iusques à 90. 60. 40. & 30. brassées d'eauë, peu plus ou moins, selon que la sonde se rencontre tombant sur lesdites montagnes ou à costé.

|| On le tient de forme ouale, long de plus de six 136
vingts lieuës, d'autres disent de 260. de large, passé lequel on ne trouue plus de fond non plus que par de-çà, bien qu'il ne soit esloigné de la plus prochaine terre, qui est le Cap de Raze tenant à l'Isle de Terre neufue, que de 30. ou 40. lieuës au plus.

Auant que de venir à ce grand Ban de 25. à 30. lieuës loin, il se voit certains oyseaux par troupes, qui s'appellent marmets, qui donnent une certaine cognoissance au Pilote, qu'il n'est pas loin de l'escore ou bord dudit Ban, & qu'il est temps de tenir le plomb prest, pour sonder de fois à autre, iusqu'à ce que l'on paruienne à ceste escore où l'on trouue fond. Et pour une autre

certaine marque que l'on eſt ſur le Ban, eſt le nombre infini d'oyſeaux que l'on y voit, qui ſont comme fauquets, maupoules, huans, mauues & quelques autres qui n'en bougent preſque, pour ce qu'ils y trouuent de quoy viure, & non en pleine mer.

Or ie m'eſmerueille, auec pluſieurs autres, où ils peuuent faire leurs nids & eſclore leurs petits, eſtans ſi esloignez de la terre, ſinon qu'ils quittent la mer & ſe retirent à la meſme terre au temps qu'ils ſont preſts à faire leurs œufs. Il y en a qui aſſeurent aprés Pline, que ſept iours auant & ſept iours aprés le Solſtice d'Hyuer la mer ſe tient calme, & pendant ce temps-là les Alcyons (ce ſont oyſeaux qui preſagerent par leur priſe la Couronne Royale de Jeruſalem appartenir à Godefroy Duc de Lorraine) font leurs nids, leurs œufs & eſcloent leurs petits, & que la nauigation en eſt beau- ||
137 coup plus aſſeurée : mais d'autres ne l'aſſeurent neantmoins que de la mer de Sicile, c'eſt pourquoy ie laiſſe la choſe à decider à plus ſage que moy : ſeulement ie dis que Ieſus-Chriſt le Dieu de paix voulut naiſtre au monde au temps que tout eſtoit tranquille ſur la terre, car le Temple de Ianus eſtoit fermé à Rome, & la mer dans ſon calme.

Nous priſmes à Gaſpey un de ſes fauquets auec une longue ligne à lain de laquelle y auoit des entrailles de moluës fraiſches, qui eſt l'inuention dont on ſe ſert pour les prendre. Nous en priſmes encor un autre de cette façon ; un de ces fauquets grandement affamé, voltigeoit à l'entour de noſtre Nauire cherchant quelque proye ; l'un de nos Mattelots aduiſé, luy preſenta un harang qu'il tenoit en ſa main, & l'oyſeau affamé y

descendit & le garçon habile le prit par la patte & fut pour nous. Nous le nourrismes un assez long-temps dans un seau couuert, où il ne se demenoit aucunement, mais il sçauoit fort bien pincer du bec quand on le vouloit toucher. Plusieurs appellent communement cet oyseau happefoye, à cause de leur auidité à recueillir & se gorger des testes & foyes des moluës que l'on iette en mer aprés qu'on leur a ouuert le ventre, desquels ils sont si frians qu'ils se hazardent à tout pour en attrapper. Ils ressemblent aucunement au pigeon, sinon qu'ils sont encore une fois plus gros, ont les pattes d'oyes & se re- || paissent de poisson, comme font plu- 138
sieurs autres especes d'oyseaux qui suiuent les vaisseaux pescheurs de moluës pour y trouuer de quoy viure.

Sur le grand Ban nous eusmes le plaisir de la pesche d'une quantité de moluës & quelques gros fletans qui leur font une furieuse guerre. Ils sont de la forme d'un turbot ou barbuë, mais dix fois plus grands, & qui ne leur cedent point en bonté, grillez par tranches ou boüillis dans un chaudron. Cela est admirable combien les moluës sont aspres à l'amorce, car elles aualent tout ce qui tombe dans la mer, bois, fer, pierres & toute autre chose que l'on retrouue par fois dans leur ventre quand elles ne l'ont pû reietter. Cette auidité est la cause principale pourquoy on en prend si grande quantité tous les ans, car elles n'ont pas plustost apperçeu l'amorce qu'elles l'engloutissent; mais il faut estre soigneux de tirer promptement la ligne, autrement elles ont la proprieté de reuomir lain en renuersant leur * entrailles, & s'eschapent.

Ie ne sçay d'où en peut proceder la cause, mais il

fait un continuel temps pluuieux, humide & froid ſur ce grand Ban, auſſi bien en plein Eſté comme en autre ſaiſon, & hors de là on voit un temps tout autre. Ces mauuaiſes qualitez feroient fort ennuyeuſes ſi elles n'eſtoient adoucies & compenſées par la recreation & le divertiſſement de la peſche, qui vous donne d'un poiſſon frais rauiſſamment bon.

139 || Une choſe entr'autres me donnoit de la peine en mes indiſpoſitions, une grande enuie de boire un peu d'eau douce & nous n'en auions point, car la noſtre s'eſtoit corrompuë & empuantie par la longueur du temps que nous eſtions en mer, & ſi ie ne pouuois uſer de cidre, ny de vin, non plus que beaucoup d'autres rafraiſchiſſemens, ſans me trouuer mal du cœur qui m'eſtoit comme empoiſonné & ſouuent bondiſſant contre les meilleurs viandes, eſtre couché ou aſſis me donnoit quelque allegement lors que la mer n'eſtoit point trop haute, mais eſtant fort enflée nous eſtions bercez d'une merueilleuſe façon. O que ie trouuois les Mattelots heureux d'auoir touſiours bon appetit, eſtre gays & ioyeux, & ne ſentir point ces bondiſſantes & empoiſonnées douleurs du cœur.

Douze ou quinze lieuës de chemin apres auoir paſſé le grand Ban, nous rencontrames le Ban-Auert, ainſi nommé (me dirent les Mariniers) pour ce qu'aux moluës qu'on y peſche, il s'y trouue des petits boyaux qui remuent comme vers que ie voulu voir moy-meſme, pour en pouuoir parler auec experience; & remarquay de plus, que ces moluës ont ordinairement une peau noire en dedans, & ne ſont ſi bonnes ny ſi excellentes que celles du grand Ban.

Ceux qui partent du Ban pour entrer au Golphe S. Laurens, prennent diuersement leur route, les uns plus à droite, & les autres || plus à gauche, selon qu'il 140
plaist à un chacun, car en cela personne n'est contraint comme on pourroit estre à quelque petit destroit. Nous passames tout ioignant le Cap Breton (estimé sous la hauteur de 45. à 46. degrez & demy, & esloigné de cent lieuës du grand Ban) entre ledit Cap Breton & l'Isle S. Paul laquelle est inhabitée, & en partie pleine de rochers, bouleaux, sapinieres & autres meschants menus bois, comme sont la plusspart des terres maigres & steriles qu'on appelle terre * neufues, qui sont toutes les premieres qu'on trouue d'icy en Canada, & sont du Canada mesme.

Le Cap Breton que nous auions à main gauche, est une grande Isle en forme triangulaire d'enuiron 80. ou 100. lieuës de circuit, terre haute esleuée qui me representoit l'Angleterre selon qu'elle se presente à mon obiect pendant les quatre iours que pour cause des vents contraires nous louuiasmes contre la coste. Neantmoins on m'a asseuré qu'il y a en icelle nombre de montagnes fort hautes, & des precipices fort affreux, & que la terre y est partout couuerte de toutes sortes d'arbres propres à bastir, & de fort bons Ports pour les Nauires, mais ce qui me sembloit fort aduantageux pour la conseruation du pays, & le Golfe S. Laurens, est un Tertre pozé à la pointe du Cap qui regarde l'Isle S. Paul. Il est de forme quarrée, fort esleué & plat par dessus, ayant la mer de trois costez, & un fossé naturel qui le separe de la || terre ferme. Ce lieu semble 141
auoir esté fait par industrie humaine, pour y bastir une

fortereſſe au deſſus qui ſeroit imprenable, mais les choſes ne ſe font qu'auec le temps, il faut penſer aux choſes plus neceſſaires les premieres, y paſſer des familles pour cultiuer, & des Religieux pour trauailler à la conuerſion des Sauuages que l'on tient fort ſages dans leur barbarie, & fort honneſtes & poſez en leur conuerſation. Au reſte accommodez en leurs veſtemens & cheuelure comme les Montagnais & autres Sauuages de la Terre neuue.

Eſtans entrez dans le Golfe ou grande baye S. Laurens, nous trouuames dés le lendemain matin ce tant renommé Rocher que Dieu a eſtably & pozé au milieu de ce Golfe, pour la retraite d'une infinie multitude d'oyſeaux de diuerſes eſpeces qui le couurent partout en telle quantité qu'on ny ſçauroit preſque poſer le pied, ſans marcher ſur leſdits oyſeaux, ſur leurs nids, ou ſur leurs œufs.

Ceſte voliere ainſi eſtablie par la diuine prouidence, eſt esloignée dix-ſept ou 18. lieuës du Cap Breton, & ſous la hauteur d'enuiron 47. degrez & trois quarts. Il eſt plat au deſſus un peu en talus, coupé à lentour* comme une muraille, de circuit enuiron une petite lieuë, en forme ouale & difficile à monter. Nous auions propoſé d'y aller querir des oyſeaux s'il eut fait calme, mais la mer un peu trop agitée nous en empeſcha &
142 priua de ce contentement.

Quand il y fait vent les oyſeaux s'esleuent facilement de terre, autrement il y a de certaines eſpeces qui ne peuuent preſque voler, & qu'on peut ayſement aſſommer à coup de baſtons, comme auoient faits les Mattelots d'un autre Nauire, qui auant nous en

auoient emplis leur Chalouppe, & pluſieurs tonneaux de leurs œufs ; mais ils y penſerent tomber en foibleſſe pour la puanteur extreme des ordures deſdits oyſeaux, me dit un honneſte homme qui eſtoit en la compagnie.

Ces oyſeaux comme il eſt croyable, ne viuent que de poiſſon, & bien qu'ils ſoient de diuerſes eſpeces, les uns plus gros, les autres plus petits, ils ne ſont pour l'ordinaire pluſieurs trouppes, ains comme une armée eſpaiſſe volent enſemblement au deſſus de l'Isle & ès enuirons, & ne s'eſcartent que pour s'egayer, eſleuer & ſe plonger dans la mer. Il y auoit plaiſir à les voir librement approcher & voler à l'entour de noſtre vaiſſeau, & puis ſe plonger pour un long temps dans l'eau cherchant leur proye.

Leurs nids ſont tellement arrangez dans l'Isle ſelon leurs eſpeces qu'il n'y a aucune confuſion, ains un tres bel ordre.

Les grands oyſeaux ſont arrangez plus proche de leurs ſemblables, & les moins gros ou d'autres eſpeces auec ceux qui leur conuiennent, & de tous en ſi grande
quantité, qu'à peine le pourroit-on iamais per- || ſua- 143
der à qui ne l'auroit veu. I'en mangeay d'un que les Mattelots appellent Guillaume ou autrement Tangeux, & ceux du pays Apponath, de plumage blanc & noir, & gros comme un canard, auec une courte queuë & de petites aiſles qui ne cedoit en bonté à aucun gibier que nous ayons par deçà, ce ſont de bons peſcheurs pour les poiſſons, qui * prennent & portent ſur leurs Isles pour manger. Il y en a d'une autre eſpece plus petits que les autres & ſont appellez Godels, mais les plus grands nommez Margaux d'un

plumage tres-blanc ſont en un canton de l'Isle ſeparez des autres, & tres difficilles à prendre pour ce qu'ils mordent comme chiens à ce qu'on m'a dit.

Proche de la meſme Isle, il y en a une autre plus petite & preſque de la meſme forme ſur laquelle quelqu'uns * de nos Mattelots eſtoient montez en un autre voyage precedent, leſquels m'aſſeurerent y auoir trouué ſur le bord de la mer des poiſſons fort grands & gros comme un bœuf, & qu'ils en tuerent un de pluſieurs coups de leurs armes par deſſous le ventre & la gorge, ayans auparauant frappé en vain une infinité de coups ſur les autres parties de ſon corps ſans l'auoir pû bleſſer pour la dureté de ſa peau, bien que d'ailleurs il ſoit quaſi ſans deffence, & ſi maſſif & peſant que l'on peut ſauter deſſus, & le cheualer ſans crainte: car il ne peut ſe plier, & ſi il aduance fort peu à cauſe que ſes pieds ſont faits en nageoires & ne s'appuye que
144 ſur || certain* mognons qu'il a au milieu des iambes qui luy ſont fort courtes, il iette auſſi ſa teſte de coſté & d'autre en marchant, qui fait que de ſa dent il peut offencer ceux qui ne ſe tiennent pas aſſez derriere. On dit qu'il y en a une grande quantité en l'Isle de Sable qui eſt à quelque 60. lieuës dans la mer, & qu'il s'y trouue auſſi force taureaux & des vaches que les Eſpagnols y deſchargerent en un debris qui leur arriua paſſant par là, dont nos gens de Lacadie ſont à preſent leur profit.

Ce poiſſon eſt appellé par les Eſpagnols Maniti, & par d'autres Hippotame, c'eſt à dire, cheual de riuiere, & pour moy ie le prends pour l'Elephant de mer: car outre qu'il reſſemble à une groſſe peau enflée, il

encore deux pieds qui ſont ronds, auec quatre ongles aicts comme ceux d'un Elephant; à ſes pieds il a uſſi des aillerons ou nageoires, auec leſquelles il nage, & les nageoires qu'il a ſur les eſpaules s'eſtendent par e milieu iuſques à la queuë.

Il eſt de poil tel que le loup marin, ſçauoir gris, brun, & un peu rougeaſtre, il a la teſte petite comme celle d'un bœuf, mais plus deſcharnée, & le poil plus gros & rude, ayant deux rangs de dents de chaque coſté, entre leſquelles y en a deux en chacune part, pendant de la machoire ſuperieure en bas, de la forme de ceux * d'un ieune Elephant, deſquelles cet animal s'ayde pour grimper ſur les rochers (à cauſe de
ces dents, nos || Mariniers l'appellent la beſte à la grand 145
dent). Il a les yeux petits, & les oreilles courtes, il eſt long de vingt pieds, & gros de dix, & eſt ſi lourd qu'il n'eſt poſſible de plus. La femelle rend ſes petits comme la vache, sur la terre, auſſi a-elle deux mammelles pour les allaicter: en le mangeant il ſemble pluſtoſt chair que poiſſon, quand il eſt frais, vous diriez que ce ſeroit veau: & d'autant qu'il eſt des poiſſons cectaſes, & portans beaucoup de lard, nos Baſques & autres Mariniers en tirent des huiles fort bonnes, comme de la Baleine, & ne rancit point *, ny ne ſent iamais le vieil; il a certaines pierres en la teſte, deſquelles on ſe ſert contre les douleurs de la pierre, & contre le mal de coſté. On le tuë quand il paiſt de l'herbe à la riue des riuieres ou de la mer, on le prend auſſi auec les retz quand il eſt petit; mais pour la difficulté qu'il y a à l'auoir, & le peu de profit que cela apporte, outre les hazards & dangers où il ſe conuiendroit mettre, cela

faict qu'on ne se met pas beaucoup en peine d'en chasser. Nostre P. Ioseph me dit auoir veu les dents de celuy qui fut pris, & qu'elles estoient fort grosses & longues à proportion.

Le lendemain nous eusmes la veuë de la montagne, que les Matelots ont surnommée Table de Roland, à cause de sa hauteur, & les diuerses entre-coupures qui sont au sommet d'icelle. Puis peu à peu nous approchasmes des terres iusques à Gaspey, qui est estimé sous la hauteur de 48. degrés deux tiers de latitude, où nous posasmes l'anchre pour quelques iours. Cela
145 nous || fut une grande consolation; car outre la necessité que nous auions de nous approcher du feu, à cause des humiditez de la mer, l'air de la terre nous sembloit merueilleusement souëf: toute cette baye estoit tellement pleine de Baleines, qu'à la fin elles nous estoient fort importunes, & empeschoient nostre repos par leur continuel tracas, & le bruit de leurs esuents. Nos Mattelots y pescherent grande quantité de houmars, truites, macreaux, moluës, & autres diuerses especes de poissons, entre lesquels y en auoit de fort laids, qui nous sont icy incognus.

Cette Baye de Gaspey peut auoir à son entrée trois à quatre lieuës de largeur, qui fuit à Norrouest enuiron 4. ou 5. lieuës, où au bout il y a une riuiere, qui va assez auant dans les terres, où ie pensay aller dans une chalouppe auec quelques Mattelots, qui y furent querir une barque qu'on y auoit cachée dés l'année precedente.

Toute cette contrée est fort montagneuse, haute & presque par tout couuerte de meschant bois, qui

faict cognoiſtre la ſterilité de la terre & qu'on n'en pourroit à peine tirer aucun profit. Il y a ſeulement un petit iardin deuant la rade, en lieu un peu esleué, que les Mattelots cultiuent quand ils ſont là arriuez, & y ſement de l'ozeille & autres petites herbes, qui leur ſeruent à faire du potage, en faiſant leur peſche & la ſeicherie de moluës ſur le gallay.

Ce qu'il y a de plus commode & conſolatif aprés la peſche & la chaſſe, qui y eſt mediocrement bonne, eſt
un beau ruiſſeau d'eau douce, || tres-bonne à boire, 147
qui ſe deſcharge au port dans la grand mer, de deſſus les hautes montagnes qui ſont à l'oppoſite, ſur le ſommet deſquelles me promenant par fois, pour contempler de l'autre coſté l'embouchure du grand fleuue S. Laurens, par où nous deuions paſſer pour Tadouſſac, i'y vis quelques lapins & perdrix, comme celles que i'ay veuës du * depuis dans le païs des Hurons: & comme ie deſirois m'employer touſiours à quelque choſe de pieux & qui me fournit d'un renouuellement de ferueur à la pourſuite de mon deſſein, ne pouuans planter d'autres Croix, i'en grauois auec la pointe d'un couſteau dans l'eſcorce des plus grands arbres, auec des noms de Iesus, pour marque que nous prenions poſſeſſion de ceſte terre au nom de Ieſus-Chriſt noſtre Maiſtre, ou le ſeul & vray Dieu ſeroit doreſnauant adoré.

Nos gens ayans mis ordre à toutes leurs affaires & diſpoſé un grand eſchafaut pour la peſche de la moluë qu'ils auoient hautement pris ſur un particulier peſcheur arriué le premier, ils laiſſerent noſtre Nauire au port pour leur ſeruir, & nous embarquames dans

une pinace nommée la Magdelaine pour Tadouffac, mais le vent & la marée nous furent tellement contraires, que nous fufmes trois iours à pouuoir doubler le Cap, & puis le temps fe remit au beau, nous donna moyen de ranger toufiours la cofte à main gauche, & en fuitte les monts noftre Dame, qui contiennent enuiron vingt cinq lieuës de longueur, pour lors encore en partie couuerts de neige, bien qu'il n'y en eut
148 || plus par tout ailleurs.

Or les Mattelots qui ne demandent ordinairement qu'à rire & fe recreer, pour adoucir & charmer aucunement les trauaux qu'ils fouffrent en voyageant, font icy des ceremonies dignes de leur efprit à l'endroit des nouueaux venus, & lefquelles les Religieux n'ont encore pû abolir. Un d'entr'eux contrefaict le Preftre, qui feint de les confeffer en marmotans quelque * mots entre fes dents, puis les baptize à fa mode en leur verfant fur la tefte une grande platée d'eau frefche, les prefche, les exhorte & leur faict tant de mal que pour en eftre bien toft quitte, ils font contraincts de fe rachepter de quelque bouteille de vin, ou d'eau de vie, à difcretion. Que fi on penfe faire le retif on empire d'autant fon marché, car cinq ou fix Mattelots empoignent le galant, & le plongent la tefte la premiere dans un grand bacquet plein d'eau, comme ie vis faire à un grand garçon, qui ne vouloit obeïr à la loy, laquelle porte, que comme le tout fe faict felon leur couftume ancienne & par recreation, ils ne veulent pas qu'aucun fe defdaigne de paffer par icelle, ains gayement & de bonne volonté s'y fouffmettre, i'entends les perfonnes feculiers & de medio-

condition aufquels feuls on faict obferuer la loy.
?Isle d'Anticoaly, où l'on tient qu'il y a des ours
ics monftrueufement grands & qui deuorent les
imes comme en Noruegue, eft longue d'enuiron 35.
io. lieuës, fous la hauteur de 50. degrez. Nous l'a-
is à main droicte, qui eft au Nordeft de Gafpey,
n || fuitte des terres plates couuertes de fapinieres 149
atres petits bois, iufques à la rade de Tadouffac.
ette Isle auec le Cap Gafpey oppofite, font l'em-
chure de cet admirable fleuue, que nous appel-
de fainct Laurens, admirable en ce qu'il eft l'un
plus beaux fleuues du monde, ancien & non pas
ouueau où il y en a encores de plus grande ef-
luë felon que nous en apprend l'hiftoire & les
onnes qui ont grandement voyagé en ce païs, qui
s ont efté de long-temps incognus. I'ay veu &
é à des ieunes hommes dans les contrées Cana-
ines, qui m'ont affeuré auoir voyagé aux Molu-
s & vers les Antipodes, & n'y auoir veu aucune
iere comparable à celle du Canada, donc celles du
ueau monde font les plus grandes du monde, &
le de fainct Laurens la plus grande du Canada.
Il a à fon entrée à ce qu'on peut iuger, prés de 25.
o. lieuës de largeur, plus de deux cens braffées de
ofondeur, & plus de 800. lieuës de cognoiffance, &
bout de 400. lieuës, elle eft encore auffi large que
plus grands fleuues que nous ayons dans l'Europe,
plie (par endroits) d'Isles & de Rochers innume-
les, & pour moy ie peux affeurer que l'endroit le
s eftroict que i'ay veu paffe la largeur de 3 ou 4
s la riuiere de Seine, & ne penfe point me tromper:

mais ce qui eſt plus admirable, quelqu'uns * tiennent que cette riuiere prend ſon origine de l'un des lacs, qui ſe rencontrent au fil de ſon courant, ce que ie ne puis comprendre & n'y a point d'apparence.
150 || Mais pour le lac de Skekaneronons, il a ce me ſemble deux deſcharges oppoſites, l'une qui produit une grande riuiere, qui ſe va rendre dans le grand Lac des Hurons, & l'autre beaucoup plus petite, qui prend ſon cours du coſté de Kebec, & ſe perd dans un Lac qu'elle rencontre à 7. ou 8. lieuës de ſa ſource. Ce fut par ce chemin là que mes Sauuages me ramenerent des Hurons pour retrouuer noſtre grand fleuue des Algoumequins, qui conduit par les Sauts à Kebec.

Du port de Tadouſſac, & de la riuiere du Saguenay. Village de Canadiens. Inſolence des Sauuages dans noſtre barque. De l'Isle aux alloüettes. Marſouins blancs. Cap de tourmente, & du Saut appellé de Montmorency.

Chapitre IIII.

Continuans noſtre route, nous paſſames deuant le Bic, c'eſt une montagne fort haute & pointuë, qui paroiſt par deſſus toutes les autres & qu'on deſcouure en beau temps de plus de dix à quinze lieuës loin. De là nous allames poſer l'anchre à la rade de Tadouſſac,
151 qui eſt à une lieuë du port, & prés de 80. ou cent ||
lieuës de l'embouchure de la riuiere, puis le lendemain

matin à la faueur de la marée nous doublasmes la pointe aux vaches & entrasmes au port, qui eſt iuſques où peuuent aller les grands vaiſſeaux, où on tient des barques & chalouppes expres pour les deſcharger & porter le tout à Kebec, où il y a de là encor enuiron 40. ou 50. lieuës par la riuiere, car d'y penſer aller par terre c'eſt ce qui ne ſe peut eſperer, ou du moins ſemble il impoſſible, pour eſtre le pays tout remply de hautes montagnes, rochers & precipices eſpouuentables.

Ce lieu de Tadouſſac eſt, comme une ance de terre à l'entrée de la riuiere du Saguenay, où il y a une marée fort eſtrange pour ſa viteſſe, où quelquefois il vient des vents impetueux, qui ameinent de grandes froidures : c'eſt pourquoy il y fait plus de froid qu'en pluſieurs autres lieux plus esloignez du Soleil de quelque degré.

Ce port (ſous la hauteur de 48. degrez deux tiers) eſt petit, & n'y pourroit* qu'enuiron 20. ou 25. vaiſſeaux au plus, la grand riuiere en ceſt endroit a de large enuiron 6. à 7. lieuës, il y a de l'eau aſſez, & eſt à l'abry de la riuiere du Saguenay, & d'une petite Isle de rochers, qui eſt preſque coupée de la mer, le reſte ſont montagnes hautes esleuées où il y a peu de terre, mais force rochers & ſables remplis de bois, comme ſapins & bouleaux, puis une petite prairie & une foreſt aſſez aggreable, mais de petite eſtenduë.

Tout ioignant la petite Isle de rochers à main droicte
tirant à Kebec, eſt la tres-belle & pro- || fonde riuiere 152
du Saguenay, bordée de deux coſtez de hautes, ſteriles & affreuſes montagnes, parmy leſquelles habitent les Etechemins en aſſez petit nombre, pour auoir

efté prefque tous tuez en diuerfes guerres & rencontres, qu'ils ont euës avec les Canadiens deuant lefquels ils n'ozent* plus paroiftre à prefent, & fe tiennent cachez.

Cefte riuiere eft d'une profondeur incroyable, comme de 150. à 200. braffées, & contient demi lieuë de large en des endroits, & un quart en fon entrée, où il y a un courant fi grand, qu'il eft trois quarts de marée couru dedans la riuiere qu'elle porte encore dehors: c'eft ce qui faict grandement apprehender, ou que fon courant ne reiette & empefche d'entrer au port, ou que la forte marée n'entraifne dans la riuiere, comme il eft une fois arriué au fieur du Pont graué*, lequel s'y penfa perdre à ce qu'il nous dit, pour ce qu'il n'y pû prendre fonds, ny ne fçauoit comment en fortir, car fes anchres ne luy purent feruir, ny toutes les induftries humaines, il n'y eut que la feule affiftance particuliere de Dieu, qui le fauua & empefcha de fe brifer contre les montagnes & rochers.

Entre le port & la rade, au lieu appellé la pointe aux vaches, eftoit dreffé au haut d'une terre esleuée un village de Canadiens, fortifié de fortes pallifiades pour la crainte de leurs ennemis qui tenoient la campagne. Pendant que noftre Nauire eftoit là, attendant le vent & la marée propre pour entrer au port, ie defcendis à terre, pour vifiter ce village, & entray partout
153 || dans les Cabanes des Sauuages lefquels ie trouuois affez courtois pour n'auoir rien appris de noftre courtoifie, & m'affeant auprés d'eux ie prenois plaifir à leurs petites façons de faire, & à voir trauailler les femmes, les unes à matachier & peinturer leurs robes

& les autres à coudre leurs efcuelles d'efcorces, & faire plufieurs autres petites ioliuetez auec des pointes de porcs efpics, teintes en rouge cramoify que ie trouuois admirables.

A la verité ie trouuay leur manger de fort mauuaife grace & defgoutant iufques au dernier point, comme n'eftant accouftumé à ces mets fauuages, quoy que leur courtoifie & ciuilité non fauuage m'en offrit, comme auffi d'un peu d'eau de riuiere à boire, qui eftoit là dans un chaudron fort mal net, de quoy ie les remerciay humblement, car outre que ie n'auois point de foif, il n'y auoit guere d'appetit à une eau fi mal nette, bien que le Sauuage qui n'auoit autre chofe à me prefenter, ne fut guere content de mon refus, non plus que moy de ne le pouuoir contenter. Ie demande neantmoins pardon à noftre Seigneur de ne l'auoir pas fatisfait, & confeffe mon peu de mortification en une chofe ou on penfoit m'obliger & tefmoigner de la beneuolence.

Toutes mes vifites faites, ie m'en allay au port par le chemin de la foreft auec quelques François que i'auois de compagnie: mais à peine y fufmes nous arriuez & entrez || dans noftre barque, qu'il penfa nous 154
y arriuer une difgrace. Ce fut que le principal Capitaine des Sauuages nommé la Foriere, eftant venu nous voir dans noftre barque & peu content du petit prefent de figues que noftre Capitaine luy auoit fait, au fortir du vaiffeau les ietta dans la riuiere par defpit, & aduifa fes Sauuages d'entrer, tous fil à fil dans noftre barque, & d'en emporter toutes les marchandifes qui leur faifoient befoin, & de les payer à leur

volonté, ſans ſe ſoucier du meſcontentement des François, puis qu'on ne l'auoit pas contenté.

Ils y entrerent donc tous auec tant d'inſolence & de brauade, qu'ayans eux-meſmes ouuerts les coutils & tiré hors de deſſous les tillacs ce qu'ils voulurent, ils n'en donnerent pour lors de pelleteries qu'à leur volonté, ſans que perſonne leur oſaſt contredire ny reſiſter. Le mal pour nous fut, d'y en auoir laiſſé entrer trop à la fois, veu le peu de gens que nous reſtions, car nous n'y eſtions pour lors que ſix ou ſept, le reſte de l'equipage ayant eſté enuoyé ailleurs pour affaires, c'eſt ce qui fit filer doux à nos gens, & les laiſſer faire de peur d'eſtre aſſommez ou iettez dans la riuiere comme ils en cherchoient l'occaſion, ſi tant ſoit peu on les eut voulu mal traiter.

Le ſoir tout noſtre equipage eſtant de retour, les Sauuages ayans crainte, ou marris du tort qu'ils auoient fait aux François, tindrent conſeil & adui-
155 ſerent entr'eux, en || quoy & de combien ils les pouuoient auoir trompez, & s'eſtans cottiſez apporterent autant de pelleteries & plus que ne valoit leur larrecin & toute la fraude qu'ils auoient faite, ce que l'on receut auec promeſſe d'oublier tout le paſſé, & de continuer touſiours dans l'amitié ancienne, & pour aſſeurance de paix on tira deux volées de canon, & puis on leur fit boire un peu de vin, ce qui les contenta fort, & nous encor plus: car à dire vray, on craint plus de meſcontenter les Sauuages (à cauſe des pelleteries) qu'ils n'ont d'offencer les François.

Ce Capitaine Sauuage m'importuna fort pour auoir noſtre Chapelet & la Croix qu'il appelloit Ieſus, & me

faifoit figne qu'il le porteroit à fon col, mais n'en ayant point d'autre il me le fallut refufer à mon grand regret, car ce bon homme me tefmoignoit affez d'amitié, & femble* quelque deuotion à cette Croix, de laquelle ie ne me pouuois deffaire qu'en me priuant d'un obiet qui me confoloit fort parmy mes autres Croix.

Pendant que nous fufmes là, on pefcha grande quantité de harangs & des petits ourfins que nous amaffions fur le bord de la riuiere & les mangions en guife d'huiftres. Ce font poiffons ou petites huiftres iaunes & rougeatres enfermées dans une efcaille affez tendre, prefque rouge & bleuë ayant des pointes comme un gros marron enfermé dans fa coque verte.

Quelqu'uns croyent en noftre Europe que || le ha- 156
rang frais meurt à l'inftant qu'il fort de fon element, mais ils fe trompent, car i'en ay veu fauter vifs fur le tillac un affez long-temps & mouroient. Les loups marins fe gorgeoient auffi par fois en nos filets de harangs que nous y prenions, fans les en pouuoir empefcher, & eftoient fi fins & rufez qu'ils fortoient leurs teftes hors de l'eau pour fe donner garde d'eftre furpris, & voir de quel cofté eftoient les pefcheurs, puis rentroient dans l'eau, & pendant la nuict nous oyons fouuent leurs voix, qui reffembloient prefque à celles des chats-huants, chofe contraire à l'opinion de ceux qui ont dit & efcrit, que les poiffons n'auoient point de voix.

A une petite lieuë de là fur le chemin de Kebec, eft l'Isle aux allouëttes, ainfi nommée pour le nombre

volonté, ſans ſe ſoucier du meſcontentement des François, puis qu'on ne l'auoit pas contenté.

Ils y entrerent donc tous auec tant d'inſolence & de brauade, qu'ayans eux-meſmes ouuerts les coutils & tiré hors de deſſous les tillacs ce qu'ils voulurent, ils n'en donnerent pour lors de pelleteries qu'à leur volonté, ſans que perſonne leur oſaſt contredire ny reſiſter. Le mal pour nous fut, d'y en auoir laiſſé entrer trop à la fois, veu le peu de gens que nous reſtions, car nous n'y eſtions pour lors que ſix ou ſept, le reſte de l'equipage ayant eſté enuoyé ailleurs pour affaires, c'eſt ce qui fit filer doux à nos gens, & les laiſſer faire de peur d'eſtre aſſommez ou iettez dans la riuiere comme ils en cherchoient l'occaſion, ſi tant ſoit peu on les eut voulu mal traiter.

Le ſoir tout noſtre equipage eſtant de retour, les Sauuages ayans crainte, ou marris du tort qu'ils auoient fait aux François, tindrent conſeil & aduiſerent entr'eux, en
155 || quoy & de combien ils les pouuoient auoir trompez, & s'eſtans cottiſez apporterent autant de pelleteries & plus que ne valoit leur larrecin & toute la fraude qu'ils auoient faite, ce que l'on receut auec promeſſe d'oublier tout le paſſé, & de continuer touſiours dans l'amitié ancienne, & pour aſſeurance de paix on tira deux volées de canon, & puis on leur fit boire un peu de vin, ce qui les contenta fort, & nous encor plus : car à dire vray, on craint plus de meſcontenter les Sauuages (à cauſe des pelleteries) qu'ils n'ont d'offencer les François.

Ce Capitaine Sauuage m'importuna fort pour auoir noſtre Chapelet & la Croix qu'il appelloit Ieſus, & me

faifoit figne qu'il le porteroit à fon col, mais n'en ayant point d'autre il me le fallut refufer à mon grand regret, car ce bon homme me tefmoignoit affez d'amitié, & femble* quelque deuotion à cette Croix, de laquelle ie ne me pouuois deffaire qu'en me priuant d'un obiet qui me confoloit fort parmy mes autres Croix.

Pendant que nous fufmes là, on pefcha grande quantité de harangs & des petits ourfins que nous amaffions fur le bord de la riuiere & les mangions en guife d'huiftres. Ce font poiffons ou petites huiftres iaunes & rougeatres enfermées dans une efcaille affez tendre, prefque rouge & bleuë ayant des pointes comme un gros marron enfermé dans fa coque verte.

Quelqu'uns croyent en noftre Europe que || le ha- 156
rang frais meurt à l'inftant qu'il fort de fon element, mais ils fe trompent, car i'en ay veu fauter vifs fur le tillac un affez long-temps & mouroient. Les loups marins fe gorgeoient auffi par fois en nos filets de harangs que nous y prenions, fans les en pouuoir empefcher, & eftoient fi fins & rufez qu'ils fortoient leurs teftes hors de l'eau pour fe donner garde d'eftre furpris, & voir de quel cofté eftoient les pefcheurs, puis rentroient dans l'eau, & pendant la nuict nous oyons fouuent leurs voix, qui reffembloient prefque à celles des chats-huants, chofe contraire à l'opinion de ceux qui ont dit & efcrit, que les poiffons n'auoient point de voix.

A une petite lieuë de là fur le chemin de Kebec, eft l'Isle aux allouëttes, ainfi nommée pour le nombre

infiny qui s'y en trouue tous les ans, enuiron le mois de Septembre, comme d'autres ſortes de gibiers & coquillages. L'on me donna l'une de ſes alloüettes en vie laquelle auoit ſon petit capuce en teſte comme celles d'icy, mais elle eſtoit un peu plus petite, & de plumage plus griſade & releué, elles ſont d'un meſme manger que les noſtres, & ne different en rien au gouſt comme i'ay peu ſçauoir par le grand nombre qui s'en eſt mangé là durant que i'y eſtois.

Cette Isle n'eſt preſque couuerte que de ſable, qui fait que l'on en tuë un grand nombre, car donnant à fleur de terre, le ſable en tuë plus que ne fait la pou-
157 dre de plomb, || teſmoin celuy qui en tua trois cens & plus d'un ſeul coup d'arquebuze.

Proche de là eſt l'Isle aux lieures, ainſi nommée pour y en auoir eſté pris au commencement qu'elle fut deſcouuerte, mais à préſent ils y ſont bien rares. Sur ce meſme chemin de Kebec, nous trouuâmes auſſi en diuers endroits pluſieurs grandes trouppes de marſoins, blancs comme neige par tout le corps, leſquels proches les uns des autres, ſe ioüoient, & ſe ſousleuans hors de l'eau, monſtroient enſemblement une partie de leurs grands corps, qui me ſembloient gros quatre fois comme les noirs, & à cauſe de cette peſanteur & que ce poiſſon n'eſt bon que pour en tirer de l'huile, l'on ne s'amuſe point à cette peſcherie. Par tout ailleurs nous n'en auons point veu de blancs ny de ſi gros; car ceux de la mer ſont noirs, & bons à manger, & beaucoup plus petits.

Il y a auſſi en chemin des echos admirables qui repetent tellement les paroles, & ſi diſtinctement

qu'ils n'en obmettent une ſeule ſyllabe, & diriez proprement que ce ſoient perſonnes qui contrefont ou repetent tout ce que vous dites & proferez.

Il nous eſt arriué aucunefois que noſtre pinace appellée la Realle, demeuroit à ſec de baſſe mer, & falloit que nous attendiſſions la marée pour nous remettre ſur pieds, qui eſtoit cauſe que nous auancions ſi peu, & puis les Mattelots non plus que ceux qui
gouuernoient ſe ſoucioient aſſez peu d'arriuer || ſi 158
toſt à Kebec où ils n'y trouuoient pas mieux leur compte que là.

Nous paſſames ioignant l'Isle aux Coudres, laquelle peut contenir enuiron une lieuë & demie de long, où on tient qu'il y a quantité de lapins, perdrix & autre gibier en ſaiſon, elle eſt quelque peu eſleuée par le milieu, de forme preſque ſur-ouale & baiſſe tout autour, ie la trouuois aſſez agreable à cauſe des bois dont elle eſt couuerte, diſtante de la terre du Nord d'enuiron demie lieuë, qui eſt la largeur d'un des bras de la riuiere.

De l'Isle aux Coudres, coſtoyans la terre, nous fuſmes au Cap de Tourmente, diſtant de Kebec 7. ou 8. lieuës : il eſt ainſi nommé d'autant que pour peu qu'il faſſe de vent, la mer s'y esleue comme ſi elle eſtoit pleine. En ce lieu l'eau commence à eſtre douce, & les terres & prairies y ſont aſſez bonnes & capables d'une bonne habitation pour du beſtail, à faute de laquelle, de mon temps, les hyuernans de Kebec y alloient amaſſer le foin pour le beſtail de l'habitation. A deux lieuës de là nous trouuaſmes l'Isle Dorleans qui peut auoir enuiron cinq ou ſix lieuës de longueur

infiny qui s'y en trouue tous les ans, enuiron le mois de Septembre, comme d'autres ſortes de gibiers & coquillages. L'on me donna l'une de ſes alloüettes en vie laquelle auoit ſon petit capuce en teſte comme celles d'icy, mais elle eſtoit un peu plus petite, & de plumage plus griſade & releué, elles ſont d'un meſme manger que les noſtres, & ne different en rien au gouſt comme i'ay peu ſçauoir par le grand nombre qui s'en eſt mangé là durant que i'y eſtois.

Cette Isle n'eſt preſque couuerte que de ſable, qui fait que l'on en tuë un grand nombre, car donnant à fleur de terre, le ſable en tuë plus que ne fait la pou-
157 dre de plomb, || teſmoin celuy qui en tua trois cens & plus d'un ſeul coup d'arquebuze.

Proche de là eſt l'Isle aux lieures, ainſi nommée pour y en auoir eſté pris au commencement qu'elle fut deſcouuerte, mais à préſent ils y ſont bien rares. Sur ce meſme chemin de Kebec, nous trouuâmes auſſi en diuers endroits pluſieurs grandes trouppes de marſoins, blancs comme neige par tout le corps, leſquels proches les uns des autres, ſe ioüoient, & ſe ſousleuans hors de l'eau, monſtroient enſemblement une partie de leurs grands corps, qui me ſembloient gros quatre fois comme les noirs, & à cauſe de cette peſanteur & que ce poiſſon n'eſt bon que pour en tirer de l'huile, l'on ne s'amuſe point à cette peſcherie. Par tout ailleurs nous n'en auons point veu de blancs ny de ſi gros; car ceux de la mer ſont noirs, & bons à manger, & beaucoup plus petits.

Il y a auſſi en chemin des echos admirables qui repetent tellement les paroles, & ſi diſtinctement

qu'ils n'en obmettent une feule fyllabe, & diriez proprement que ce foient perfonnes qui contrefont ou repetent tout ce que vous dites & proferez.

Il nous eft arriué aucunefois que noftre pinace appellée la Realle, demeuroit à fec de baffe mer, & falloit que nous attendiffions la marée pour nous remettre fur pieds, qui eftoit caufe que nous auancions fi peu, & puis les Mattelots non plus que ceux qui gouuernoient fe foucioient affez peu d'arriuer || fi 158
toft à Kebec où ils n'y trouuoient pas mieux leur compte que là.

Nous paffames ioignant l'Isle aux Coudres, laquelle peut contenir enuiron une lieuë & demie de long, où on tient qu'il y a quantité de lapins, perdrix & autre gibier en faifon, elle eft quelque peu efleuée par le milieu, de forme prefque fur-ouale & baiffe tout autour, ie la trouuois affez agreable à caufe des bois dont elle eft couuerte, diftante de la terre du Nord d'enuiron demie lieuë, qui eft la largeur d'un des bras de la riuiere.

De l'Isle aux Coudres, coftoyans la terre, nous fufmes au Cap de Tourmente, diftant de Kebec 7. ou 8. lieuës : il eft ainfi nommé d'autant que pour peu qu'il faffe de vent, la mer s'y esleue comme fi elle eftoit pleine. En ce lieu l'eau commence à eftre douce, & les terres & prairies y font affez bonnes & capables d'une bonne habitation pour du beftail, à faute de laquelle, de mon temps, les hyuernans de Kebec y alloient amaffer le foin pour le beftail de l'habitation. A deux lieuës de là nous trouuafmes l'Isle Dorleans qui peut auoir enuiron cinq ou fix lieuës de longueur

en plusieurs Isles qu'elle comprend, esloignée d'une bonne grande lieuë de Kebec.

Ces Isles sont belles & agreables pour la diuersité des bois, prairies, vignes, & noyers qu'il y a en quelques endroits, puis pour le plaisir de la chasse, & du gibier qu'il y a en abondance, de maniere que l'on
159 peut dire à || bon droit que c'est icy le commencement du beau & bon pays, de la grande riuiere : car en tout le deça on ne trouue qu'un tres-pauure & mierable pays, sec, sterile, montagneux & plein de rochers, à la referue du Cap Breton.

Au bout de l'Isle du costé du Nord une lieuë & demie de Kebec, il y a un Saut ou cheute d'eau appellé de Montmorency, qui tombe auec grand bruit & impetuosité de 20. ou 25. brasses de haut dans le fleuue qui le reçoit d'une riuiere venant des montagnes que l'on voit dans les terres, mais esloignée de plusieurs lieux.* Comme c'estoit le premier que nous trouuames ie l'admirois & regardois souuent pendant qu'un doux zephir enflant fauorablement nos voiles nous portoit à Kebec, où nous arriuames la veille de S. Pierre & S. Paul sur les cinq heures du soir en tres bonne santé & assez bien mouïllez d'une pluye qui nous tomboit du Ciel, dequoy nous loüames Dieu & primes port au lieu accoustumé.

‖ *De Kebec. Demeure des Recollects. Du peu de* 160
progrés que les François y ont faicts pour le temporel, & la cause qui a retardé la conuersion des Sauuages.

CHAPITRE V.

Ayans posé l'anchre, & mis ordre à ce qui nous concernoit, nous descendismes à terre, saluames les Chefs de l'habitation qui nous estoient venu receuoir au Port, & nous entrames dans la Chapelle, où nous rendimes actions de grace à nostre Seigneur de sa diuine assistance, & en suitte poussez d'un desir extreme de voir nos Freres dans leur petit Conuent, nous pensames prendre congé du sieur de Champlain pour nous y rendre au plustost, mais sa charité, outre les pluyes continuelles & l'obscurité du temps, nous en empescherent, & nous retint à coucher iusques au lendemain matin que nous y fusmes conduits par un des Matelots de l'habitation.

Il sembloit que cette affection nous eut faict naistre des aisles aux pieds tant nous allions viste, & ne pensions desia plus à tous nos maux passez. Mon Dieu, il * bien vray, vostre ioug est doux & suaue à ceux qui ont bonne volonté, & n'est penible qu'à ceux
‖ qui n'ont point d'affection pour vostre seruice. Nous 161
trouuames tous nos Religieux en tres-bonne santé Dieu mercy, lesquels tres-ioyeux de nostre venuë, & nous au reciproque de leur bonne disposition, aprés le *Te Deum*, & les actions de graces accoustumées

renduës à noſtre Sauueur dans noſtre Chapelle, nous receumes la charité & bon accueil que nous pouuions eſperer de ſi bons Religieux, diſcourumes de noſtre voyage, & en quelle contrée nous pourrions dauantage auancer la gloire de noſtre Seigneur, aprés quoy nous primes reſolution le P. Ioſeph, le P. Nicolas & moy de paſſer aux Hurons, comme au meilleur endroit & où il y auoit plus à profiter pour ſon ſeruice.

Et en attendant que les barques montaſſent à la Traicte, ie conſideroy tous les enuirons de noſtre petit Conuent, & la maiſon de Kebec, baſtie ſur le bord d'un deſtroit du fleuue ſainct Laurens, qui n'a en cet endroit qu'enuiron une petite demie lieuë de largeur, au pied d'une montagne, au ſommet de laquelle eſt le petit fort de bois baſty pour la deffence du païs. Ceſte maiſon de Kebec eſt à preſent un aſſez beau logis, enuironné d'une muraille en quarré, auec deux petites tourelles aux coins d'enhaut que l'on y a faictes depuis peu pour la ſeureté du lieu, mais au bout du compte il eſt tres-facile de prendre le fort & la maiſon ſans canon, car il n'y a rampars ny murailles, qui vous puiſſe empeſcher d'emporter le tout à coups de main.

Il y a un autre logis au deſſus de la terre haute en
162 lieu fort commode, qui y a eſté baſty par le || deffunct Hebert, où ſa femme & ſes enfans nourriſſent quantité de beſtail, qu'il y auoit faict paſſer de France. Ils ont auſſi un grand deſert ioignant leur maiſon, auquel ils font tous les ans quantité de bled d'Inde & des pois, qui ſe traictent par aprés aux Sauuages pour des pelleteries. Ie vis un ieune pommier, qui auoit eſté

apporté de Normandie, chargé de fort belles pommes, & des jeunes plantes de vignes, qui y estoient tres-belles, & tout plein d'autres petites choses, qui tesmoignoient la bonté de la terre.

Nostre petit Conuent consacré en l'honneur de Dieu & de Nostre Dame des Anges, est à demi lieuë de là, en un tres-bel endroit, & autant agreable qu'il s'en puisse trouuer, basty sur une petite riuiere, que nous appellons de S. Charles, & les Montagnais Cabirecoubat, à raison qu'elle tourne & faict plusieurs pointes, par laquelle les barques peuuent aller de pleine mer iusqu'au premier Saut, assez esloigné au delà de nostre Conuent, & les Chalouppes en toutes saisons. En basse mer, il y a un bon iet de pierre de nostre maison à la riuiere, mais au flux de pleine Lune, le chemin en est racourcy, car elle s'enfle de plus de 15. pieds de hauteur, & s'estend par consequent au large. I'ay admiré l'instinct naturel de quelques petits cochonets (sauf respect) que l'on nourrissoit proche de là, lesquels auoient une parfaicte cognoissance des flux & reflux, car quand ils vouloient passer dans la prairie ils attendoient sur le bord de l'eau que la marée fut basse, puis passoient, & desirant re-
|| tourner à la maison (car personne n'en prenoit soin 163
& se conduisoient d'eux mesmes) ils venoient de mesme se rendre sur le bord de l'eau, & repassoient aprés le reflux, & non iamais au flux, plustost ils attendoient là de pied coy tous ensemble la plus basse eauë.

Puis que ie vous ay parlé de ces petits animaux il faut que ie vous die encor ce petit mot en general, qu'ils sont sociables & veulent compagnie. Aprés que

tous euſſent eſté mangé un excepté, cet un ayar
perdu ſes compagnons, s'acoſta d'une aſneſſe, qı
auoit perdu ſon aſnon, & viuoit vagabonde parmy l
bois tout l'Eſté, tantoſt vers Kebec, puis vers noſt
Conuent, ſans auoir de retraicte, qu'au fort des neige
que nos Religieux la reſerroient dans une petite e
table. Ces pauures beſtes bien diſſemblables, & d'e
peces bien differentes prirent telle amitié par enſen
bles, que depuis iamais elles ne ſe ſeparerent, ſi vou
en voyez l'une vous eſtiez aſſeuré de voir l'autre
trois pas de là : i'en ay moy meſme veu faire des ga
geures auec de nouueaux venus, qui l'ont admir
auec moy, & confeſſé que nous ſommes bien miſe
rables nous autres, de nous entre-quereller & viure e
diſcorde, tandis que les animaux moins ſemblables
s'aſſocient & viuent en paix, teſmoin la chate qui e
l'an 1634. alaicta deux ſouris au Royaume de Naple,
ſi l'hiſtoire que j'en ay leu eſt veritable.

Noſtre petite riuiere, que i'appelle petite en com-
paraiſon de la grande, produit une douce manne au
164 Sauuages, du bon poiſſon & l'an- || guille en Au-
tomne, de laquelle ils font ſecherie pour leur proui-
ſion d'Hyuer, pendant que les neiges groſſiſſent pou
l'Eslan. Les petites prairies qui la bordent ſont eſ-
maillées en Eſté de pluſieurs belles fleurs, particuliere
ment de celles que pour eſtre tres-rouges & eſcla-
tantes, nous auons ſurnommées Cardinales, & de
Matagnons, qui portent quantité de fleurs en une tige,
qui a prés de ſix, ſept à huict pieds de haut, deſ-
quelles les Sauuages mangent l'oignon cuit ſous l
cendre, ou en ſagamité. Nous en auions apporté u

plain baril en France, auec des plantes de Cardinales, comme fleurs rares & rauissantes, mais elles n'y ont point proffité, ny paruenuës à la perfection qu'elles ont dans leur propre climat, & à la fin nous sont manquées.

Nostre iardin est aussi tres-beau & d'un bon fond de terre, car les plantes de vignes, toutes nos herbes & racines y viennent tres-bien, & mieux qu'en beaucoup de iardins que nous auons en France, & n'estoit le nombre infiny de mousquites & cousins, qui s'y retrouuent comme en tout autre endroit du Canada pendant l'Esté, ie ne sçay si on pourroit rencontrer un meilleur & plus agreable seiour, car outre la beauté & la bonté de la contrée auec le bon air, nostre logis est fort commode en ce qu'il contient, ressembant * neantmoins, plustost une maison de Noblesse des champs, que non pas à un Monastere de freres Mineurs, ayant esté contraincts de le bastir de la sorte, tant à cause de nostre pauureté, que pour se fortifier en tout cas, || contre les Sauuages, s'ils vouloient nous offencer, ou voller nos ornemens. 165

Le corps de logis est au milieu de la court comme un donjon, puis les courtines & rampars faits de bois, auec quatre petits bastions de mesme estoffe, aux quatre coins, esleuez enuiron de 11. ou 15. pieds de raiz de chaussée, sur lesquels nos Religieux ont dressé des petits iardins à fleurs & à sallades, d'où ils peuuent aller à nostre Chappelle bastie de pierres, au dessus de la maistresse porte du Conuent, enuironné d'un beau fossé naturel, qui circuit aprés tout l'alentour de la maison & du iardin auec le verger, qui est d'assez

grande eſtenduë tout fermé de palliſſades de pieux.

Nous auons deuant la porte de noſtre Conuent une autre grande eſtendue de terre, qui nous a eſté donnée en eſchange par le ſieur Hebert pour d'autres terres que nous auions desfrichées proche de l'habitation. Elle s'eſtend en longueur depuis noſtre Conuent iuſqu'au lieu appellé la Gribane & la prairie, au delà d'icelle le long de la riuiere S. Charles. Et en largeur la longueur de quatre arpens ſans comprendre le iardin du P. Denis, contenant un arpent ou enuiron, deſerté & labouré, clos & fermé de palliſſades de pieux, ſitué enuiron le milieu du chemin de noſtre Conuent, à l'habitation proche une fontaine.

La quantité de framboiziers qui ſont aux terres deuant noſtre Conuent, y attirent tant de tourterelles en la ſaiſon, que c'eſt un plaiſir d'y en voir des arbres
166 tout couuerts. Les chaſſeurs || de l'habitation y vont auſſi ſouuent giboyer & chaſſer, comme en un tres-bon endroit & où ils ont le canart & l'outarde & tout plein d'autre gibier, auec l'anguille, qui ne leur manque pas en la ſaiſon, dont les Sauuages nous faiſoient quelquefois part.

Si nos Religieux veulent aller de noſtre Conuent de Kebec, * ou ceux de Kebec venir chez nous, il y a à choiſir de chemin, par terre ou par eau, ſelon le temps & la ſaiſon, qui n'eſt pas une petite commodité, de laquelle les Sauuages ſe ſçauent auſſi ſeruir pour nous venir voir, & inſtruire auec nous du chemin du Paradis.

Tellement que tout bien pris & conſideré, tous les baſtimens de la nouuelle France, ne conſiſtoient (au

temps que i'y eftois) qu'au petit fort, à la maifon des marchands, à celle de la vefue d'Hebert, & à noftre petit Conuent. Du depuis on en a commencé un pour les RR. PP. Jefuites, & quelques autres baftimens, pour d'autres familles, defquelles ie ne me fuis point informé, & ne parle que de ce dequoy ie fuis affeuré, pour ne me point mefprendre.

Mais pour ce que beaucoup ont defiré fçauoir la propre fituation du païs, le R. P. le Jeune a fupputé de combien le Soleil fe leuoit pluftoft fur l'orifon de Paris, que fur celuy de Kebec, & a trouué, que c'eftoit de 6. heures & un peu dauantage, c'eft à dire qu'à Paris, on a le iour enuiron 6. heures & un quart pluftoft qu'à Kebec : fi bien que quand un Dimanche nous contons 5. heures du matin, on n'eft encor à Kebec, qu'à 10. heures 3. quarts du Samedy au foir, & s'ils || 167
ont à Kebec 8. heures du matin, nous auons à Paris 2. heures & 1. quart aprés midy. On tient auffi, que ce lieu de Kebec eft par les 46. degrez & demy de latitude plus Sud que Paris, de prés de 2. degrez, & en mefme paralelle de la ville de la Rochelle, & nonobftant ces approches du Soleil, qui deuroient auoir rendu Kebec plus chaud que Paris de ces 2. degrez, l'Hyuer y eft neantmoins plus long & le païs plus froid, à caufe de fon affiette & de la difpofition du lieu, couuert par tout de bois & forefts, de plufieurs centaines de lieuës d'eftenduës, & du cofté du Nord enuiron 5. ou 6. lieuës de nous, d'une grande chaifne de Montagnes, d'où il vient un vent de Nor-oueft qui nous fait prefque tranfir de froid quand il donne, car il n'y a froid plus cruel & infupportable que celuy du vent, comme nous l'ex-

perimentons ſouuent, allans par la campagne auec nos pieds nuds, que i'ay eu gellés pluſieurs & diuerſes fois, & touſiours en voyageant & obeïſſant, car ces maladies là, ne s'aquierent point au coin du feu, ny enueloppé dans ſa couuerture.

Nous habitons auſſi les bords de 2. fleuues, dont l'un eſt eſtimé incomparablement plus grand qu'aucun qui ſoit en l'Europe, & l'autre eſt ſouuent glacé, & tout gelé, voyla (comme on dit) les vrayes cauſes & alimens du froid qui ſe pourront amender en decouurant terres & habitans le païs, car les bois qui engendrent les frimas & les gelées, diminuans, diminueront les froids, comme il ſe voit par experience en la maiſon de la dame Hebert, où les terres ſont pluſtoſt deſchargées de neiges & le froid moindre, qu'à
168 celles || de noſtre Conuent plus reſerrez dans les bois.

Quelques particuliers mal affectionnés ont eu fort bonne grace de dire, que les Religieux y ont bien peu aduancé pour le ſpirituel, ie voudrois bien voir qu'ils y euſſent plus faict pour le temporel, car au contraire que nous leurs ayons nuis, il nous deſplaiſoit aſſez de voir que toutes leurs plus grandes merueilles ſe ſont touſiours paſſées en parolles & promeſſes, & preſque point d'effect, iuſque là, que les anciennes ſocietez depuis plus de vingt années en ça qu'ils ont poſſedé le païs pour l'habiter & faire valoir, n'y ont pas enſemencé un ſeul arpent de terre. Il n'y a eu que nos Religieux pour eſprouuer la terre, & la ſeulle & unique famille Hebert qui y a faict trauailler, tellement que ſi on eut manqué une ſeule année d'y porter des vivres de France tous les François de l'habitation euſſent pery

de faim, comme il penſa arriuer lorſque les Anglois s'en rendirent maiſtres, auquel temps ceux qui commandoient à Kebec, euſſent bien deſiré nous faire ſouffrir les premiers, & tirer ſi peu de bled d'Inde qui nous reſtoit de noſtre iardin, aprés en auoir faiǤ de bonnes aumoſnes aux plus neceſſiteux, & voyla leur charité, qũi nous vouloit faire porter la peine deüe à leur negligence & peu de ſoin.

Mais ſi nous voulons penetrer plus auant & voir de quel genre de deuotion ils ſe ſont portez à la conuerſion des Sauuages, nous trouuerons que nous n'auons eu aucun plus grand empechemens que de la part des François, car outre la mauuaiſe vie de pluſieurs, la pluſpart ne deſiroient pas en effeǤ, qu'il s'y fit
aucune conuer- || ſion tant ils apprehendoient qu'elle 169
ne diminuat le trafique du caſtor, ſeul & unique but de leur voyage. O mon Dieu, le ſang me gelle quand ie r'entre* en moy-meſme, & conſidere qu'ils faiſoient plus d'eſtat d'un caſtor que du ſalut d'un peuple qui vous peut aymer.

Et l'indeuotion eſt arriuée iuſques là qu'une perſonné de condition (Catholique de profeſſion) intereſſée dans le party, nous dit, au P. Nicolas, & à moy, que ſi nous penſions rendre les Canadiens & Montagnais ſedentaires proches de nous, comme nous en auions le deſſein pour les pouuoir commodement inſtruire & maintenir dans noſtre creance, qu'ils les en chaſſeroient à coups de baſtons, & les feroient retirer au loin hors de toute cognoiſſance de leur traite, & voyla comme nous eſtions fauoriſez, & quel ſecours nous pouuions eſperer de perſonnes ſi peu ſentans le bien.

Il eſt pourtant neceſſaire, & toutes les autres nations Chreſtiennes qui ont ſubiugué des païs infidelles l'ont ainſi pratiqué, que les peuples que l'on veut inſtruire en la Loy de Dieu, ſoient reduits à viure enſemble en baſtiſſans des bourgs, villes & villages ſous de bons Chefs, autrement comment voudroient ils qu'on les rendit iamais Chreſtiens, les Religieux peuuent-ils touſiours courir auec eux Hyuer & Eſté, les bois & les montagnes, & quelques fois en des pays fort esloignez, chargez de leurs ornemens & petites
170 commoditez, ce ſeroit vouloir rendre || les Religieux autant Sauuages que les Sauuages meſmes, & s'ils ne pourroient iamais longtemps perſeuerer dans cette fatigue, ny les Sauuages deuenir gueres autres que touſiours barbares, les Religieux les venans à quitter, puis que les François meſmes, mieux inſtruits & esleuez dans l'Eſcole de la Foy, deuiennent Sauuages pour ſi peu qu'ils viuent auec les Sauuages, & perdent preſque la forme du Chreſtien, ſi cela eſt, comme il eſt vray ſemblable, pourquoy voudroit on que l'on haſardat imprudemment le ſaint Bapteſme à des perſonnes qu'on ſçait aſſeurement (eſtans errans comme ils ſont) qu'ils ne pourroient viure en Chreſtiens, l'experience nous la * fait voir en ce que la pluſpart des Sauuages que nos Freres ont baptiſez en Canada, & puis renuoyez hyuerner entre leurs parens pour y profiter, y ont au contraire preſque oublié la pratique du Chreſtien, & fuſſent deuenus derechef Sauuages ſans le ſoin que l'on a pris de les redreſſer: Et c'eſt pourquoy ie dis que l'on ne fera iamais grand profit, ſi on ne ſuit noſtre premier deſſein, qui eſt de les rendre

ſedentaires, & y entremesler parmy eux, des familles de bons & vertueux Catholiques, pour leur monſtrer la pratique & l'exemple des choſes qu'ils auront appriſes des Religieux, & qu'ils ont peine de conceuoir en leur eſprit, ſans ceſt exemple exercée * des bons ſeculiers parmy la meſnagerie.

C'eſt donc à noſtre tres grand regret & || deſplaiſir, 171
que les choſes n'y ont pas ſi heureuſement auancées comme nos eſperances nous promettoient foiblement fondées ſur des colonies de bons & vertueux Catholiques que les Marchands y deuoient eſtablir, ſuiuant les promeſſes qu'ils en auoient fait au Roy en prenant le traité, & par ainſi les Peres Recollects ont fait beaucoup (n'eſtant point aſſiſté & au contraire contrarié) d'en auoir baptiſé pluſieurs, & diſpoſé un grand nombre qui ne demandent qu'un peu de ſecours, à faute duquel nous auons eſté contraints de differer le ſaint Bapteſme de beaucoup, & d'attendre l'aſſiſtance & faueur que Meſſieurs les nouueaux aſſociez nous font eſperer pour le maintenir & conferer auec fruict.

Lés choſes ne ſe font pas trop tard quand elles ſe font bien. On tient que nos Peres des Indes, ont employé iuſques à treize ou quatorze années auant que d'auoir pû conuertir le Royaume de Voxu, & qu'on a eſté prés de 38. ans auant que de rien faire au pays du Breſil; c'eſt le Jardin de Dieu, duquel les fruicts meuriſſent en leur temps, quand ils ſont arrouſez de la benediction du Tres-Haut, que nous deuons attirer en nos ames par la patience & la perſeuerance, au bien encommencé.

172 || *Du Cap de Victoire, & comme nous nous acheminames au pays des Hurons. Du gouuernement des Sauuages allans en voyages. Comment ils cabanent & tirent du feu de deux petits bastons, & des trauaux que nous souffrimes en chemin. Auec l'importunité des mousquites & cousins.*

CHAPITRE VI.

Aprés auoir esté rafraichis par quelques iours auec nos freres, & ioüy de leur douce conuersation dans nostre petit Conuent, nous montames auec les barques par le mesme fleuue S. Laurens pour la traite du Cap de Victoire, d'où il y a de Kebec enuiron cinquante lieuës. On nous separa dés l'entrée chacun dans une barque particuliere pour y contenir les Mattelots en leur deuoir & prendre soin des prieres qui se font soir & matin en tous les bords où les Catholiques dominent. Ie desagreois assez au Capitaine de mon vaisseau dans ce soin, car estant de la pretenduë, il eut bien desiré ou que nous eussions assisté à ses Pseaumes, ou que nous fussions descendus à la proue, & luy auoir le dessus qui estoit deu à l'Eglise, mais ie ne le
173 pû trouver bon & tismes * chacun sa par- || tie à la poupe en paix, & sans dissention, car hors l'interest de la Religion, il estoit honneste homme, accommodant & cousin du sieur de Caen, lors nostre Admiral.

Par tout le chemin nous eumes la recreation d'une tres-belle veuë, d'un beau païsage, & la consolation d'un temps fort doux, où nous vimes les terres par

tout plattes, belles, unies, un peu ſablonneuſes neantmoins couuertes de tres-beaux bois, la riuiere fort poiſſonneuſe, & par tout grande, large & profonde plus qu'aucune de noſtre Europe.

Dans l'entretien de mes penſées, il m'arriuoit (d'un ſi bel obiect) de grands ſouhaits d'y voir des villes & villages baſtis, & où l'air & la chaſſe ſont egalement bonnes, mais ces penſées n'enfantoient en moy que des regrets de mon impuiſſance. Tous les ſoirs on poſoit l'anchre, & aux heures du iour que les vents nous eſtoient contraires on faiſoit alte, & pendant ce temps là on s'alloit promener ſur la greve, & dans les bois clairs & ouuerts, qui nous eſtoient d'une ſinguliere conſolation.

Nous paſſames aux trois riuieres que ie contemplay curieuſement pour eſtre un ſeiour fort agreable & charmant. Les François ont nommé ce lieu les trois riuieres, pour ce qu'il ſort des terres une aſſez belle riuiere, qui ſe vient deſcharger dans le grand fleuue de ſainct Laurens par trois principales embou-
cheures, cauſées par pluſieurs petites || Isles qui ſe 174
rencontrent à l'entrée de ce fleuue, & puis nous trouuames le Lac S. Pierre qui contient enuiron ſix ou ſept lieuës de longueur & trois ou quatre de large par endroits, & prés de quatre braſſes de profondeur, duquel l'eau eſt preſque dormante & fort poiſſonneux, enuironné de petites collines, ruiſſeaux & petites riuieres qui s'y deſchargent & rendent le lieu agreable & plein d'Isles ou Isletes.

A l'iſſuë du Lac, nous entrames peu aprés au port du Cap de Victoire, & y poſames l'anchre le iour de la ſaincte Magdelene enuiron les ſix & ſept heures

du ſoir, où deſia s'eſtoient cabanez le long du riuage, grand nombre de Sauuages de diuerſes Nations pour la traite des caſtors auec les François. Cette contrée eſt tres-belle & autant plaiſante qu'aucune qui ſoit en tout le Canada, iuſques à la riuiere des prairies, d'où il y a d'icy enuiron douze lieuës, & de Kebec plus de ſoixante. On voit du port ſix ou ſept Isles toutes de front, couuertes de beaux arbres d'une egale hauteur, qui couurent le Lac S. Pierre & la riuiere des Ignierhonons (nation Hyroquoiſe) qui ſe deſcharge icy dans le grand fleuue, vis à vis du port, beau, large & fort ſpacieux.

La traite eſtant faite & les Hurons preſts à partir, nous les abordames en la compagnie du ſieur de Caen general de la flottę, lequel nous fit accepter chacun pour un canot moyennant quelque petit preſent de
175 haches, || couſteaux, & canons ou petits tuiaux de verre qu'on leur donna pour noſtre deſpence. Toute la difficulté fut de nous voir ſans armes qu'ils euſſent deſiré en nous pluſtoſt que toute autre choſe, pour guerroyer leurs ennemis, mais comme les eſpées & les mouſquets n'eſtoient pas de noſtre gibier, nous leur fiſmes dire par le Truchement que nos armes eſtoient ſpirituelles, auec leſquelles nous les inſtruirions & conſeruerions à l'encontre de leurs ennemis moyennant la grace de Dieu, & que s'ils vouloient croire nos conſeils, les Diables meſmes ne leur pourroient plus nuire: Cette reſponſe les contenta fort, & nous eurent dans une tres haute eſtime, tenans à faueur de nous auoir comme nous de les accompagner & de ſeruir en une ſi belle occaſion.

Le voyage de la France icy, nous auoit efté bien penible, mais fans comparaifon celuy que nous allions entreprendre quoy que plus court, nous le deuoit eftre beaucoup dauantage pour tant de peril* eminens qui vous auoifinent en chemin, tous les iours de la mort. Nous inuoquames fur nous la grace du S. Efprit, l'affiftance de la Vierge & des Saincts, puis nous primes congé des Chefs de la traite, & nous rendimes auec nos petits paquets dans les cabanes de nos Hurons tout prefts à partir & fe mettre en campagne.

Or la raifon pour laquelle il nous fallut neceffairement feparer & nous mettre cha- || cun dans un ca- 176
not à part fut pour ce qu'ils font fort petits & qu'il n'y peut* à chacun que cinq ou fix perfonnes auec les marchandifes. Mes hommes eftoient cinq en nombre & ie faifois le fixiefme, l'un feruoit de gouuerneur que i'auois derriere mon dos tellement prés de moy, qu'auec le bout de fon grand auiron il m'attrapoit fouuent le fommet de la tefte que ie tenois baiffée le plus que ie pouuois pour euiter ces rencontres, heureux qu'il ne me frappoit pas à deffein. I'eftois quafi en ploton affis à cofté d'un nageur, puis deux autres nageurs eftoient affis deuant moy à cofté l'un de l'autre, & le cinquiefme barbare tenoit le deuant du Nauire, qui dans l'occafion fe tenoit debout, les iambes au large & l'auiron en main pour euiter aux dangers de quelques perilleux paffages, & en ceft equipage nous fumes conduis iufques dans leur pays, fans plus reuoir nos Freres en chemin que les deux premieres foirées que par hazard nous cabanames auec le P. Iofeph, mais pour le P. Nicolas ie ne le trouuay pour la pre-

miere fois, qu'à deux cens lieuës de Kebec, à la nation que nous appellons les Ebicerinys ou Sorciers, & les Hurons Squekaneronons.

Noſtre premier giſte fut à la riuiere des prairies,
qui eſt à cinq lieuës au deſſous du Saut ſainct Louis,
où nous trouuames deſià d'autres Sauuages cabanez,
qui faiſoient feſtin d'un grand ours qu'ils auoient
177 pourſuivy & pris dans la riuiere comme il || penſoit
ſe ſauuer aux Isles voiſines : Ces barbares faiſans bonne
chere, ſe reſioüiſſoient honneſtement, chantoient tous
enſemblement, puis alternatiuement, d'un chant ſi
doux & agreable que i'en demeuray tout eſtonné &
rauy d'admiration : de ſorte que depuis ie n'ay rien
ouy de plus armonieux entr'eux ; car leur chant ordi-
naire eſt aſſez mal gracieux.

Nous cabanames aſſez proche d'eux & fiſmes chaudiere à la Huronne, mais pour ce coup ie ne pû encor manger de leur ſagamité, pour ce qu'elle me ſembloit trop fade & deſgouſtante, & me fallut ainſi coucher ſans ſouper, car ils auoient mangé en chemin tout le petit ſac de biſcuit que i'avois pris aux barques pour mon voyage, ſans s'informer s'il me feroit beſoin ou non, comme gens qui n'ont pas grand ſoucy du lendemain, & puis me voyant ſi deliberé & contant* dans ma miſere, ils croyoient que leur ſagamité me ſembleroit bonne à la fin du compte, & par ainſi qu'il n'y auoit pas grand danger de s'accommoder pour m'incommoder de mon biſcuit, duquel ils firent place nette le meſme iour de noſtre partement.

Noſtre lit fut la terre nuë dreſſé à l'enſeigne de la Lune, auec une pierre pour mon cheuet plus que n'a-

uoient les Sauuages, qui n'ont accouſtumé d'auoir la teſte plus haute que les pieds : noſtre cabane fut faite de deux rouleaux d'eſcorces poſées ſur quatre petites perches picquées en terre & accommodées || en pen- 178
chans au deſſus de nous. Le matin venu on fit chaudiere pour partir, mais ie m'abſtins encor de la ſagamité pour cette ſeconde fois, iuſques à la troiſieſme qu'eſtant deuenu fort foible & abbatu, ie commençay d'en manger un petit & de m'y accouſtumer en me faiſant violence.

Mais pour ce que la façon de faire des Sauvages & leur maniere de s'accommoder allans en voyage eſt preſque touſiours de meſme, ie vous diray ſuccinctement cy aprés leur methode, & comme ils s'y gouuernent, aprés que i'auray donné un petit mot d'auis à ceux qui ſont à faire de longs voyages auec eux, & ſe mettre ſous leur conduite plus aſſeurée dans le pays que celle des François, qui n'oſeroient encor d'euxmeſmes ſe haſarder par les bois & s'esloigner de l'habitation ſans guide.

Il ſe faut donc reſoudre dés le commencement à la patience & de ſouffrir beaucoup, pour ce qu'à toute heure les ſuiets s'en preſentent. Il ſe faut auſſi eſtudier à la douceur & monſtrer une face ioyeuſe & modeſtement contante, & chanter par fois des Hymnes, & Cantiques ſpirituels, tant pour ſa propre conſolation, le ſoulagement de ſes peines, que pour le contentement & edification de ces Sauuages, qui prennent un ſingulier plaiſir d'ouyr chanter les loüanges de noſtre Dieu pluſtoſt que des chanſons profanes, contre leſquelles ie leur ay veu quelquesfois monſtrer de

179 la repugnance. O bon || Jesus, qui condamne les mauvais Chreſtiens chanteurs de chanſons diſſoluës & mondaines.

Sur tout ſi on a quelquefois de l'impatience, il la faut eſtouffer au dedans de ſoy-meſme ſans la faire paroiſtre au dehors, & n'eſtre point ſongear*, chagrin, turbulent, non plus qu'eſuenté, pour ce qu'ils meſpriſent fort ces mauuaiſes qualitez, en un bon eſprit, comme nous en un homme qui s'eſtime ſage.

Une ou deux bouteilles d'eau de vie ſeroient fort neceſſaires pour ſe fortifier le cœur en chemin, deſquelles il faudra faire part à ces Sauuages, auec un tel meſnage toutesfois qu'elles puiſſent durer iuſques à la fin du voyage, car on ſe ſent quelques fois ſi foible & abbatu du cœur, que faute de cette regale, on ſouffre de grandes debilitez & affadiſſemens d'eſtomach. Paſſant par les Nations qu'on trouue en chemin, il eſt fort à propos qu'on leur traite touſiours quelque petit morceau de poiſſon, ou viande, pour feſtiner au ſoir aprés le trauail, car pour ces petites courtoiſies & liberalitez, on reçoit ſouuent d'eux de beaucoup plus grandes : Ils vous nourriſſent au reſte du temps, ils portent vos pacquets & vos hardes, vous exemptent de nager, & vous ayment, reſpectent, & cheriſſent comme Capitaines & bons amys, & ſi dauanture vous tombez malades en chemin ils vous porteroient ſur
180 leurs eſpaules pluſtoſt que || vous abandonner, & auec tout cela on patit encore aſſez, c'eſt pourquoy on a beſoin de leur amitié & qu'ils vous ayent en quelque eſtime, ſi on y veut faire fruict & auoir du contentement auec eux.

Les dangers & perils qu'on rencontre en chemin
ſont ſi grands & frequens qu'ils ne ſe peuuent preſ-
que expliquer, car premierement en quatre-vingt ou
cent ſauts qu'il y a de la riuiere des prairies aux Hu-
rons, il y en a une quantité que l'on ne ſe haſarderoit
iamais ſi la ſage conduite des Sauuages ne vous en
donnoit l'aſſeurance. Il faut aduoüer que le marcher
pieds nuds & ſans ſandales, comme i'ai fait par tout
le voyage, allant & venant, à l'imitation de noſtre Se-
raphique Pere ſainct François, & des premiers Re-
ligieux de noſtre Sacré Ordre, qui ont parcouru toute
la terre habitable en cet eſtat, m'eſtoit d'une grande
peine, contraint d'ainſi faire à cauſe qu'eſtant ſur
terre nous rencontrions ſouuent des rochers, des lieux
fangeux, & des arbres tombez qu'il nous falloit à
toute heure eniamber, & nous faire quelquesfois paſ-
ſage auec la teſte & les mains par les bois toffus, hail-
liers & broſſailles, ſans ſentier, ny chemin, mais ie ne
ſçay ſi on pourroit ſouffrir une plus rude mortifica-
tion que des mauuais vents de l'eſtomach que ſes ſalles
gens rendent preſque continuellement dans leurs ca-
nots, qu'en guyſe de pots de chambre ils ſe ſeruoient
de leurs eſ- || cuelles à potage, ce qui feroit capable de 181
ſe deſgouter du tout de ſi deſagreables compagnies, ſi
on ne ſe mortifioit pour l'amour d'un Dieu, & la
gloire d'un Paradis qui merite choſe plus grande.

La piqueure des mouſquites couſins & moucherons
deſquels il y a de trois ou quatre ſortes, comme ie di-
ray à la fin de ce Chapitre, eſt un autre tourment ſi
grand qu'il ſemble autant de petits Demons, deſquels
ie penſay perdre la veuë, comme i'en fus offencé au

viſage, aux iambes & aux mains, ſans m'en pouuoir garantir pour diligence que i'y apportaſſe, c'eſt pourquoy eſtre chauſſé, & auoir de bons gands, & un voile ſur la face eut eſté bien neceſſaire. S'il faiſoit de la pluye ou des orages, nous ne pouuions nous en deffendre, ny le iour ny la nuict, car alors elle nous tomboit à plomb ſur le dos, & nous couloit par deſſous comme de petits torrens au panchant des montagnes, mais le pis eſt qu'elle nous oſtoit le moyen de faire chaudiere & prendre noſtre refection.

Comme apprentif la peine m'en eſtoit double, car ne ſçachant encor la langue ſinon fort peu de mots, ie ne pouuois qu'à peine declarer mes penſées & manifeſter mes neceſſitez: Dieu ſeul eſtoit celuy en qui ie me conſolois, & à l'humanité de mes Sauuages qui ſe manifeſtoit aſſez dans la compaſſion qu'ils auoient de
182 || moy & à l'aſſiſtance qu'ils m'apportoient, mais ce qu'ils pouuoient eſtoit bien peu de choſe, ſinon leur bonne volonté qui me contentoit fort, & m'encourageoit à la patience, laquelle i'apprenois d'eux mieux qu'en Eſchole du monde, de maniere que ie peu * dire auec verité que i'ay trouué plus de bien en eux que ie ne m'eſtois auparauant imaginé, ny moy, ny beaucoup d'autres : car vous diriez icy parlant d'un Sauuage que c'eſt parler d'une beſte brutte, d'un loup rauiſſant, ou d'une perſonne ſans eſprit, ſans raiſon & ſans humanité, comme un tas de meſchans coquins qu'on laiſſe impunement viure entre les Chreſtiens, ce qui n'eſt point entre les Sauuages qui ont tous de l'humanité enuers ceux qui ne leur ſont point ennemis, ſoient eſtrangers ou autres.

L'heure de se cabaner venuë, mes Sauuages cherchoient une place propre pour y passer la nuict, où aisement se pût trouuer du bois sec à faire du feu, sinon ils s'accommodoient où la necessité les contraignoit, quelquesfois bien, & quelquesfois mal, selon les occurrences. Le lieu choisi on y portoit le canot, nos pacquets & tout ce qui estoit de nostre equipage, puis tous se mettoient en besongne & trauailloient à ce qui estoit necessaire pour le logement. Les uns alloient chercher du bois sec, & moy auec eux, les autres sept ou huict per- || ches pour dresser la cabane, & d'autres 183
prenoient le soin de batre le fuzil & mettre la chaudiere sur le feu, qu'ils attachoient en un baston piqué en terre, pendant qu'un autre cherchoit deux pierres plattes pour concasser le bled d'Inde sur une peau estenduë contre terre, dequoy on faisoit la sagamité.

L'hostellerie dressée & les roulleaux d'escorces estendus sur la charpente, qui penchoit en voute, on serroit les pacquets le long de la cabane contre les bois, & le canot en dehors, puis un chacun prenoit place le dos appuyé contre les sacs & la marchandise à l'entour du feu qu'on estendoit de long afin qu'un chacun y pût participer, & en prendre pour petuner tandis que la chaudiere bouïlloit.

La sagamité estant cuite tousiours fort claire, on dressoit à chacun son potage dans les escuelles d'escorces que pour ce suiet nous portions quant & nous * auec chacun une cuilliere de bois grande comme un petit plat, de laquelle on se sert à manger cette menestre soir & matin, qui sont les deux fois seulement que l'on fait chaudiere par iour, sçauoir quand on est ca-

bané au ſoir, & au matin auant partir. Si nous eſtions par trop preſſés de partir, on la faiſoit deux heures auant iour, que tout endormy on m'eſueilloit pour manger, ou ſeulement ſur le midy, ou bien on attendoit iuſqu'au ſoir, ſans rien manger de tout le iour que cette ſeule fois.

184 || Lorſque nous nous rencontrions deux meſnages en un meſme giſte, ce qui arriuoit ſouuent, nous nous cabanions par enſemble, l'un faiſant un des coſtez de la cabane couuert de ſes eſcorces, & l'autre s'accommodoit de l'autre, & chacun faiſoit ſa chaudiere à part, puis tous enſemblement les mangions l'une aprés l'autre ſans aucun debat ny contention, car ils ont cela de bon qu'ils ne ſe font aucun reproche, & ne diſent point mon diſner eſt meilleur que le voſtre, vous eſtes trop grand train au prix de nous qui ſommes peu, car en toutes choſes ils s'accordent admirablement bien, & font leur petit feſtin comme les repas d'une trouppe de bons Religieux, où l'on n'entend qu'une voix de paix ou un ſilence religieux.

Pour moy qui n'auois pas encore le cœur bien fait à toutes ces ſauſſes, ie me contentois pour l'ordinaire de la ſagamité des deux qui m'agreoit dauantage, bien qu'à l'une & à l'autre il y eut touſiours des ſalletez & ordures à cauſe en partie qu'on ſe ſeruoit tous les iours de nouuelles pierres & aſſez mal nettes pour concaſſer le bled.

D'eſcumer le pot iamais il ne s'en parle non plus que de lauer la viande, ou le poiſſon, auant de le mettre au pot. Ils traiterent un morceau de venaiſon à la petite Nation, mais comment penſez vous qu'ils

le coupperent, ce fut de le tenir contre terre auec leurs pieds ſalles, & à meſure qu'ils en couppoient quelque pièce ils la iettoient dans la chaudiere ſans autre ſel que le ſable qui y tenoit attaché. || Les eſcuelles deſ- 185
quelles nous nous ſeruions n'eſtoient iamais nettoyées que du doigt qui eſſuyoit le reſte de la ſagamité, dont aucunes ne pouvoient ſentir bien bon, qui ſeruoient à tomber de l'eau dans leur Canot, & pour boire & manger comme i'ay dit. I'ay admiré l'honneſteté de leur action en tombant de l'eau ſur terre, car outre qu'ils ſe retiroient à l'eſcart, ils s'acroupiſſoient auec beaucoup de modeſtie à l'exemple des anciens hommes d'Egypte, qui en faiſoient de meſme, plus ciuils & honneſtes que les femmes des uns & des autres, qui ſe tiennent debout en ſemblable néceſſité ſans ſe beaucoup eſcarter.

Ils faiſoient par fois chaudiere de bled d'Inde non concaſſé, & bien qu'il fut touſiours fort dur, pour la difficulté qu'il y a de le faire cuire entier, il m'agreoit dauantage au commencement, pour ce que ie le prenois grain à grain, & par ainſi ie le mangeois nettement & à loiſir en marchant & dans noſtre Canot. Aux endroits de la riuiere & des lacs où ils penſoient auoir du poiſſon, ils y laiſſoient traiſner aprés leur Canot, une ligne à lain, de laquelle ils accommodoient de la peau de grenouille eſcorchée, auec quoy ils prenoient du poiſſon, qui ſeruoit à donner gouſt à la ſagamité, mais quand le temps ne les preſſoit point trop, comme lorſque nous deſcendimes pour la traicte, le ſoir ayans cabané, une partie d'eux alloit tendre leurs rets dans le fleuue ou és lacs auſquels ils faiſoient par fois de fort

bonnes prifes, comme de brochets, efturgeons, poif-
186 fons blancs & des car || pes, qui ne font neantmoins telles, ny fi bonnes, ny fi groffes que les noftres de deça, puis plufieurs autres efpeces de poiffons qu'on ne cognoit point icy.

Le bled d'Inde que nous mangions en chemin, ils l'alloient querir de deux en deux iours au fond des bois & en des certains lieux efcartez, où ils l'auoient caché en defcendans, dans de petits facs d'efcorces de bouleau, car autrement ce leur feroit trop de peine de porter toufiours quant & eux tout le bled ou les farines, qui leur font neceffaire * pour leur voyage, & m'eftonnois grandement comme ils pouuoient fi bien remarquer tous les endroits où ils l'auoient caché fans fe mefprendre aucunement, bien qu'il fuft fouvent fort esloigné du chemin, & bien auant dans les bois, fous quelques mottes ou enterré dans le fable.

La maniere & l'inuention qu'ils auoient à tirer du feu, & laquelle eft pratiquée par tous les peuples fauuages & barbares, eft telle & fi admirable qu'elle ne fe peut affez admirer, & loüer le diuin Autheur d'une telle merueille. Ils prenoient deux baftons de bois de faulx, tillet ou d'autre efpece, fecs & legers, puis en accommodoient un, d'enuiron la longueur d'une coudée ou peu moins, & efpais d'un doigt ou enuiron, & ayans fur le bord de fa largeur caué de la pointe d'un coufteau ou de la dent d'un caftor, une bien petite foffette, auec un petit cran à cofté, pour faire tomber à bas fur quelque bout de mefche ou chofe propre à prendre feu, la poudre reduite en feu qui deuoit
187 tomber || du trou, ils mettoient la pointe d'un autre

baston du mesme bois, gros comme le petit doigt ou peu moins, dans ce trou ainsi commencé, & estans contre terre le genoüil sur le bout du baston large, ils tournoient l'autre entre les deux mains si soudainement & si long-temps, que les deux bois estans bien eschauffez, la poudre qui en sortoit à cause de cette continuelle agitation se conuertissoit en feu, duquel ils allumoient un bout de leur corde feiche, qui conserue le feu comme meiche d'arquebuse: aprés auec un peu de menu bois sec, ils faisoient du feu pour faire chaudiere.

Mais il faut noter que tout bois n'est pas propre à faire du feu, ains du particulier, & que nous pouuons rencontrer icy. Or quand ils auoient de la difficulté d'en tirer, ils deminçoient dans ce trou un petit charbon, ou un peu de bois sec en poudre, qu'ils prenoient à quelque souche: s'ils n'auoient un baston large, comme i'ay dit, ils en prenoient deux ronds, & les lioient ensemble par les deux bouts, en la maniere d'une nauette de Tessier, & estans couchez le genoüil dessus pour les tenir en estat, mettoient entre deux la pointe d'un autre petit baston du mesme bois, qu'ils tournoient par l'autre bout entre les deux mains comme ci-dessus.

Nos Montagnais, à ce qu'on dit, se seruent d'une autre sorte de fusil, qui n'est neantmoins faict comme les nostres: ils ont pour mesche la peau de la cuisse d'un Aigle auec du duuet qui prend feu aisement, ils battent deux pierres de mine ensemble comme nous faisons une pierre || à fuzil, auec un morceau de fer ou 188
d'acier: au lieu d'allumettes ils se seruent d'un petit

morceau de tondre, c'eſt un bois pourry & bien ſeiché, qui brusle aiſement & inceſſamment iuſques à tant qu'il ſoit conſommé, ayant pris feu ils le mettent dans de l'eſcorce de cedre pulueriſée, & ſoufflant doucement cette écorce s'enflamme. Voilà comme ils font du feu.

Pour reuenir à noſtre voyage, nous ne faiſions chaudiere que deux fois le iour, qui eſtoit peu pour moy, en ce temps encor mal accouſtumé à ceſte maniere de viande, car i'en uſois à chaſque fois ſi peu que les deux repas ne meritoient pas le nom d'un bien petit, c'eſt pourquoy i'eſtois touſiours fort foible ſans auoir moyen de me fortifier, patiſſant plusque mes Sauuages, qui eſtoient accouſtumez à cette façon de viure, ioint que petunans aſſez ſouuent durant le iour, cela les conſoloit, les fortifioit & leur amortiſſoit aucunement la faim & non pas à moy, qui n'en ay iamais voulu uſer peur d'une habitude onereuſe, de laquelle on ne ſe fait pas quitte quand on veut, & ſçay des perſonnes extremement marries d'en auoir iamais uſé, pour ce qu'il nuyt plus icy pris en fumée qu'il ne profite à des perſonnes qui ont autre choſe à diſner, ou qui ne ſont point incommodées des humiditez du cerueau, car alors il deſeiche mediocrement pris, maſché, ou en fumée.

L'humanité de mon hoſte eſtoit remarquable, en ce que n'ayant pour toute couuerture & habillement,
189 qu'une peau d'ours aſſez petite, || encor m'en faiſoit il part de la moitié, la nuict quand il pleuuoit, ſans que ie l'en priaſſe, & meſme me diſpoſoit la place au ſoir où ie deuois repoſer la nuict, auec quelques petits

rameaux de cedre, ou à faute d'iceux ſa petite natte de ioncs, qu'il auoit accouſtumé de porter en de longs voyages : & compatiſſant à mes trauaux deſia aſſez grands, il m'exemptoit de nager & de tenir l'auiron, qui n'eſtoit pas me deſcharger d'une petite peine, outre le ſeruice qu'il me rendoit de porter mes pacquets par tous les Sauts, bien qu'il fuſt deſià aſſez chargé de ſes marchandiſes, & à ſon tour du Canot qu'il portoit ſur ſon eſpaule, parmy de ſi faſcheux & penibles chemins, où il luy falloit faire diuers voyages.

Un iour ayant pris le deuant comme eſtoit ma couſtume pendant que mes Sauuages deſchargeoient le Canot & portoient les marchandiſes au-delà des Sauts, ie me trouuay à l'improuiſte eſgaré, en une grande eſtenduë de terre tremblante ſous mes pieds, proche d'un lac, que nous deuions paſſer : eſtonné de ceſte nouueauté, ie m'en retiray fort doucement & à petits pas, ſur un rocher qui eſtoit là auprés, peur de plus grand inconuenient, car il n'y auoit point là lieu de ſeureté pour moy. Il y a pluſieurs Autheurs, qui aſſeurent qu'il y a des Isles qui flottent ſur les eaux, & meſme Herodote faict mention d'une ſemblable, ſituée prés la ville Botis, non loing du Nil, mais on s'en peut donner de garde, comme de celle-cy, car comme elles ne ſont pas tout à faict deſtachées de la || terre ferme, ſinon quelqu'unes, au premier pas on 190
s'en peut tirer & ſe mettre en chemin aſſeuré.

Nous rencontrions auſſi par fois de furieux bourbiers, deſquels nous receuions de grandes incommoditez & des peines nompareilles d'en pouuoir ſortir, que les iambes toutes embourbées, comme il ar-

riua à un certain François, lequel s'il n'eust eu les iambes escarquillées au large eut enfoncé iusques aux oreilles, comme il enfonça iusques aux reins. On a aussi bien de la peine de se faire passage auec la teste & les mains parmy les bois touffus, où il s'y en rencontre aussi grand nombre de pourris & tombez les uns sur les autres, qu'il faut eniamber & monter par dessus, sans craindre la suitte & l'importunité d'un nombre sans nombre de mousquites & cousins, qui vous font une continuelle & tres cruelle guerre, pire que celle des loups, qui se contentent de la premiere brebis, & non ces animaux de la premiere piqueure.

Ie suis aussi comme asseuré que sans l'estamine, qui me couuroit la face & le visage, que i'estois pour en perdre la veüe, comme i'en fus playé par toutes les parties descouuertes sans y auoir pû apporter de remede non plus que plusieurs François, qui en deuindrent aueugles pour plusieurs iours, tant est pestiferé & veneneuse la piqueure de ces petits demons, à qui n'a encor pris l'air du païs.

Ces bestioles ne paroissent neantmoins pas tou-
191 siours, mais au temps le plus chaud, & lors qu'il ne faict point de vent, autrement qui en pourroit iamais souffrir l'importunité & les morsures malignes, qui rendent les personnes semblables à des lepreux, laids & hideux à ceux qui les regardent. Ie ne sçay; car pour moy ie confesse, que c'est le plus rude martyre que i'ai souffert dans le païs, la faim & la soif, la lassitude & la fievre, ne sont rien en comparaison. Ces petites bestes ne vous font pas seulement la guerre

pendant le iour, mais mesme la nuict elles se iettent dans vos yeux, elles entrent dans vostre bouche, passent par dessous vos habits, & perce* mesme l'estoffe qui ioinct vostre chair, de leur long esguillon, le bruit vous en est aussi fort inportun, car il desrobe souuent vostre attention, vous empesche de prier Dieu, de lire, d'escrire & de faire vos exercices auec quelque repos, se fourrent partout, & principallement dans les chambres, où le vent ne domine point, c'est ce qui nous obligeoit d'y brusler souuent de l'encens, la fumée duquel les faisoit rassoir, & puis reuenoient de plus bel qu'auparauant.

Il y en a de trois ou quatre sortes, dont les uns
s'appellent en Montagnais sentimeou, en Huron ta-
chiey ou teschey, & en François cousins, ce sont ceux
qui ont ces longs esguillons tres deliez & menus. Il y
en a encore d'une autre espece au païs de nos Mon-
tagnais, que ie n'ay point veu chez nos Hurons, ny
par toutes leurs contrées, si petites, qu'à peine les peut-
on voir, mais importunent & mordent comme petits
diablotins, qui est le nom propre que leur donnent
les Montagnais, à sçauoir mani-|| touchis; les Fran- 192
çois mouches-quilles ou mouchequites, qui ne vien-
nent que vers le mois d'Aoust, & n'ont pas longue
durée.

Au païs des Hurons, à cause qu'il est descouuert & habité, il y a peu de ces cousins, sinon aux forests & lieux où les vents ne dominent point, pendant les grandes chaleurs de l'Esté, car en autre saison il ne s'en voit nulle part, non pas mesme dans les sapiniers, c'est pourquoy ne les craignez point.

Suitte de noſtre voyage aux Hurons. De la nation des Ebicerinys. De celle de bois & des cheueux releuez. Comme ils chantent les malades, & de la maniere que les femmes ſe gouuernent ayant leur mois.

Chapitre VII.

Nous paſſames par pluſieurs nations Sauuages, mais nous y arreſtames aſſez peu à chacune, aux unes une nuiɛ̃t, & aux autres quelques heures ſeulement, pour touſiours aduancer chemin, ſinon aux Ebicerinys & Sorciers, où nous ſeiournames deux iours entiers, tant pour nous repoſer de la fatigue du chemin, que pour traiɛ̃ter auec eux de la marchandiſe de nos Hurons, pour de leurs pelleteries.

La rencontre que nous fiſmes icy du P. Nicolas,
193 pour eſtre la premiere depuis noſtre par || tement de Kebec, nous obligea puiſſamment de nous entrecareſſer & nous reſioüir en noſtre Seigneur de ceſte heureuſe entreueuë, laquelle fut ſuiuie d'un feſtin que ce bon Pere ordonna à la façon du païs, qui me sembla excellent au delà de toute la bonne chere, que i'ay iamais faiɛ̃t en noſtre Europe, mais pour ce que la merueille ne s'eſt pas portée iuſques dans un tel excés, que ie doiue apprehender de le dire; figurez vous quels pouuoient eſtre les mets de ce feſtin, un peu de poiſſon blanc, auec des citrouïlles du païs, le tout cuit enſemblement en de l'eau pure, ſans autre ſauſſe que du bon appetit, qui ne pouuoit manquer à un homme,

qui auoit tres-mal fouppé & encor plus mal couché, mouïllé deffus & deffous d'un grand orage, qui nous auoit duré toute la nuict. Pour de la boiffon il ne s'en parle point que de la belle eau claire du Lac, qui eftoit là deuant noftre cabane, non plus que de linge, de pain & de fel, qui ne leur font point en ufage, ny beaucoup d'autres chofes que noftre Europe nous fournit abondamment.

Les François appellent ordinairement les Ebicerinys le peuple forcier, non qu'ils le foient tous, mais pour ce que c'eft une nation, qui faict particuliere profeffion de confulter le diable en leur neceffité. Lorfqu'ils le veulent communiquer & apprendre quelque chofe de luy, c'eft ordinairement dans une petite tour d'efcorces, qu'ils dreffent à l'efcart dans les bois, ou au beau milieu de leurs cabanes, & là eftans enfermez, ils inuoquent leur demon & || reçoiuent fes oracles 194
plus fouuent faux que vrays. Il y en a beaucoup qui feignent luy parler, & auoir fa communication, pour eftre eftimez Pirotois & Magiciens, qui ne luy parlent pas pour tout, * & ne predifent que bourdes & menfonges, car le diable, pour fe faire plus eftimer, fe faict rechercher, & ne fe familiarife point à tous.

Ces Sorciers font fort couftumiers de donner des forts, & caufer de certaines maladies, à ceux contre lefquels ils ont quelque hayne, qui ne fe peuuent guerir que par d'autres forts & remedes extraordinaires, dont il y en a du corps defquels ils font fortir des grands ferpens & des longs boyaux, & quelquefois feulement à demy, puis rentrent, qui font toutes chofes diaboliques & inuentées par art magique, à

cela prés, & excepté la communication qu'ils ont auec les demons, ie les trouuois aſſez bonnes gens, fort humains & courtois en leur conuerſation, & d'un eſprit capable de quelque choſe de bon, s'ils eſtoient cultiuez & inſtruicts en la loy de Dieu.

Pour leurs habits & leur cheuelure, ils les portent à la mode des Algoumequins courans, mais ie me ſuis fort eſtonné de voir des hommes entr'eux, porter en teſte un petit capuce rond, comme celuy d'un Chanoine, faict de petites lanieres de fourrures, larges d'un trauers de doigts, proprement aſſemblez & couſus iuſques au bas du col, puis eſparpillées à l'entour des eſpaules, qui leur battoient enuiron un pied de
195 long en guiſe || d'un petit camaïl : ie ne ſçay qui leur en a donné l'inuention ny ſur quel modelle ils les ont pris, car auant noſtre arriuée aux Hurons, ils en portoient des-ià & puis les noſtres ſont plus profonds & quarrez, tant y a qu'ils eſtoient fort bien faicts.

Auec ce petit capuce qui ne leur ſert qu'en hyuer & pour de longs voyages, quelques uns s'accommodent encores de certaines manches de caſtors qui leur prennent par derriere les eſpaules attachez d'une petite cordelette, & des bas de chauſſes attachez à leur ceinture qui leur ſeruent contre le grand froid du Nord qui eſt tel qu'on n'en pourroit ſupporter les atteintes ſans ſes deffences deſquelles ils ſe ſeruent quand ils voyagent.

Quelques uns portent des bonnets de chanure & d'eſcorce du bois ati fort bien tiſſus ou ils faconnent deux manieres de cornes au deſſus qu'ils croyent leur donner bonne grace : car plus les choſes ſont deſgui-

ſées plus ils les eſtiment riches & belles, c'eſt ce qui a donné ſuiect à nos Marchands François de bigarer les capots qu'ils leur traictent de diuerſes couleurs, de houlpes & de faulx paſſemens.

On dit que les Arrabes ont quelque choſe d'approchans de nos Sorciers tant en leur vie que en leurs veſtemens, en leur vie en ce qu'ils ſont preſque tous errants, & en leurs veſtemens en ce qu'ils n'ont preſque aucune conformité & s'accommodent chacun ſelon que la pauureté leur permet, l'un eſt || tout nud & 196
l'autre un peu couuert. Quelques Arrabes portent des Turbans, quelques autres des capuces qui les fait ſembler des maſques tant ils ſont mal faicts & groteſquement accommodez.

Il y a une certaine Nation entre eux leſquels on appelle Arrabes à barrette, non qu'ils en portent tous, mais les chefs ſeulement. Ce nom leur eſt venu de ce qu'un de nos Religieux ayant par megarde perdu ſa calotte vers le fleuue Jourdain un Arrabe l'ayant ramaſſée la porta à ſon Capitaine diſant qu'elle venoit d'un franc (s'ls* appellent indifferemment fanc* toutes les nations Chreſtiennes, François, Eſpagnols, Italiens & autres qui ne ſont point nays ſuiets & eſclaues du grand Turc). Ce Capitaine fit eſtat de cette calotte & s'en ſeruit une année entiere, aprés quoy il la rendit au Gardien de noſtre Conuent de Jeruſalem, mais à la charge de luy en rendre une neuue, & tous les ans retourne porter ſa barette pour en rauoir une autre, laquelle couſtume a tellement preualu qu'on n'oſeroit luy auoir refuſé, le bonheur eſt qu'il n'y a que le Chef à contenter, car ceux de ſa troupe portent de hauts

bonnets pointus ou piramidales & non ronds & cornus comme ceux de nos Bifferiniens.

Dans ce village des Ebicerinys, ie perdis tous les memoires que i'auois dreffés, des païs & chemins que i'auois obferués depuis noftre embarquement de Dieppe, & ne m'en apperceus qu'à la rencontre de deux Canots fauuages, de la nation de bois, nation
197 fort || esloignée & auant dans les terres vers la mer du Su, à mon aduis, ils font dependans des cheueux releuez & comme une mefme nation, auffi font ils nuds entre les hommes, comme l'enfant fortant du ventre de fa mere, dequoy mes Hurons fembloient auoir horreur, bien qu'ils ne fuffent gueres plus honneftes eux mefmes, car dans noftre Canot ils ne faifoient non plus difficulté de fe tenir nuds, & pour chofe que ie leur en die, ils me refpondoient, que c'eftoit pour leur commodité, & pour n'eftre embaraffés de rien en nageant non pas mefme de leur brayer.

Ces gens de bois, auoient à leur col de petites fraizes de plumes blanches, & leurs cheueux accommodez de mefme parure. Leur vifage eftoit peint par tout de diuerfes couleurs en huyle fort ioliuement, les uns l'auoient d'un cofté tout vert & de l'autre rouge, autres fembloient auoir tout le vifage couuert de paffemens naturels parfaictement bien faicts, & autres tout autrement, car chacun a liberté de s'accommoder comme il veut, & de fuiure la mode auffi folle & de moindre coutange que celle d'icy. Mes Hurons fe fardoient auffi le iour qu'ils deuoient arriver en quelque nation, mais ils y eftoient un peu groffiers, & n'auoient pas

ceste gentillesse ny l'inuention de plusieurs petites ioliuetez qu'auoient ces gens de bois.

Le lendemain aprés midy nous trouvasmes un village d'Algoumequins, auquel nous || reposames enui- 198
ron trois heures, pendant lequel temps, il se fist une chanterie de malade dans une cabane, auec tant de bruit de la voix, du son des tortues & du frappement de certains bastons, que ie ne sçauois qu'en iuger, car i'estois encore nouueau dans le païs. A la fin ie fus curieux de m'approcher & voir par la fente de la cabane que ce pouuoit estre, là où ie vis (ainsi que i'ay veu du depuis par plusieurs fois aux Hurons, pour semblables occasions) dix ou douze hommes, my partis en deux bandes, assis contre terre & arrangez des deux costez de la cabane & deuant chacune bande estoit une longue perche platte, large de trois ou quatre doigts, couchée de long sur la terre à leurs pieds sur lesquelles ils frappoient continuellement auec chacun un baston en main, à la cadence du son des tortues & des chansons, qu'ils entonnoient & poursuiuoient alternatiuement, d'un ton le plus haut qu'ils pouuoient, pensans par là, d'autant plustost obtenir ce qu'ils desiroient, que plus ils feroient de bruit.

Loki ou Medecin estoit au haut-bout auec sa grande tortue en main, qui battoit la mesure, & commençoit les chansons que les autres poursuivoient à pleine teste, mais auec tant d'ardeur qu'il sembloit qu'ils deussent s'esgorger, suoient de peine & estouffoient de chaleur. Pendant ce sabbat, cette harmonie de demons, deux femmes tenoient un petit garçon, pleurant couché tout nud le ventre en haut sur la || terre, vis à vis de 199

Loki, lequel de temps en temps, à quatre pattes s'approchoit de l'enfant auec des cris & hurlemens comme d'un furieux taureau, puis le ſouffloit au ventre, & aprés eſtant retourné à ſa place, recommençoient leur tintamarre & chariuari, qui finit par un feſtin, qui ſe diſpoſoit pendant la ceremonie au bout de la cabane: de ſçauoir que deuint l'enfant, & s'il fut guery ou non, ſi on y adiouſta encore quelque autre façon de faire, ie n'en ay rien ſçeu du depuis, pour ce qu'il nous fallut partir incontinent aprés auoir repeu, traicté & un peu repoſé.

De cette nation, nous allames cabaner en un village d'Andatahouats, que nous diſons cheueux ou poils leué, qui s'eſtoient venus camper proche la mer douce, à deſſein de traicter auec les Hurons & autres qui retournoient de la traicte de Kebec, & fuſmes deux iours à negotier auec eux, pendant leſquels ie fus viſiter la pluſpart de leurs cabanes, pour apprendre leur façon de faire, & qu'elle eſtoit leur humeur, mais ie les trouuay un peu trop ſerieux, & aſſez peu courtois, comme gens qui ne demandoient qu'à bien vendre & d'acheter à bon prix.

Ils auoient leurs cheueux parfaictement bien releuez, peignez & agencez ſur le front, plus droits que ne ſouloient autrefois porter nos Courtiſans, cela leur donnoit aſſez bonne grace auec le reſte de leur Matachias, mais la nudité entiere de leurs corps, de la-
200 quelle ils n'ont || ny honte ny vergongne, m'eſtoit d'un grand deſplaiſir, qui m'empechoit de les voir librement. Neantmoins ils ont telle habitude à cela, que les femmes & filles traictent & demeurent parmy

eux, auec la mesme liberté que s'ils estoient vestus, sans que l'on puisse appercevoir, que cela fasse de mauuais effects sur elles.

Ie vis la mesme nuict une quantité de Sauuages pescher l'anguille à la clarté du feu, en un coin du grand Lac, duquel ils tiroient à chaque coup un de ces longs poissons, qui emplirent à la fin leur canot, c'estoit une façon de pescher que ie n'auois encore point veuë, & laquelle neantmoins est fort pratiquée par nos Montagnais, depuis la my-Aoust iusques à la Toussaincts, comme celle des loups marins en May & Juin, à sept lieuës de Kebec.

Les Sauuages & Sauuagesses du Bresil & de tous les païs circonuoisins ne se seruent non plus de vestemens que nos Cheueux releuez & demeurent nuds, hommes & femmes comme les enfans sortans du ventre de leur mere. Mais les femmes & filles des Cheueux releuez plus honnestes & vergongneuses, ont un petit cuir à peu près grand comme une seruiette, duquel elles se couurent les reins iusques au milieu des cuisses & tout le reste du corps est descouuert, à la façon de nos Huronnes.

Il y a un grand peuple en cette nation & || la plus- 201
part des hommes sont grands guerriers, chasseurs, & pescheurs. Ie vis là beaucoup de ieunes femmes qui faisoient des nattes de ioncs grandement bien tissuës & embellies de diuerses couleurs, qu'elles traittoient aprés pour d'autres marchandises à des barbares de diuerses nations qui abordoient en leur bourgade. Ils sont errants, sinon quelqu'uns d'entr'eux qui bastissent des villages au milieu des bois, pour la commo-

dité qu'ils trouuent d'y bastir & les fortifier, & tous ensemble font la guerre à une autre nation nommée Assistagueronon, qui veut dire gens feu, car en langue Huronne Assista signifie de feu & Eronon signifie Nation. Ils sont esloignez d'eux à ce qu'on tient, de neuf ou dix iournées de Canots, qui font enuiron deux cens lieuës & plus de chemin; ils vont par troupes en plusieurs regions & contrées, esloignées de plus de cinq cens lieuës, comme il est aysé à coniecturer en ce qu'on en a veu quelquesfois à la traite de Kebec, & puis de là se transporter par les Nations iusques au delà de celles des Puants, qui fait d'un lieu à l'autre plus de cinq cens lieuës de pays, où ils trafiquent de leurs marchandises, & en changent pour des pelleteries, peintures, pourceleines, & autres fatras desquels ils sont fort curieux pour s'accommoder.

En general le pays des Algoumequins desquels ils sont alliez & font partie quand à l'estenduë tirant de
202 l'Orient à l'Occident, || au rapport du sieur de Champlain, contient prés de 450. lieuës de longueur & deux cens par endroits de largeur du Midy au Septentrion, sous la hauteur de quarante & un degré de latitude, iusques à quarante huict & 49.

Cette terre est comme une Isle que la grande riuiere de sainct Laurens enceint, passant par plusieurs Lacs de grandes estenduës, sur le riuage desquels habitent plusieurs Nations, parlans diuers langages, aucuns ont leur demeure arrestée, & autres non. Entre lesquels on en remarque quelqu'unes qui se percent les narines ausquelles ils pendent des patinotres bleuës, qui peuuent estre pierreries, & d'autres qui

se decoupent le corps par rayes & compartimens, où
ils appliquent du charbon & autres couleurs qui leur
demeurent pour tousiours.

Les femmes de toutes ces Nations viuent fort bien
auec leurs maris, & particulierement celles desChé-
ueux releuez, lesquelles ont cette coustume entr'elles,
qu'ayans leurs mois, elles se separent d'auec leurs maris
& les filles d'auec leurs peres & meres, & autres pa-
rens, & se retirent en de certaines petites cabanes ou
huttes qu'on leur accommode en ce lieu escarté & es-
loigné de leur village, où elles seiournent & demeurent
seules tout le temps de ses incommoditez, sans auoir
aucune compagnie d'hommes, lesquels leur portent de
viures, & ce qui leur est necessaire iusques à leur retour,
si elles mesmes n'en portent suffisamment pour leur 203
prouision necessaire, comme elles font ordinairement,
ou de leurs compagnes.

Entre les Hurons & autres peuples sedentaires, les
femmes ny les filles ne sortent point de leur maison
ou village pour semblables incommoditez; mais elles
font leur manger en de petits pots à part pendant ce
temps là, & ne permettent à personne d'en manger,
ny de prendre ses repas auec elles : de sorte qu'elles
semblent imiter les Iuifues, lesquelles s'estimoient
immondes pendant le temps de leurs fleurs. Ie n'ay
pû apprendre d'où leur estoit venuë cette coustume
de se separer ainsi, quoy que ie l'estime pleine d'hon-
nesteté, & louable en ce que elles mesmes nous en
aduertissoient (auec un peu de honte pourtant) pour
que mangeassions de leur menestre qu'elles croyoient
nous deuoir causer de l'incommodité, au contraire de

celles d'icy qui n'en font pas plus nettes, & s'en taisent neantmoins. O pauvreté, misere & infirmité du corps humain, que tu es suiet à de maux & incommoditez, plus que les animaux de la terre mesme, & cependant il n'y a pas moyen de l'humilier, & luy faire sentir la bassesse & le mespris, que merite une carcasse infecte, que * veut estre venerée comme une Deesse par les fols amoureux de ce temps.

204 || *De nostre arriuée au pays des Hurons. Comme une multitude de Sauuages me vindrent au deuant, & la façon que ie fus receu, traicté & gouuerné en la cabane de mon Sauuage.*

CHAPITRE VIII.

Puis qu'auec l'assistance de nostre Dieu auquel ie rend graces infinies, nous sommes arriuez si prés du pays de nos Hurons, il est doresnauant temps que ie commence à en traiter plus amplement, & de la façon de faire de ses habitans, non à la maniere de certaines personnes, lesquelles descriuans leurs histoires, ne disent ordinairement que les choses principales, & les enrichissent encore tellement, que quand on en vient à l'experience, on n'y voit plus la face de l'Autheur : car i'escris non seulement les choses principales, comme elles se sont passées, mais aussi les moindres & plus petites, auec la mesme naifueté & simplicité que i'ay accoustumé.

C'est pourquoy ie prie le Lecteur d'auoir pour

agreable ma maniere de proceder, & d'excuser si pour mieux faire comprendre l'humeur de nos Sauuages, i'ay esté contraint d'inserer icy plusieurs choses qui sembleront inciuiles & extrauagantes, d'autant que l'on ne peut pas donner une entiere cognoissance 205
d'un pays estranger, ny ce qui est de son gouuernement, qu'en faisant voir auec le bien, le mal & l'imperfection qui s'y retrouue: autrement il ne m'eust fallu descrire les mœurs des Sauuages, s'il ne s'y trouuoit rien de Sauuage, mais des mœurs polies & ciuiles, comme les peuples qui sont cultiuez par la Religion & pieté, ou par des Magistrats & Sages, qui par leurs bonnes loix eussent donné quelque forme aux mœurs si difformes de ces peuples barbares, dans lesquels on void bien peu reluire la lumiere de la raison, & la pureté d'une nature espurée.

Deux iours auant nostre arriuée aux Hurons, nous trouuasmes la mer douce, sur laquelle ayans trauersé d'Isle en Isle, & pris terre au pays tant desiré par un iour de dimanche feste sainct Bernard, enuiron midy, que le soleil donnoit à plomb; Ie me prosterné deuant Dieu, & baisé la terre en laquelle ce Souuerain Monarque m'auoit amené pour annoncer sa parole & ses merueilles à un peuple qui ne le cognoissoit point, & le prié de m'assister de ses graces, & d'estre par tout mon guyde pour faire toutes choses selon ses diuines volontez, & au salut de ce peuple; puis mes Sauuages ayans serré leur canot dans un bois qui estoit là auprés, me chargerent de mes hardes & pacquets qu'ils auoient tousiours auparauant portez par les Sauts, car la longue distance qu'il y auoit de là au

206 bourg, & la quantité de leurs marchan- || dises desquelles ils estoient plus que suffisamment chargez, ne leur pû permettre de faire dauantage pour moy, dans cette occasion.

Ie portay donc mon pacquet & mes hardes, non sans une trés-grande peine, tant pour la pesanteur, l'excessiue chaleur qu'il faisoit, que pour une foiblesse & debilité grande que ie ressentois en tous mes membres depuis un long temps, ioint que pour m'auoir fait prendre le deuant, comme ils auoient accoustumé (à cause que ie ne pouuois les suiure qu'à toute peine) ie me perdis du chemin & me trouuay un long temps seul egaré dans les bois & par les campagnes, sans sçauoir où i'allois, car les chemins sont si peu battus en ces pays-là qu'on les perds aysement si on n'y prend garde, de prez. A la fin aprés auoir bien marché & trauersé pays, Dieu me fit la grace de me trouuer un petit sentier que ie suiuy quelque temps, aprés quoy ie rencontray deux femmes Huronnes proche d'un chemin croisé, lesquelles s'arresterent tout court pour me contempler : de me parler elles ne pouuoient, ny moy leur demander lequel des deux chemins ie deuois prendre pour aller au bourg que ie pretendois, car ie n'en sçauois pas mesme le nom, ny de quel costé estoient allez mes gens, de quoy elles me tesmoignoient de la compassion par leur soupir ordinaire, & hon, & hon. Enfin inspiré de Dieu ie pris à main gauche du costé de
207 la mer douce, esperant || d'y rencontrer, sinon mes hommes ou mon village, au moins quelques pescheurs pour me donner adresse.

Au bout de quelque temps comme i'allois d'un pas assez viste ie fus apperceu de mes Sauuages qui m'attendoient bien en peine que i'estois deuenu, assis à l'ombre sous un arbre un peu à costé du chemin dans une belle grande prairie, ma veuë les consola fort, comme leur rencontre me resioüit grandement, car ie faisois desia estat de coucher seul dans la campagne, & de viure de feüilles & de racines, comme les anciens Hermites, en attendant l'assistance de Dieu, duquel i'esperois estre conserué de la main des Hiroquois qui couroient pour lors les frontieres, car ils m'eussent enuoyé en l'autre monde par le feu & les tourments, & m'eussent mangé au lieu des vers, comme ils font leurs ennemis.

Ie m'approchay donc de mes gens, lesquels m'ayans fait seoir auprés d'eux, me donnerent des cannes de bled d'Inde à succer pour me fortifier & me faire reprendre haleine; ie pris garde comme ils en usoient, car cela m'estoit un peu nouueau, & les trouuay d'un assez bon suc, puis ayant reposé quelques * temps & repris nouuelle force, nous poursuiuismes nostre chemin iusques à un petit hameau, où les habitans nous donnerent des prunes rouges ressemblans à nos damas violets, mais si rudes & aspres au goust que ie n'en peu manger du tout, en lieu ie cueillay un plein plat de fezolles dans leur desert, qui nous seruirent pour un second festin dans || nostre cabane, l'escorce 208
en estoit desia bien dure, mais la sauce en fut encore plus maigre, car il n'y eut, ny sel, ny huile, ni graisse, plus douce neantmoins que le fiel, & le vinaigre, du fils de Dieu en la Croix.

Le Soleil commençoit desia à quitter nostre orison & nous priuer de sa lumiere, lorsque nous partismes de ce petit hameau, une partie de nos hommes se separerent aprés leur auoir fait la courtoisie de quelques fers à flesches, puis mon Sauuage & moy auec un autre tinsmes le chemin de Tequeunoikuaye, autrement nommé Quieuindohian, par quelques François la Rochelle, & par nous la ville de sainct Gabriel, pour estre la premiere ville du pays dans laquelle ie sois entré, elle est aussi la principale, & comme la gardienne & le rempart de toutes celles de la Nation des Ours, & où se decident ordinairement les affaires de plus grande importance. Ce lieu est assez bien fortifié à leur mode, & peut contenir enuiron deux ou trois cens mesnages, en trente ou quarante cabanes qu'il y a. A l'approche de ce bourg un grand nombre de Sauuages de tous aages, sortirent au deuant de nous auec une acclamation, & un bruit populaire si grand, que i'en auois les oreilles toutes estourdies, & fus ainsi conduit iusques dans nostre cabane, où la presse y estoit desia
209 si grande que ie fus contraint de gaigner le haut de l'establie pour me liberer & faire quitte de leur empeschement.

Le pere & la mere de mon Sauuage me firent un fort bon accueil à leur mode, & par des caresses extraordinaires me tesmoignerent l'aise & le contentement qu'ils auoient de ma venuë, & me traiterent auec la mesme douceur & amitié de leurs propres enfans, me donnant tout suiet de loüer Dieu en leur humanité & bienueillance. Ils prirent aussi soin de mes petites hardes, afin que rien ne s'en perdit, &

m'aduertirent de me donner garde des larrons & trompeurs, particulierement des Quieunontateronons qui sont les plus rusez de tous, & en effet ils me caressoient fort pour m'attraper par des inuentions qui feroient leçon à celles des fins coupeurs de bources d'icy.

C'est une chose digne de consideration & bien admirable que les Sauuages n'estans conduits que de leur naturel, quelques corrompus qu'ils soient, s'entr'ayment neantmoins d'un amour si cordial & sincere, qu'ils s'entr'appellent ordinairement les uns les autres, pere, frere, oncle, nepueu ou cousin, comme s'ils estoient tous d'une mesme famille & parenté. Mon Sauuage qui me tenoit en qualité de frere, me donna aduis d'appeller sa mere Sendoue, c'est à dire Maman, ma mere, puis luy & ses freres Ataquan, mon frere, & le reste de ses parens en suitte, selon les degrez de consanguinité, & eux de mesme m'appelloient leur parent. La bonne femme || disoit Ayein, mon fils, 210
& les autres Ataquan, mon frere, Sarassée, mon cousin, Hinoittan, mon nepueu, Houatinoron, mon oncle, Aystan, mon pere : selon l'aage des personnes i'estois ainsi appellé oncle ou nepueu, &c., & de peu de personnes qui ne me tenoient en cette qualité de parens, i'estois ainsi appellé Yatoro, mon compagnon, mon camarade, & de beaucoup Garihouanne, grand Capitaine, i'en estois de mesme à leur endroit comme i'ay dit, & par ainsi nous viuions en tres grand paix & douceur d'esprit.

Le festin qui nous fut fait à nostre arriuée, fut d'un peu de bled d'Inde pilé, qu'ils appellent Ottet, auec

un petit morceau de poisson boucanné à chacun, cuit en l'eau, car c'est tout la sauce du pays, & mes fezolles nous seruirent pour le lendemain : dès lors ie trouuay bonne la Sagamité qui estoit faite dans nostre cabane, pour estre assez nettement accommodée, ie n'en pouuois seulement manger lorsqu'il y auoit du poisson puant deminçé parmy, ou d'autres petits, qu'ils appellent Auhaitsique, ny aussi de Leindohy, qui est un bled puant, duquel ils font neantmoins grand estat : nous mangions par fois des citrouilles du pays, cuites dans de l'eau, ou bien sous les cendres chaudes, que ie trouuois fort bonnes, comme semblablement des espics de bled d'Inde que nous faisions rostir deuant le feu, & d'autres esgrenez, grillez comme pois dans les cendres : pour des meures champestres
211 nostre Sauuagesse m'en ap- || portoit souuent au matin pour mon desieuner, ou bien des cannes d'honneha à succer, & autre chose qu'elle pouuoit : & auoit ce soin de faire dresser ma Sagamité la premiere, dans l'escuelle de bois ou d'escorce la plus nette, large comme un plat bassin, & la cueillier auec laquelle ie mangeois, grande comme une sauciere, & longue comme une à dresser potage.

Pour mon departement & quartier, ils me donnerent à moy seul, autant de place qu'en pouuoit occuper un petit mesnage, qu'ils firent sortir à mon occasion, dés le lendemain de mon arriuée : en quoy ie remarquay particulierement leur bonne affection, & comme ils desiroient en tout de me contenter, & m'assister auec toute l'honnesteté & le respect deu à un grand Capitaine & chef de guerre tel qu'ils me te-

noient. Et pour ce qu'ils n'ont point accoustumé de se seruir de cheuet, ie me seruois la nuict d'un billot de bois, ou d'une pierre sous ma teste, & au reste couché simplement sur la natte sans couuerture ny forme de couche, & en lieu tellement dur que le matin me leuant, ie me trouuois tout rompu & brisé de la teste & du corps.

Le matin, aprés estre esueillé, & prié un peu Dieu, ie desieunois de ce peu que nostre Sauuagesse m'auoit apporté, puis ayant pris mon cadran solaire, ie sortois de la ville en quelque lieu à l'escart pour pouuoir dire mon office en paix, & faire mes petites prieres & meditations ordinaires hors du bruit: estant || en- 212
uiron midy ou une heure, ie me rendois derechef à nostre cabane, pour disner d'un peu de Sagamité, ou de quelque citrouille cuitte; aprés disner ie lisois dans quelque petit liure que i'auois porté, ou bien i'escriuois, & obseruant soigneusement les mots de la langue que i'apprenois, i'en dressois des memoires que i'estudiois & repetois deuant mes Sauuages, lesquels y prenoient plaisir & m'aydoient à m'y perfectionner auec une assez bonne methode, me disant souuent, Aniel pour Gabriel, qu'ils ne pouuoient prononcer, à cause de la lettre B, qui ne se trouue point en toute leur langue, non plus que les autres lettres labiales, Assehoua Agnonna, & Seatonqua: Gabriel, prends ta plume & escris, puis ils m'expliquoient au mieux qu'ils pouuoient ce que ie desirois sçauoir d'eux.

Et comme ils ne pouuoient parfois me faire entendre leurs conceptions, ils me les demonstroient

par figures, similitudes & demonstrations exterieures, par fois par discours, & quelquefois auec un baston, traçant la chose sur la terre, au mieux qu'ils pouuoient, ou par le mouuement du corps, n'estans pas honteux d'en faire quelquesfois de bien indecents, pour se pouuoir mieux donner à entendre par ces comparaisons, plustost que par longs discours & raisons qu'ils eussent pû alleguer, pour estre leur langue assez pauure & disetteuse de mots en plusieurs choses,
213 & particulierement en ce qui est des mysteres de nostre saincte Religion, lesquels nous ne leur pouuions expliquer, ny mesme le Pater Noster, sinon par periphrase, c'est à dire, que pour un de nos mots, il en falloit user de plusieurs des leurs: car entr'eux ils ne sçauent que c'est de Sanctification, de Regne celeste, du tres-sainct Sacrement. Les mots de Gloire, Trinité, S. Esprit, Paradis, Enfer, Eglise, Foy, Esperance & Charité, & autres infinis, ne sont pas en usage chez eux.

De sorte qu'il n'y a pas besoin de gens bien sçauans pour le commencement; mais de personnes bien craignans Dieu, patiens & pleins de charité: & voyla en quoy il faut principallement exceller pour conuertir ce pauure peuple, & le tirer hors du peché & de son aueuglement.

Ie sortois aussi fort souuent par la bourgade & les visitois en leurs cabanes & menages, ce qu'ils trouuoient trés-bon & m'en aymoient dauantage, voyans que ie traitois doucement & affablement auec eux, autrement ils ne m'eussent point veu de bon oeil, & m'eussent creu superbe & desdaigneux, ce qui n'eust

pas esté le moyen de rien gaigner sur eux; mais plustost d'acquerir la disgrace d'un chacun, & se faire hayr de tous: car à mesme temps qu'un estranger a donné à l'un d'eux quelque petit suiet ou ombrage de mescontentement, il est aussi tost sceu par toute la ville de l'un à l'autre: & comme le mal est plustost creu que le bien, ils vous estiment tel pour un temps, que le mescontant vous a despeint.

|| Nostre bourgade estoit de ce costé là la plus 214
proche voisine des Hyroquois, leurs ennemis mortels, c'est pourquoy on m'aduertissoit souuent de me tenir sur mes gardes, de peur de quelque surprise pendant que i'allois au bois prier Dieu, ou aux champs cueillir des meures champestres: mais ie n'y rencontray iamais aucun danger ny hazard (Dieu mercy) il y eut seulement un Huron qui bandit son arc contre moy, pensant que ie fusse ennemy: mais ayant parlé il se rasseura, & me salua à la mode du pays, Quoye, puis il passa outre son chemin, & moy le mien.

Ie visitois aussi par fois leur cimetiere, qu'ils appellent Agosayé, admirant le soin que ces pauures gens ont des corps morts de leurs parents & amis deffuncts, & trouuois qu'en cela ils surpassoient la pieté des Chrestiens, puisqu'ils n'espargnent rien pour le soulagement de leurs ames, qu'ils croyent immortelles, & auoir besoin du secours des viuans. Que si par fois i'auois quelque petit ennuy, ie me recreois & consolois en Dieu par la priere, ou en chantant des Hymnes & Cantiques spirituels, à la loüange de sa diuine Majesté, lesquels les Sauuages escoutoient auec attention & contentement, & me prioyent de chanter

souuent, principalement aprés que ie leur eus dict, que ces chants & Cantiques spirituels estoient des prieres que ie faisois à Dieu nostre Seigneur, pour leur salut & conuersion.

215 Pendant la nuict i'entendois aussi aucune fois, la mere de mon Sauuage pleurer, & s'affliger grandement, à cause des illusions du Diable. I'interrogeay mon Sauuage pour en sçauoir le suiet, il me fit responce que c'estoit le Diable qui la trauailloit, par des songes & representations fascheuses de la mort de ses parens, & amis deffuncts. Cela est particulierement commun aux femmes plustost qu'aux hommes, à qui cela arriue plus rarement, bien qu'il s'y en trouue aucuns qui en sont fort trauaillez, & en deuiennent fols & furieux, selon leur imagination, & la foiblesse de leur esprit, qui leur fait adiouster foy, & faire cas de ces resueries diaboliques & d'une infinité de fatras qu'il leur met dans l'esprit.

Venuë du Pere Nicolas en la ville de sainct Gabriel. Et comme le Pere Ioseph & nous fismes bastir une cabane. De nostre pauureté & nourriture ordinaire, & du vin que nous fismes pour les sainctes Messes.

CHAPITRE IX.

Il se passa un assez long-temps aprés mon arriuée

auant que i'eusse aucune cognoissance, ny nouuelle
du lieu où estoient arriuez mes confreres, iusques 216
à un certain iour que le Pere Nicolas accompagné d'un Sauuage, me vint trouuer de son village, qui n'estoit qu'à cinq lieuës de nous. Ie fus fort resiouy de sa venuë, & de le voir plein de santé (luy qui estoit d'une complexion si foible) que Dieu luy auoit conseruée au milieu de tant de trauaux & de disettes qu'il auoit souffertes depuis nostre partement de la traite iusques à cette entreueuë, auec son barbare mal gracieux & chiche au possible en son endroit, qui le faisoit presque mourir de faim.

Mes Sauuages au contraire plus doux & courtois, firent voir par le bon accueil qu'ils firent à ce bon Pere, & à tous les François qui me vindrent voir, combien estoit differante leur bonne humeur de celle de ce melancolique, car outre qu'ils les receurent auec une face ioyeuse & contente, ils les firent incontinent seoir, petuner & manger en attendant le manifique* festin du soir qui fut fait de farine qu'ils appellent eschionque, de laquelle ils furent tous plus que suffisamment rassasiez & non point enyurez, car ils ne beurent que de l'eau pour toute boisson, & coucherent sur la terre nuë.

Le lendemain matin nous primes resolution le Pere Nicolas & moy auec quelques François d'aller trouuer le Pere Ioseph à son village esloigné du nostre 4. ou cinq lieuës, car Dieu nous auoit fait la grace
que sans l'auoir premedité nous nous || mismes à la 217
conduicte de trois personnes, qui demeuroient chacun en un village d'égale distance les uns des autres, fai-

sans comme un triangle, qui nous fust à bon augure & une memoire de la tres-saincte Trinité, un seul Dieu en trois personnes, Pere, Fils, & S. Esprit, egalement bons, sages & puissans.

Or d'autant que i'estois fort aymé de Oonchiarey mon Sauuage, de la plus-part de ses parens & de tous ceux de la bourgade, ie ne sçauois comment l'aduertir de nostre dessein, ny quelle excuse prendre pour luy faire agreer ma sortie, nous trouuames en fin moyen de luy persuader que i'auois quelque affaire d'importance à communiquer à nostre frere Ioseph, & qu'allant vers luy il falloit necessairement que j'y portasse tout ce que i'auois, qui estoit autant à luy comme à moy mesme, afin de prendre chacun ce qui luy appartenoit, le bon ieune homme se contenta de ceste raison, sous esperance de nous reuoir bien tost, & ainsi satisfaict, nous primes congé de luy & partimes pour le village du Pere Ioseph.

Nous nous seruimes d'un Sauuage pour guide, & pour porter nos paquets moyennant quelque petite courtoisie que nous luy donnames, mais le plaisir fut d'un François nommé la Criette, seruiteur du sieur de Champlain, lequel ayant apperceu dans le bois à vingt pas de nous, un arbre tout couuert de tourterelles, & les voulans tirer, il tourna tant de fois à l'entour de l'arbre qu'il effara les oyseaux, & luy
218 mesme s'égara, de sorte qu'il nous fallut faire || courir nostre Sauuage aprés luy, qui s'enfuyoit comme un perdu à trauers les bois, pensant nous suiure dans un sentier contraire, & le ramener au lieu mesme où il nous auoit laissé assis, tellement qu'il eut bien de

la peine, n'eut point de tourterelles & nous fit bien perdre du temps.

N'ayant pas trouué le Pere Ioseph dans son petit hameau, nous le fumes trouuer à demye lieuë de là, au bourg de Quieunonascaran, où ie ne vous sçaurois expliquer la ioye & le contentement que nous eusmes de nous reuoir tous trois ensemble, qui ne fut pas sans en rendre graces à Dieu, le priant de benir nostre entreprise pour sa gloire, & pour la conuersion de ces pauures infidelles. La beauté du païs & l'honnesteté du grand Capitaine, chez lequel nous logeasmes par plusieurs iours, nous fist faire eslection de la contrée pour nostre retraicte, où à grand peine eusmes nous le loisir de nous entrecaresser, que ie vis mes Sauuages (ennuyez de mon absence) nous venir retrouuer, ce qu'ils reitererent par plusieurs fois, & nous nous estudions à les receuoir & traicter si humainement & ciuilement, que nous les gaignasmes, en sorte, qu'ils sembloient debattre de courtoisie à receuoir les François en leur cabane, lors que la necessité de leurs affaires les iettoit à la mercy de ces Sauuages, que nous experimentames auoir esté utils, à ceux qui doiuent traicter auec eux, esperant par ce moyen de nous insinuer au principal dessein de leur conuersion, seul motif d'un si long & fascheux voyage.

|| Le desir de profiter & d'auancer la gloire de 219
Dieu, nous fist resoudre d'y bastir un logement à part, & separé pour prendre possession de ce païs au nom de Iesus Christ, afin d'y faire les fonctions & exercer les Ministeres de nostre Mission, ce qui fut cause que nous prinmes le Chef, qu'ils appellent Ga-

rihoüa Andionxra, c'eſt à dire, Capitaine & Chef de la Police, de nous le permettre, ce qu'il fiſt auec l'aduis de ſon Conſeil, mais auec bien de la peine, ayans au prealable faict leur poſſible pour nous le diſſuader, diſans qu'il vaudroit beaucoup mieux que logeaſſions dans leurs cabanes & parmy leurs familles, pour y eſtre mieux traictez qu'en un lieu eſcarté, où perſonne n'auroit ſoin de nous.

Nous obtinſmes en fin ce que nous deſirions, leur ayans fait entendre qu'il eſtoit auſſi neceſſaire pour leur bien; car eſtans venus de ſi loingtain païs, pour leur faire entendre ce qui concernoit le ſalut de leurs ames, & le bien de la felicité eternelle, auec la cognoiſſance d'un vray Dieu, par la predication de l'Euangile, il n'eſtoit pas poſſible d'eſtre aſſez illuminez du Ciel pour les inſtruire, parmy le tracas de la meſnagerie de leurs cabanes, ioint que deſirans leur conſeruer l'amitié des François, qui traictoient auec eux, nous aurions plus de credit à les conſeruer ainſi à part, que non pas quand nous ſerions cabanez parmy eux.

De ſorte que s'eſtans laiſſez perſuader par ces diſcours & autres ſemblables, ils nous dirent de prier ce
220 grand Dieu, que nous appel- || lions Pere & nous diſions ſes ſeruiteurs, afin qu'il fiſt ceſſer les pluyes, qui pour lors eſtoient fort grandes & importunes, pour pouuoir nous accommoder la cabane que nous deſirions: ſi bien que Dieu fauoriſant nos prieres aprés auoir paſſé la nuict ſuyuante dans une petite cabane au milieu des champs, à le ſolliciter de ſes promeſſes, il nous exauça, & les fiſt ceſſer ſi heureuſe-

ment; que nous eusmes un temps fort serain, dequoy ils furent si estonnez & rauis d'admiration, qu'ils le publierent pour miracle, dont nous rendimes graces à Dieu. Et ce qui les confirma dauantage en ceste croyance fut qu'aprés auoir employé quelques iour* à ce pieux trauail & mis à sa perfection, les pluyes recommencerent, de sorte qu'ils publierent partout la grandeur de nostre Dieu.

Ie ne puis obmettre un gentil debat qui arriua entr'eux, à raison de nostre bastiment, d'un ieune garçon lequel n'y trauaillant pas de bonne volonté, se plaignoit aux autres de la peine & du soin qu'ils se donnoient pour des personnes qui ne leur estoient point parens, & eust volontiers desiré qu'on eust delaissé la cabane imparfaicte, & nous en peine de loger à descouuert, mais les autres Sauuages portez de meilleure affection, ne luy voulurent point acquiescer, & le reprirent de sa paresse & du peu d'amitié qu'il tesmoignoit à des personnes si recommandables, qu'ils deuoient cherir comme parens & amys bien qu'estrangers, puis qu'ils n'estoient venus que pour leur propre bien & profit.

Ces bons Sauuages ont ceste loüable coustume 221
entr'eux que quand quelqu'uns de leurs concitoyens
n'ont point de cabane à se loger, tous unanimement
prestent la main & luy en font une, du moins ils la
mettent en tel estat qu'aysement de luy mesme il la
peut parachever; & pour obliger un chacun à un si
pieux & charitable office, quand il est question d'y
trauailler, la chose se decide tousiours en plein con-
seil, puis le cry s'en faict tous les iours par la ville ou

bourgade; afin qu'un chacun s'y trouue à l'heure ordonnée, iuſques à entiere perfection de l'œuure, ce qui eſt un tres bel ordre & fort loüable pour des Sauuages, que nous croyons & ſont en effect, moins polis que nous.

Mais pour nous qui leur eſtions eſtrangers & arriuez de nouueau, comme diſoit ce ieune homme, c'eſtoit beaucoup de ſe monſtrer ſi humain que de nous en baſt une, auec une ſi commune & uniuerſelle affection, veu qu'ils ne donnent ordinairement rien pour rien aux eſtrangers, ſi ce n'eſt à des perſonnes qui le meritent, ou qui les ayent bien obligez, quoy qu'ils demandent touſiours particulierement aux François, qu'ils appellent Agnonha, c'eſt a dire gens de fer en leur langue, ou qui ſe ſeruent de fer, ou le fer meſme, car ils nommoient quelquefois les aches Agnonha, qu'ils appellent autrement Atouhoin. Les Montagnais nous donnent le nom de Miſtigoche ou Ouemichtigouchion, c'eſt à dire un homme qui eſt dans un canot de bois, ou batteau de bois, ou coffre
222 de bois, ſelon l'interpretation d'aucun. Nom || qu'ils donnerent aux premiers Europeans qui les aborderent dans des nauires ou batteaux de bois, deſquels ils n'auoient iamais veu auparauant, car les leurs ne ſont faicts que d'eſcorces & fort petits. Mais pour le nom que nous donnent les Hurons, il vient de ce qu'auparauant nous, ils ne ſçauoient que c'eſtoit de fer & n'en auoient aucun uſage, non plus que de tout autre metail ou mineral, ſinon en quelque endroit ils auoient du cuiure rouge, duquel i'ay veu un petit lingot vers la mer douce, que le Truchement Bruslé

nous apporta, d'une nation esloignée 80. lieuës des Hurons.

Noftre cabane fut baftie à la portée du piftolet de la bourgade, en un lieu que nous mefmes auions choifi pour le plus commode fur le cofteau d'un fond, où paffoit un beau & agreable ruiffeau, de l'eau duquel nous nous feruions à boire & faire noftre Sagamité, excepté pendant les grandes neiges de l'Hyuer, que pour caufe du mauuais chemin, nous prenions de la neige * ès enuirons de noftre cabane, pour faire noftre manger, & ne nous en trouuafmes point mal Dieu mercy. Il eft vray qu'on paffe d'ordinaire les fepmaines & les mois entiers fans boire & fans eftre alteré, car ne mangeant iamais rien de fallé ny efpicé, & fon manger quotidien n'eftant, que de ce bled d'Inde boüilly en eau, cefte meneftre fert de boiffon & de mangeaille, & fi on peut eftre quelquefois alteré, c'eft lors qu'on mange de la viande, ou qu'on vay en voyage par terre, & peux affeurer qu'en un an, que i'ay demeuré aux Hurons, || ie n'ay pas beu neuf ou dix fois plus, 223
ce qui me faict dire auec fainct Jean Climacus, que le beaucoup boire, vient d'habitude & non de neceffité, & par ainfi on peut à bon droit reprendre les grands beuueurs, & ne fouffrir ce vice à la ieuneffe, qui eft ordinairement fuiuy des autres.

Ie me trouvois auffi fort bien de ne manger point de fel, ny rien de fallé, encor que ie n'en euffe point l'habitude, que depuis que i'eftois entré aux Hurons, d'où on n'en peut efperer que de plus de trois cens lieuës loin: A mon retour en Canada, ie me trouuois mal au commencement d'en manger, pour l'auoir

discontinué un peu trop long temps, mais ie m'y suis racoutumé du depuis, ce qui me faict croire qu'il n'est nullement necessaire à la conseruation de la vie, n'y à la santé de l'homme, & qu'aysement s'en pourroit passer qui voudroit, il n'y auroit que de la peine au commencement & point à la fin.

Nostre pauure cabane pouuoit auoir enuiron vingt pieds de longueur & dix ou douze de large, faicte en la forme d'un berceau de iardin, couuerte d'escorce partout, excepté au faiste où on auoit laissé une fente & ouuerture, d'un bout à l'autre de la cabane, pour sortir la fumée, estant acheuée de nous mesmes au mieux qu'il nous fut possible, nous fismes des cloisons de pieces de bois, separant nostre cabane en trois, dont la premiere partie du costé de la porte nous seruoit de chambre & de cuisine, pour faire tout ce qui
224 estoit de nostre petit || mesnage & pour nostre repos de la nuict, que nous prenions contre la terre, sur une petite natte de ioncs, auec un billot de bois pour cheuet, & quelques busches que nous auions accommodées chacun deuant nos couches pour n'estre veus. Ce lieu nous seruoit aussi de salle, pour receuoir & entretenir les Sauuages, qui nous venoient voir iournellement.

La seconde chambre, qui estoit la plus petite estoit celle où nous serrions nos ustencilles & petits emmeublemens. Et la troisiesme, dans laquelle nous auions dressé un Autel auec des pieces de bois piquées en terre, nous seruoit de Chappelle, laquelle a esté la seconde qui se soit iamais bastie aux Hurons & pais circonuoisins où la saincte Messe se disoit tous les

iours, au grand contentement & consolation de nos ames, car auparauant nous, ny Prestres, ny Religieux n'y auoit mis le pied, que le seul P. Ioseph le Caron, qui y dit la premiere messe vers la bourgade de Toenchain. Et peur de la main larronnesse des barbares, nous tenions les petites portes d'escorces tousiours fermées & attachées auec des cordelettes, n'ayans pas moyen de les mieux accommoder.

A l'entour de nostre logis, bien que la terre fust un peu maigre & sablonneuse, nous y accommodames un petit iardin, fermé de pallissades pour en oster le libre accés aux enfans. Les pois, herbes & autres petites choses que nous y auions semées, y profiterent assez bien & eussent faict dauantage, si la terre eut esté bien labourée, mais il nous fallut seruir d'une vieille || 225
hache en lieu de besche & d'un baston courbé & pointu pour tout le reste des instrumens.

Si nostre iardin n'estoit point tant bon, nostre cabane estoit encore moindre, car pour auoir esté faicte hors de saison, l'escorce se descreua toute & si* fist de grandes fentes, de sorte qu'elle nous garantissoit peu ou point des pluyes, qui nous tomboient par tout, sans nous en pouuoir garantir ny le iour ny la nuict, non plus que des neiges pendant l'Hyuer, desquelles nous nous trouuions par fois couuerts le matin en nous leuant. Si la pluye estoit aspre elle nous esteignoit nostre feu, nous priuoit du manger & nous causoit tant d'autres incommoditez que ie puis dire auec verité, que iusques à ce que nous y eumes un peu remedié, qu'il n'y auoit pas un seul petit coin en nostre cabane, où il ne pleust comme dehors, ce qui nous contrai-

gnoit d'y passer les nuicts entieres sans dormir, cherchans à nous tenir & ranger debouts ou assis en quelque petit coin pendant ces orages qui tomboient encores sur nous.

Ce nous estoit une grande incommodité à la verité, mais quand je considere ce que nostre Seigneur a dit de luy mesme ; Les Renards ont des tanieres, & les oyseaux ont des nids pour se retirer, mais le Fils de l'homme n'a pas où reposer son chef, je trouue que nous estions grandement bien logez, & que nous aurions tort de nous en plaindre, car la gloire des vrays freres Mineurs est, d'estre vrayement pauures auec Jesus. Il n'y a que ceux qui sont pauures malgré eux,
226 qui deussent se plaindre de l'estre, disoit Aristides Athenien, car le bon Religieux est tousiours contant, & se plaint rarement des choses mesmes qui l'oppressent & le mettent en necessité.

La terre nuë où nos genoüils nous seruoient de table à prendre nos repas, ainsi comme les Sauuages, non en posture de Singe, mais assis sur des busches de bois, qui estoit quelque chose de plus que les barbares. Les nappes ny les seruiettes ne sont point en usage en ces païs là, & n'auions autre linge pour essuyer nos doigts aprés l'eau, que les seules feuilles de bled d'Inde, car nostre linge n'estoit que pour la Chappelle, lequel nous mesnagions fort, pour estre en païs disetteux & esloigné de tout secours. Nous auions quelques cousteaux, mais ils ne seruoient aux repas, pour ce que nous n'auions point de pain à coupper, & si rarement de la viande, que nous auons passé des six sepmaines & 2. mois entiers sans en manger un seul morceau,

que quelques petites pieces de chien, d'ours ou de renard, qu'on nous donnoit en festin, excepté vers Pasques & en l'Automne, que quelques François nous firent part de leur chasse.

La chandelle de quoy nous nous seruions la nuict, n'estoit que de petits cornets d'escorce de bouleau, qui estoient de peu de durée, & la clarté du feu nous seruoit pour lire, escrire & faire autres petites choses, pendant les longues nuicts de l'Hyuer, qui nous estoient fort incommodes.

Nos viandes ordinaires estoient de mesme celles des Sauuages, & n'y auoit autre differen‖ce sinon à 227
la netteté auec laquelle elles estoient preparées, nous y meslions assez souuent des petites herbes champestres, que nous trouuions dans les prairies & par la campagne, comme de la Mariolaine sauuage, de la pourcelene, & d'une certaine espece de baume auec de petits oignons qui donnoit goust à nostre Sagamité, les Sauuages n'en vouloient neantmoins point manger, & disoient que cela sentoit trop le mauuais, pour ce qu'ils n'usent d'aucunes herbes, & par ainsi ils ne nous en demandoient point, comme ils faisoient lorsqu'il n'y en auoit point & nous leur en donnions volontiers, aussi ne nous en refusoient ils pas en leurs cabanes, quand nous leur en demandions, & d'eux mesmes nous en offroient volontairement, mais rarement en acceptions nous, sinon pour leur complaire & ne les point mescontenter.

Si au temps que les bois estoient en seue, nous auions quelque indisposition ou debilité du cœur, on faisoit une fente dans l'escorce de quelque gros fou-

teau * & auec une escuelle on amassoit la liqueur qui en distilloit, qu'on beuuoit comme un remede de bien peu d'effect, & qui affadit plustost qu'il ne fortifie, mais on se sert de tout où la necessité contrainct.

Auant que ie partis pour la mer douce, le vin des Messes que nous auions apporté de Kebec, dans un petit baril de deux pots estant failly, nous en fismes d'autre des raisins du païs, qui fut tres bon & boullut en nostre petit baril & en deux autres bouteilles que nous auions; de mesme qu'il eust pû faire en des
228 plus grands vaisseaux; & si nous en eussions encore eu d'autres; il y auoit moyen d'en faire une assez bonne prouision, pour la grande quantité de vignes & de raisins, qui sont en ce païs là. Les Sauuages en mangent bien le raisin, mais ils ne le cultivent point & n'en font aucun vin, pour n'en auoir l'inuention ny les instrumens propres. Nostre mortier de bois & une seruiette de nostre Chappelle nous seruirent de pressoir & un Anderoqua ou seeau d'escorce, nous seruit de cuue, mais nos petits vaisseaux n'estans pas capables de contenir tout nostre vin nouueau, nous fusmes contraincts, pour ne point perdre le reste d'en faire du raisiné, qui fut aussi bon que celuy que l'on faict en nostre Europe, lequel nous seruit aux iours de recreation, & pour la bien venuë des François, à en prendre un petit sur la poincte d'un cousteau.

s'visitez des Sauuages & à quelle intention. — 229
Leur maniere de saluer. L'estime qu'ils font des
François. De la vengeance. De la nation des testes
pelées, & comme nous gouuernions les François
& visitions les Sauuages.

CHAPITRE X.

L'homme est un animal sociable, qui ne peut viure
e compagnie; mais il faut qu'il fasse election de
s de bien, s'il ne veut estre luy-mesme; pour ce que
esprits se communiquent facilement & nous ren-
nt souuent tels que sont ceux auec lesquels nous fre-
entons. Auec les Saincts vous serez Saincts, & auec
peruers vous serez peruertis, disoit le S. Prophete.
Pendant le iour, nous estions continuellement vi-
z d'un grand nombre de Sauuages & à diuerses in-
tions; car les uns y venoient comme amis & pour
struire de leur salut, d'autres pour auoir le conten-
nent de nous voir & s'entretenir de discours auec
us; quelques-uns pour obseruer nos ceremonies &
stre gouuernement. Les enfans, pour apprendre
a creance & les lettres, & d'autres pour nous de-
ander quelque chose, lors principalement que i'y
ois, car le Pere Ioseph & le Pere Nicolas auoient 230
ouué cette inuention pour se dépetrer des Sauuages
op importuns, de leur dire qu'ils estoient pauures
uant à eux & que tout ce qu'ils auoient m'apparte-
oit, i'en pensois faire de mesme à leur endroit pour
uoir paix, mais estans deux contre moi, ie perdis

mon procez & fus toufiours creu riche, & de rien en effect, car tout nostre vaillant ne consistoit qu'à un peu de rassades, quelques cousteaux & des petites aleines qu'on nous auoit donné à la traicte, pour viure en la campagne, & parmy les nations qui n'auroient point de charité pour nous.

Il y en auoit plusieurs malicieux, qui ne venoient que pour nous desrober de nos petits emmeublemens sous pretexte de visite, comme d'autres plus charitables, nous apportoient des petits presens de bled d'Inde, citrouilles, fezolles & aucunefois des petits poissons boucannez ou frais : reciproquement nous leur en rendions d'autres, comme aleines, espingles, fers à fleches, ou un peu de rassade, pour leur col ou leurs oreilles, & comme ils sont pauures en meubles, quand ils empruntoient de nos chauderons, ils nous les rendoient tousiours auec quelque reste de sagamité pour remerciement, & s'il escheoit de faire festin pour un deffunct, plusieurs nous enuoyoient nostre plat, comme ils faisoient au reste de leurs parens & amys.

Ciceron escrit que Caton le Censeur estant sur le
231 point de mourir, se repentit d'auoir || esté manger chez un sien amy qui l'en auoit prié, disant qu'il auoit faict en cela, non en bon Citoyen Romain, mais en presomptueux barbare, pour ce qu'à dire vray nul homme vertueux & genereux peut aller manger chez autruy, qu'il ne perde sa liberté & ne mette sa reputation & grauité en tres grand peril, quoy qu'en puissent dire ceux qui ne cherchent que la bonne chere, sous pretexte d'amitié & de visite. Cette raison & plusieurs autres nous empechoient d'aller que rarement, aux

feſtins des Sauuages deſquels ils nous prioient ſouuent auec inſtance, mais à la fin noſtre retenuë leur ſeruit de quelque choſe, car par ce moyen ils ne perdirent iamais le reſpect & la croyance qu'ils nous auoient, ny nous la modeſtie, & le bon exemple que nous leur deuions.

Pour retirer nos François du mal & les induire au bien, nous auions accouſtumé de les faire aſſembler dans noſtre cabane toutes les feſtes & dimanches (ceux qui vouloient) & leur remonſtrans ce qui eſtoit de leur deuoir, leur donnions auſſi la conſolation d'une saincte liberté chreſtienne & religieuſe, pour leur ſeruir d'amorce à la vertu ; & ces recreations eſtoient toutes ſpirituelles, deſquelles meſmes les Sauuages reſtoient edifiez, comme de les ouyr chanter tous enſemblement, des Hymnes, des Pſeaumes & des Cantiques ſpirituels, à la gloire & loüange de noſtre Seigneur.

La veille des Roys, ſelon qu'il ſe pratique par toute la Chreſtienté, nous tirames au ſort auec des febues 232
du Breſil, pour l'election d'un Roy, car iuſqu'alors iamais cette ceremonie ne s'eſtoit pratiquée dans le païs des Hurons. Or comme le ſort m'eſcheut d'eſtre le premier à qui ceſt honneur ait arriué, il en fallut faire la ceremonie plus ſolemnelle & magnifique, aux deſpens de la communauté, auec un feſtin qui n'auoit point de prix, mais qui manqua de vin, car il n'y eut pour toute boiſſon, que de la belle eau claire, de laquelle peu gouſterent : pour les viandes il y eut un meilleur ordre, les citrouïlles n'y furent point eſpargnées, le bled d'Inde n'y manqua point, & le poiſſon

boucanné y fust assez commun, le tout meslé, demincé, cuit & bouilly dans une grande chaudiere, de laquelle un chacun eut à suffisance.

Quand quelque particulier* Sauuage de nos amys nous venoient visiter, entrans chez nous, la salutation estoit, ho, ho, ho, qui est une salutation de joye, & la seule voix ho, ho, ne se peut faire que ce ne soit quasi en riant, principalement quand on leue la derniere syllabe, tesmoignans par là la ioye & le contentement qu'ils auoient de nous voir; leur autre salutation *Quoye*, qui est comme si on disoit, qu'est-ce, que dites-vous, se peut prendre en diuers sens, aussi est-elle commune enuers les amis & ennemis, qui respondent de mesme, *Quoye*, ou plus gracieusement, *Yatoro*, qui est à dire, mon amy, mon compagnon, mon camarade, ou disent, *Ataquen*, mon frere, & aux
233 filles, *Eadsé*, ma bonne amie, ma compagne, & quelquesfois aux vieillards, *Yaistan*, mon pere, *Houatinoron*, mon oncle, &c.

Mais lorsque mes Sauuages de sainct Gabriel nous venoient voir, entrans chez nous, ou les rencontrans par la ville, leur salutation ordinaire estoit Iesus Maria, ou plustost *Iesous Mana* ou *Ana* ne pouuans dire mieux, on me dira que la lettre M est labiale; il est vray, mais les enfans à force de s'y estre exercé la prononçoient assez bien. Ie leur auois* appris à prononcer ces diuins Noms pour salut, afin de les former tousiours au bien, car il faut commencer par les choses les plus aysées, pour arriuer aux plus difficiles.

Ils nous demandoient souuent à petuner, pour espargner le petun qu'ils auoient dans leur sac, car ils

n'en sont iamais dégarnis; mais comme la presse y estoit grande & que cela sentoit de son auarice, nous ne leur en pouuions donner à tous, & nous en excusions, en ce qu'eux mesmes nous traitoient de peu qu'en auions, & cette raison rendoit contans les esconduits, mais qui pourroit en auoir assez pour tous, feroit beaucoup pour les attirer tous en vostre cabane, car c'est leur miel, leur sucre, & leur mets plus delicieux.

Le Diable rusé fait le singe partout & contrefait mesme les choses les plus Sainctes, non pour nous ayder, mais pour nous tromper. Il a inuenté des idoles
pour contrecarer || les Images que Dieu a comman- 234
dées, & a donné l'inuention d'une maniere de confession aux Indiens du Perou, qui les fait estimer gens de bien par les autres infidelles, comme aux Puritains d'Angleterre & aux Lutheriens d'Allemagne, l'ombre de quelque ceremonie de l'Eglise Romaine qui leur fait croire, mais faussement, qu'ils sont enfans de Dieu, & que les seuls Caluinistes sont heretiques, comme il fut dit en la maison d'un comte d'Allemagne reprenant une personne Catholique qui s'estoit mise au seruice de ce Huguenot. Ce malin esprit a contrefait entre nos Hurons la loüable & ancienne coustume que nous auons de saluer de quelque deuote priere ou pieux souhait, celuy que nous entendons éternuer, car ils saluent ceux qui éternuent, non deuotement comme nous, mais auec des imprecations & malheurs qu'ils souhaitent à tous ceux qui sont leurs ennemis, ce qui m'estonnoit fort au commencement, & ne pouuions penser qu'autre en fut l'inuenteur que le Diable mesme.

Nous les en auons quelquesfois repris, mais ils ne pouuoient croire qu'il y eut de l'offence pour la hayne irreconciliable qu'ils ont à l'encontre des Nations qui leur ſont ennemies, car pour les perſonnes de leur propre Nation ils en ſçauent aſſez bien endurer & ſupporter un tort ou iniure quand il eſchet, & non d'un eſtranger, duquel s'ils ne ſe vengent à l'inſtant meſme
235 pour eſtre en || lieu où ils ne ſe voyent eſtre les plus forts, & qu'ils ſemblent diſſimuler leur mal talent, ne vous y fiez pas neantmoins qu'à bonne enſeigne pour beau ſemblant qu'ils vous faſſent; peur que lorſque vous y penſerez le moins, ils ne vous prennent au deſpourueu, & vous rendent au double ce que vous leur aurez preſté, non deux coups pour un, ny deux iniures pour une, mais la mort pour un deſplaiſir, car tuer un homme ou un moyneau, n'y a pas grande difference entr'eux, & de bleſſer ou donner un coup d'auiron, ils ne s'en tiennent pas ſouuent là, c'eſt pourquoy il fait bon eſtre ſage par tout, & ne donner ſuiet à perſonne de s'offencer ſi on n'en veut eſtre payé à la fin, comme l'exemple ſuiuante vous fera voir.

Deux François (comme i'ay rapporté au chap. 5. du 1. liure) un peu trop temeraires, offencerent un iour deux Canadiens aſſez mal à propos, dequoy ces Canadiens ne firent pour lors aucun ſemblant, à cauſe du lieu qui ne faiſoit pas pour eux, & diſſimulerent cet affront iuſques au temps de s'en pouuoir venger ſans teſmoins. Or il arriua à quelque * ſepmaines de là que ces deux François qui ne penſoient deſià plus au deſplaiſir qu'ils auoient faicts * à ces deux

Sauuages s'en allerent à la chasse, vers l'Isle d'Orleans, ce qu'estant sçeu par ces Indiens qui ne les perdoient point de memoire, les allerent prendre au despourueu, les assommerent à coups de haches, & ietterent les corps dans la riuiere, sans qu'on pust sçauoir 236
que long-temps aprés qui en auoient esté les meurtriers, à la fin on descouurit les homicides qui pour cela ne l'aissoient pas d'estre les bien venus parmy ceux de leur Nation, encore qu'ils s'abstinssent de venir plus à Kebec, peur d'y trouuer leur chastiment.

Les François exageroient prou la faute comme elle estoit tres grande, & disoient assez la punition que meritoit l'enormité d'une telle meschanceté, mais pour cela les Sauuages ne donnoient ny chastiment ny reprimande à ces meurtriers, qui n'estoient pas gens à ces viandes la, & puis ils sçauoient bien que tost ou tard la faute leur seroit pardonnée, & qu'un present de Castors, au pis aller, les garantiroit du supplice & de la peine qu'on n'a encor ozé entreprendre sur eux.

Neantmoins il fut aduisé entre les Chefs François qu'il falloit monstrer à ces barbares un grand ressentiment de leur faute pour en empescher d'autres pareilles, & pour cet effect firent assembler en un conseil general tous les Sauuages qui se trouuerent pour lors à la traite, où les meurtriers ayans esté grandement blasmez, furent en fin pardonnez à la priere de ceux de leur nation, qui promirent un amendement pour l'aduenir, moyennant quoy le sieur Guillaume de Caen, General de la flotte, assisté du sieur de Champlain, & des Capitaines de Nauires, prit une espée

237 || nuë qu'il fit ietter au milieu du grand fleuue ſainct Laurens en la preſence de nous tous, pour aſſeurance aux meurtriers Canadiens, que leur faute leur eſtoit entierement pardonnée, & enſeuelie dans l'oubly, en la meſme ſorte que cette eſpée eſtoit perduë & enſeuelie au fond des eauës, & par ainſi qu'ils n'en parleroient plus.

Mais nos Hurons qui ſçauent bien diſſimuler & qui tenoient bonne mine en cette action, eſtans de retour dans leur païs, tournerent toute cette ceremonie en riſée & s'en mocquerent diſans que toute la cholere des François auoit eſté noyée en céte eſpée, & que pour tuer un François on en ſeroit doreſnauant quite pour une douzaine de caſtors, en quoy ils ſe trompoient bien fort, car ailleurs on ne pardonne pas ſi facilement & eux-meſme * y ſeront quelques iours trompez s'ils ſont des mauuais, & que nous ſoyons les plus forts.

Pendant l'Hyuer les Ebicerinys ſe vindrent cabaner au pays de nos Hurons à trois lieuës du bourg de ſainct Ioſeph, d'où nous les allions quelquesfois voir, & comme ils ſont aſſez bonnes gens ainſi que i'ay dit ailleurs, ils nous rendoient nos viſites & ſe trouuoient ſouuent dans noſtre cabane, pour nous conſiderer & s'entretenir de diſcours auec nous, car ils ſçauent les deux langues, la Huronne & la leur, quoy que tres differentes, ce que n'ont pas les Hurons, leſquels
238 ne ſçauent ordinairement que la leur maternelle, || ſans ſe mettre en peine d'en apprendre d'autre, ou par negligence, ou pour le peu de neceſſité qu'ils ont des autres Nations, ayans dans leur pays preſque tout

ce qui leur fait beſoin, & pour le reſte on leur apporte ou bien ils voyagent en pays cognus quoy qu'esloignez, d'où ils rapportent ce qui leur manque.

Ces Sauuages Ebicerinys nous donnerent aduis d'une certaine Nation, à laquelle ils vont tous les ans une fois à la traite, n'en eſtans esloignez qu'enuiron une lune ou lune & demye de chemin, tant par terre que par lacs & riuieres. A laquelle vient auſſi trafiquer un certain peuple qui y aborde par mer auec de grands batteaux ou Nauires de bois, chargez de diuerſes eſpeces de marchandiſes, comme haſches faites en queuës de perdrix, des bas de chauſſes auec les ſouliers y attachez, ſouples neantmoins comme un gand, & pluſieurs autres choſes qu'ils eſchangent pour des fourures & pelleteries.

Ils nous dirent de plus que ces perſonnes là ne portoient ny barbe ny cheueux que fort peu, leſquels pour cette raiſon nous auons ſurnommez Teſtes pelées, & nous aſſeurerent auſſi que leur ayans parlé de nous, ils leur teſmoignerent un grand deſir de nous voir, ce qui nous fit coniecturer que ce pouuoit eſtre quelque peuple ou Nation policée & habitée vers la mer de la Chine, qui borne ce pays vers l'Occident comme
il eſt auſſi || borné de la mer Occeane enuiron les 40. 239
degrez vers l'Orient, & eſperions y faire un voyage à la premiere commodité auec ces Ebicerinys, comme ils nous le faiſoient eſperer moyennant quelque petit preſent, ſi l'obedience ne m'euſt rappellé en France : car bien que ces Sorciers ne veuillent pas mener des François ſeculiers en leur voyage, non plus que les Montagnais & Hurons au Saguenet, de peur de deſ-

couurir leur meilleure & plus excellente traite au
les pays, d'où ils rapportent tous les ans quantité d
pelleteries; ils ne ſont pas ſi reſeruez en noſtre en
droit, ſçachant des-ià par experience que nous ne nou
meslons d'aucun autre trafic que de celuy des ames
que nous nous efforçons de gaigner à Ieſus Chriſt
ſans intereſt du temporel.
Quand nous allions en viſite chez les Sauuages, ils
en eſtoient bien ayſes & la tenoient à honneur & fa
ueur, ſe plaignans de ne nous y voir aſſez ſouuent, &
c'eſtoit à qui nous attireroit premier à ſon foyer, ſan
trop d'importunité pourtant, car ils tiennent les em-
preſſemens onereux & de mauuaiſes graces, & eſtan
aſſis au milieu d'eux, où ils nous donnoient touſiour
bonne place, ils nous eſcoutoient fort attentiuement
nous interrogeoient fort paiſiblement, & ſe reſioüiſ-
ſoient fort honneſtement, accompagnans ſouuent ce
viſites de quelque petit preſent, ou d'un reſte de ſaga-
mité, diſant: *Chataroncheſta,* auez vous faim, *Sega*
240 man || gez, mais pour mon particulier i'en prenoi
fort rarement, tant à cauſe qu'il ſentoit pour lors trop
le poiſſon puant, que pour ce que les chiens y met-
toient ſouuent leur nez, & les enfans leur cueiller
auec quoy ils mangeoient à meſme.
Comme par deça l'on preſente à boire aux amis, les
Sauuages qui n'ont que de l'eau à boire pour toute
boiſſon, & qui boiuent fort rarement, preſentent le
petunoir tout allumé à leurs amis, & à tous ceux qui
leur rendent quelque viſite, & nous tenans en cette
qualité, ils nous en preſentoient de fort bonne grace.
Mais comme ie n'en ay iamais voulu uſer, ie les re-

mercioisauec la mefme grace, & n'en prenois nullement, de quoy ils reftoient au commencement fort eftonnez, pour n'y auoir perfonne en tous ces pays là qui n'en ufe, pour à faute de vin,& d'efpices, efchauffer cet eftomach, & aucunement corrompre tant de cruditez prouenantes de leur mauuaise nourriture.

Pendant les grandes neiges, nous eftions fouuent contraints de nous attacher des raquettes fous les pieds, ou pour aller au village, ou pour aller querir du bois, d'autant que n'y ayant fentier ny chemin frayé, nous n'euffions pû facilement nous retirer des neiges auec nos fandales de bois. Les Sauuages en ufent de mefme comme chofes ayfées, car auec icelles l'on n'enfonce point, & fi on fait bien du chemin en peu de temps, & plus qu'on ne feroit fans icelles.

|| Ces Agnonra comme nos Hurons les appellent 241
font deux ou trois fois grandes comme les noftres. Les Montagnais, Canadiens & Algomequins, hommes & femmes auec icelles fuiuent la pifte des animaux qu'ils font harceler & arrefter par leurs chiens, puis l'abattent à coup de flefches, & d'efpée emmanchées au bout d'une demie picque, qu'ils fçauent dextrement darder: apres ils fe cabanent, fe confolent & fe refioüiffent là du fruict de leur trauail, & fans ces racquettes ils ne pourroient courir l'eslan, ny le cerf, & par confequent il faudroit qu'ils mouruffent de faim en temps d'Hyuer, fi les autres beftes n'y fuppleoient.

Lorfque pour quelque neceffité ou affaire particuliere, il nous falloit aller d'une bourgade en une autre, nous allions librement loger & manger en leurs cabanes, auxquelles ils nous receuoient & traitoient

fort humainement, bien qu'ils ne nous euſſent aucune obligation, car ils ont cela de propre d'aſſiſter les paſſans, & receuoir courtoiſement entr'eux toute perſonne qui ne leur eſt point ennemie : & à plus forte raiſon ceux de leur Nation, qui ſe rendent l'hoſpitalité reciproque, & aſſiſtent tellement l'un l'autre, qu'ils pouruoyent à la neceſſité d'un chacun, ſans qu'il y ayt aucun pauure mendiant parmy leurs villes, bourgs & villages, comme i'ay dit ailleurs, de ſorte qu'ils trouuoient fort mauuais entendans dire qu'il y auoit
242 en France grand nombre || de ces neceſſiteux & mendians, & penſoient que cela fut faute de charité, & nous en blaſmoient grandement, diſans que ſi nous auions de l'eſprit on donneroit bon ordre à cela, les remedes eſtans faciles.

Mais comme une amitié requiert une autre amitié, & un don un autre preſent, il eſt plus que raiſonnable que nous autres qui leur ſommes eſtrangers, & auſquels ils n'ont aucune obligation, qu'allans loger chez eux, & viuans à leurs deſpens, nous leur donnions touſiours quelque choſe, pour y eſtre touſiours les biens * venus, autrement ils nous eſtimeroient *Onuſtey*, c'eſt-à-dire chiche & auare, & à la fin vous n'y feriez pas ſi bien receus que du paſſé. Un peu de petun, de raſſades, quelques aleines, ou autres petites choſes, vous peuuent conſeruer leur amitié, & l'affection de vous receuoir touſiours courtoiſement & traicter amiablement, comme i'ay eſté par toutes leurs terres.

|| ***Du pays des Hurons, nombre du peuple. — De leurs villes, villages & cabanes, & comme nous deuons renoncer à noſtre patrie pour viure en paix en celle d'autruy.*** 243

CHAPITRE XI.

Bien que noſtre vraye patrie ſoit le Paradis, auquel ſeul nous deuons aſpirer & non aux choſes de la terre. Si eſt-ce que l'amour du pays de noſtre naiſſance nous eſt ſi naturel qu'encores que nous nous voulions reſoudre de l'abandonner, ſi ne pouuons nous pourtant l'oublier, diſoit le Sertorius Romain. C'eſt pourquoy Socrates pour aucunement moderer l'imperfection & la paſſion de cette inclination naturelle, defendit à ſes diſciples de dire ceſtuy-ci ou ceſtuy-là eſt mon pays, afin qu'ils ne peuſſent dire, cecy eſt à moy, & cela eſt à toy, penſant par là couper la ſource de toutes les querelles, procés, & debats, qui demeureroient eſteins à ſon aduis, ſi toutes choſes eſtoient poſſedées en commun.

Et à ce propos Plutarque au liure d'exil, raconte que Hercules le Thebain, ayant eſté interrogé par les Sidoniens de quel pays il || eſtoit naturel, reſpondit 244
ainſi. Ie ne ſuis pas de la grande cité de Thebes, ny de la tres-renommée Athenes, ny moins de Lycaonie, ains ſuis naturel de toute la Grece. Grandement fut eſtimé par les Grecs cette reſponce d'Hercules, pour s'eſtre nommé naturel de Grece. Mais beaucoup plus

fut prifée celle de Socrates, ayant efté enquis par le grand facrificateur Archites d'où il eftoit, auquel il refpondit : Ie ne fuis de Thebes comme Thefiphonte, ny des Athenes comme Agefilaus, ny de Lycaonie comme Platon, moins de Lacedemone comme Lycurgus, mais fuis né au monde, & naturel de tout le monde.

C'eft une leçon qui deuroit feruir à beaucoup & particulierement aux Religieux, car qu'eft-il befoin
245 || que l'on fçache, ce Frere eft de ce pays là, de cette ville là, il eft de bonne maifon, il eft pauure, il eft riche, puis qu'ayant renoncé au monde & à tout ce qu'il y pretendoit, il ne doit plus rien auoir à démesler auec iceluy. C'eft auffi une vaine curiofité aux feculiers de s'en vouloir informer, pour efgaler l'honneur qu'ils leur rendent non au pois de leur vertu, mais à l'once de ce qu'ils ont quitté, comme fi l'honneur n'eftoit deu qu'aux apparences exterieures à l'exclufion des vertus internes, lefquelles Dieu feul * cherit fans diftinction du pauure ou du riche.

Or nos Hurons encores barbares n'ont pas efté inftruicts en une fi bonne efcole qu'ils vouluffent penfer en un feul Paradis, ils difent franchement leur qualité & au delà, & || croyent que ce leur foit honneur de haut loüer leur pays, quoy qu'affez mal garny en comparaifon de plufieurs autres contrées qui fe retrouuent plus vers le Sû, mais comme il n'eft pas encores des pires, ie vous en feray la defcription telle que ie l'ay deu fçavoir, laquelle vous fera d'autant plus utile que vous aurez de volonté d'y voyager.

Premierement il eft fitué fous la hauteur de qua-

rante quatre degrez et demy de latitude, et ſelon aucuns le Soleil se leue ſix ou ſept heures plus tard ſur leur Oriſon que ſur celuy de Paris, tellement qu'il eſt icy enuiron ſix heures du matin, qu'il n'eſt encor aux Hurons que unze heures ou minuit du iour precedent, ſi la ſupputation en eſt bien faite, laquelle ie rapporte ſimplement comme ie l'ay appriſe.

Ce pays eſt tres-beau & agreable, fort deferté & trauerſé d'eſtangs, & de lacs, avec de beaux ruiſſeaux qui ſe deſgorgent dedans ce grand lac, que nous appellons la Mer douce. Il eſt plein de belles collines, campagnes, & de tres belles & grandes prairies qui portent quantité de bon foin, auquel les François mettent le feu ſur le pied quand il eſt ſec, non pour en profiter, mais pour ſe recreer.

Il y a auſſi en pluſieurs endroits quantité de froment ſauuage, qui a l'eſpic comme ſeigle, & le grain comme de l'auoine : i'y fus trompé, penſant au commencement que i'en vis, que ce fuſſent champs enſemancez de bon || grain : ie fus de meſme trompé aux pois ſau- 246
uages, où il y en a en diuers endroicts auſſi eſpais comme s'ils y auoient eſté ſemez & cultiuez : & pour monſtrer éuidemment la bonté de la terre, un Sauuage du village de Toenchen ayant planté dans un coin de ſon champ un peu de pois qu'il auoit apporté de Kebec, rendirent en quantité leurs fruicts deux fois plus gros que leur ſemence, de quoy ie m'eſtonnay, n'en ayant point veu par tout ailleurs de ſi beaux.

Il y a de belles foreſts, peuplées de gros cheſnes, fouteaux, herables, cedres, ſapins, ifs & autres ſortes de bois beaucoup plus beaux, ſans comparaiſon,

qu'aux autres prouinces du Canada que nous auoı veües: & font toufiours d'autant plus belles, le pa plus beau, & les terres meilleures, que plus on auan tirant au Sû: car du cofté du Nord les terres font plı fablonneufes, les pays plus montagneux, et les foref plus defgarnies de gros bois, finon de cedres qui croi fent mefme iufques dans les veines des rochers, con me ie vis voyageant fur la Mer douce, pour la pefcl du grand poiffon.

Il y a plufieurs contrées ou provinces au pays de nc Hurons qui portent diuers noms, & font gouuerné par diuers Capitaines ou chefs generaux & particulie dependans & independans, celle où commandoit l grand Capitaine Atironta s'appelle *Renarhonon*
247 celle d'Entauaque s'ap || pelle *Atigagnongueha,* & la Nation des Ours qui eft celle où nous demeurion fous le grand Capitaine Auoindaon s'appelle *Atin gyahointan,* & en cette eftendue de pays il y a enui ron vingt ou vingt cinq tant villes que villages, dor une partie ne font point clos ny fermez, & les autre font fortifiez de longues boifes de bois à triples rang à la hauteur d'une longue picque entrelaffées les une dans les autres & redoublées par dedans de grande & groffes efcorces de huict à neuf pieds de haut, pa deffous il y a de grands arbres esbranchez pofez d leur long fur les troncs des arbres faits en fourchette fort courtes pour les tenir en eftat, puis au deffus d ces pallilfades & fermetures, il y a des galleries o guerittes qu'ils appellent *Ondaqua*, lefquelles il garniffent de pierres en temps de guerre pour ruer fu l'ennemy, & d'eau pour efteindre le feü qu'il

pourroit appliquer. On y monte par une eſchelle aſſez mal façonnée & difficile, qui eſt faite d'une longue piece de bois charpentée de pluſieurs coups de haches, pour tenir ferme du pied en montant.

Les villes & villages de nos Hurons ſont permanans, & ne ſe changent point ſinon lorſque trop esloignez des bois, ils ont de la peine d'en auoir. Et en ſecond lieu quand leurs heritages ſont tellement amaigris & deſeichez (à faute de fumier) || qu'ils ne peuuent 248
plus produire leur bled à la perfection ordinaire, ce qui arriue de dix, vingt, trente & quarante ans, plus ou moins ſelon les contrées, la bonté des territoires, ou l'esloignement des foreſts, au milieu deſquelles ils batiſſent touſiours leurs bourgs & villages pour les commoditez qu'ils en reçoiuent, car auparauant que tous les bois des enuirons ſoient conſommez, il y a un grand temps, de maniere qu'il n'y auroit plus qu'à trouuer l'induſtrie de fumer les terres ou de ſemer en de nouuelles places leur bled d'Inde, qu'ils ont accouſtumez de planter tous les ans dans les meſmes trous des années precedentes, qu'ils feroient comme nous des eternitez en un meſme lieu, car pour le bois ils ont l'inuention de l'amener en temps d'Hyuer, par ſus les neiges, attaché ſur de certaines traiſnées ou planchettes de cedre fort commodement.

Leurs cabanes qu'ils appellent *Ganonchia*, ſont faites comme i'ay dit en façon de tonnelles ou berceaux de iardins, couuertes d'eſcorces d'arbres, longues de vingt cinq à trente toizes plus ou moins, ſelon qu'il eſchet (car elles ne ſont pas toutes d'une égale longueur) & larges de ſix, laiſſant par le milieu

une allée de dix à douze pieds de large, qui va d'u
bout à l'autre de la cabane, aux deux costez de laquel
il y a une maniere d'establie, qu'ils appellent ***End***
249 ***cha***, de mesme longueur & de la hauteur || de quat
ou cinq pieds, où ils couchent en Esté, pour euit
l'importunité des puces dont ils ont en quantité, & e
Hyuer au bas sur les nattes deuant le feu arrang
les uns ioignans les autres pour estre plus chaud
ment, les enfans au lieu plus commode & les pere
mere aprés, & n'y a point d'entre-deux ou de sep
ration, ny pied, ny cheuet, non plus en haut qu'e
bas, & ne font autre chose pour se reposer, que de s'e
tendre en la mesme place où ils se trouuent assis,
s'affubler la teste dans leur robe, sans autre couuertur
ny lict, qui est une façon de se coucher aysée, & qui
continuë à petit fraiz.

Ils emplissent de bois sec pour brusler en Hyue
tout le dessous de ces establies, mais pour les gross
busches, qu'ils appellent *Ancincuny*, qui seruent
entretenir le feu posées à terre par l'un des deux bou
& esleuées de l'autre sur une pierre, ou bout de tizo
ils en font des piles deuant leurs cabanes, ou les se
rent au dedans des porches, qu'ils appellent *Aqu*
Toutes les femmes s'aydent à faire ceste prouision
bois, qui se faict dés les mois de Mars & d'Avril,
auec cet ordre en peu de temps chaque mesnage e
fourny de ce qui luy est necessaire.

Ils ne se seruent que de tres-bon bois, aymans mieu
l'aller chercher bien loin, qu'auoir moins de peine
en auoir de mauuais ou qui fasse fumée, c'est pou
quoy ils entretiennent tousiours un feu clair & bie

faict auec peu de bois, que s'ils ne rencontrent point
d'arbres || ſecs à leur gré, ils en abbatent de ceux qui 250
ont les branches mortes, leſquelles ils mettent par
eſclats & couppent de longueur comme les cotrets de
Paris. Pour le fagotage, ils ne s'en ſeruent point du
tout, non plus que du tronc des gros arbres qu'ils ab-
batent, leſquels ils laiſſent là pourrir ſur la terre faute
de ſcie pour les ſcier, ou d'induſtrie pour les mettre en
pieces, qu'ils ne ſoient ſecs & pourris, pour nous qui
n'y prenions garde de ſi prés, nous nous ſeruions du
premier venu, ſans employer tout noſtre temps à en
aller chercher ſi loin, car c'eſtoit à nous meſmes à y
pouruoir, & non aux Sauuageſſes, qui ne nous en
donnoient que par courtoiſie ou par preſents recipro-
quez d'autres de pareille valeur, ſinon lors que nous
eſtions logez dans leurs cabanes.

En une cabane il y a pluſieurs feux, & à chaque feu
il y a deux meſnages, l'un d'un coſté, & l'autre de
l'autre, & telle cabane aura iuſqu'à 8. 10. ou 12. feux,
qui ſont 24. meſnages, & les autres moins, ſelon qu'elles
ſont longues ou petites, & où il fume à bon eſcient,
qui faict que pluſieurs en reçoiuent de tres-grandes
incommoditez aux yeux, ny ayant feneſtre ny aucune
ouuerture, que celle qui eſt au faiſte de leur cabane
par où ſort la fumée.

Ces cabanes n'ont aucune cloiſon ou ſeparation, qui
puiſſe empeſcher de porter la veuë d'un bout à l'autre
& voir ce qui s'y paſſe, neantmoins ils y demeurent
tous en paix & ſans aucune confuſion ny bruits, cha-
cun dans ſon departement auec ce qui leur appartient,
qui || n'eſt ny enfermé, ny clos de clefs ou de ſerrures. 251

Aux deux bouts il y a à chacun un porche, & ces porches leur seruent principalement à mettre leurs grandes cuues ou tonnes d'efcorce, dans quoy ils ferrent leur bled d'Inde, aprés qu'il eft bien fec & efgrené. Au milieu de chacun de leur logement il y a deux groffes perches fufpenduës, qu'ils appellent *Oüaronta*, où ils pendent leur cramaliere, & mettent leurs fourures, viures & autres chofes, peur des fouris & pour tenir les chofes feichement.

Pour le poiffon duquel ils font prouifion pour leur Hyuer, aprés qu'il eft boucané & bien defeiché, ils le ferrent en des tonneaux d'efcorce, qu'ils appellent *Acha*, excepté *Leinchataon*, lequel ils n'efuentrent point & le pendent au haut de leur cabane attaché auec des cordelettes peur des fouris & d'une mauuaife odeur qu'il rend en temps chaud, telle que perfonne ne la pourroit fouffrir icy.

Crainte du feu, auquel ils font affez fuiects, ils ferrent ordinairement ce qu'ils ont de plus precieux dans des tonneaux d'efcorces, qu'ils enterrent en des foffes profondes qu'ils font au coin de leur foyer, puis les couurent de la mefme terre, & par ce moyen font conferuez non feulement du feu, mais auffi de la main des larrons, pour n'auoir autre coffre ny armoire en tout leur mefnage que ces petits tonneaux. Il eft vray qu'ils fe font fort peu fouuent de tort les uns aux autres; mais encore s'y en pourroit il trouuer de mefchans, qui vous feroient du defplaifir s'ils en trouuoient
252 l'occa || fion, car l'obiect efmeut la puiffance, dit le Philofophe, & l'occafion faict le larron.

Des exercices ordinaires des Hurons & des pauures mendians & vagabons, & comme les Canadiens cabanent & courent les bois.

Chapitre XII.

Ce bon Legislateur des Atheniens Solon, fiſt une Loy, dont * Amaſis Roy d'Egypte auoit eſté iadis Autheur, laquelle obligeoit un chacun de monſtrer tous les ans d'où il viuoit par deuant le Magiſtrat, autrement à faute de ce faire il eſtoit puny de mort. Et le bon Empereur Marc Aurelle, faiſant mention de l'ancienne diligence des Romains, eſcrit qu'ils s'employerent tous auec telle ardeur aux labeurs & trauaux, qu'ils ne peurent oncques trouuer en toute la Cité de Rome un homme oiſif, pour porter une lettre à deux ou trois iournées.

C'eſtoit une occupation ſans exemple & qui teſmoignoit le bon ordre de leur Republique, dans leſquelles on ne doit iamais ſouffrir ceux qui pouuans gaigner leur vie par un honneſte trauail, ne font meſtier que de volleries & brigandages, comme cela n'eſt que trop ordinaire par toute la France, & particulierement à
Pa || ris, où ſouuent ils paſſent pour honneſtes gens, 253
mais le pis eſt que comme ils ne ſe contentent pas de la mediocrité à laquelle ils preferent le luxe & la delicateſſe, ils mettent ſouuent voſtre vie en hazard, pour l'auoir auec la bource.

Les Chinois deſquels nous deurions imiter les Loix (quoy que Payens) ont auſſi trouué l'inuention de

bannir d'entr'eux les fainéants & pareſſeux, par une ordonnanee inuiolablement obſeruée, à tous les pauures, ſous tres-grieues peines, de mandier par les ruës, & à qui que ce ſoit de leur donner, n'y ayant que les ſeuls Religieux Chinois à qui il eſt permis de queſter, & chercher leur vie de porte en porte, comme par deça les FF. Mineurs.

Mais pour ce qu'il ſembleroit que ce ſeroit tout à faict bannir la charité & l'humanité du milieu d'eux, ils ont des Hoſpitaux Royaux en grand nombre par tout le Royaume, pour loger, nourrir & entretenir les vrays pauures, s'entend ceux qui n'ont aucun moyen de trauailler & gaigner leur vie & non les autres qui peuuent faire quelque choſe, leſquels ſont contraincts de ſeruir pour leurs deſpens, ce qui eſt plus que raiſonnable, car quelle apparence y auroit il de nourrir du bien des pauures, ceux qui ont de la ſanté aſſez pour n'eſtre point pauures & viure honneſtement accommodé.

C'eſt pour la meſme raiſon que les Aueugles n'y ſont point exempts de trauailler, ny admis dans les Hoſpitaux, s'ils ne ſont vieux & caſſez, & ne leur eſt non plus
254 permis de tracaſſer & || mandier par les ruës, ny par les Temples, comme ils font à Paris, au grand deſtourbier de ceux qui prient Dieu. Mais on les oblige chez les Cordiers & Potiers d'eſtain, pour tourner les rouës, & faire pluſieurs autres exercices où il ne faut point d'yeux. Nous voyons meſmes nos vieilles Huronnes, qui pour auoir la veuë debile, ne demeurent pas pour cela touſiours oyſeuſes; elles s'employent d'elle* meſmes à eſgrener le maïz hors des eſpics, à filer, pleurer

les morts, & à plusieurs autres petites occupations compatibles à leurs infirmitez.

On employe les manchots & estropiez en d'autres choses selon leurs incommoditez, & les culs de iattes à faire des espingles & esguilles, à coudre des habits & faire plusieurs autres exercices des mains. Mais pour les playez & ulcerez, il est croyable qu'ils y sont moins frequens que par deça, puis que la mendicité leur est interdite, & que s'ils entrent dans les Hospitaux, leurs playes sont visitées & eux œilladez de prés, pour euiter aux tromperies & artifices, desquels plusieurs gredins & caymans uzent pour entretenir leurs playes & tirer la quinte-essence des bources. Que si on y prenoit garde de prés, on feroit souuent icy des miracles sans miracles, en des personnes que l'œil gueriroit sans medicament, & m'estonne comme à Paris, & autres bonnes villes de France, il n'y a des Chirurgiens gagez pour y donner ordre, puis que les abus y sont si frequens que personne n'en peut douter, du moins les vrays pauures & malades seroient || se- 255
courus & les trompeurs chastiez ou banis.

Nos Sauuages ne sont point en peine de dresser des Hospitaux pour les malades, ny de deffendre la mandicité aux vagabonds, car chacun a soin de ses malades, & aucun n'est tellement vagabond qu'il doiue viure aux despens d'autruy. Ils ne sont point neantmoins si exacts obseruateurs, que d'employer le temps auec un soin si particulier des anciens Romains, mais encores ont ils quelques occupations & exercices particuliers, ausquels ils s'adonnent & employent aucunement le temps. Les hommes vont à la chasse, à la

pesche, à la guerre, à la traicte, & font des cabanes & des canots ou les outils propres à cela; le reste du temps à la vérité ils le passent en oysiueté, à ioüer, dormir, chanter, dancer, petuner, ou aller en festin, & ne veulent s'entremettre d'aucun ouurage qui soit du deuoir de la femme sans grande necessité, & par ainsi ioüissent de beaucoup de repos qu'on ne ioüyt pas icy.

Ce n'est pas neantmoins en cela que consiste leur
bon-heur, principallement, mais c'est en ce qu'ils
n'ont aucune passion pour les biens & richesses de la
terre, qu'ils possedent comme ne les possedans point,
ainsi que dit l'Apostre. N'ont aucun procés, noises ou
debats, pour les deffendre, & ne sçauent que c'est de
condemnation, de Iuges, de tailles, subsides, ny de
prison, que pleust à Dieu qu'ils fussent conuertis,
mais à mesme temps qu'ils seront faicts Chrestiens, ie
crains bien fort qu'ils perdront leur simplicité & re-
256 pos, non que la Loy de Dieu || porte cette necessité,
mais la corruption glissée entre les Chrestiens se com-
munique facilement entre les barbares conuertis, qui
succent auec la doctrine des Saincts, le mauuais esprit
de ceux qui les frequentent.

Ils ont l'exercice du ieu tellement recommandable & coustumier, qu'ils y employent une bonne partie du temps qui leur reste des autres occupations plus serieuses, ausquelles ils s'adonnent assez peu souuent, & que la necessité ne les y contraingne. Ils sont fort beaux ioüeurs & patiens, car encores que la chanse ne leur en die point, ils ne s'en faschent pas, & perdent aussi gayement du moins exterieurement, que s'ils estoit* en chanse, dont i'en ay veu quelqu'uns s'en retourner

en leur village tout nuds, chantans alaigrement aprés auoir tout perdu au noſtre, & eſt une fois arriué qu'un Canadien perdit (aprés toutes ſes hardes) & ſa femme, & ſes enfans contre le ſieur Du Pont Graué, lequel les luy rendit aprés volontairement & de fort bonne volonté, car il n'euſt pas voulu ſe charger d'un tel attirail, qui luy euſt apporté plus de peine que de profit, & neantmoins, il eſtoit en luy de les retenir ſans que le Sauuage l'eut pû trouuer mauuais.

Les hommes ne s'adonnent pas ſeulement au ieu des ioncs nommé *Aeſcara*, qui ſont trois ou quatre cens petits ioncs blancs, également couppez de la grandeur d'un pied ou enuiron, mais auſſi à pluſieurs autres ſortes de ieu, comme de prendre une grande eſcuelle de bois, & dans || icelle auoir cinq ou ſix noyaux 257
ou petites boulettes un peu plattes de la groſſeur du bout du petit doigt & peintes de noir d'un coſté & blanche * ou iaûne * de l'autre, & eſtans tous aſſis à terre en rond, à leur accouſtumée, prennent tour à tour ſelon qu'il eſchet, ceſte eſcuelle auec les deux mains qu'ils esleuent un peu de terre, & à meſme temps l'y repoſent & frappent un peu rudement, de ſorte que ces boulettes ſe remuans, ils voyent comme au ieu des dez de quel coſté elles ſe repoſent & ſi elles ſont pour eux ou non, & pendant que celuy qui tient l'eſcuelle la frappe & regarde à ſon ieu, il dit continuellement & ſans intermiſſion, *Tet, Tet, Tet, Tet*, penſant que cela excite & fait bon ieu pour luy ; encore que cela ne ſert que d'un amuſement, plus tolerable que les choleres de nos ioüeurs de cartes & de dez, qui s'emportent à leurs premieres paſſions.

O bon Iefus, il n'y a pas iufqu'à un tas de mauuais garçons, qui ne ceffent de blafphemer au ieu, comme fi offencer un Dieu nous deuoit faire profiter ou pluftoft perir dans fes difgraces. Ah mal-heureux ! qui as pris l'habitude de iurer, tous les vices doiuent eftre abhorrez, mais celui du blafpheme plus que tous les autres, car il n'y a vice qui ne puiffe caufer quelque delectation & non iamais le blafpheme, & par confequent moins excufable que les autres, qui tous nous meinent à la damnation.

Pour le ieu ordinaire des femmes & filles, au-
258 quel s'entretiennent auffi par fois des hom- || mes & garçons auec elles, eft particulierement auec cinq ou fix noyaux, comme ceux de nos abricots, noirs d'un cofté & iaunes de l'autre, lefquels elles prennent auec la main comme on faict les dez, puis les iettent un peu en haut, & eftans tombez fur une peau qui leur fert de tapis, elles voyent ce qui faict pour elles, & continuent à qui gaignera les coliers, oreillettes, ou autres bagatelles de leurs compagnes, & n'ont iamais de monnoye d'or ou d'argent, car ils n'en ont aucune cognoiffance ny ufage, de maniere que quand il eft mefme queftion de trafique ou achapt de marchandife, ils ne font qu'efchanger une chofe pour une autre.

Ie ne puis obmettre auffi qu'ils pratiquent en quelqu'uns de leurs villages ce que nous appellons en France porter les momons; car ils enuoyent le cartel de defy aux autres villages, pour les faire venir ioüer auec eux & gaigner leurs uftencilles s'ils peuuent, & cependant les feftins ne manquent

point, car pour la moindre occasion la chaudiere est
sur le feu, particulierement en Hyuer, qui est le
temps auquel principallement ils festinent & se re-
iouissent ensemblement pour passer plus doucement
la rigueur de la saison.

Ils ayment la peinture & y reussissent assez indus
trieusement pour des personnes qui n'y ont point
d'art, ny d'instrumens propres, & font des represen-
tations d'hommes, d'animaux, d'oyseaux & autres
grotesques, tant || en relief, de pierres, bois & autres 259
semblables matieres, qu'en platte peinture sur leur
corps, qu'ils font non pour idolatrer, mais pour con-
tenter leur veuë, embellir leurs callumets & orner le
deuant de leurs cabanes.

Pendant l'Hyuer, du filet que les femmes & filles
ont dispofé, les hommes en font des rets & seines
pour pescher & prendre le poisson iusques sous la
glace, par le moyen des trous qu'ils y font en plu-
sieurs endroits, dont en voicy la methode.

Ils font à grands coups de hache un trou assez
grandelet dans la glace d'un lac ou de la riuiere; ils
en font d'autres plus petits d'espaces en espaces, &
auec des perches ils passent une fiscelle de trous en
trous par dessous la glace: ceste fiscelle aussi longue
que les rets qu'on veut tendre, se va arrester au der-
nier trou, par lequel on tire, & on estend dedans
l'eau toute la rets* qui luy est attaché. Quand on les
veut visiter, on les retire par la plus grande ouuer-
ture, pour en recueillir le poisson, puis il ne faut
que retirer la fiscelle pour les retendre, les perches ne
seruans qu'a passer la premiere fois la fiscelle.

Ils font aussi des fleches auec le cousteau fc droictes & longues & n'ayans point de cousteaux, i se seruoient anciennement des pierres tranchantes, les empennent de plumes, de queuës & d'aisles d'A gle, par ce qu'elles sont fermes & se portent bien (
260 l'air. Ils accommodent la pointe auec de nos fers qu'on leur traicte à Kebec, ou bien auec une pier acerée qu'ils collent dans le bout de la flesche fendı auec une colle de poisson tres forte. Ils font les cord de leurs arcs auec des boyaux ou nerfs d'animau de mesmes celles des raquettes, qui leur seruent poı aller sur la neige au bois & à la chasse, puis des ma sues de bois pour la guerre, assez bien faictes, & d pauois de cedre, qui leur couurent presque tout corps, & d'autres plus petits faicts de cuir bouilly.

Ils font aussi des voyages par les lacs & riuiere qui sont frequentes dans le païs, iusques en des n tions fort esloignées, où ils traictent & eschangent c leurs marchandises pour d'autres, qui leur font be soin & desquelles leur païs manque, mais ils n'entr prennent pas ordinairement ces voyages de lonş cours, inconsideremment & sans en auoir premier ment eu la permission des Chefs, lesquels en un cor seil particulier, ont accoustumé d'ordonner tous l ans la quantité d'hommes qui doiuent partir d chaque ville ou village, pour ne les laisser desgarni de gens de guerre, & quiconque voudroit partir au trement le pourroit faire à toute rigueur, mais il e seroit blasmé & estimé mal auisé & inciuil.

I'ay veu plusieurs Sauuages des villages circonuo sins venir au bourg S. Ioseph demander congé a

Capitaine Onorotandi, frere du grand Capitaine Auoindaon, pour auoir la permiſſion d'aller au Saguenay: car il ſe diſoit Maiſtre ſuperieur des chemins & riuieres qui y condui- || ſent, s'entend iuſ- 261
ques hors le païs des Hurons. De meſme il falloit auoir la permiſſion & congé d'Auoindaon, pour aller à Kebec, & comme chacun entend eſtre le maiſtre en ſon païs, auſſi ne laiſſent ils paſſer aucun d'une autre nation par leurs terres, pour la traicte, ſans eſtre recognus & gratifiez de quelque preſent: ce qui ſe faict ſans difficulté, autrement on leur pourroit donner de l'empeſchement & faire du deſplaiſir, ſi on vouloit.

Sur l'Hyuer que le poiſſon ſe retire ſentant le froid, comme au mois de Juillet & d'Aouſt ſentant le chaud, les Sauuages errants comme ſont les Canadiens Algomquins* Etechemins & autres, quittent les riues de la mer & des riuieres & ſe cabanent dans les bois, là où ils ſçauent qu'il y a de la venaiſon. Pour nos Hurons, Honquerons & autres peuples ſedentaires, ils ne quittent point leurs villes & villages, que pour les raiſons que i'ay deduites cy-deſſus, au chapitre precedent.

Lorſque ces peuples errants ont faim, ils conſultent l'Oracle, & aprés s'en vont l'arc en la main & le carquois ſur le dos, la part que leur Medecin leur a indiqué, ou ailleurs où ils penſent ne point perdre leur temps. Ils ont des chiens qui les ſuyuent, & nonobſtant qu'ils n'abayent* point, toutesfois ils ſçauent fort bien deſcouurir le giſte de la beſte qu'ils cherchent, laquelle ayant trouuée ils la pourſuiuent courageuſement & ne l'abandonnent iamais qu'ils ne

l'ayent terraſſée, & en fin l'ayant naurée à mort, ils
262 la font tant harceler par leurs chiens || qu'il faut qu'elle tombe, lors ils luy ouurent le ventre, baillent la curée aux chiens, feſtinent & emportent le reſte. Que ſi la beſte preſſée de trop prés rencontre une riuiere, la mer ou un lac, elle s'eslance librement dedans, & nos Sauuages aprés où ils luy donnent le coup de la mort s'ils ont des canots preſts, comme ils firent à Gaſpey, un iour auant mon arriuée.

Or pour ce que pluſieurs pourroient penſer qu'eſtans les Montagnais errants, ils viuent en beſtes en leur hiuernement, ie vous ay icy mis l'ordre qu'ils y tiennent, qui eſt une couſtume loüable, car voulans ſe departir & courir les montagnes & les bois, ils font une reueuë de la quantité de femmes veſues, petits enfans & de perſonnes qui ne peuuent auoir leur vie par le moyen de la chaſſe, & les departent par les familles egalement, oſtans des enfans ou il y en a beaucoup, pour les mettre ou il y en a moins, & ainſi des autres perſonnes inutiles. Et pour ce qui eſt des hommes & des garçons capables de la chaſſe, s'il y a quelque famille qui en manque, on en tire de celles qui en ont trop, pour en accommoder de moins accommodées. Il n'y a que les filles de mauuaiſe vie, à qui on a peine de trouuer place, pour autant qu'elles ſont en opprobre parmy ceux de leur nation, comme les filles desbauchées icy.

Tout ceſt accommodement eſtant faict, ſi les neiges ſont aſſez hautes, ils donnent ordre qu'en chaque famille il ſe faſſe des traiſnes de bois, d'enuiron un pied de large, & huict ou dix de long, un peu cour-

bées par le bout de || deuant, ſur leſquelles ils char- 263
gent tous leurs pacquets, viures & emmeublemens auec les petits enfans, qui ne peuuent marcher, ſi les meres n'ayment mieux les porter ſur leur dos emmaillottés ſur une petite planchette, à la façon de nos Huronnes, & en ceſte maniere courent les bois s'ils ne prennent les riuieres.

Eſtans arriuez au lieu où ils doiuent camper. Les ieunes femmes & filles ayans la hache en main vont par ces grandes foreſts, coupper quinze ou vingt perches, plus ou moins, ſelon la grandeur de la cabane qu'ils ont à faire. Cependant les vieilles femmes & aucunefois les hommes, en ayans deſigné le plan, vuident la neige auec leurs pelles, qu'ils font ou portent exprés pour ce ſuiect. La place ſe fait ronde ou en quarré à la volonté du maiſtre Architecte, profonde ſelon la hauteur des neiges de deux, trois iuſques à quatre pieds, de maniere que la neige leur ſert comme d'une muraille qui les enuironne de tous coſtez, excepté par l'endroit où on la fend, pour faire la porte que l'on tient fort baſſe.

Les perches eſtans apportées on les plante ſur le haut de la neige, puis on iette ſur ces perches qui s'approchent un peu par en haut, quatre ou cinq rouleaux d'eſcorces couſues enſemble commençant par le bas, comme font les recouureurs des maiſons, la neige que l'on a à dos, eſt aprés couuerte de petites branches de cedre ou de pin, de quoy la maiſon eſt
auſſi pauée, haute ou baſſe ſelon qu'il eſchet, car en || 264
aucunes on s'y tient facilement debout & en d'autres non. L'huis du logis n'eſt autre qu'une meſchante

peau d'Eslan attachée à deux perches, qui seruent de porte, dont les iambages du palais, sont la neige mesme, soutenue de quelque bois.

Ie ne sçay si l'on pourroit assez exagerer la peine & les incommoditez que l'on souffre dedans ces chetifs palais, où l'on experimente par fois les deux extremitez, un extreme chaud tel que l'on est a demy rosty, ou un extreme froid, tel que l'on est à demy glacé, & puis des chiens vous importunent sans cesse pour auoir place auprés de vous, mais la fumée selon les vents en est insupportable, comme la faim quand la chasse n'est pas bonne, un autre puissant diuertissement d'esprit.

S'ils n'ont dessein que demeurer une seule nuict en un mesme lieu, ou deux ou trois au plus, ils n'y apportent point tant d'inuention, particulierement lorsqu'ils n'ont point de petits enfans, car à peine font ils de cabanes, & si ce sont chasseurs, ils se contentent de coucher sur la neige au pied d'un arbre, ou pour le plus ils font un trou dans la neige, auquel ils font du feu & se couchent auprés, dormans là aussi gaillardement, que nous sçaurions faire icy sur un bon lict.

Ils se cabanent ordinairement plusieurs mesnages
ensemble, & ne se seruent que d'un feu à deux, à la
265 maniere de nos Hurons, mais il y a cela || de diffe-
rence que nos cabanes Huronnes sont bonnes & so-
lides, grandes & spacieuses, & pour ce ordinairement
froides si on n'en bouchoit les aduenuës, là où les
Montagnaites sont petites, basses, reserrées & facile-
ment eschauffées, si on y apporte tant soit peu de
soin.

I'ay admiré les grands voyages que nos Montagnais & Canadiens font quelquesfois tant par mer, par les riuieres, que par terre, pour traiter les marchandises qu'ils ont euës des François, ils vont iusques vers les Flamands du costé de la Virginie, & en la Virginie mesme, où sont habituez les Anglois, & en beaucoup d'autres pays du costé du Saguenay, par des chemins fort difficiles & dangereux, & entreprendront (chose incroyable) d'aller dix, vingt, trente & quarante lieuës par les bois, sans rencontrer ny sentiers, ny cabanes, & sans porter aucuns viures, sinon du petun, & un fuzil, auec l'arc au poing, & le carquois sur le dos. S'ils sont pressez de la soif, & qu'ils ne rencontrent point d'eau ils ont l'industrie de faire une fente dans l'escorce des plus gros fouteaux qui sont en seue, & en succent la douce & agreable liqueur qui en distile, comme nous soulions faire pour semblable necessité, & les affadissemens & debilité du cœur.

Les escorces de bouleau auec quoy ils cabanent sont enuiron de 8 à 9 pieds de longueur, & enuiron trois pieds de largeur qu'ils portent roulées comme une peau de || parchemin, ayant aux deux bouts à chacun 266
une baguette platte cousuë qui les tiennent en estat & les empeschent de faire de faux plis.

Pour leurs canots ils sont assez petits, mais lorsqu'ils en ont besoin de plus grands ils traitent des chalouppes françoises, auec lesquelles ils vont librement sur les riuages de la mer, comme ils font encore auec leurs petits canots, mais auec moins d'asseurance, ceux de nos Hurons sont de huict & neuf pas de long & enuiron un pas ou un pas & demy de large par le

milieu, & vont en diminuant par les deux bouts comme la nauette d'un Teſſier, & ceux-là ſont des plus grands qu'ils faſſent, car ils en ont encores d'autres plus petits deſquels ils ſe ſeruent ſelon l'occaſion & la difficulté des voyages qu'ils ont à faire.

Ils ſont fort ſuiets à tourner ſi on ne les ſçait bien gouuerner, car ils ne ſont ſimplement faits que d'eſcorce de bouleau renforcés par le dedans de petits cercles de cedre blanc bien proprement arrangez, & ſont ſi legeres qu'un homme ſeul en porte ayſement un ſur ſa teſte, ou ſur ſon eſpaule, comme ils ſont ordinairement par la campagne. Chacun peut porter la peſanteur d'une pippe plus ou moins, ſelon qu'il eſt grand ou petit & ſi l'on fait auſſi d'ordinaire par chacun iour, quand l'on eſt preſſé, 25. ou 30. lieuës dedans pourueu qu'il n'y ait point de ſaut à paſſer, qu'on
267 aille au gré du vent & de l'eau, || car ils vont d'une viteſſe & legereté ſi grande que ie m'en eſtonnois, & ne penſe pas que la poſte pût guere aller plus viſte, quand ils ſont conduits par de bons nageurs.

Ils vont à la traicte en de certaines Nations, d'où ils rapportent de groſſes coquilles de limaçons de mer, qu'ils rompent par petits morceaux, & les poliſſent ſur un grais ou autre pierre dure, fort induſtrieuſement les unes en quarré gros comme une noix, & les autres un peu en rondeur gros comme un pois chiche & plus, qu'ils percent auec ie ne ſçay quel inſtrument auec grand peine & trauail pour la dureté de ces os deſquels ils font des chaines & braſſelets. Les Capitaines & quelques particuliers en ſçauent ſi bien accommoder leur * petunoirs, que vous diriez que ce

ſoit l'œuure d'un excellent graueur, tant ces petits grains de pourcelaine y ſont gentiment enchaſſez.

On auoit taſché de leur faire paſſer de l'yuoire pour de la pourcelaine, mais il n'y a pas eu moyen pour ce que la pourcelaine eſt tout autrement dure, blanche & luiſante que l'yvoire, & par ainſi ayſée à diſcerner. Les Braſiliens, les Floridiens & autres peuples & Nations americaines en uſoient anciennement, auant la venuë des Eſpagnols, & de quoy ils faiſoient autant d'eſtat pour ſe parer que nous faiſons icy des perles fines, mais à preſent ils portent leur penſée bien plus haut à meſure qu'ils deſcouurent de plus grandes richeſſes, & qu'ils ont changé de maniere de || viure & 268
embraſſé noſtre Religion. Quand nos Hurons ont leur petunoir ou leur calumets de terre rompus, ils prennent une pierre trenchante, & d'icelle ſe font tant de taillades ſur le bras qu'ils en tirent du ſang ſuffiſamment pour tremper les deux bouts du calumet rompu; puis le preſentent un peu au feu, & apres les reioignent & laiſſent ſeicher à loiſir. C'eſt un ſecret d'autant plus admirable que les pieces recollées de ce ſang ſont aprés plus fortes que les autres qui n'ont point receu de fraction. Il me ſemble qu'on en dit de meſme d'une iambe rompuë bien remiſe.

I'admirois egallement ce ſecret auec leur patience, car vous euſſiez dit qu'ils decouppoient la chair d'un autre, ou qu'ils fuſſent ſans ſentiment, car ils ne faiſoient pas une petite mine, mais c'eſtoit encor bien d'auantage* de les voir eux-meſmes conſommer un morceau de tondre ou de moelle de ſureau allumé ſur leur* bras nuds comme ſi rien ne les eut touché, &

aprés nous monſtroient les marques & cicatrices de leur bruslure qui leur reſtoient pour touſiours ſur les bras. Ce ſont ordinairement les ieunes garçons qui s'adonnent à ce ieu là pour eſtre eſtimez courageux; car pour les grands ils ont fait leur experience & ſe mocquent de quelque douleur que ce ſoit pourueu qu'elle ne les oblige au liƐt.

Pendant que ie demeurois aux Hurons l'on me fit
269 recit d'un François, auſſi peu ſage || qu'il vouloit eſtre eſtimé patient, lequel eſtant deffié par un Sauuage à qui pourroit mieux endurer le feu, ſe firent attacher leur * deux bras nuds par les coudes & par les poignets auec des ligatures, puis mirent un gros charbon de feu allumé entre-deux & le souffletent tant (chacun de ſon coſté) qu'ils le conſommerent, car qui en eut retiré ſon bras ou ſecoué le feu, eut eſté eſtimé moins courageux, tant y a que tous deux en ſortirent à leur honneur, mais au deſpens de leur propre chair qui commençoit à ſe griller.

I'euſſe volontiers demandé à ce François s'il en eut bien voulu ſouffrir autant pour l'amour de Dieu, qu'il auoit fait pour ſa vanité, mais ie crains bien fort qu'il m'eut dit que non, & que Dieu n'auoit point tant de credit chez luy, auſſi y a il plus de barbarie que de merite en toutes ces aƐtions là, ſi elles ne ſont faites purement pour l'amour de Dieu, ou pour s'exercer au martyre, comme nous liſons qu'ont faits autrefois de nos ſainƐts Frères, fols ſelon le monde, & ſages ſelon Dieu.

|| *Des femmes & en quoy s'occupent ordinairement les Huronnes.* 270

CHAPITRE XIII.

C'eſt un tres-excellent honneur à la femme d'eſtre appellée le ſexe deuot dans les ſainctes lettres; mais la plus rauiſſante loüange que luy puiſſe attribuer le ſage, eſt de l'appeller le ſupport des pauures, la conſolation des affligez & le refuge des indigens. Où il n'y a point de femmes le pauure gemit, dit Salomon: nous voulant donner à entendre, que les pauures n'ont que faire où n'y a point de femmes, & de fait nous les voyons plus ſecourables que les hommes, ont plus de compaſſion, ſont plus charitables & frequentent d'auantage* les Sacremens, les Hoſpitaux & les priſons, perſonne n'en peut douter, puiſque leurs pratiques ordinaires, & les exercices continuels des ſainctes femmes, en ſont des teſmoignages plus que ſuffiſans. Ie ne parle pas ſeulement des femmes de mediocre condition, & qui ne peuuent apprehender l'horreur des cachots, ny la puanteur des Hoſpitaux, mais des Dames les plus releuées de condition iuſques à la Reyne meſme la plus excellente & vertueuſe Princeſſe de la terre, laquelle abaiſſant la hauteſſe de ſa dignité || Royale, fait quelquesfois l'office des plus ver- 271
tueux & deuots Religieux, enuers les pauures agoniſans, aux Hoſpitaux, & en lieux où elle ſe rencontre, les encourage à la mort, les exhorte à la patience, & au reſſouuenir des douleurs qu'un Dieu a ſouffert pour

nous en Croix. C'eſt cette tres-admirable Princeſſe qui d'un profond reſſentiment de ſon ame, nous dit un iour dans ſon petit cabinet : O mon Dieu, falloit il que les Religionnaires paſſaſſent la mer pour ayder à perdre les ames des Canadiens, que ces bons Religieux taſchent de conuertir à Dieu, par leurs prieres & bons exemples.

Il eſt vray qu'il ne ſe voit rien de comparable à une femme vrayement deuote & ſpirituelle, elle entreprent tout pour l'amour de ſon eſpoux Ieſus Chriſt, elle ſouffre tout pour le meſme amour, puis vous la voyez tantoſt faire l'office de Marte, puis celuy de Magdelene. Elle ſçait meſnager ſes heures pour tous & les donne toutes à Dieu, car ſoit qu'elle vaque à l'Egliſe, à ſon meſnage, en compagnie, ou rende ſes viſites, comme ſon intention eſt ſaincte, tous ſes pas & ſes actions ſont contées deuant Dieu ; mais que ne peut la grace enuers celles qui ont une bonne volonté, puiſque la nature vitiée des ſon origine peut meſme par frequens actes, changer nos mauuaiſes inclinations en de bonnes habitudes, & nous rendre de vicieux vertueux, comme les anciens Philoſophes nous ont
272 fait voir en l'honneſteté de leur vie, & en la pa- ||
tience aux iniures & au meſpris qu'ils enduroient mieux que nous.

Que pleuſt à Dieu que le nombre des bonnes femmes fuſt le plus grand nombre, les pauures ne ſeroient plus pauures, les affligez deſolez, car chacun trroueroit ſupport en ſa pauureté, & conſolation dans ſes detreſſes, le Ciel nous ſeroit ouuert, & verrions à la fin un Dieu, qui fait plus d'eſtat de l'humilité d'une

pauure fammelette, que de la ſcience d'un Docteur indeuot.

Ie ne veux neantmoins point tellement releuer la vertu propre & naturelle des femmes au deſſus de celle de l'homme, que ie n'accorde qu'il y en a de tres-mauuaiſes, mondaines, auares, & criardes comme des furies, mais peu en comparaiſon des bonnes à mon aduis.

Nos Huronnes bien que payennes ſont à la verité un peu trop desbauchées, mais au reſte elles ont les meſmes aduantages de celles d'icy; elles ſont paiſiblement leurs petites* ouurages & s'occupent à ce qui eſt de leur charge & office, ſans que iamais on y entende aucune noiſe ou debat, quelque ſuiet qui leur en puiſſe arriuer.

Elles trauaillent ordinairement plus que les hommes, encores qu'elles n'y ſoient point forcées ny contraintes. Elles ont le ſoin de la cuiſine & du meſnage, de ſemer & cultiuer les bleds, faire les farines, accommoder le chanure, & les eſcorces, & de faire la prouiſion de bois neceſſaire. Et pour ce qu'il reſte || encor 273
beaucoup de temps à perdre, elles l'employent à ioüer, aller aux dances, & feſtins, à deuiſer & ſe recreer, & faire tout ainſi comme il leur plaiſt du temps qu'elles ont de reſte, qui n'eſt pas petit, puiſque tout leur meſnage ne conſiſte qu'à mettre le pot au feu, & à quelque petit fatras, n'eſtans obligées à tout ce qui eſt du trauail exterieur, comme eſtoient iadis les femmes d'Egypte, leſquelles exerçoient la marchandiſe, tenoient tauerne, & faiſoient tout ce qui eſt de l'office des hommes, au lieu que leurs marys viuoient en feneants* & dormoient en pareſſeux.

Elles n'affiftoient * non plus en aucun de leurs confeils, ne font admifes en plufieurs de leurs feftins, & n'ont la peine de faire les cabanes & canots, ny plufieurs autres chofes qui font du debuoir de l'homme, ou * les Canadiennes & Montagnaites au contraire ont une particuliere obligation de coudre les canots auec de l'efcorce, aprés que les hommes en ont fait le corps, tiftres * les raquettes aprés qu'ils en ont fait le bois, ce font elles qui vont querir les animaux, aprés que les chaffeurs les ont tuez, les efcorchent & paffent les peaux, bref ce font elles qui vont querir le bois qu'ils bruslent, font la cuifine, & ont le foin de tout le mefnage. Ce font elles auffi qui mettent la chaudiere à bas, diftribuent les portions & feruent le mary le premier, puis elles & fes enfans felon leur aage.

274 || I'ai appris cette autre petite particularité des Montagnais, que les ieunes filles à marier, & les femmes qui n'ont point encore eu d'enfans, n'ont rien en maniement, & ne mangent point dans les plats de leurs marys, c'eft à dire qu'on leur fait leur part comme aux enfans. S'il arriue qu'il s'y rencontre quelque François du commun, il eft feruy le dernier. Si des Religieux les feconds après le mary, où aux Hurons i'eftois feruy le premier en la cabane de mon Sauuage.

Mais les Montagnaites à ce que i'ay pû apprendre font un peu friandes, car s'il y a un bon morceau c'eft ordinairement pour elles, particulierement le py des ieunes eslans femelles, defquels elles ne font point de part à leurs marys, & leur font comme maiftreffes en plufieurs chofes.

Ie ne sçay si elles sçauent filer, mais nos Huronnes ont trouué l'inuention de filer le chanure sur leur cuisse, n'ayans pas l'usage de la quenoüille ny du fuseau, & de ce filet les hommes en font leurs rets, & seines pour la pesche, mais en telle quantité qu'ils en trafiquent encore à nos Montagnais, & en plusieurs Nations estrangeres pour d'autres marchandises. Lors que ie vis pour la première fois de ces hommes assis en guenon contre terre, lasser les rets, le bout attaché à l'un des bois de leur cabane, ie leur demanday si c'estait là de l'ouurage des hommes (car ie n'y voyois point || trauailler les femmes) ils me dirent que 275
ouy sinon que les femmes leur en accommodoient le filet. Elles pillent aussi le maiz pour la cuisine & en font de rostis, duquel elles tirent la fine fleur pour leurs marys, qui vont l'Esté trafiquer en des Nations esloignées.

Le mortier dans quoy elles pillent le bled, est fait d'un gros tronc d'arbre d'herable ou d'autre bois dur, couppé de mesure, haut de deux pieds, qu'elles creusent petit à petit auec des charbons, ou du tondre ardant, qu'elles entretiennent dessus, & le renouuellent tant qu'il soit assez large & profond, puis ont des bastons longs de six à sept pieds, & gros comme le bras, qui leur seruent de pillons plus facilles que s'ils estoient plus courts, ainsi que i'ay experimenté, car c'estoit assez souuent qu'il nous falloit batre nous mesme * nostre bled d'Inde pour viure, & pour traitter nos François qui nous venoient voir, aux festes pour la saincte Messe, & peu souuent pour se confesser, sinon quelqu'uns.

Elles ont l'induſtrie de faire de fort bons pots de terre, qu'elles cuiſent dans leur foyer fort proprement, & ſont ſi forts qu'ils ne ſe caſſent point au feu ſans eau comme les noſtres, mais ils ne peuuent auſſi ſouffrir long-temps l'humidité ny l'eau froide, qu'ils ne s'attendriſſent & ne ſe caſſent au moindre heurt qu'on leur donne, autrement ils durent beaucoup. Les
276 Sauuageſſes les font || prenans de la terre propre, laquelle elles nettoyent & petriſſent tres bien entre leurs mains, & y meslent, ie ne ſçay par quelle ſcience, un peu de graiz pillé parmy, puis la maſſe eſtant reduite comme une boulle, elles y font un trou au milieu auec le poing, qu'elles agrandiſſent touſiours en frappant par dehors auec une petite palette de bois, tant & ſi long-temps qu'il eſt neceſſaire pour les parfaires * : ces pots ſont de diuerſes grandeurs, ſans pieds & ſans ances, & tous ronds comme une boulle, excepté la gueule qui ſort un peu dehors.

A la fin de l'Automne, elles font des nattes de ioncs, & de feuilles de maiz, dont elles garniſſent les portes de leurs cabanes pour ſe garantir du froid, & d'autres pour s'aſſeoir deſſus, le tout fort proprement. Les femmes des Cheueux releuez, y apportent encore quelque autre choſe de plus gentil, car elles baillent des couleurs aux ioncs, ſi viues, & font des compartimens d'ouurages auec telle meſure, qu'il n'y a que redire, & de quoy admirer, meſme entre nous.

Elles corroyent & adouciſſent les peaux de caſtors, d'eslans, de cerfs, de loutres & autres, avec la meſme perfection qu'on ſçauroit faire icy, deſquelles elles font leurs manteaux & brayers, & y peignent des

paſſemens & bigarures de diuerſes couleurs, qui leur donnent fort bonne grâce, & trompent ſouuent l'œil & la penſée des nouueaux || venus, tant ils ſemblent 277
naturels, egaux & bien faits.

Elles font ſemblablement des paniers de ioncs & d'autres auec des eſcorces de bouleaux, puis des hottes & tonneaux, dans quoy elles ſerrent leurs prouiſions. Elles font auſſi comme une eſpèce de gibeciere de cuir ou ſac à petun, ſur leſquelles elles font des ouurages digne * d'admiration, auec du poil de porc eſpic coloré & teint en rouge, noir, blanc, & bleu, cramoiſy, qui ſont les couleurs qu'elles font ſi viues, que les noſtres ne ſemblent point en approcher.

Les Hurons & Canadiens font bien les eſcuelles de nœuds de bois, pour ce que cela eſt de longue haleine, mais les femmes s'exercent à faire celles d'eſcorces, pour boire & manger, & dreſſer leurs viandes & potages. De plus, les eſcharpes, carquans & braſſelets qu'elles & les hommes portent ſont de leurs ouurages: & nonobſtant qu'elles ayent beaucoup plus d'occupation que les hommes, leſquels trenchent du Gentilhomme entr'eux, encores ayment elles grandement leurs marys, viuent par enſemble fort doucement, ne s'ympatientent iamais contre leurs enfans, ne querellent point leurs voiſins, & ne ſçauent que c'eſt de iurer, de maniere que dans une cabane où il y aura peut-eſtre dix ou douze meſnages, à peine y entendroit on un ſeul petit bruit, & s'ils rient ou ſe recreent, c'eſt touſiours auec de la retenuë, & non point à gorge deſployée, car || toutes 278
leurs ioyes, leurs ieux, de meſmes que les pleurs &

lamentations des femmes Canadiennes, qui ſe barboüillent de noir au temps des funerailles, ſe font & tiennent touſiours dans un modeſte & honneſte comportement de la voix & des pieds, tellement que s'ils eſtoient Chreſtiens, il n'y a point de doute que Dieu ſe plairoit auec eux, mieux qu'auec nous miſerables qui le chaſſons de nos maiſons, par nos tumultes, nos querelles, & nos debats, qui ne trouuent iamais de fin parmy la pluſpart des familles Chreſtiennes. Ç'eſt pourquoy i'ay bien peur qu'à la fin il ne nous arriue le chaſtiment des Juifs, deſquels les pechez ont eſté la gloire des Gentils, diſoit l'Apoſtre, car perſeuerans dans nos malices & impietez, le ſoleil de Dieu nous ſera oſté, la vraye Religion ſera arrachée du milieu de nous, nous n'aurons plus de foy, & tout ſera pour les peuples barbares qui ſe rendront dignes du Paradis à noſtre excluſion.

---

279 || *Comme ils defrichent, ſement & cultiuent les terres, & comme ils faiſoient anciennement cuire leurs viandes dans des chaudieres de bois & d'eſcorces.*

CHAPITRE XIV.

Tu mangeras ton pain à la ſueur de ton viſage, & non point à la ſueur d'autruy, dit le Seigneur en la Geneſe, car Dieu n'approuue point les faineans ny ceux qui veulent faire bonne chere aux deſpens d'autruy. I'ay longtemps pratiqué, & encore plus ad-

miré la maniere de viure de nos Hurons, & Canadiens, à la verité eſtrange à ceux qui n'y ſont point accouſtumez, mais admirable, & telle que tous les pauures neceſſiteux qui ſont par tout en tres-grand nombre, la deuroient imiter dans l'honneſteté, puis que ſouuent faute de preuoyance & d'inuention, ils ſe trouuent reduits & accablez ſous le peſant faix d'une extreme pauureté, de ſorte qu'ils viuent languiſſant, & meurent ſans pouuoir mourir, au lieu que nos Barbares dans un pays ſauuage & peu cultiué, viuent contens, gays & ioyeux, || & tellement 280
ſatisfait*, qu'ils ne croyent pas une autre vie meilleure que la leur, & neantmoins elle ne conſiſte entre nos Sedentaires, qu'au bled d'Inde principalement, lequel ils ſçauent tellement bien diuerſifier, & accommoder en diuerſes ſauces dans la pure eau, qu'ils y trouuent du gouſt, de la delicateſſe & une nourriture plus que ſuffiſante pour les maintenir forts, & les conſeruer en ſanté.

Et ne faut point alleguer que les pauures ne ſont point accouſtumez à cette vie ſauuageſſe, & que ce ſeroit leur preſcrire une maniere de viure bien miſerable, puis qu'ils en meinent ſouuent une autre plus deplorable, qui eſt de mourir de faim, & de viure en langueur. Les Sauuages ſont hommes comme nous, & de meſme nature, & moy-meſme ay veſcu de leur ſeule viande, ſans ſel, ſans pain & ſans vin, plus d'une bonne année entiere, ſans me trouuer mal ny incommodé qu'un petit du cœur, auquel ie ſuis ſuiet naturellement, & non de leur viande.

Ne dites donc point que ces viandes ſont incipides,

& de peu de gouſt, il ſuffit qu'elles ſont capables de
nourrir l'homme & le tirer de la neceſſité. Et quoy
les riches ont ils touſiours les viandes au gré de leur
appetit, helas il y en a qui les deſtrempent ſouuent
dans les larmes & les amertumes, auſquels ſont ſuiets
281 les plus esleuez, mortifiez vous donc pour l'amour
de Dieu, & deſtrempez tous les grains de ce bled
d'Inde dans les playes & les douleurs d'un Ieſus,
nay pauure & mort pauure pour vous, & ie vous aſſeure de ſa part, que les choſes qui vous auront ſemblé ameres & difficiles au commencement, vous feront à la fin douces & faciles.

Diogenes diſoit, que la vertu ne peut habiter en cité ny en maiſon riche, c'eſt donc une grande diſpoſition à la vertu que la pauureté, laquelle étant bien priſe, nous rend imitateur de celuy qui a dit de luy meſme. Les renards & les oyſeaux ont des nids & des tanieres pour ſe repoſer, mais le Fils de l'homme n'a pas où repoſer ſon chef. Les Sauuages errants plus miſerables que les ſedentaires, ſembleroient à la verité imiter en quelque choſe Noſtre Seigneur, en ce qu'ils n'ont aucune demeure arreſtée, prouiſion, ny rente aſſeurée, mais ils ne ſont pas Chreſtiens, & n'ont point Dieu pour obiect de leurs actions, c'eſt pourquoy il n'y a point de merite pour eux ny de recompenſe à receuoir, au contraire des vrays Chreſtiens pauures, qui peuuent en toute action agrandir leur couronne & leur merite. Ayans la nourriture & les veſtemens pour nous couurir, nous nous contentons, diſoit l'Apoſtre à ſon diſciple Timothée.

Chaque meſnage de nos Hurons & Canadiens, con-

tant de ce peu qu'il a, vit de ce qu'il peut pefcher, chaffer & femer, car toutes les terres, forets & prairies non defrichées, font en commun, & eft permis à qui veut de les defricher & enfemencer, & cette terre ainfi defri || chée, demeure à la perfonne autant d'an- 282
nées qu'il la cultiue, & eftant entierement abandonnée du maiftre, s'en fert par aprés qui veut & non autrement.

Ils les defrichent auec grand peine & trauail, pour n'auoir des inftrumens propres & commodes, car nos Hurons n'ont pour tout outils que la hache & la petite pesle de bois, faicte comme une oreille, attachée par le mollet au bout d'une manche, où celles de nos Montagnais reffemblent un peu à celles des batteliers un peu creufées.

Ils efmondent les branches des arbres qu'ils ont couppez, & les bruslent au pied d'iceux, & par fucceffion de temps en oftent les racines, puis les femmes nettoyent bien la terre & befchent de deux en deux pieds ou peu moins, une place en rond, où elles fement au mois de May à chacune neuf ou dix grains de maiz, qu'elles ont premierement choifi, trié et faict tremper par quelque * iours dans de l'eau, & continuent ainfi tant qu'ils en ayent affez pour deux ou trois ans de prouifion, foit pour la crainte qu'il ne leur fuccede quelque mauuaife année, ou bien pour l'aller traicter & efchanger en d'autres Nations, pour des pelleteries, ou autres chofes qui leur font befoin, & tous les ans fement ainfi leur bled aux mefmes places & endroits, qu'elles rafraifchiffent auec leur petite pesle de bois, le refte de la terre n'eft point labourée,

ains ſeulement nettoyée des meſchantes herbes, de ſorte qu'il ſemble que ce ſoient tous chemins, tant ils
283 ſont ſoigneux de tenir || tout net, ce qui eſtoit cauſe qu'allant parfois ſeuls * de noſtre village à un autre, ie m'eſgarois ordinairement dans ces champs de bled, plutoſt que dans les prairies & foreſts.

Le bled eſtant ainſi ſemé, à la façon que nous faiſons les febues, d'un grain ſort ſeulement un tuyau ou canne, & la canne rapporte deux ou trois eſpics, & chaque eſpic rend cent, deux cens, quelquefois 400. grains, & y en a tel qui en rend plus. La canne croiſt à la hauteur de l'homme, & plus, & eſt fort groſſe (excepté en France & meſme en quelque endroit du Canada, où il ne vient pas ſi bien ny ſi haut, ny le grain n'eſt du tout ſi bon qu'au païs de nos Hurons & és contrées plus meridionales). Le grain meurit en quatre mois, & en de certains lieux en trois : aprés ils le cueillent & le lient en pacquets par les feuilles releuées contremont, qu'ils pendent arrangez le long des cabanes du haut en bas, en des perches accommodées en rattelier, qui deſcendent iuſqu'au bord deuant les eſtablies, & tout cela ſi proprement aiancé qu'il ſemble que ce ſoient tapiſſeries tendues le long des cabanes, & le grain eſtant bien ſec & bon à ſerrer, les femmes & filles l'eſgrenent, nettoyent & mettent dans des ſacs ou tonnes à ce deſtinées & poſées en leur porche, ou en quelque coin de leurs cabanes.

Ils ſement auſſi force citrouilles du païs, & les esleuent auec grande facilité par ceſte inuention. Les femmes Huronnes en la ſaiſon vont aux foreſts voiſines amaſſer alentour * des vieilles ſouches, quantité

de poudre de bois || pourry, puis ayans diſpoſé une 284
grande caiſſe d'eſcorce, y font un liƐt de la diƐte poudre, ſur lequel ils ſement de la ſemence de citrouilles, qu'ils couurent aprés d'un autre liƐt de la meſme poudre, & ſur icelle ſement de rechef des ſemences, iuſques à 2. 3. & quatre fois autant qu'ils veulent, en telle ſorte neantmoins qu'il y reſte encor plus de quatre ou cinq bons doigts de vuide dans la caiſſe, pour donner lieu au germe des ſemences, aprés ils couurent la caiſſe d'une grande eſcorce, qu'ils poſent ſur les deux perches ſuſpenduës à la fumée du feu, laquelle eſchauffe petit à petit tellement ceſte poudre & en ſuitte les ſemences, qu'elles germent en fort peu de iours, eſtant grandelettes & propres à planter, on les prend par bouquets auec leur poudre, on les ſépare, puis on les plante dans les champs en lieux diſpoſez, d'où aprés on en cueille le fruiƐt en ſa ſaiſon.

La moiſſon du bled eſtant faiƐte, nos Sauuages en uſent en diuerſes façons, car pour le manger en pain ou petits gaſteaux, ils luy font premierement prendre un bouillon dans de l'eau, puis l'eſſuyent & font un peu ſeicher: en aprés ils le broyent dans le grand mortier, & paiſtriſſent auec de l'eau tiede comme on faiƐt la paſte de laquelle ils font des petits gaſteaux eſpais d'un bon pouce, qu'ils font cuire ſous les cendres chaudes enueloppez de feuilles de bled, & à faute de feuilles le lauent & nettoyent aprés qu'il eſt cuit: s'ils ont des fezolles ils en font cuire dans un petit pot, & en meſlent parmy la paſte ſans les eſcacher, ou bien
des || fraizes, des bluës, des framboiſes, meures cham- 285
peſtres, & autres petits fruiƐts ſecs & verts pour luy

donner du gouſt & le rendre meilleur; car il eſt fort fade de ſoy, ſi on n'y mesle de ces petits ragouſts.

Ils font encor d'une autre ſorte de pain, que nous appellions pain maſché; ils cueillent une quantité d'eſpics de bled, auant qu'il ſoit bien ſec & meur, puis les femmes, filles & enfans auec les dents en deſtachent les grains, qu'ils reiettent auec la bouche dans de grandes eſcuelles, qu'elles tiennent auprés d'elles, aprés on l'acheue de piler dans le grand mortier: on en peſtrit la paſte, & en faicts* des tourtelets qu'on enueloppe dans des feuilles de bled, pour les faire cuire ſous les cendres chaudes à l'accouſtumée; ce pain maſché eſt le plus eſtimé entr'eux, mais pour moy ie n'en mangeois que par neceſſité & à contre cœur, à cauſe que le bled auoit eſté ainſi à demy maſché, pilé & peſtry, auec les dents des femmes, filles & petits enfans. Ils font une troiſieſme eſpece de pain qu'ils appellent d'un nom particulier *Coinkia*, car les autres ſuſdits, auec celuy duquel nous uſons par deça, & meſmes le biſcuit, ils l'appellent Andataroni; ils reduiſent la paſte comme deux balles iointes enſemble, les enueloppent de feuilles qu'ils lient par le milieu d'une cordelette, auec laquelle ils auallent ce pain dans une chaudiere d'eau bouillante, & l'y laiſſent prendre pluſieurs bouillons, eſtant cuit, ils l'en retirent & le mangent ſans le faire paſſer par le feu.

286 || Ce pain de maiz & la ſagamité qui en eſt faicte, eſt de fort bonne ſubſtance, & nourrit merueilleuſement, comme on peut voir en ce que ne beuuant iamais que de l'eau pure, mangeant peu ſouuent de ce pain, encore plus rarement de la viande, n'uſans preſque que

des feuls fagamitez, auec un bien peu de poiffon, on fe porte fort bien, & fi tous ces apprefts fe font à fort peu de frais, fans qu'il y ait neceffité d'y adioufter de la viande, du poiffon, beurre, fel, huyle, herbes ou efpices, fi on ne veut, car ce bled porte prefque toute fa fauce quand & luy, c'eft ce qui me faict fouhaitter d'affection, d'en voir beaucoup de terres cultiuées en France, pour le foulagement des pauures qui y font partout en tres-grand nombre, & vont toufiours multiplians à mefure que les miferes du fiecle croiffent.

Ils le diuerfifient & accommodent en plufieurs façons, pour le trouuer bon en meneftre & potage, car comme nous fommes curieux de diuerfes fauces pour contenter noftre appetit, auffi font ils foigneux d'inuenter de nouuelles manieres d'accommoder leur meneftre, dont i'ay traicté amplement en mon premier volume, intitulé le grand voyage des Hurons, imprimé à Paris, chez Denis Moreau ruë S. Iacques, où ie renuoye ceux qui s'en voudront feruir & ufer de ce bled pour leur viure.

Nos Hurons fe feruent auffi des vieux os de poiffon reduits en poudre pour donner gouft à leur fagamité quand ils n'ont autre chofe à mettre dans leur pot, mais les Canadiens & || Algoumequins fouuerai- 287
nement plus gueux mangent iufques à la raclure des peaux d'Eslans & de Caftors, qu'ils reduifent en maffe dure comme pierre, i'y fus trompé, car penfant auoir traicté un morceau de viande boucannée des Algoumequins, qui eftoient venus hyuerner à la Province des Ours, elle deuint à force de bouillir ce qu'elle eftoit auparauant, tellement que perfonne n'en pû

manger & la fallut ietter. Ils font auſſi pitance de
glands, qu'ils font bouillir en pluſieurs eaues pour
en oſter l'amertume, & les trouuois aſſez bons: ils
mangent auſſi aucune fois d'une certaine eſcorce de
bois cruë, reſſemblant à la ſaulx, de laquelle i'ay man-
gé à l'imitation des Sauuages; mais pour des herbes
ils n'en mangent ny cuites ny crues, ſinon de cer-
taines racines qu'ils appellent Sondhratates & autres
ſemblables.

Auparauant l'arriuée des François au païs des Ca-
nadiens, Montagnais & Algoumequins, tout leur
meuble n'eſtoit que de bois, d'eſcorces & de pierres,
de ces pierres ils en faiſoient les haches & couſteaux,
& du bois & de l'eſcorce ils en fabriquoient toutes les
autres uſtenciles & pieces de meſnage, & meſme les
plats, chaudieres, bacs ou auges à faire cuire leur
viande, laquelle ils faiſoient cuire ou pluſtoſt morti-
fier en ceſte maniere.

Ils mettoient une quantité de grais ou cailloux
dans un grand feu, puis les iettoient tous bruslans
dans le plat ou chaudiere d'eſcorce pleine d'eau, en
laquelle eſtoit la viande ou le poiſſon à cuire, & à
288 meſme temps les en reti || roient & en remettoient
d'autres en leur place, & à ſucceſſion de temps, l'eau
s'eſchaufoit & cuiſoit aucunement la viande, de la-
quelle ils faiſoient aprés leur repas.

Il y a eu de meſme des Religieux, qui meſpriſant
le fer & l'airain, ſe ſeruoient de pots de bois. Il y en
auoit un en Egypte, qui rempliſſoit un pot de bois,
l'expoſoit aux rayons du ſoleil, lequel raſſemblant ſes
rayons en un, à cauſe de la concauité du pot, eſchauf-

soit aysement la partie interieure, si bien que ce pot de bois venoit à bouillir & cuire les viandes, sans neantmoins que ceste ardeur le bruslat: cette inuention estoit bonne en Esté seulement, & lorsque le soleil dardoit à plomb ses rayons sur la terre, mais l'autre methode inuentée par nos Sauuages, se pouuoit pratiquer en toute saison & à toute heure, ayans de l'eau, du bois & du feu.

Pour les Hurons & autres peuples sedentaires, ie croy qu'ils auoient, comme ils ont encores, l'usage & l'industrie de faire des pots de terre, dans quoy ils cuisoient leur viande, chair ou poisson, comme i'ay dit au chapitre unziesme. Quelqu'uns ont voulu dire, ce que i'ay peine à croire veu l'usage des bacs & auges susdits, que les Montagnais auant la venuë des François auoient encor le mesme usage de faire des pots de terre, lesquels ils auoient quitté du depuis, pour se seruir de nos chaudieres, & que leurs haches estoient comme celles des autres peuples une pierre tranchante, accommodée dans un baston fendu, auec quoy ils abbattoient les bois, comme nous en labourions nostre petit || iardinet au païs des Hurons, où toutes 289
sortes d'outils nous manquoient, fors la hache, les cousteaux & les chaudrons, que nous y auions porté de Kebec.

On remarque aussi qu'eux & les Algoumequins, ont autrefois labouré les terres & habité en des bourgades comme nos Hurons, mais du depuis les Hiroquois leurs ennemis mortels les en ayans dechassez, ils furent contraincts courir les bois, & se rendre vagabonds & errants parmy les terres, fuyans la per-

fecution de leurs ennemis, lesquels s'estans saisis de leurs bourgades les fortifierent, & depuis abandonnerent, ne les ayans pû conseruer, comme il se voit encore en un lieu sur la haute terre, qui est auprés de nostre petit Conuent, que l'on appelle le fort des Hiroquois.

Fin du premier Volume.

Imprimé par H. Schoutheer, à Arras,
Pour la LIBRAIRIE TROSS, à PARIS.

1865









